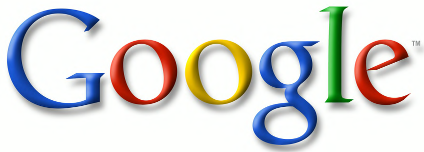
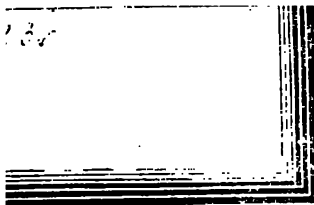
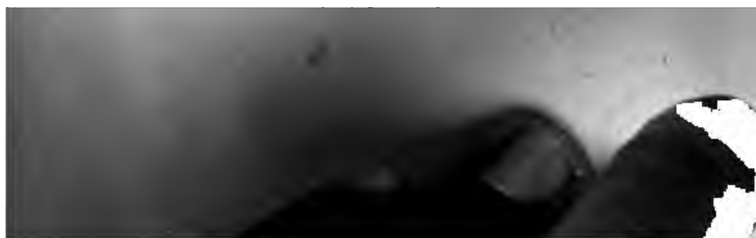

Google







Krauß. 1891.





IBRAHIM PACHA.

Paris: Arthus Bertrand, Lib-Edit.

HISTOIRE DE LA GUERRE DE MÉHÉMED-ALI

CONTRE LA PORTE OTTOMANE,

EN SYRIE ET EN ASIE-MINEURE.

(1831-1833.)

OUVRAGE ENRICHI DE CARTES, DE PLANS
ET DE DOCUMENS OFFICIELS.

Par

MM. DE CADALVÈNE ET E. BARRAULT.

Paris,
ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
RUE HAUTEFEUILLE, 23.

M. DCCC. XXXVII.

Du Caire en Egypte.

reçu à Venise le 12 Mars 182[illegible]

Soliman Pacha, ancien Général, fran-çais.

Steininger



Si, aujourd'hui, les trois points litigieux en Orient sont le Danube, le long canal des Dardanelles et du Bosphore, et la Syrie, il est inutile de faire ressortir l'importance d'un récit embrassant les évènemens politiques les plus récens qui se rattachent à deux de ces points, la Syrie et le Bosphore. Qu'il suffise d'ajouter que de ces évènemens découle la portion la plus intéressante des faits et des discussions de chaque jour.

Cependant il n'en existait en France, ni même en Europe, aucun tableau satisfaisant. Des narrations très abré-

gées ou d'arides relations des opérations militaires, composées avec des articles de journaux ou avec quelques lambeaux de bulletins, voilà ce qui a paru, en Angleterre, dans quelques revues, en Allemagne dans le *Zeitschrift* autrichien, en France dans le *Journal de l'Armée* et dans le *Spectateur militaire*. Partout la rédaction a reproduit les lacunes, les altérations ou même les grossières erreurs des pièces dont elle s'était servie : la collection des bulletins égyptiens, annexée à ce volume, atteste l'impossibilité de construire, avec ces seules données, un récit exact ou même vraisemblable.

Les auteurs de l'*Histoire de la guerre de Méhémed-Ali contre la Porte ottomane en Syrie et en Asie-Mineure*, sans négliger aucune des sources auxquelles avaient puisé leurs devanciers, en ont heureusement découvert de nouvelles. Leur séjour en Orient, à l'époque de cette guerre, leurs relations

avec les principales autorités du pays, les ont mis à même de rectifier, d'étendre et de compléter les élémens de leur version.

Loin de se tenir à des développemens généraux, ils ont mis en saillie une foule de petites circonstances qui donnent aux évènemens une physionomie plus caractéristique et plus vive. Aujourd'hui que l'on refait l'histoire par les détails, ils ont cru convenable de ne pas reproduire les faits principaux sans ces minutieux accessoires, autrefois trop négligés, à cette heure trop recherchés peut-être.

Quant à leur sujet, dans lequel se rencontrent, comme sur une scène commune, tous les personnages actuellement marquans de l'Orient, ils n'ont eu qu'à raconter pour exposer une galerie complète de célébrités: Abdallah, l'Émir-Beschir, Osman, Halil, Husseïn, Akhmet, le Séraskier, Réchid-Méhémet, Ibrahim, Méhé-

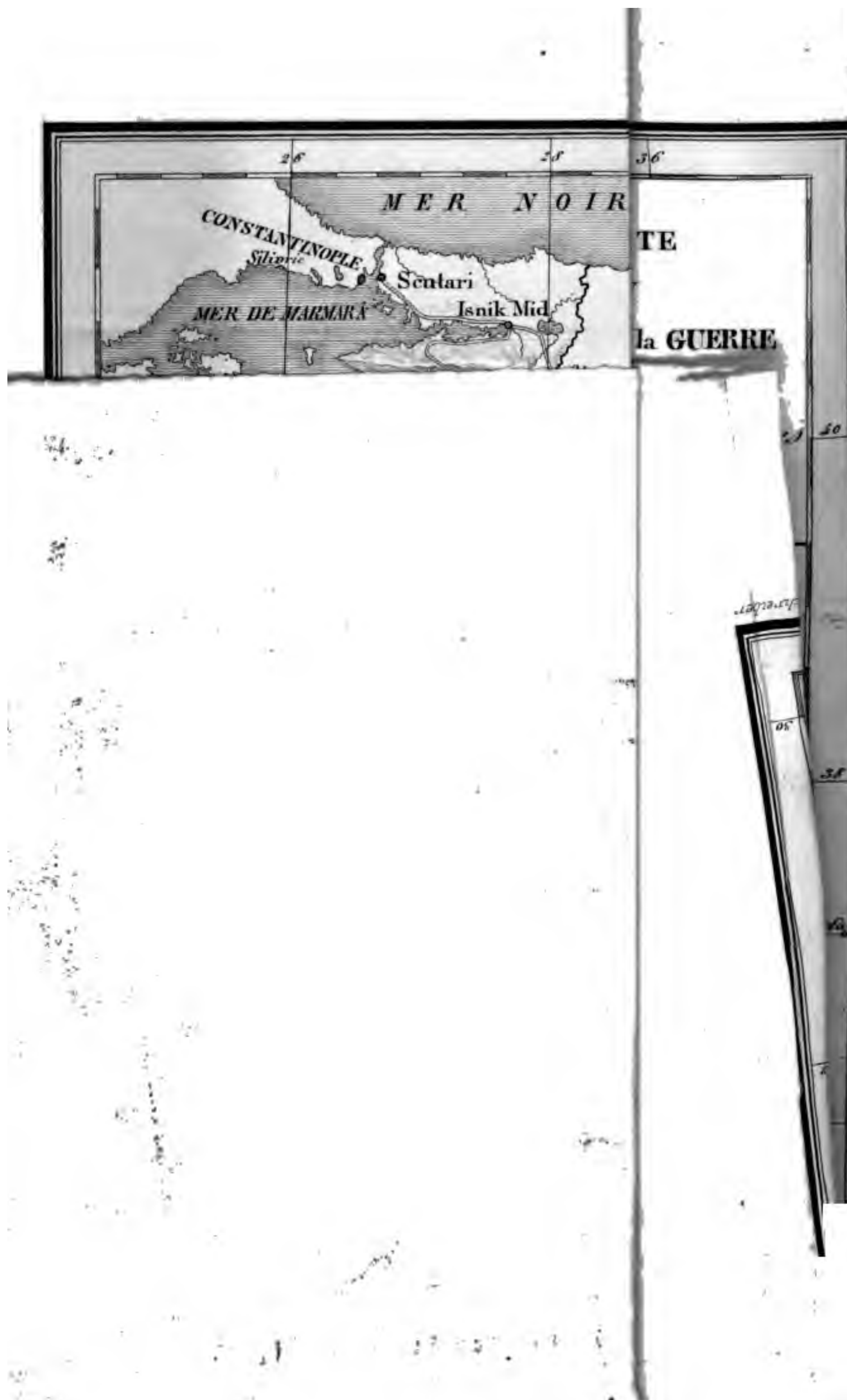
med-Ali et Mahmoud. Si l'on réfléchit qu'en Orient l'individu ressort énergiquement dans l'homme public, on attachera peut-être quelque prix au soin avec lequel ils ont cherché à faire connaître le *personnel* de l'Empire ottoman ; là se trouvent fortement incarnées l'histoire d'hier et celle de demain.

En retraçant les opérations et les mouvemens des armées, ils ont signalé, par une courte description, les points les plus intéressans du théâtre des évènemens. Sans étaler un luxe déplacé de détails et de couleurs, ils en ont dessiné un trait assez précis et assez fidèle pour que la curiosité du lecteur se plût à voyager avec les Égyptiens et les Turcs.

Enfin, ils ont joint au texte les plans de la ville d'Acre, des batailles de Homs, Beylan, Konieh, que le gouvernement égyptien avait fait lever, et dont ils ont pu obtenir la communication. Quelques pièces officielles, et,

entre autres, le traité d'Unkiar-Skelessi terminent l'ouvrage.

Voilà ce qu'ont fait ou du moins ce qu'ont voulu faire les auteurs. C'est afin de rendre leur livre le moins imparfait possible qu'ils ont réuni dans un travail commun leurs notes et leurs souvenirs. Également jaloux de faire connaître l'Orient à l'Europe, ainsi que chacun d'eux en a témoigné par la série de ses publications particulières, ils ont aimé à associer leurs efforts pour le récit d'un évènement qui embrasse tant de faits, de lieux et de personnages; ce n'est peut-être pas l'une des moindres garanties de la vérité historique de ce volume que l'accord de leurs vues sur tous les faits qui y sont racontés.



MER NOIR
CONSTANTINOPLE
Siliprie
Scutari
MER DE MARMARA
Isnik Mid
TE
la GUERRE

CHAPITRE PREMIER.

PRÉLIMINAIRES.

Considérations historiques et géographiques sur la Syrie. — Vues du vice-roi d'Egypte. — Abdallah, pacha d'Acre; ses révoltes. — Intervention de Méhémed-Ali et demande du pachalik de Damas; refus de la Porte. — Différends du Vice-roi avec Abdallah et ses liaisons avec l'Emir-Beschir Partialité de la Porte en faveur d'Abdallah. — Situation de l'Empire ottoman, de l'Europe et de l'Egypte. — Préparatifs de guerre. — Ibrahim-Pacha.

On se rappelle l'impression que produisit en Europe l'entreprise de Méhémed-Ali sur la Syrie. Depuis long-temps l'Orient n'avait accoutumé l'attention publique qu'à de sombres

tableaux ; revers multipliés, succès impopulaires, désastres fameux à Navarin et au Balkan. Ce fut donc un spectacle éclatant et imprévu que cette armée d'Arabes, disciplinés à l'européenne, marchant, de victoire en victoire, du Caire à Saint-Jean-d'Acre et de Saint-Jean-d'Acre jusqu'aux approches de Constantinople. En France, surtout, la gloire nouvelle dont rayonnait l'Égypte émut et fit vibrer en vives sympathies tous les souvenirs de la campagne Napoléonienne. L'Orient parut s'être réveillé, quoique son triomphe fût celui de l'une de ses parties sur l'autre; et sans doute cette guerre civile de l'Islamisme est le dernier mouvement large de l'Orient. Mais ce mouvement ne fut pas seulement une péripétie brillante et théâtrale, il influa par ses résultats sur le sort de l'Empire ottoman, et la poésie du spectacle renfermait de graves conséquences politiques.

C'est pourquoi nous avons pensé qu'on accueillerait avec quelque faveur un récit fidèle de cet évènement, dont il n'existe que des relations incomplètes, dénuées d'ailleurs de toute appréciation des faits et de leurs causes. Quelques personnes, qui n'ont su découvrir aucune suite dans la politique de l'Orient, se plaisent à

attribuer l'expédition en Syrie à un capricieux entraînement de fortune ou à un aveugle élan de convoitise que provoqua, de la part du pacha d'Égypte, un mauvais procédé du pacha d'Acre. C'est à la fois méconnaître et la part d'une habile préméditation à la gloire du succès, et tout ce qui légitime cette agression, prélude de la guerre du Vice-roi et du Sultan. D'autres, au contraire, frappés de ce grand duel des deux princes en qui se résume l'Orient, ont vu dans la lutte de Mahmoud et de Méhémed-Ali une sorte de partie arrangée de longue main : ils ont fait de Méhémed-Ali le promoteur réfléchi d'un schisme politique et religieux, l'ont lancé dans l'arène armé, aux frais de leur imagination, d'un plan d'indépendance ou d'usurpation même, et n'ont tenu aucun compte des fatalités de l'audace et de l'obstination aux prises. Pour nous, c'est avec impartialité que nous avons recueilli, sur les lieux mêmes, de la bouche d'acteurs et de témoins de ce drame mémorable, de nombreux renseignemens dont un mutuel contrôle nous garantit la vérité. Après avoir exposé les motifs, les prétextes et les occasions de cette guerre, nous en raconterons la marche et les accidens, en passant tour à tour des divans

du Caire et de Stamboul aux camps et aux champs de bataille des deux armées. Partout nous laisserons place aux traits caractéristiques des mœurs, de la politique et des physionomies orientales. Enfin, nous suivrons dans son activité la diplomatie européenne, dont alors les fils divers s'entre-croisèrent en tout sens de Stamboul à Konieh et de Konieh au Caire. Sous ce triple rapport, notre récit doit être considéré comme un fragment d'annales, digne, du moins par l'exactitude et l'abondance des détails, de fournir un jour quelques linéamens à une histoire de l'Orient moderne.

Parmi les contrées voisines de l'Égypte, il n'en est aucune dont les destinées aient été plus constamment liées aux siennes que celles de la Syrie. Selon leurs fortunes diverses, tour à tour l'une a obéi, l'autre a commandé, ou toutes deux ont été asservies à la même domination. Antérieurement à l'Ère moderne, on les voit tomber à la fois entre les mains d'Alexandre, lorsqu'en habile capitaine, avant de pénétrer au cœur de l'empire des Perses, il lui enlève son littoral immense; plus tard, et presqu'à la fois encore, on les voit fléchir sous l'aigle de Rome. Depuis l'Ère moderne, ravies d'un seul coup à l'autorité de Constan-

tinople, et par là purifiées des traces de la conquête grecque et romaine, elles participèrent ensemble à cette restauration de l'Orient qu'opéra l'invasion soudaine des Arabes de Mahomet. Cette invasion contribua, si l'on nous permet une expression nouvelle, à les homogénéiser davantage. Séparées par le schisme même qui éclata dans l'Islamisme, elles furent réunies par Saladin. Après les Croisades, des Mamlouks, auxquels elles étaient échues, elles passèrent aux Ottomans, dont, à la même heure, elles portèrent et essayèrent de secouer le joug, jusqu'à ce que l'expédition française traçât un glorieux sillon de la base des Pyramides au pied du Thabor, et préparât leur régénération commune.

Dès lors il eût été facile de prévoir que celle de ces deux provinces qui, la première, prendrait de la force et de la consistance, chercherait immédiatement à se rattacher l'autre. Et en effet, à peine Méhémed-Ali fut-il maître du Caire, d'Alexandrie et de Djedda, il tourna les yeux vers la Syrie. Cette nouvelle conquête lui importait, soit comme protection militaire, soit comme complément de la puissance qu'il fondait aux bords du Nil, de la Méditerranée et de la mer Rouge. Chose

ronte, et comprend, à l'Est, le plateau d'Alep, que sépare de la plaine d'Antioche un second rameau du Taurus. Cette zone, où sont situées Antioche, Alep, Alexandrette, Aïntab, etc., a reçu les colonies nomades des Kurdes et des Turcomans. C'est par elle que la Syrie dépend de l'Anatolie, bien que les sommets et les gorges du Taurus l'en isolent par une muraille et des portes d'un accès difficile. La seconde, à partir du pic dominant la rive gauche de l'Oronte, que les anciens appelaient le mont Casius (1), se continue sous le nom du Liban (2) et de l'Anti-Liban, embrasse le littoral qui fut la Phénicie, la magnifique vallée qui fut la Célésyrie, le bassin de l'Oronte, et se termine, d'une part, au pied du Carmel (3), de l'autre dans la plaine immense de Damas. Cette zone centrale est le cœur de la Syrie. C'est là que se nouent et atteignent à leurs points culminans les chaînes diverses venant du Nord et du Sud; de là s'écoulent, dans des directions opposées, les deux grands cours d'eau de la contrée, l'Oronte et le Jourdain. Là se sont pressées, comme en un lieu d'asile,

(1) Les Arabes l'appellent *Djebel-el-Akra*.

(2) *El-Lebnen*.

(3) C'est le même nom en arabe.

les populations les plus différentes par leurs croyances et leurs mœurs, Druses, Métualis, Maronites, Ansariés, etc. Ses gloires, passées ou présentes, sont Tyr, Sidon, Bâlbek, Palmyre, Damas, Acre. La troisième commence au Carmel, cap avancé, sur la Méditerranée, de cette longue montagne dont le Sinaï, aux bords de la mer Rouge, est le point de départ méridional, et qui porte sur ses crêtes Jérusalem et Naplouse, avec les restes mêmes de leur population juive et samaritaine : à gauche, elle finit aux frontières de l'Egypte avec la plaine que baigne la mer; à droite, elle se prolonge avec une large bande montagneuse, le lit du Jourdain et le désert, vers des limites indécises. Par cette zone, la Syrie fait corps avec l'Arabie et se rattache à l'Égypte, dont elle n'est séparée que par un désert de quelques journées de marche. Jeté entre ces deux provinces comme un pont, l'isthme de Soueys (1) a favorisé de l'une à l'autre la réciprocité des envahissemens. De ces trois zones principales qu'on discerne dans la Syrie, chacune parvint tour à tour à un

(1) *Soueys* rend mieux que *Suez* le nom donné dans le pays.

haut degré de prospérité et de puissance, sans réussir à s'assujétir les autres, et chacune eut sa physionomie particulière.

S'il est vrai que la géographie d'un pays en explique souvent l'histoire, d'après cette esquisse de la configuration et de la situation de la Syrie, on concevra qu'elle n'ait jamais formé par elle-même un état compacte et indépendant. Comme la Grèce, la Syrie demeura rebelle à l'unité du pouvoir, et, quoique fréquemment conquise, elle ne fut jamais entièrement domptée.

On s'étonnera donc peu que la domination ottomane ne s'y fût point affermie. En Égypte, pays plat et population docile, elle fut contrebalancée par une milice étrangère, jusqu'à ce que Méhémed-Ali délivrât la vallée du Nil du despotisme des Mamlouks, et l'empêchât de tomber sous la tyrannie des sultans : en Syrie, au contraire, il y eut contre l'occupation des Ottomans une conspiration continuelle de la population indigène et du sol. Les habitans des villes à l'humeur mobile et factieuse, les tribus fières et belliqueuses des montagnes, les hordes indociles et pillardes du désert ne souffrirent qu'avec impatience l'oppression ou la police des vainqueurs; et la contrée offrait

aux résistances nationales un refuge dans les profondeurs du désert, des citadelles sur les cimes des montagnes. L'insurrection gagnait jusqu'aux dépositaires du pouvoir qu'y envoyait ou qu'y choisissait Constantinople. La Porte n'essaya point de subjuguer complètement le pays, où elle se borna à maintenir l'apparente suprématie de la conquête et à exiger l'acquittement du tribut. Tour à tour elle toléra sans jalousie l'autorité ou l'obéissance incertaine de ses vizirs; souvent elle se réduisit à ratifier des usurpations consommées au prix de l'intrigue, de la révolte, du crime. Il arriva même, au milieu de ces séditions interminables et de ces exemples de soumission douteuse, que de simples agas s'érigèrent impunément en tyrans dans de petites localités. Enfin, le gouvernement central n'exerça jamais en Syrie qu'une action contestée ou restreinte par la trahison de ses propres agens, la rébellion des Arabes, la difficulté des lieux et l'éloignement de la province (1).

(1) Parmi les agas qui se rendirent indépendans de la Porte, nous nous bornerons à citer, à l'appui de notre assertion, Topal-aga à Djesser-Chogr sur l'Oronte, Saïd-aga à Idleb entre Latakieh et Alep, Mustapha-Berber à Tripoli, et Kutchuk-Ali à Payas. Nous ajouterons, sur ce dernier, quelques détails empruntés à un intéressant ouvrage, intitulé *Itinéraire d'une*

Sans doute, à la faveur même du défaut de cohésion des populations et des territoires, l'ascendant turc prévalut : d'ailleurs, ce lien précaire et lâche qui unissait la Syrie à la Porte était fortifié par le double intérêt de la religion et du commerce. Située entre l'Anatolie, la Perse, l'Arabie et l'Égypte, lieu de passage des caravanes de pélerins et de mar-

partie peu connue de l'Asie-Mineure, attribué à M. Corancez, ancien consul de France, à Alep.

» C'était, de tous les agas qui méconnaissent l'autorité de » la Sublime-Porte, le voleur le plus hardi et le plus déter- » miné.... Lorsque les Français se furent rendus maîtres de » l'Égypte, Yussef-Pacha, alors Grand-vizir, reçut le com- » mandement de l'armée destinée pour reprendre cette belle » province. Son passage à Payas paraissait une occasion favo- » rable pour réduire le rebelle qui gouvernait cette ville. » Aussi, à l'approche de l'armée turque, Kutchuk-Ali avait- » il cherché un refuge dans les montagnes du Taurus. Instruit » que le Grand-vizir, prévenu de sa fuite, marchait à la suite » de son armée et qu'il n'avait conservé autour de lui qu'une » faible escorte, l'aga rebelle se présenta tout d'un coup sur » son passage, à la tête de deux cents cavaliers. Yussef-Pacha » se trouvait dans un défilé étroit, où quelques hommes dé- » terminés eussent pu aisément s'emparer de sa personne. » Engagé dans ce mauvais pas, hors d'état de reculer, il fut » au moment d'être le prisonnier de celui qu'il avait ordre de » faire lui-même prisonnier. Il prit donc le parti de dissimu- » ler, et fit à Kutchuk-Ali le meilleur accueil. Le rebelle l'ac- » compagna long-temps, jouissant de son embarras, protes- » tant qu'il ne s'était fait suivre d'une escorte si nombreuse » que pour offrir à Son Excellence une garde d'honneur qui » répondît à l'élévation de son rang. Il le quitta enfin; et loin » que le Grand-vizir songeât encore à le réduire, il s'estima » heureux d'avoir pu lui échapper. »

chands, la Syrie alimentait sa prospérité par ses relations avec les diverses portions de l'Empire. Bien plus, c'est à peu près au bénéfice de ces relations qu'elle avait été réduite, aussitôt que l'Europe, peu de temps après la conquête ottomane, eut adopté d'autres voies d'échange avec l'Asie. Dès cette époque, la décadence des villes de la côte est manifeste. Sans parler de Tyr, qu'Alexandre avait tuée, pour en ressusciter le génie dans ses deux Alexandries de Syrie et d'Égypte, la première de ces deux cités privilégiées, Alexandrette, s'enfonce dans ses marais, et Antioche n'est plus qu'une ombre; mais Alep se ranime, s'élève et trouve sa fortune dans ce qui fait leur misère. Tripoli, Beyrout, Acre, Gaza, etc., s'éclipsent ou même ne sont plus que des noms sur des ruines; au contraire, Hamah et Homs, placés sur la même ligne commerciale qu'Alep, gardent un reflet de leur précédent éclat, et Damas, vaste caravansérail des trafiquans de l'Asie et des visiteurs de la Mekke, perpétue sa splendeur et son opulence. Le commerce de la Syrie a, pour ainsi dire, fait une évolution du littoral de la Méditerranée aux bords de l'Euphrate et du désert arabique, de l'extérieur à l'intérieur.

Cependant, dès la seconde moitié du siècle dernier, le règne de la conquête y déclina visiblement, vers le temps même où les embarras de la Porte se compliquaient, dans ses provinces du Nord, par une lutte plus vive avec la Russie. Ce n'était point dans les riches comptoirs de l'Empire que son autorité devait être sérieusement menacée : le vent de la sédition s'y élevait et y tombait avec une égale facilité. L'insurrection prit naissance dans la montagne, et s'empressa de s'aboucher avec la mer. La Syrie, qui, sous la domination ottomane, s'était tournée à l'Est, se retournait à l'Ouest en se délivrant de l'oppression étrangère. Déjà, au commencement du dix-septième siècle, le célèbre émir Fakr-ed-Din avait miné l'ascendant des Turcs dans les chaînes du Liban, de l'Anti-Liban, de la Galilée, et sur une grande étendue du littoral : Beyrout fut son port, sa forteresse, sa capitale. Mais, pour former un faisceau résistant, il avait à manier des élémens trop divers : ses Druses, par la mystérieuse étrangeté de leur croyance, ne pouvaient servir de base à une puissance durable; lui-même s'était rendu étranger au pays par une longue absence et l'adoption des mœurs de l'Italie. L'hôte élégant des Médicis

à Florence, traqué et pris dans ses montagnes, fut étranglé à Constantinople. Malgré le souvenir de ce mauvais succès, une révolte nouvelle éclata en Syrie, et ce fut, cette fois, des montagnes de la Galilée qu'elle descendit au rivage. Le cheïkh Daher hâta la décadence de la suzeraineté ottomane en ressuscitant Acre au profit de sa tentative d'indépendance.

Il est dans chaque région des points qui décident des destinées publiques : en Syrie, à des époques différentes, et tout récemment encore, l'un de ces points fut Acre (1).

Acre est située à l'extrémité supérieure d'une baie, d'une ouverture de deux lieues environ, dont Kaïfa, au pied du Carmel, occupe l'autre extrémité. Kaïfa, ancienne ou nouvelle, ne fut jamais qu'une ville subalterne, comme si toujours et nécessairement elle avait été dominée

(1) Peu de mots suffiront à rappeler l'historique de cette ville durant le moyen-âge. Conquise par les Musulmans sur l'empire d'Orient, elle tomba au pouvoir des Chrétiens en 1104, cinq ans après la prise de Jérusalem. Les héros de la seconde Croisade, l'empereur Conrad et Louis VII, y délibérèrent sur le siége de Damas. Enlevée aux Chrétiens par Saladin, en 1187, elle fut reprise dans la troisième Croisade, après un siége de deux années, par Philippe-Auguste et Richard-Cœur-de-Lion. C'était en 1191. A dater de cette époque, elle appartint aux Chrétiens pendant un siècle : Louis IX, à son retour d'Égypte, s'y arrêta et en répara les fortifications ainsi que celles de Yâfa, Sidon et Césarée. Acre fut à la fois possédée et gouvernée par

par le Carmel : en face de ce mont, sur un promontoire qui termine la plaine, Acre, au contraire, eut une brillante et orageuse fortune. Appelée dans l'antiquité du nom d'Akka, que lui ont conservé les Arabes, surnommée Ptolémaïs par les Grecs d'Égypte, et Saint-Jean-d'Acre par les Croisés, cette place est, du côté de la mer, une des clefs de la Syrie. L'occuper et s'y maintenir, telle était la condition du succès et de la durée de toute invasion abordant par la Méditerranée et se ravitaillant par elle : en prenant et en perdant Acre, les Chrétiens prirent et perdirent la Syrie. Après cette longue suite de guerres, dont sa position attira sur elle les chocs successifs, ce n'était plus qu'un monceau de ruines; et la ville ne fut point relevée, déchue qu'elle était de son importance depuis la conquête ottomane. La paisible possession de l'A-

dix-neuf souverains ou princes chrétiens, parmi lesquels il faut compter les Grands-maîtres des ordres de Saint-Jean de Jérusalem, des Templiers, des chevaliers Teutoniques et de Saint-Lazare. Chacun d'eux y jouissait d'une autorité absolue dans un des quartiers de la ville. On eût dit que la Chrétienté, au moment de perdre la Syrie, voulait s'attacher de toutes ses mains au bord qu'elle tenait encore. Cette diversité de gouvernemens amena des divisions funestes et facilita la conquête de la place au sultan d'Egypte en 1291. Acre passa ensuite, avec toute la Syrie, sous la domination ottomane.

Kaïfa suivit à peu près la condition d'Acre.

natolie établissait, pour les nouveaux maîtres de la Syrie, de faciles communications par terre avec leur colonie; et il leur suffisait de faire louvoyer une escadre le long des côtes pour la contenir sûrement dans l'obéissance. Acre ne gagna même que peu de chose à la domination passagère de Fakr-ed-Din : si, d'une main, l'émir Druse y fit bâtir quelques édifices, de l'autre, afin de tenir les vaisseaux turcs à distance, il combla à peu près le port avec des débris de constructions. Cette place, fameuse par tant de siéges mémorables, resta donc jusqu'en 1749 une misérable bourgade ouverte et sans défense, où le pacha de Saïda tenait un aga. Ce fut alors que le cheïkh Daher s'en empara. Convaincu de la nécessité d'appuyer sa rébellion à la mer, il abandonna Safâd, en Galilée, pour Acre, y résida, la fortifia et y rappela la navigation et le commerce. Après s'être créé, aux dépens des pachas voisins, une puissance qui embrassa peu à peu Beyrout, Saïda, Yâfa, Gaza, la Galilée, et rallia même à la longue les Métualis et les Druses, Daher périt; mais sa chute profita moins à la Porte qu'à l'ambition d'Akhmet-el-Djezzar. Héritier de la puissance du Cheïkh qu'il avait aidé à renverser, Djezzar la consolida dans

Acre même, devenue la capitale d'un pachalik. Il en fit le siége de sa tyrannie sur les populations indigènes en même temps que de son indépendance à l'égard de l'Empire, et l'abattoir de ses boucheries (1). Le prestige de terreur dont il avait marqué sa ville avait inspiré ce dicton populaire : « Entrer dans » Acre, c'est descendre au tombeau ; en sortir, » c'est renaître à la lumière. » Enfin, lorsqu'avec l'aide des Anglais il eut résisté à Bonaparte, qui n'avait ni batteries de siége, ni l'avantage de tenir la mer, un nouveau prestige de force s'ajouta aux murailles d'Acre. La place passa pour inexpugnable aux attaques de toute nation européenne, et, à plus forte raison, de la Porte. Djezzar, perpétué dans son gouvernement contre l'usage commun, régna en prince absolu. Non seulement il traita à son gré les tribus des montagnes, il commanda même quelque temps à Damas. Point central de l'Empire en Syrie, Damas avait décidé la ruine de Fakr-ed-Din et concouru à celle de Daher : désormais, mal défendue par sa position et ses murailles, la Ville sainte se trouva

(1) Djezzar, c'est à dire *boucher*, est un surnom que ce Pacha sanguinaire n'avait que trop mérité.

à la merci d'Acre restaurée. Djezzar nomma lui-même son successeur, dont, après sa mort, la Porte ratifia le choix (1).

Il semble que la Porte, avertie par l'attitude qu'avait affectée Djezzar, eût dû se garder de fortifier le pouvoir de ses successeurs. Néanmoins, soit crainte de jeter dans la révolte ouverte les maîtres d'une formidable citadelle, soit condescendance vénale à leurs prétentions, soit imprévoyance peut-être, elle sanctionna quelques uns de leurs empiètemens sur le pachalik de Damas, en leur accordant le territoire du Carmel, que s'était approprié Djezzar; elle ajouta au gouvernement d'Acre et de Saïda deux autres gouvernemens contenant Tripoli, Yâfa et Gaza. En un mot, au lieu de maintenir le système de la division, elle toléra et favorisa même la réunion de presque toute la Basse-Syrie en un seul pachalik; depuis Khan-Younès, sur les frontières de l'Égypte, jusqu'à Latakieh, le littoral relevait d'Acre.

Mais tandis qu'en Syrie ce pachalik se faisait vaste et presque indépendant de la Porte,

(1) Djezzar mourut en 1804, et désigna pour lui succéder, un de ses anciens mamlouks, Soliman : mais ce ne fut qu'après une lutte pénible avec un concurrent du nom d'Ismayl que Soliman prit possession de son gouvernement.

l'Égypte changeait de condition. A l'époque même à laquelle Daher avait jeté les fondemens de cette sorte de principauté syrienne, les Mamlouks avaient anéanti le pouvoir pondérateur des pachas : Ali-Bey était le contemporain et l'ami du Cheïkh, et leurs forces réunies avaient assiégé Damas, Saïda, Yâfa. Nous n'avons à raconter, ni comment les Mamlouks plièrent ensuite sous l'expédition française, sans pouvoir être relevés par l'expédition anglaise de 1807, ni comment, brisés par Méhémed-Ali, ils léguèrent à leur inexorable justicier la domination du pays. On sait qu'après bien des obstacles, vaincus avec un incroyable mélange d'habileté et de courage, Méhémed-Ali resta maître de l'Égypte et que, sous ce prince, l'Égypte à son tour commença à acquérir une importance propre. Chacune de leur côté, l'Égypte et la Syrie avaient opéré un mouvement, et ces deux provinces, sous l'influence de leur proximité et d'une langue commune, étaient sollicitées à s'unir par un lien plus énergique et plus vivant que l'autorité éloignée, vacillante, impopulaire de la Porte. A l'Égypte appartenait l'initiative. Dès que Méhémed-Ali, heureux exterminateur de la tyrannie exotique, y eut fait place nette, il ne

trouva aucune résistance à son pouvoir, qui nivela aisément une terre sans aspérités et une population sans élan d'indépendance. Il eut dans sa main l'Égypte entière comme un admirable instrument souple pour lui, ferme contre ses ennemis, actif à tous ses travaux. Fort de cette unité que lui offrait l'Égypte et qui manquait à la Syrie, il pouvait tenter avec avantage une entreprise sur cette contrée, à moins que la question ne se compliquât par l'intervention de l'Empire et par le caractère même du pacha d'Acre.

Or, vers 1820, à l'instant où le Vice-roi, vainqueur des Wehabites, conquérant du Sennâr et du Kordofal, organisateur de forces régulières, achevait de créer si virilement sa puissance, le pachalik d'Acre échéait à un enfant gâté du sort, qui ne pouvait que compromettre ce brillant héritage et fournir contre lui des armes à son redoutable voisin. Dans l'œuvre de réunion de ces deux belles provinces arabes, l'Égypte devait donc être l'instrument, la Syrie l'objet de l'action, et Abdallah la victime de sa témérité à s'interposer entre la Syrie et l'Égypte.

Abdallah naquit à Acre. Dès son enfance, il se proposa pour modèle Akhmet-el-Djezzar,

dont il admirait la grandeur cimentée par tant de cruauté et d'audace : dès sa jeunesse, il commença sa fortune sous le successeur d'Akhmet, Soliman-Pacha. Lorsque celui-ci fit donner le gouvernement de Tripoli au père d'Abdallah, il obtint de la Porte la promesse de la survivance pour le fils; en attendant, il le nomma son kaïmakam (1). C'était pour le jeune ambitieux un acheminement à l'héritage de son protecteur. Mais, pour triompher de ses concurrens à un poste aussi envié, il lui fallait un soutien; déjà il était assez puissant pour n'en point manquer. Un juif, nommé Haïm, s'était rendu nécessaire à Soliman par une rare habileté qui lui fut d'abord funeste sous Djezzar. Ce Vizir trouva un jour que son premier mâlem (*écrivain*), tel était alors l'emploi de Haïm, était trop habile avec deux yeux, et qu'il le serait encore assez avec un seul : à la suite de cette plaisanterie, le Mâlem eut un œil crevé, et une autre plaisanterie du même genre lui coûta le nez et une oreille. Privé d'une oreille et borgne, mais toujours entendu et clairvoyant, le Mâlem était devenu le ministre

(1) C'est le titre donné au lieutenant ou au substitut de tout fonctionnaire d'un rang élevé. Le lieutenant du Grand-vizir, qui doit être un pacha à trois queues, s'appelle le Kaïmakam.

de Soliman. Grâce à la concentration de presque tout le commerce entre les mains du Pacha, ou plutôt entre les siennes, il avait fait prospérer leurs affaires, et il jouissait, près de la Porte, d'un crédit proportionné à ses immenses richesses. Néanmoins l'âge avancé de Soliman menaçait le ministre de l'avènement prochain et peut-être des rigueurs d'un nouveau maître, s'il ne travaillait d'avance à se le gagner. Haïm et Abdallah avaient besoin l'un de l'autre, et un intérêt commun scella leur pacte. A la mort de Soliman, Haïm fit agir à Constantinople; six mois après, Abdallah recevait l'investiture sans avoir été réduit à la conquérir sur un refus de la Porte, dont chaque jour il avait craint de voir arriver la flotte devant Acre, pour y installer un vizir et réclamer les trésors de Soliman. Ses préparatifs de révolte, ses jeûnes et les prières des Derviches pour obtenir de Dieu et du Prophète l'accomplissement de ses vœux, eurent sans doute moins d'efficacité que les sollicitations et l'argent du Juif auprès du Divân. Cependant le Pacha ne se crut pas obligé à une longue reconnaissance. Soit impatience de la tutelle du Mâlem, qui recommandait l'économie dans la gestion d'un gouvernement dont il connaissait le prix, soit

convoitise des dépouilles de son ministre, soit même répugnance de son fanatisme à laisser en place un juif qui, depuis quinze ans, administrait le pachalik au grand scandale des Croyans, et dont il semblait n'être lui-même que la créature, Abdallah fit étrangler Haïm. L'infortuné Mâlem, que le terrible Djezzar avait mutilé, fut impitoyablement sacrifié par son jeune successeur : le cadavre fut jeté à la mer, le trésor confisqué, et un mouchoir envoyé à la veuve pour essuyer ses larmes.

Ce début sanglant fit craindre un instant qu'Abdallah ne justifiât, par sa cruauté du moins, le propos qu'il ne cessait de répéter : « Je veux faire oublier Soliman et surpasser » Djezzar. » On ignorait du reste par quelles éminentes qualités ou par quels vices extraordinaires il remplirait cet engagement. Seulement on remarquait en lui, quoiqu'il ne fût alors âgé que de vingt-six ans, une imperturbable assurance, un esprit vif et pénétrant, et des connaissances étendues dans la littérature orientale. Ce fut lui-même qui composa pour son seliktar (1), qu'il était soupçonné d'avoir tué, une élégante et pompeuse épitaphe.

(1) Littéralement *porte-glaive*. C'est le premier des officiers de la maison du pacha ou du sultan.

Il complétait sa gloire de lettré par un talent que l'Orient préconise avec une admiration singulière, et qu'il sut tourner au profit de sa fortune, celui d'une belle écriture. Parmi les présens qu'il envoya une année à Constantinople, était un Coran, copié tout entier de sa main, destiné au Sultan si célèbre lui-même par la perfection des caractères que trace son kalem impérial et digne appréciateur des chefs-d'œuvre de la calligraphie. On a prétendu que cette copie du Coran avait heureusement recommandé Abdallah à Mahmoud. Toutefois, à défaut d'éclatantes mesures, il signala le commencement de son règne par les démonstrations d'un zèle excessif pour sa croyance. Il se hâta de faire revivre les réglemens qui affectaient certaines couleurs obscures et ternes aux vêtemens des Infidèles, à l'exclusion des couleurs vives réservées aux Musulmans. Bientôt il poussa l'austérité jusqu'à renoncer à l'usage du café, et il se fit même agréger à une communauté de Derviches hurleurs dont il partageait les exercices frénétiques, et les violentes inspirations (1). C'était souvent,

(1) Voici en quoi consiste l'exercice caractéristique de cette sorte de Derviches appartenant à l'ordre des Bédévi. Assis en cercle autour de leur Cheïkh, après la prière et la proster-

tout troublé encore de l'accomplissement de ces pieux devoirs, qu'il donnait ses audiences. D'ailleurs, le soin des choses spirituelles ne le détournait point de ses intérêts terrestres : il continua à exploiter le monopole commercial que Haïm avait établi sur le coton, l'huile et le blé ; on assure même que les trois queues du pacha protégèrent quelquefois la déloyauté du négociant. Quand ce système eut produit son fruit inévitable, le dépérissement de l'agriculture, il recourut à celui des emprunts forcés et des extorsions que long-temps l'administration du Juif avait épargnés au pays. Par

nation accoutumées, ils psalmodient les versets du Coran en se balançant de droite à gauche pendant une demi-heure. Ensuite ils se lèvent, se placent en ligne au fond de la salle en s'asseyant sur leurs talons, et récitent de nouvelles prières, toujours accompagnées de balancemens jusqu'à ce qu'ils se lèvent une seconde fois pour avancer, reculer et se retrouver sur la même ligne. C'est alors qu'énumérant les attributs de Dieu, ils prononcent, avec une exaltation croissante, le mot *Allah* qui les termine. En se balançant, les uns de droite à gauche, les autres de l'avant à l'arrière, comme des vaisseaux auxquels les vagues de l'Océan divin imprimeraient à leur gré le roulis et le tangage, ils s'excitent à renforcer le cri d'Allah. Leurs poitrines halettent, leurs fronts ruissellent de sueur, leurs lèvres écument : on n'entend plus que des sons précipités, étouffés, qui, par intervalles, se raniment avec fureur, et leurs gestes deviennent des convulsions. Quand leur délire est à son comble, il en est qui s'arment de couperets pour ajouter au sacrifice l'effusion de quelques gouttes de sang ; par ces invocations réitérées et véhémentes, ils croient inviter Dieu à descendre dans leurs ames.

son ordre, lors de la révolution des Hellènes, deux avanies, qui satisfaisaient à la fois sa rapacité et son fanatisme, enveloppèrent les Chrétiens de toutes les sectes, grecs, catholiques, maronites; telle était la violence de la mesure, que, dans la crainte d'un soulèvement, il tint la place d'Acre fermée pendant quatorze jours, et la rigueur fut poussée au point que des pères vendirent leurs enfans pour acquitter les sommes exigées d'eux. Ce ne fut qu'à grand' peine qu'il s'arrêta devant les priviléges des Francs. Il se donna du moins le plaisir de faire démolir le couvent des religieux de Terre-Sainte sur le Carmel, sous prétexte que ce couvent, en forme de forteresse, pourrait servir de point de ralliement aux rebelles, si les chrétiens de la Syrie s'insurgeaient à l'exemple des chrétiens de la Morée.

Mais ce qui, par dessus tout, caractérisait Abdallah, c'était la bizarrerie capricieuse de son humeur. Après avoir immolé à son zèle religieux le juif Haïm, il accorda sa confiance à un chrétien levantin, M. Catafago, depuis agent consulaire de Russie, d'Autriche et de France. Une circonstance motiva peut-être cette faveur. Introduite dans le harem de la mère d'Abdallah, madame Catafago avait donné de son lait

au futur pacha d'Acre, encore à la mamelle; par là s'était noué entre les deux familles un lien sacré en Orient. M. Catafago, trop habile pour ne pas chercher à sucer à son tour le lait des bonnes graces du Pacha, fit de brillantes affaires en utilisant jusqu'aux boutades de son patron, et fut forcé de lui prêter assez souvent pour s'enrichir. Un jour Abdallah le plaça dans l'alternative d'une avance très considérable ou de la bastonnade : le lendemain il lui envoya pour ses filles des schalls de Cachemire. Prenait-il d'une main, il donnait de l'autre : tantôt il extorquait avec violence, et tantôt il prodiguait avec libéralité. S'il se jouait de la bonne foi dans ses engagemens, il lui arrivait de remplir ceux qu'il pouvait impunément violer. Un matin il s'avisa d'envoyer prélever à Tripoli une somme de 800,000 piastres; sept ans après, un autre matin, il se souvint de rembourser les 800,000 piastres aux habitans de Tripoli. Enfin il donna la mesure de sa mobilité par un brusque passage du fanatisme musulman au fanatisme de la civilisation européenne. Depuis l'arrivée à Acre d'un M. Bosio, réfugié piémontais, Abdallah, qui d'abord ne vivait que dans la compagnie des personnages vénérables de sa foi, cadi, imam,

cheïkh, derviches, se plut uniquement avec les giaours et M. Bosio. Il le prit pour son médecin et pour l'instructeur de ses troupes; on sait que, dans le Levant, tout Franc a des vocations subites et des talens imprévus. Lui qui, par austérité, s'était interdit le café, ne se fit aucun scrupule de savourer le vin de Champagne. Après avoir prohibé chez les Chrétiens les couleurs des Musulmans, il s'habilla presque à l'européenne, s'engoua de tous les usages des Francs, cessa de molester les Pères de Terre-Sainte, et se passionna pour la savante musique du tambour.

Incapable de modération et sans autre règle que ses caprices, Abdallah n'avait aucune suite dans ses projets. Héritier du sabre de Djezzar, il ne l'avait point suspendu, suivant l'expression orientale, au ceinturon d'une brillante renommée militaire; dans aucune expédition, il n'avait encore commandé en chef ou marché en personne, et l'on estimait sa vertu guerrière inférieure à sa jactance. Du reste, soit fanfaronnade, soit inquiétude des complots qui pouvaient se tramer parmi ses officiers, il portait à toute heure sur lui une ceinture de pistolets et de poignards. Sa défiance allait quelquefois, même dans les temps

ordinaires, jusqu'à tenir fermées ou à n'ouvrir qu'avec précaution les murailles de la ville, autre ceinture dont il était jaloux pour sa sûreté. Nous nous rappelons n'avoir pénétré qu'avec quelque peine dans l'enceinte d'Acre, et n'avoir vu Abdallah qu'entouré de son arsenal sur son divan même. Sa taille était ordinaire, sa complexion ardente et sèche. Au dessous de son front, un peu fuyant en arrière, brillait son superbe œil noir; son regard était fier, inquiet, sombre; son visage, légèrement marqué de petite vérole, était d'un teint olivâtre, fond sur lequel de fréquens changemens de couleur accusaient la mobilité de ses impressions; sa barbe était rare et noire; enfin, une voix caverneuse et retentissante exprimait sa volonté plus impérieuse que ferme, plus arrogante que résolue. Rien de solide et de grand ne pouvait sortir d'un tel génie, dont la fougue stérile fut tristement caractérisée par l'impuissance prématurée à laquelle le réduisit l'excès des voluptés.

Tel était Abdallah. Maître du plus vaste pachalik de Syrie et de la place la plus forte de l'Orient, il rêva de bonne heure l'agrandissement de sa puissance. Les troupes que lui avait léguées Soliman étaient aguerries : c'étaient et

l'une de ces bandes d'Albanais qui vont mettre au service des pachas de l'Asie leur robuste courage, et un corps formé de tous les mamlouks d'un rang inférieur qui s'étaient échappés d'Égypte. Pour mieux s'assurer de leur dévouement, il ne leur épargna point ses largesses; et, dès son avènement, il avait distribué parmi ses Mamlouks pour 200,000 piastres de kandjiars. Si son génie eût été à la hauteur de sa fortune et de son orgueil, il eût jeté peut-être dans les destinées de l'Orient un troisième nom à côté de ceux de Mahmoud et Méhémed-Ali.

Quoi qu'il en soit, en 1822, dès qu'Abdallah eut terminé quelques préparatifs et ajouté à ses ressources en réalisant tous ses fonds et en s'emparant même de l'argent de sa famille, il donna carrière à son ambition. On suppose qu'il était le partisan secret d'Ali de Tébélen, dont la triste fin ne le découragéa point. D'un autre côté, il avait des envoyés dans le camp des Persans qui avaient passé l'Euphrate et remporté une victoire sur le pacha de Bagdad. Lié aux ennemis de l'Empire qu'occupait alors la révolution de la Grèce, à l'exemple de Djezzar, il tourna sa fantaisie de conquêtes vers Damas, dont ce Vizir et Soli-

man avaient eu le gouvernement à diverses reprises, et que les pachas d'Acre avaient commencé à regarder comme une de leurs dépendances. Il aima mieux pourtant recourir à la ruse qu'à une attaque ouverte. A la faveur d'une querelle survenue entre l'Émir-Beschir et le pacha de la Ville sainte, il lança contre l'adversaire qu'il voulait déposséder les forces du Prince et un firman supposé de la Porte, qui déclarait le pachalik de Damas réuni à celui d'Acre. Mais la ruse fut découverte, et sa tentative échoua. Condamné par Constantinople, Abdallah fut assiégé dans sa capitale par les pachas de Damas, d'Alep et d'Adana réunis.

A cette nouvelle, Méhémed-Ali entrevit l'occasion tant cherchée d'intervenir dans les affaires de la Syrie. Le siége d'Acre traînait en longueur, et Abdallah narguait de sa citadelle les attaques des trois Pachas. Le Vice-roi offrit de réduire le Vizir rebelle à l'obéissance, à condition que la Porte lui accorderait le pachalik de Damas. La Porte comprit qu'il vaudrait autant lui donner la Syrie tout entière, et n'accueillit point les insinuations officieuses d'un vassal dont elle n'avait point vu sans jalousie la grandeur s'établir et s'accroître. Elle

préféra laisser impunie la révolte du pacha d'Acre, et, au bout de neuf mois, les vengeurs de sa cause levèrent honteusement le siége de la place.

Mais, à peine délivré, Abdallah, qui n'avait pu voler Damas, voulut du moins voler le tribut d'une année. Des assassins à ses gages le lui rapportèrent secrètement, encore teint du sang de ses propres officiers égorgés par son ordre sur la route de Latakieh à Constantinople. Pour lui, il joua l'indignation, demandant à grands cris justice du meurtre commis sur ses gens et du vol fait au Sultan. Son atroce perfidie fut dévoilée, et sa tête une seconde fois condamnée. Une seconde fois (1823), les pachas de Damas, d'Alep et d'Adana furent chargés d'exécuter la sentence, vinrent camper devant Acre et en renouvelèrent le siége dérisoire. Abdallah voyait avec mépris les boulets de leurs misérables batteries mourir au pied de ses murailles sans en ébrécher une pierre, et il se contentait de faire répondre à leurs coups de canon par des coups de fusil. Entièrement tranquille du côté de la terre, il avait pourtant à redouter le blocus d'une flotte ottomane : privé des munitions et des approvisionnemens que lui four-

nissaient ses communications avec la mer, il eût été livré ou égorgé par sa soldatesque affamée. Les dangers de sa position lui faisaient désirer un accommodement.

Méhémed-Ali s'attacha à cette seconde occasion. Soit qu'il eût offert, soit qu'il eût accordé sa médiation, il négocia à Constantinople la grâce du rebelle, qui conserva son gouvernement, moyennant le paiement des frais de la guerre et une amende de 3,000 bourses (750,000 fr.). Le Divan sut gré au pacha d'Acre de n'avoir point livré la place aux Grecs révoltés avec lesquels il avait aussi des intelligences. Pour prix d'un tel service, Abdallah souscrivit à Méhémed-Ali lui-même des conditions qu'il ne pouvait ni remplir ni violer sans se déclarer le protégé ou l'ennemi du pacha d'Égypte. C'est ainsi que le Vice-roi, repoussé dans ses premières sollicitations près de la Porte, sut prendre, par le succès des secondes, une attitude tôt ou tard favorable à ses vues.

Cependant la révolution grecque faisait des progrès. Sur ces entrefaites, Méhémed-Ali fut contraint, au nom de l'Islamisme, d'envoyer au secours de l'Empire son fils Ibrahim. Après l'expédition de Morée, qui témoignait de son

zèle et avait entraîné la destruction de sa flotte à Navarin, il crut le moment propice pour réitérer la demande du pachalik de Damas. La Porte, encore une fois, écarta sa demande et lui accorda le gouvernement de Candie, dont la cession lui avait déjà été consentie peut-être, pour le prix de son secours. Si nos renseignemens sont exacts, le revenu de l'Ile ne s'élevait pas à quatre millions de piastres, et la dépense dépassait onze millions : le présent qu'il avait reçu lui coûtait donc sept millions par an. Ce n'était pas sans doute une raison de se désister de ses prétentions sur la Syrie. En conséquence, il sut s'abstenir de toute participation à la guerre que la Porte eut à soutenir contre la Russie. Durant cette neutralité, il travailla activement à réparer les pertes de sa marine, à recruter son armée et à multiplier ses préparatifs de tout genre. Au contraire, l'Empire, épuisé par la campagne d'Andrinople, allait subir les conditions d'une paix écrite à la pointe de l'épée. Tout conspirait contre lui. L'Angleterre, la France et la Russie faisaient taire la diversité de leurs intérêts sous une émulation commune à l'affaiblir pour constituer à s
nouvel État grec. La Porte rési

nissaient ses communications avec la mer, il eût été livré ou égorgé par sa soldatesque affamée. Les dangers de sa position lui faisaient désirer un accommodement.

Méhémed-Ali s'attacha à cette seconde occasion. Soit qu'il eût offert, soit qu'il eût accordé sa médiation, il négocia à Constantinople la grâce du rebelle, qui conserva son gouvernement, moyennant le paiement des frais de la guerre et une amende de 5,000 bourses (750,000 fr.). Le Divan sut gré au pacha d'Acre de n'avoir point livré la place aux Grecs révoltés avec lesquels il avait aussi des intelligences. Pour prix d'un tel service, Abdallah souscrivit à Méhémed-Ali lui-même des conditions qu'il ne pouvait ni remplir ni violer sans se déclarer le protégé ou l'ennemi du pacha d'Égypte. C'est ainsi que le Vice-roi, repoussé dans ses premières sollicitations près de la Porte, sut prendre, par le succès des secondes, une attitude tôt ou tard favorable à ses vues.

Cependant la révolution grecque faisait des progrès. Sur ces entrefaites, Méhémed-Ali fut contraint, au nom de l'Islamisme, d'envoyer au secours de l'Empire son fils Ibrahim. Après l'expédition de Morée, qui témoignait de son

zèle et avait entraîné la destruction de sa flotte à Navarin, il crut le moment propice pour réitérer la demande du pachalik de Damas. La Porte, encore une fois, écarta sa demande et lui accorda le gouvernement de Candie, dont la cession lui avait déjà été consentie peut-être, pour le prix de son secours. Si nos renseignemens sont exacts, le revenu de l'Ile ne s'élevait pas à quatre millions de piastres, et la dépense dépassait onze millions : le présent qu'il avait reçu lui coûtait donc sept millions par an. Ce n'était pas sans doute une raison de se désister de ses prétentions sur la Syrie. En conséquence, il sut s'abstenir de toute participation à la guerre que la Porte eut à soutenir contre la Russie. Durant cette neutralité, il travailla activement à réparer les pertes de sa marine, à recruter son armée et à multiplier ses préparatifs de tout genre. Au contraire, l'Empire, épuisé par la campagne d'Andrinople, allait subir les conditions d'une paix écrite à la pointe de l'épée. Tout conspirait contre lui. L'Angleterre, la France et la Russie faisaient taire la diversité de leurs intérêts sous une émulation commune à l'affaiblir pour constituer à ses dépens le nouvel État grec. La Porte résista ; mais, après

nissaient ses communications avec la mer, il eût été livré ou égorgé par sa soldatesque affamée. Les dangers de sa position lui faisaient désirer un accommodement.

Méhémed-Ali s'attacha à cette seconde occasion. Soit qu'il eût offert, soit qu'il eût accordé sa médiation, il négocia à Constantinople la grâce du rebelle, qui conserva son gouvernement, moyennant le paiement des frais de la guerre et une amende de 3,000 bourses (750,000 fr.). Le Divan sut gré au pacha d'Acre de n'avoir point livré la place aux Grecs révoltés avec lesquels il avait aussi des intelligences. Pour prix d'un tel service, Abdallah souscrivit à Méhémed-Ali lui-même des conditions qu'il ne pouvait ni remplir ni violer sans se déclarer le protégé ou l'ennemi du pacha d'Égypte. C'est ainsi que le Vice-roi, repoussé dans ses premières sollicitations près de la Porte, sut prendre, par le succès des secondes, une attitude tôt ou tard favorable à ses vues.

Cependant la révolution grecque faisait des progrès. Sur ces entrefaites, Méhémed-Ali fut contraint, au nom de l'Islamisme, d'envoyer au secours de l'Empire son fils Ibrahim. Après l'expédition de Morée, qui témoignait de son

zèle et avait entraîné la destruction de sa flotte à Navarin, il crut le moment propice pour réitérer la demande du pachalik de Damas. La Porte, encore une fois, écarta sa demande et lui accorda le gouvernement de Candie, dont la cession lui avait déjà été consentie peut-être, pour le prix de son secours. Si nos renseignemens sont exacts, le revenu de l'Ile ne s'élevait pas à quatre millions de piastres, et la dépense dépassait onze millions : le présent qu'il avait reçu lui coûtait donc sept millions par an. Ce n'était pas sans doute une raison de se désister de ses prétentions sur la Syrie. En conséquence, il sut s'abstenir de toute participation à la guerre que la Porte eut à soutenir contre la Russie. Durant cette neutralité, il travailla activement à réparer les pertes de sa marine, à recruter son armée et à multiplier ses préparatifs de tout genre. Au contraire, l'Empire, épuisé par la campagne d'Andrinople, allait subir les conditions d'une paix écrite à la pointe de l'épée. Tout conspirait contre lui. L'Angleterre, la France et la Russie faisaient taire la diversité de leurs intérêts sous une émulation commune à l'affaiblir pour constituer à ses dépens le nouvel État grec. La Porte résista ; mais, après

nissaient ses communications avec la mer, il eût été livré ou égorgé par sa soldatesque affamée. Les dangers de sa position lui faisaient désirer un accommodement.

Méhémed-Ali s'attacha à cette seconde occasion. Soit qu'il eût offert, soit qu'il eût accordé sa médiation, il négocia à Constantinople la grâce du rebelle, qui conserva son gouvernement, moyennant le paiement des frais de la guerre et une amende de 5,000 bourses (750,000 fr.). Le Divan sut gré au pacha d'Acre de n'avoir point livré la place aux Grecs révoltés avec lesquels il avait aussi des intelligences. Pour prix d'un tel service, Abdallah souscrivit à Méhémed-Ali lui-même des conditions qu'il ne pouvait ni remplir ni violer sans se déclarer le protégé ou l'ennemi du pacha d'Égypte. C'est ainsi que le Vice-roi, repoussé dans ses premières sollicitations près de la Porte, sut prendre, par le succès des secondes, une attitude tôt ou tard favorable à ses vues.

Cependant la révolution grecque faisait des progrès. Sur ces entrefaites, Méhémed-Ali fut contraint, au nom de l'Islamisme, d'envoyer au secours de l'Empire son fils Ibrahim. Après l'expédition de Morée, qui témoignait de son

zèle et avait entraîné la destruction de sa flotte à Navarin, il crut le moment propice pour réitérer la demande du pachalik de Damas. La Porte, encore une fois, écarta sa demande et lui accorda le gouvernement de Candie, dont *la* cession lui avait déjà été consentie peut-être, pour le prix de son secours. Si nos renseignemens sont exacts, le revenu de l'Ile ne s'élevait pas à quatre millions de piastres, et la dépense dépassait onze millions : le présent qu'il avait reçu lui coûtait donc sept millions par an. Ce n'était pas sans doute une raison de se désister de ses prétentions sur la Syrie. En conséquence, il sut s'abstenir de toute participation à la guerre que la Porte eut à soutenir contre la Russie. Durant cette neutralité, il travailla activement à réparer les pertes de sa marine, à recruter son armée et à multiplier ses préparatifs de tout genre. Au contraire, l'Empire, épuisé par la campagne d'Andrinople, allait subir les conditions d'une paix écrite à la pointe de l'épée. Tout conspirait contre lui. L'Angleterre, la France et la Russie faisaient taire la diversité de leurs intérêts sous une émulation commune à l'affaiblir pour constituer à ses dépens le nouvel État grec. La Porte résista ; mais, après

nissaient ses communications avec la mer, il eût été livré ou égorgé par sa soldatesque affamée. Les dangers de sa position lui faisaient désirer un accommodement.

Méhémed-Ali s'attacha à cette seconde occasion. Soit qu'il eût offert, soit qu'il eût accordé sa médiation, il négocia à Constantinople la grâce du rebelle, qui conserva son gouvernement, moyennant le paiement des frais de la guerre et une amende de 3,000 bourses (750,000 fr.). Le Divan sut gré au pacha d'Acre de n'avoir point livré la place aux Grecs révoltés avec lesquels il avait aussi des intelligences. Pour prix d'un tel service, Abdallah souscrivit à Méhémed-Ali lui-même des conditions qu'il ne pouvait ni remplir ni violer sans se déclarer le protégé ou l'ennemi du pacha d'Égypte. C'est ainsi que le Vice-roi, repoussé dans ses premières sollicitations près de la Porte, sut prendre, par le succès des secondes, une attitude tôt ou tard favorable à ses vues.

Cependant la révolution grecque faisait des progrès. Sur ces entrefaites, Méhémed-Ali fut contraint, au nom de l'Islamisme, d'envoyer au secours de l'Empire son fils Ibrahim. Après l'expédition de Morée, qui témoignait de son

zèle et avait entraîné la destruction de sa flotte à Navarin, il crut le moment propice pour réitérer la demande du pachalik de Damas. La Porte, encore une fois, écarta sa demande et lui accorda le gouvernement de Candie, dont la cession lui avait déjà été consentie peut-être, pour le prix de son secours. Si nos renseignemens sont exacts, le revenu de l'Ile ne s'élevait pas à quatre millions de piastres, et la dépense dépassait onze millions : le présent qu'il avait reçu lui coûtait donc sept millions par an. Ce n'était pas sans doute une raison de se désister de ses prétentions sur la Syrie. En conséquence, il sut s'abstenir de toute participation à la guerre que la Porte eut à soutenir contre la Russie. Durant cette neutralité, il travailla activement à réparer les pertes de sa marine, à recruter son armée et à multiplier ses préparatifs de tout genre. Au contraire, l'Empire, épuisé par la campagne d'Andrinople, allait subir les conditions d'une paix écrite à la pointe de l'épée. Tout conspirait contre lui. L'Angleterre, la France et la Russie faisaient taire la diversité de leurs intérêts sous une émulation commune à l'affaiblir pour constituer à ses dépens le nouvel État grec. La Porte résista ; mais, après

une conférence de seize heures à Kalender, kiosque voisin de Constantinople, entre les ministres des trois puissances et le Reïs-effendi, elle se laissa arracher les provinces réclamées pour la Grèce. A part l'impossibilité de repousser le vœu bien prononcé de cette ligue protectrice des Hellènes, les préparatifs du pacha d'Égypte lui annonçaient encore un orage à conjurer, et ce fut, les yeux sur un présage de troubles dans ses régions d'Asie, qu'elle se résigna au coup décisif qui frappait sa puissance en Europe.

Méhémed-Ali rencontrait dans la Porte une opposition trop constante à ses vues sur la Syrie pour ne pas y renoncer ou se résoudre à forcer cette opposition. Afin d'apprécier ces relations nouvelles du Vice-roi et de la Porte, il devient utile de jeter un coup d'œil sur la composition et sur la politique intérieure de l'Empire ottoman : ce n'est ni d'après la constitution des États de l'Europe ni d'après les principes de leurs gouvernemens qu'il serait équitable de les juger.

Si imposant qu'ait long-temps paru l'Empire ottoman, si admirable qu'ait été sa durée, on ne peut ignorer que ce fut un ensemble incohérent de plusieurs nationalités asservies

et liées par la conquête. Aidée de l'Europe, la Grèce venait de se réclamer et de constater son émancipation; en Égypte et en Syrie, provinces de race et de langue arabe, l'Empire devait aussi porter la peine de cette diversité d'élémens dont était faite sa puissance. Ce n'était point de Constantinople qu'était émanée la souveraineté dont Méhémed-Ali jouissait aux bords du Nil. Soldat jeté sur cette terre, il y avait trouvé l'autorité turque avilie et impuissante, et c'était lui qui avait peu à peu arraché les lambeaux de cette proie magnifique à toutes les mains qui se la disputaient, pour la réunir entièrement dans les siennes : à nul autre qu'à lui il ne devait l'investiture de son pouvoir, que Constantinople sanctionna malgré elle. Lorsqu'il songea à rattacher la Syrie à l'Égypte, de même que Saladin rattacha l'Égypte à la Syrie, parce que toujours l'une de ces provinces entraîne l'autre dans son orbite, il n'eut point à s'arrêter devant le spectacle de la domination ottomane profondément enracinée; la suzeraineté de la Sublime-Porte était devenue le jouet des caprices d'un Abdallah. Son ambition, les inspirations de sa politique, les nécessités de sa position parlèrent donc plus haut que le de-

voir d'une fidélité absolue et passive envers une autorité plus nominale que réelle. Les considérations de la suprématie légitime des sultans pouvaient lui commander des ménagemens, mais non lui lier les mains. Sans parti pris de révolte, il persévéra dans ses projets, avec l'espoir que, pour obtenir, il suffisait de prendre et d'effrayer.

Qu'on n'oublie pas, d'ailleurs, que l'histoire de l'Empire ottoman signale, entre les pachas et le divan de Constantinople, une guerre perpétuelle, et qu'on ne s'en étonne pas. Formé, ainsi que nous l'avons dit, de populations diverses au milieu desquelles était assise la race conquérante, l'Empire n'avait ni nationalité ni homogénéité. L'œuvre du pouvoir consista donc à suppléer à une franche et native cohésion par le rattachement forcé au gouvernement central de tous les gouverneurs des provinces. Ni la courte durée de leurs fonctions, ni leurs déplacemens fréquens ne répondirent suffisamment de leur fidélité : inévitablement exposés aux tentations de la révolte, ils étaient inévitablement dévoués aux soupçons, et ils devaient souvent périr en coupables, parce qu'ils auraient pu l'être. De là cet empressement de la Porte et

de ses vizirs à se prévenir mutuellement par leurs violences et leurs perfidies. La défiance était l'ame du Divan; son but était le maintien, à tout prix, de l'unité factice de l'État; ses moyens étaient tour à tour le châtiment avant le crime, l'impunité après le succès du crime; et toujours, au commencement et à la fin de chacun de ces drames, la secrète justice du lacet, du poignard, du poison, à moins d'une occasion favorable pour écraser la sédition d'un coup. Du côté des vizirs, révoltes en permanence, ouvertes ou dissimulées; du côté de la Porte, tables de proscription en permanence, affichées ou sous le voile. Les pachas semblaient ne prendre possession de leur rang que comme d'une arme pour l'insurrection: la Porte semblait ne les avoir élevés que pour les abattre, et elle avait en quelque sorte mis en coupe réglée les têtes de ses vizirs, qui, l'une après l'autre, venaient décorer le seuil même du sérail impérial : qu'on juge si le soupçon qui tue et confisque manque jamais de prétexte! A bien prendre, le despotisme du gouvernement turc s'est principalement exercé sur ses hauts fonctionnaires : sans doute ce despotisme a pesé sur les populations; mais la race ottomane, comme toute race conqué-

nante, a payé cher l'honneur de gouverner l'empire qu'elle avait subjugué.

Quelles que soient les modifications récemment apportées à ce régime antique par la mansuétude de Mahmoud, qui a borné à l'exil ou même à un changement de gouvernement la punition des derniers pachas révoltés, Méhémed-Ali avait toujours été en butte à l'inimitié de la Porte. Parvenu au pouvoir par son génie et non par la faveur et l'intrigue, fier d'être son propre ouvrage et non la créature de Constantinople, il n'en avait semblé que plus dangereux; le fatal niveau de la Sublime-Porte était toujours secrètement suspendu sur cette tête trop haute pour ne pas faire ombrage. Il avait eu à déjouer plus d'un piége; et même, pendant la première expédition du Hedjaz, où l'ordre du Divan l'avait envoyé au-devant de graves périls, un pacha, muni d'un firman impérial, était venu jusqu'au Caire pour s'emparer, en son absence, du gouvernement de l'Égypte; témérité que lui fit payer de sa vie le ministre dévoué de Méhémed-Ali. En annonçant ses prétentions sur la Syrie, il s'était suscité de nouveaux dangers. Heureuse de lui opposer Abdallah, la Porte travaillait à se faire du pacha d'Acre un bou-

cier d'abord, et plus tard une épée contre le pacha d'Égypte. Quant à Abdallah, on a vu qu'il n'était point l'esclave de ses engagemens. Oublieux des conditions qu'il avait souscrites dans un moment difficile, trop orgueilleux d'ailleurs pour accepter la protection d'un vizir dont il se croyait l'égal, il mettait son ingratitude et sa rivalité au service de la jalousie du Divan, et était récompensé par les districts de Naplouse et de Jérusalem qui furent annexés à son pachalik. Acre était même devenue le foyer de conspirations actives contre la vie de Méhémed-Ali et d'Ibrahim; c'était là que se préparait le poison qu'on leur réservait à tous deux. Le Vice-roi ne pouvait plus hésiter. Désormais il lui importait d'occuper la Syrie, non plus seulement pour accroître sa domination et sa prospérité, mais encore pour briser dans Abdallah ou dans ses successeurs l'instrument toujours prêt de la Porte contre son salut et sa puissance.

Méhémed-Ali ne s'était pas borné à se ménager dans le pacha d'Acre un ennemi qui lui remit en tombant une des clefs de la Syrie: depuis long-temps il s'était fait du prince des Druses un ami fidèle qui devait lui remettre l'autre clef de cette province.

L'Émir-Beschir-Schehab, le plus puissant de tous les cheïkhs des tribus montagnardes, avait éprouvé une fortune variée dans ses luttes contre les pachas d'Acre et de Damas, ou contre ses compétiteurs à la suprématie de la Montagne. Une première fois, dépossédé par les émirs de sa famille avec lesquels il devait partager l'autorité, sans appui auprès de Djezzar qui tenait l'investiture du Grand-émirat toujours à l'enchère et venait de la revendre, il avait été obligé de fuir; et, après avoir erré quelque temps sous le pavillon protecteur de l'amiral sir Sidney Smith, il avait pris terre en Égypte. Accueilli avec bonté par Méhémed-Ali, il fut même rétabli dans son commandement à la pressante sollicitation de son hôte auprès du pacha d'Acre. Une seconde fois, compromis avec et par Abdallah dans l'affaire de Damas, il n'eut encore d'autre refuge que l'hospitalité de l'Égypte, d'autre recours en grâce que la médiation de Méhémed-Ali auprès de Constantinople. Rentré dans le Liban, il acheva d'abattre tous ses ennemis, triompha des trois autres familles druses de Djomblat, Jesbek et Beit-Aamad qui rivalisaient la famille Schehab, fut impitoyable envers ses parens même, et concentra le pou-

voir dans ses mains. C'est ainsi que l'Émir-Beschir, continuateur de l'œuvre de Fakr-ed-Din, défaisait cette oligarchie de Clans qui perpétuait les divisions de la contrée, dans le temps même où Mahmoud abattait la féodalité des Déré-Beys, et Méhémed-Ali l'aristocratie militaire des Mamlouks. Par son courage, son habileté et sa persévérance, l'Émir n'est point indigne de poser à côté de ces deux grandes figures révolutionnaires et despotiques de l'Orient. Parmi les calculs de sa politique, on peut remarquer, sinon sa conversion même, du moins sa prédilection ouvertement accordée au Christianisme, mesure par laquelle il se fortifiait contre les Druses de la sympathie de la brave et nombreuse tribu chrétienne des Maronites. Sous son despotisme un, les Maronites, les Druses, les Métualis, etc. (1), dont les longues discordes

(1) Notre récit ne comporterait point de détails touchant ces diverses tribus de la Montagne, et nous renvoyons le lecteur au voyage de M. de Lamartine, et à la correspondance de MM. Michaud et Poujoulat. Dans les pages souvent éloquentes et inspirées du premier de ces ouvrages, dans les lettres quelquefois si substantielles, mais toujours si élégantes et si spirituelles du second, le lecteur puisera à ce sujet des notions intéressantes que MM. de Cadalvene et de Breuvery espèrent compléter, dans le troisième volume de leur ouvrage, consacré à la Syrie.

avaient ensanglanté la Montagne et favorisé les exactions des pachas, formèrent une sorte de confédération redoutable par l'ardeur belliqueuse de ses membres et par leur position sur la double chaîne du Liban et de l'Anti-Liban. Telle était la puissance du prince que le Vice-roi s'était rattaché par la générosité de son accueil et d'importans services, qu'Abdallah, au contraire, s'était impolitiquement aliéné.

Dès son avénement, ce Pacha, dans ses plans d'agrandissement, s'était proposé de subjuguer la Montagne en proie à des troubles funestes. Mais quand il voulut priver les Druses de leurs priviléges, en doublant le tribut, et de leur indépendance, en établissant partout des mutsélims (*gouverneurs*) de son choix, il avait dû renoncer à ses projets, qui ne lui laissèrent que la honte de l'insuccès et la haine des populations. Il n'indisposa pas moins contre lui l'Émir-Beschir, contre lequel il avait cherché à soulever les autres cheïkhs, et qu'il avait même destitué, afin de trafiquer de l'investiture de son rang, branche de revenus si lucrative pour Djezzar. L'Émir gardait le ressentiment de tous les procédés du pacha d'Acre et de ses exactions tyranniques renouvelées à chaque occasion; c'est pourquoi tout

répondait à Méhémed-Ali de la coopération ou de la neutralité du prince de la Montagne, sans laquelle aucune expédition en Syrie ne pouvait réussir. Napoléon savait de quel intérêt était l'alliance des Druses pour le conquérant de cette province, et Méhémed-Ali, que nous retrouvons si souvent sur les traces de Napoléon dont il fut en quelque sorte le vicaire oriental, eut la fortune d'avoir pu se l'assurer dans la personne de l'Émir. Trop prudent pour rien hasarder, l'Émir ne se donnerait qu'au succès, mais il saurait l'attendre, et son exemple devait décider de la conduite des autres cheïkhs de la contrée. . . . . . .

Abdallah, assez fort pour irriter, mais non pas assez puissant pour dompter ses ennemis, s'était également rendu odieux aux habitans des montagnes de la Galilée. Avant que Naplouse, qui faisait partie du pachalik de Damas, eût été réunie à son gouvernement, il s'était ingéré dans les affaires de ce district, et il ne s'en méla que plus activement dès qu'il en eut acquis le droit. Aux vexations pécuniaires qu'il entendait si admirablement, il joignit la prétention de mettre une garnison dans le château de Sanour, bâti sur un roc élevé à quatre lieues de Naplouse. Les deux

» rende vos fellahs et je m'empresserai d'o-
» béir à son ordre. »

Méhémed-Ali porta ses réclamations et ses plaintes auprès du divan de Constantinople; il lui fut répondu, au nom du Sultan :

« Les paysans arabes sont les sujets de l'Em-
» pire et non les esclaves de mon vizir : il leur
» est loisible de se transporter où bon leur
» semble... » Faste d'humanité et de libéralisme que réduisait à une pitoyable valeur l'obligation pour le pacha d'Égypte de payer annuellement un tribut, de fournir à des subsides impérieusement exigés et de satisfaire aux frais d'expéditions onéreuses!

Méhémed-Ali ne voulut voir dans cette réponse qu'un déni de justice; il l'attendait, et il pressa ses armemens avec assez d'activité pour que l'Égypte commençât à s'en entretenir. Il ne fut point soupçonné de vouloir affecter l'indépendance. C'était avec trop de solennité que précédemment il avait fait saluer par des salves d'artillerie, et lire, dans toutes les mosquées, le firman qui lui continuait, à lui et à son fils, leurs gouvernemens d'Égypte, de Djedda et de Candie. Au contraire, il laissa répéter ou croire que c'était du consentement du Sultan, par son ordre même, que se pré-

parait cette expédition, dont on s'accordait à placer le but en Syrie. Ces suppositions étaient fortifiées par le bruit de l'arrivée prochaine à Alexandrie de Halil-Pacha, amiral de la flotte ottomane, que la Porte se proposait d'y envoyer pour prendre connaissance de l'état des choses et dont l'opinion faisait déjà l'auxiliaire du Vice-roi. Et en effet, les révoltes fréquentes d'Abdallah, la destruction toute récente, sans autorisation de Constantinople, du château de Sanour, légitimaient ces conjectures à l'ombre desquelles Méhémed-Ali s'apprêtait, contre l'aveu du Divan, à frapper un coup hardi.

Tel est le résumé des circonstances les plus importantes qui précédèrent l'ouverture de cette campagne : peu d'entreprises avaient été plus habilement préparées, et le moment était bien choisi pour la réalisation d'un plan patiemment mûri.

La Porte était affaiblie par la campagne d'Andrinople et par le traité qui avait suivi. En présence de tant de désastres et d'humiliations, l'autorité même du Sultan s'était déconsidérée, et ses efforts pour réformer un empire qu'il n'avait pu défendre ajoutaient à son impopularité. Les désordres se multipliaient. A Van, sur les frontières du Kurdistan et de la Perse, un pacha destitué avait

excité un soulèvement qui ne cédait que lentement à la ligue répressive des gouverneurs voisins. A Bagdad, le Pacha s'était mis en rébellion ouverte, et avait soutenu un siége de deux à trois mois avant de faire sa soumission encore récente. L'Albanie, cet inextinguible foyer de révoltes, obligeait l'Empire à une sérieuse diversion : Mustapha de Scodra, jaloux peut-être de recommencer le fameux Ali de Tébélen, s'était insurgé dans le sandjak de Yanina même, et venait seulement de capituler; mais avec lui n'avait point capitulé l'insurrection, dont les traînées continuaient à faire explosion par toute la province. Enfin, en Syrie même, le pacha de Damas provoquait, par sa tyrannie, une sédition, était chassé de la ville et périssait assassiné. En un tel état de choses, la Porte semblait devoir difficilement se résoudre à un parti violent. Inquiète des armemens extraordinaires de Méhémed-Ali, elle avait donné ordre à son amiral Halil-Pacha de se rendre à Alexandrie pour s'assurer de ce qui s'y passait; mais, sur un contre-ordre, la flotte ottomane reprit la route des Dardanelles, au moment où l'escadre égyptienne s'apprêtait à faire voile vers les côtes de Syrie. C'est peu : la Porte se vantait d'avoir découvert en Albanie les intelligences du vice-roi d'Égypte, et

le soupçonnait d'y presser, non sans dessein, la détente de la rébellion, toujours prête et facile en ce pays; cependant elle ne prenait aucune mesure, tant il lui coûtait d'entamer une lutte ouverte avec un vassal redoutable, que ses succès avaient rendu fameux dans l'Islamisme!

Méhémed-Ali avait donc lieu de penser que le Divan, au lieu d'envisager dans son attaque contre Abdallah une agression contre lui-même, laisserait à la victoire à décider entre ses deux vizirs : vainqueur, il obtiendrait enfin les concessions qu'il avait depuis si long-temps sollicitées. D'ailleurs, il n'ignorait pas que la Syrie était pour l'Empire d'un médiocre avantage. Jamais le gouvernement n'avait osé faire de levées forcées, soit dans le pachalik d'Adana, soit dans les différens districts de la Syrie : toutes les troupes qu'il en tirait s'effectuaient par des enrôlemens volontaires, et n'avaient pas excédé, depuis l'établissement du nouveau système, la valeur d'un régiment. Les versemens au trésor impérial étaient misérables. Le pachalik d'Adana fournissait un million et demi de piastres; celui d'Alep rapportait au plus trois millions, et celui de Damas était plus onéreux que productif. Dans le

vaste pachalik d'Acre, le caprice d'Abdallah réglait le revenu et le réduisait ordinairement à peu de chose. C'est pourquoi, en cherchant à ajouter la Syrie à l'Égypte, Méhémed-Ali n'affaiblissait, en réalité, ni les forces militaires ni les ressources financières de la Porte : mais, grâce à son voisinage et à l'énergie de son gouvernement, il pouvait répondre de la tranquillité du pays aussi bien que de la rentrée exacte des contributions annuelles, et dès lors offrir le prix de cette cession dans l'acquittement régulier du tribut. Pour lui, il ne s'agissait donc que de forcer la main au divan de Constantinople et de conquérir son consentement aux portes ou dans les murailles d'Acre.

Quant à l'Europe, Méhémed-Ali en avait sagement apprécié l'état dans l'intérêt de ses desseins. Elle venait d'être remuée par les révolutions de France, de Belgique et de Pologne, ce qui, en l'obligeant à s'occuper de ses propres affaires, laissait plus de liberté à un mouvement oriental. D'ailleurs, depuis la révolution grecque, il avait été témoin d'une conspiration de presque toutes les puissances européennes contre l'empire des Sultans, et la chute d'Alger sous les armes françaises re-

tentissait encore dans tout l'Orient. Il y a plus : la France, avant de se résoudre à frapper elle-même ce grand coup, avait offert au Vice-roi, sous certaines conditions, de se charger de l'expédition et de l'occupation d'Alger (1). Mé-

(1) Nous croyons ne pas nous jeter dans une digression sans intérêt en donnant, à ce sujet, quelques détails encore peu connus et dont nous garantissons l'authenticité.

Méhémed-Ali avait déjà ouvert la proposition de s'emparer des régences barbaresques, et de payer à la Porte un tribut proportionné à cette occupation, lorsque, le 16 novembre 1829, M. Huder, capitaine d'état-major, arriva à Alexandrie, pour rappeler au Vice-roi sa proposition, au nom du ministère. La France s'engageait à lui prêter son concours contre les deys d'Alger et de Tripoli, dont elle avait à se plaindre, et elle devait s'abstenir pour Tunis, où elle avait conservé des relations d'amitié avec le Dey. Méhémed-Ali accepta cette offre : néanmoins, avant d'entrer en arrangement sur les conditions du concours que lui promettait la France, il voulut s'assurer de l'assentiment de la Porte. Le général Guilleminot, alors ambassadeur à Constantinople, communiqua au Divan toutes ces propositions. Il fit valoir l'avantage que trouverait le Sultan à substituer à un dey, indépendant et ne payant aucun tribut, un pacha de son choix, nommé par lui, et s'obligeant à payer plusieurs millions ; il insista même sur la convenance d'une telle récompense en faveur de Méhémed-Ali qui avait servi l'Empire en Morée, et se croirait payé en rétablissant l'autorité ottomane sur les côtes d'Afrique. Mais, surtout, il déclara énergiquement que, si la Porte ne consentait pas à charger un musulman de l'expédition d'Alger, la France n'hésiterait pas à poursuivre elle-même la réparation d'une injure personnelle, et que, dès lors, la possession serait le résultat immédiat et inévitable de la conquête. Cette déclaration est restée comme une fin de non-recevoir toujours opposable aux réclamations de l'Empire. La Porte était disposée à consentir, lorsque l'Angleterre l'arrêta. L'Angleterre lui insinua que la puissance de Méhémed-Ali était

hémed-Ali espérait donc que son entreprise pourrait avoir lieu avec l'assentiment tacite des nations de l'Europe, auxquelles sa domination en Syrie promettait pour les Francs des conditions meilleures.

déjà assez redoutable pour qu'il ne fût pas prudent de la laisser s'agrandir; et elle représenta le Vice-roi tout prêt à se rendre indépendant avec l'appui et sous le patronage de la France. Cependant la Porte ne répondit pas formellement d'une manière négative; elle ajourna sa décision jusqu'à l'effet des remontrances qu'elle promit d'adresser au dey d'Alger, et se retrancha derrière ses temporisations ordinaires. Ce non-refus de la Porte permit à la France de continuer ses négociations avec Méhémed-Ali. Dans le plan du Vice-roi, le gros de son armée, sous la conduite d'Ibrahim, se serait rendu, par terre, dans les diverses régences, appuyé par une flotte. De son côté, la France lui aurait avancé, pour les frais de cette expédition, vingt millions, remboursables en dix ans. M. Mimaut, consul général de France à Alexandrie, proposa de faire naviguer des vaisseaux français de conserve avec l'escadre égyptienne, pour porter des munitions ou des troupes de débarquement, et seconder les opérations des forces de terre. En acceptant et les offres et les conditions de la France, le Vice-roi rejeta, comme le plus grand obstacle au succès de l'entreprise, l'apparence d'une coalition avec les Chrétiens : il se borna à demander que la France lui prêtât des vaisseaux, qu'il ferait monter par des équipages égyptiens. La demande fut débattue au conseil des ministres : Charles X ferma la discussion en déclarant, avec un noble sentiment d'orgueil national, qu'il ne consentirait jamais à ce que des vaisseaux français portassent d'autre pavillon que celui de la France. La négociation fut rompue; la France se chargea seule de l'expédition contre Alger, *nonobstant les menaces de l'Anglete[illegible]*

Qu'il nous soit permis de faire observer, en passant, que cette version disculpe le Gouvernement d'alors du reproche

Enfin, la situation de l'Égypte était favorable. La récolte des grains avait été abondante. L'inondation du Nil, dont la hausse ou la baisse influe si puissamment sur la prospérité du pays et sur l'imagination d'une population amoureuse de présages, atteignait à une hauteur propice : même, par un phénomène rare et toujours remarqué, les eaux du fleuve avaient subitement augmenté vers la fin de Mai, et devancé de près d'un mois l'époque habituelle de leur crue. Le Choléra, dont les ravages avaient presque égalé ceux de la Peste, avait disparu. L'activité régnait dans les ateliers et les arsenaux; les approvisionnemens poursuivaient leur destination; les troupes se préparaient à une entrée en campagne par la pratique des grandes manœuvres. Disciplinée à l'européenne et soumise aux réglemens mi-

qui lui a été tant de fois adressé, de n'avoir voulu prendre Alger que pour détruire plus sûrement la Charte à Paris. La conquête d'Alger restera une noble page dans l'histoire du règne de Charles X et du ministère de M. de Polignac : il faut être juste, même envers les pouvoirs déchus.

Mais ne doit-on pas surtout remarquer cette fatalité, sous l'influence de laquelle la Porte négligea l'occasion d'occuper l'activité inquiète de Méhémed-Ali contre des régences indisciplinées, et sembla la réserver pour les provinces mêmes de l'Empire? Tripoli, Tunis et Alger lui eussent épargné, peut-être, la chute d'Acre, l'occupation de la Syrie et la bataille de Konieh. La Porte ne voulut pas : *Cela était écrit.*

litaires adoptés en France, mais vêtue d'un uniforme où s'est conservé du costume oriental tout ce qui peut se concilier avec les habitudes d'un exercice régulier, l'armée était composée, sauf quelques recrues faites dans le Dongolah et le Sennâr, des Arabes de l'Égypte; les officiers étaient Turcs ou sortaient des mamlouks du Vice-roi. Vigoureuse création de Méhémed-Ali, le Nizam était une représentation de l'Égypte entière (1). Si, depuis la conquête ottomane, les Arabes de la vallée du Nil avaient perdu le droit de porter les armes, Méhémed-Ali le leur avait rendu; et en les appelant, quoique malgré eux, au service militaire, il les avait relevés d'une déchéance dont ils allaient se racheter eux-mêmes par leur bravoure sur plus d'un champ de bataille. A ces régimens recrutés parmi les fellahs se joignaient en auxiliaires des bandes de Bédouins. Le Vice-roi, qui était parvenu à fixer au sol et à tourner vers l'agriculture une partie de ces hordes nomades de l'Égypte, avait également réussi à en rattacher quelques milliers à la suite de ses drapeaux. Par leurs

(1) Voir, pour les détails de l'organisation militaire et maritime de l'Egypte, le premier volume d'*Égypte et Turquie*, par MM. E. de Cadalvene et J. de Breuvery.

allures de cavalerie irrégulière, ces enfans du désert semblaient les Cosaques de l'Orient. Déjà les troupes destinées à l'expédition étaient campées aux environs du Caire et d'Alexandrie. A Alexandrie même, une flotte nombreuse, sortie en grande partie des chantiers du port, montée par des équipages arabes et commandée par des officiers turcs, était en état de seconder les opérations de l'armée de terre.

Tout était donc prêt. Le Vice-roi avait disposé, prévu, calculé : désormais le succès dépendait de l'exécution, et la tête habile et prudente du père se reposait sur le bras victorieux du fils.

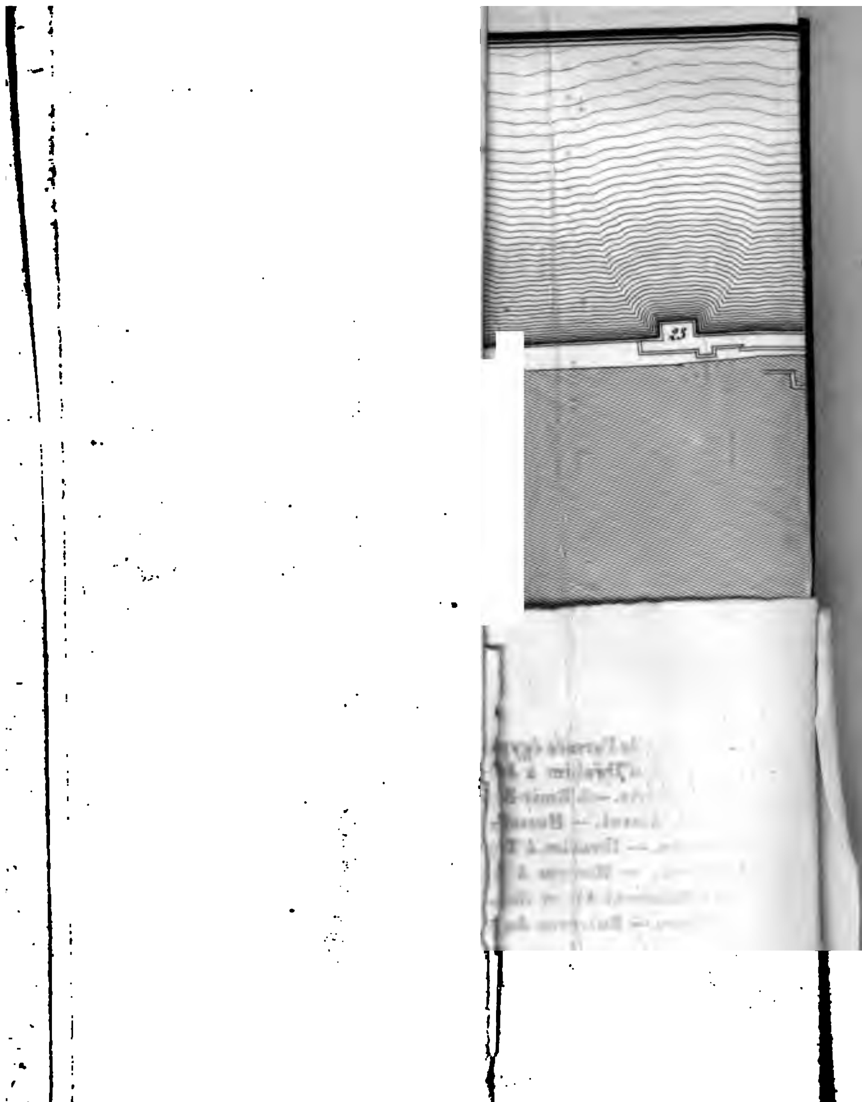
Ibrahim s'était constamment montré le digne lieutenant de Méhémed-Ali. Dans la guerre contre les Wehabites, il avait affronté le péril avec une admirable intrépidité et surmonté tous les obstacles avec bonheur. Dans l'expédition de Morée, grâce au contact de l'armée française, il avait apprécié les avantages de la tactique européenne avec la promptitude du coup d'œil militaire dont il est doué. La campagne qui allait s'ouvrir réclamait un grand soldat et un habile capitaine : il avait toujours été l'un, et il était en mesure de si-

gnaler l'autre. Autour de lui étaient des officiers qui avaient, dans plus d'une occasion, fait preuve de dévouement et de mérite; Abbas-Pacha, Kutchuk-Ibrahim-Pacha, le premier petit-fils et le second neveu du Vice-roi, Hassan-Bey, Khourchid-Bey, Soliman-Bey(1), Akhmet-Bey Ménykli, etc., tous dignes de concourir sous ses ordres au succès de l'entreprise. Son nom, déjà célèbre par tant d'exploits, encourageait l'armée, et sa personne était populaire parmi les soldats. Ramassé dans sa taille peu élevée, large de poitrine, Ibrahim impose par cette force corporelle qui lui permet de décoller d'un coup de yataghan la tête d'un taureau : la force est en Orient un attribut nécessaire de l'héroïsme. Quoiqu'un peu gros, sa vivacité se fait sentir dans une allure dégagée et leste. Ses traits sont réguliers, larges, aplatis; ses sourcils épais, son œil dur, ses lèvres un peu grosses, sa barbe clair-semée et grisonnante. Son sourire a souvent de la douceur et tempère l'expression de son regard; souvent aussi les éclats d'un rire sardonique dénotent en lui l'homme habitué à mépriser plus que le péril même. Son

(1) Depuis Soliman-Pacha, l'ancien officier français Sève.

visage semble avoir été moulé pour le danger : sous le feu le plus meùrtrier comme dans un divan, il garde la même physionomie tranquille, insouciante, ironique. A le voir, on comprend que sa mission a été d'exécuter avec énergie. Cependant un esprit prompt et délié, un sens droit et vigoureux, une dissimulation de prince d'Orient, lui permettent de saisir toute combinaison politique et de se plier à ses détours et à sa lenteur. Plein de respect pour son père, il se confiait à lui de la conduite des évènemens avec autant de sécurité que le Viceroi se confiait à son fils du succès de ses plans. C'était avec joie qu'il partait pour cette expédition dont il attendait une illustration nouvelle avec cet amour insatiable de gloire qui le caractérise. Ce que Méhémed-Ali avait commencé, Ibrahim se promettait de l'achever.





CHAPITRE DEUXIÈME.

ACRE.

I. Marche de l'armée égyptienne. — Investissement d'Acre. — Firman d'Ibrahim à Jérusalem. — Premières dispositions de la Porte. — L'Emir-Beschir au camp. — Khourchid-Bey. — II. Assaut. — Husseïn-Pacha, feld-maréchal de l'armée turque. — Ibrahim à Tripoli et à Homs. — Abbas-Pacha à Bâlbek. — Husseïn à Konieh. — III. Excommunication de Méhémed-Ali et de son fils. — Dernier assaut et prise d'Acre. — Entrevue du Vice-roi et d'Abdallah.

I.

La lune de Djemaz-ul-ewel de l'an 1247 de l'Hégire, ou, selon l'Ère chrétienne, le mois d'Octobre 1831 touchait à sa fin, quand l'ex-

pédition égyptienne commença son mouvement (1).

Le 23-29 du mois, un corps d'armée entra dans le désert où confinent la Syrie et l'Égypte. Le régiment de la garde du Vice-roi, les 13e et 8e régimens de ligne, les 3e, 6e, 5e et 7e de chasseurs-lanciers en portaient la force à neuf mille hommes d'infanterie et deux mille de cavalerie, qu'accompagnaient quelques centaines de Bédouins et deux batteries. Une salutaire prévoyance avait présidé à l'ouverture de la campagne. Chaque régiment de cavalerie avait à sa suite quatre cents chameaux pour les transports des bagages et de l'eau, chaque bataillon, quelques chameaux encore avec des outres d'eau, et un ordre du jour indiquait le degré de potabilité de l'eau des

(1) Il nous a paru convenable d'exprimer la date de chaque évènement, d'après les deux calendriers musulman et chrétien. L'année musulmane est lunaire : elle a six mois de trente jours et six de vingt-neuf, et, conséquemment, trois cent cinquante-quatre jours : ce qui explique comment de 622, époque de l'Hégire, à 1831, nous comptons 1209 ans, tandis que les musulmans en comptent 1247. On conçoit aussi que le même mois musulman ne corresponde pas, chaque année, au même mois chrétien, dont il n'a point la fixité.

Voici les noms des mois arabes, que le lecteur retrouvera fréquemment dans le récit : — *Moharrem* — *Sefer* — *Rebi-ul-ewel* — *Rebi-ul-akr* — *Djemaz-ul-ewel* — *Djemaz-ul-akr* *Redjèb* — *Chabann* — *Ramadann* — *Chewel* — *Zil-kadé* — *Zil-hidjé*.

puits qui jalonnaient la route. Parti de Kanka, village voisin du Caire, ce corps d'armée marcha par Belbeys, Karaïm, Salahieh, Kanat-el-Kamé, Bir-el-Douedar, Katieh, Bir-el-Abd, Dar-el-Kouenat, Messoudiah, et prit un jour de repos à El-Arich, avant de passer la frontière.

Dans la rade d'Alexandrie, une escadre de sept frégates, six corvettes, trois briks, sept chaloupes canonnières et dix-sept navires de transport, ralliée au pavillon d'Osman-Noureddin-Bey, major-général des armées de terre et de mer, se disposait à appareiller avec une bonne partie du matériel et quelques régimens d'infanterie. Ce fut à bord de l'une de ces frégates qu'Ibrahim-Pacha, après avoir reçu les dernières instructions du Vice-roi et l'adieu de son père, fit voile vers les côtes de la Syrie, où les troupes embarquées devaient se réunir, sous ses ordres, à la division qui suivait la voie de terre.

Cette division, commandée par Kutchuk-Ibrahim, passa la frontière à Khan-Younès. Derrière elle restait le désert, sans eau vive et sans végétation, qu'elle avait traversé avec une pénible lenteur. Devant elle était Gaza, dont elle n'était séparée que par une étape de

quatre heures sur le sable; et de Gaza au pied du Mont-Carmel, le littoral lui offrait une longue plaine contenue entre la Méditerranée et les montagnes de la Terre-Sainte, généralement fertile et riante, sillonnée de cours d'eau qui descendent des hauteurs, et parsemée de monticules où se sont dispersés les villages avec leurs ceintures de vergers et de jardins. Le chemin, presque toujours uni, côtoie le rivage, quoiqu'en plusieurs endroits il ait été repoussé avec les habitations par les envahissemens du sable, infatigable ennemi de ces belles contrées. Cette portion de la province se livre par la nature de son terrain, et ne peut être défendue que par des batailles rangées ou la résistance des lieux fortifiés.

Gaza, la première ville de Syrie sur la route des troupes égyptiennes, présente à peine un vestige de citadelle. Posée, à plus d'une heure de la mer, dans une plaine couverte d'oliviers et de vignes, la moderne Gaza occupe seulement une partie de l'emplacement de la cité ancienne, compte cinq mille habitans, et emprunte à sa position quelque importance commerciale. Mais aucune muraille ne ferme cette grosse bourgade entremêlée de palmiers, et le château qui couronnait la colline à laquelle

elle s'appuie a été détruit par Bonaparte. Devant Gaza, l'armée française avait eu à vaincre les bandes turques accourues de toute part pour lui disputer l'entrée de la Syrie. L'armée arabe, ni aux approches, ni dans l'intérieur de la ville, ne trouva d'ennemis; la garnison avait pris la fuite et son commandant, peu de temps après, entra au service de Méhémed-Ali. On y fit une halte d'un jour.

Le bruit de l'arrivée des Égyptiens parvint à Yâfa. Inférieure à Gaza par sa population qu'on évalue à trois ou quatre mille ames, Yâfa était réputée l'une des forteresses de l'Empire. Bâtie en amphithéâtre sur une éminence qui baigne dans la mer et commande les jardins de la plaine, elle est entourée d'un mur flanqué de tours du côté de la terre et de deux petits forts sur le rivage. Mieux que ses forts, le port, fermé par une jetée, étroit et seulement accessible à des bateaux depuis qu'il a été comblé par Djezzar, la protège contre les gros bâtimens obligés de mouiller en rade à près d'une lieue de la côte. Vers la fin du siècle dernier, cette ville avait figuré, sous l'influence du parti turc, dans les troubles communs de la Syrie et de l'Égypte : elle fut emportée d'assaut par l'armée française. Yâfa

n'essaya point de se défendre et ne se réserva que le droit de traiter ouvertement après avoir déjà traité en secret peut-être. En même temps que l'armée arabe approchait de ses murailles, dans sa rade apparaissait une frégate qui avait précédé seule l'escadre égyptienne et qui portait Ibrahim. Dès que la frégate, dirigée par les indications empressées des pilotes du pays, eut jèté l'ancre, les autorités capitulèrent avec le Généralissime pour la ville et pour la garnison même. Cette garnison consistait en une centaine de canonniers et à peu près mille irréguliers à cheval, dont le chef était un brave du nom d'Abou-Seïd. Ceux-ci offraient de s'engager, à condition d'être payés de l'arriéré de leur solde : sur le refus d'Ibrahim, ils s'échappèrent la nuit pour aller vendre leur courage à Abdallah.

Ibrahim, sur sa frégate. devança les cavaliers à Kaïfa. Après une escarmouche entre un grand nombre d'entre eux et cent hommes qu'il avait débarqués, il reçut la soumission d'Abou-Seïd lui-même, qui prit parti pour l'Égypte avec la moitié des siens ; le reste de la bande se jeta dans les montagnes et peu réussirent à rejoindre Abdallah. Kaïfa, bicoque fermée d'une mauvaise muraille, défendue du

côté de la mer par un fort presque ruiné et dominée du côté de la terre par une tour que surplombe le Carmel, s'ouvrit sans attendre un signe ou un mot du Généralissime. Ainsi se trouva complétée, sans coup férir, l'occupation du littoral de la Syrie depuis les frontières de l'Égypte jusqu'aux portes d'Acre.

Ce prompt et facile succès détermina l'hommage de toute la province adjacente au littoral conquis. Les chefs des tribus arabes qui habitent les montagnes de Naplouse, Tabarieh et Jérusalem, étaient encore trop irrités de leur dernière querelle avec Abdallah pour ne pas accueillir Ibrahim comme un vengeur; ils vinrent saluer avec empressement le nouveau maître que leur envoyait le *Seigneur de la Force* (1). Le Général profita de ses bonnes relations avec eux pour pousser quelques troupes jusqu'à Jérusalem, et faire reconnaître le pouvoir de Méhémed-Ali dans la Ville sainte. Tandis qu'il s'assurait de la possession tranquille du pays sur ses derrières et dans son voisinage, il concentrait à Kaïfa l'armée qui avait suivi la voie de terre, recevait par mer des renforts de munitions et de

(1) Une des qualifications d'Allah.

troupes, et se disposait à investir la place où reposait, avec les destinées de la campagne, l'avenir même d'une vaste portion de l'Empire ottoman.

Le dernier grand siége d'Acre avait laissé dans les imaginations une impression trop profonde pour qu'à la veille d'un siége nouveau les assiégeans et les assiégés ne se distribuassent point les personnages conformément aux traditions que les circonstances présentes faisaient revivre en partie. Les Égyptiens représentaient les Français dont ils avaient suivi la route et allaient occuper les positions : leur rôle était trop glorieux pour qu'ils redoutassent un insuccès. Quant à Abdallah, il s'attribuait la fortune de Djezzar, et se fortifiait, contre la tentative d'Ibrahim, du souvenir de l'échec de Bonaparte. La Syrie était une seconde fois dans l'attente.

Dès le 16, Djemaz-ul-akr, 20 Novembre, Ibrahim envoya les cavaliers de Yâfa, nouvellement entrés à son service, et près de trois mille hommes d'infanterie, à la reconnaissance de la place. De premières sommations et la proposition de laisser sortir les non combattans furent adressées à Abdallah, et Abdallah les rejeta. Néanmoins, déjà un

grand nombre d'habitans avaient d'eux-mêmes abandonné la ville. Bien plus, deux des favoris du Pacha, avec son agrément et sous la promesse d'un prompt retour, étaient allés conduire leurs familles en lieu de sûreté : c'était MM. Catafago et Bosio. Dans un excès de zèle pour son patron, le premier, quelque temps auparavant, avait offert deux de ses enfans en otage aux chefs des Naplousains révoltés : mais cette fois il s'interdit à lui-même les risques d'une fidélité malencontreuse, et resta avec sa famille à Nazareth, d'où, plus tard, il se rendit à Sour et à Saïda. Le second se montra peu jaloux de revenir diriger les troupes qu'il avait instruites et de justifier l'espoir que les défenseurs de la place avaient mis dans ses talens. Indigné de leur désertion, Abdallah voua de nouveau un mépris sincère aux Chrétiens et aux Francs. D'ailleurs, plein de confiance dans les murailles de sa ville et dans le courage de sa garnison, il raillait dédaigneusement la démence de Méhémed-Ali, qui n'avait pas consulté Dieu en se résolvant à l'attaquer, et il se flattait, avec le secours qu'il avait imploré de la Porte, de tourner complètement les projets de ses ennemis à leur confusion.

Sept jours après cette reconnaissance, le 23-27 du mois, Ibrahim fit avancer son armée sous les murs d'Acre.

Acre, ainsi qu'il a été dit, est située à la corne supérieure du croissant que forme la baie sémi-circulaire de Kaïfa. Comme ville, c'était un assemblage de chétives maisons en pierre, avec des toits en terrasse ou en dôme, suivant l'usage des cités de la Syrie; entremêlé de bains, de bazars et de khans; irrégulièrement coupé par des rues étroites et sales. Rien de remarquable que le château carré du Pacha, et une mosquée décorée de magnifiques colonnes en porphyre et surmontée d'une élégante coupole, ouvrage de Djezzar. La population, composée de musulmans, de chrétiens et de juifs, était de sept à huit mille ames, et se trouvait réduite à cinq mille par l'émigration qu'avait déterminée la menace d'un siége. Comme port, depuis qu'on l'a en partie comblé, c'est un mouillage abordable seulement à des navires d'un faible tonnage: abritée de la ville même contre les vents du Nord, l'anse, petite et resserrée, reste ouverte, par la destruction de l'ancien mole, aux vents d'Ouest, qui fréquemment couvrent la plage du golfe de débris de naufrages. Comme

place, Acre était un pentagone d'à peu près six cents mètres sur son côté le plus long, et de moitié moins sur son côté le plus court. Trois des côtés dessinaient la figure du promontoire sur lequel elle est bâtie : baignés par la mer et protégés par les approches difficiles du rivage, ils étaient les moins fortifiés. Les deux autrès côtés, faisant face à la terre, avaient été, après le siége de Bonaparte, et par les soins de Djezzar, couverts d'une seconde enceinte de remparts, en avant de laquelle régnait un fossé profond. De ces deux côtés, celui qui regarde l'Est était défendu par trois tours bastionnées, et celui qui regarde le Nord, par quatre. Au Nord-est s'élevait une citadelle commencée par Abdallah et inachevée. Il n'existait que deux portes : la porte de la marine, sur celui des trois côtés tourné vers le port, et la porte de terre, à la partie du côté oriental la plus voisine de la mer ; le côté septentrional était percé d'une simple poterne. Les fortifications étaient en bon état, grâce aux motifs constans d'Abdallah pour en surveiller l'entretien et l'armement. En outre, presque tous les bâtimens publics étaient entourés de hautes murailles propres à braver un assaut. Le matériel était considérable : en

batterie ou dans l'arsenal, on comptait quatre cents pièces de canon. Les approvisionnemens d'eau, de munitions de bouche et de guerre avaient été calculés pour une résistance opiniâtre. La garnison consistait en délis ou cavalerie irrégulière, en canonniers, en fantassins albanais ou asiatiques, et en Arabes formant la garde personnelle du Pacha; elle montait à trois mille hommes.

Hors d'Acre, le sol est une plaine accidentée. A en juger par de nombreux débris, la ville moderne s'est retranchée en deçà de l'emplacement que la ville ancienne occupa aux différens âges de sa prospérité. Aux alentours des murailles, le terrain bas et sablonneux est planté d'une végétation inculte et rare, ou semé çà et là de jardins et d'habitations; il garde les traces de marais incomplètement desséchés qui, l'hiver, se grossissent par les pluies, et, l'été, dégagent d'insalubres exhalaisons. Au Nord, cette plaine s'alonge et n'est limitée qu'à une grande distance par les hauteurs connues sous le nom d'*Échelle de Tyr;* à l'Est, elle est rétrécie par une série de monticules qui semblent les dégradations de l'Anti-Liban vers la baie : de ces collines, la plus voisine du rivage est à un tiers de lieue de la

ville. Dans la première de ces directions, la campagne devient productive; dans la seconde, ses ondulations les plus élevées se revêtent de verdure et d'ombrages qui contrastent avec la nudité des environs d'Acre. Sur l'une de ces éminences, est assise une magnifique maison de plaisance, élégamment flanquée de kiosques, résidence d'été d'Abdallah. Du Nord-est descend un aqueduc, d'abord au niveau de terre, puis soutenu par des piliers, et courant de mamelon en mamelon, avant de s'acheminer par une voie souterraine dans la place. Au Sud, la plaine suit la demi-courbe du golfe, est coupée par une petite rivière, jadis le Bélus, aujourd'hui le Kardané, qui s'embouche dans la baie, et s'étend jusqu'au pied du Carmel, témoin immobile de tant de siéges, de combats et de ruines.

L'arrière-garde était restée à Kaïfa, et l'armée assiégeante prit position au col de la presqu'île, dans laquelle la ville est située. Elle embrassa les deux fronts de terre, appuyant l'une de ses ailes au Nahr-el-Kardané au dessous d'Acre, et se rapprochant par l'autre de la mer au dessus de la place. Ses tentes se dressèrent sur trois lignes blanchâtres et basses. Ibrahim établit son quartier-général

à Abou-Hattabé, dans le château d'Abdallah. On organisa, à proximité, une ambulance pour les soldats grièvement blessés : un bâtiment sur le Carmel fut destiné aux hommes légèrement blessés ou malades. Bientôt les fellahs des montagnes voisines, descendant avec leurs chameaux en file, improvisèrent un bazar à côté du camp égyptien.

Enfin la tranchée fut ouverte. Dès le premier jour, la place entama et continua un feu très vif du haut des remparts, mais sans empêcher les Arabes de s'enterrer et de creuser des épaulemens pour leurs batteries; c'était dans la direction précédemment adoptée par l'armée française que s'établissaient les travaux de l'armée égyptienne. Quelques jours après, une bande de délis fit une sortie, tomba sur un ouvrage que les assiégeans avaient élevé à portée de fusil du mur de l'Est, au tombeau du cheïkh Mubarek, y encloua deux pièces de canon, et fit une vingtaine de prisonniers. La revanche ne se fit point attendre. Le 4-8 Redjeb-Décembre, Ibrahim bombarda la place, et, le lendemain, la flotte, paraissant devant Acre par un vent favorable et dans une mer tranquille, lui permit de concerter une double attaque. En

avant du port, mouillèrent cinq frégates; les chaloupes canonnières restèrent sous voiles, quatre corvettes et deux briks jetèrent l'ancre au Nord-ouest. A neuf heures du matin, toutes les batteries de terre et de mer jouèrent ensemble jusqu'au soir, et firent pleuvoir sur la ville des milliers de boulets et de bombes. Acre répondit avec vigueur. Le feu cessa en même temps que le jour, et la flotte se retira dans la rade de Kaïfa pour réparer ses avaries. Cette canonnade, longue et bien nourrie, fut sans résultat pour l'avancement du siége.

Sur ces entrefaites, Abbas-Pacha arriva au camp, par voie de terre, avec le reste de la cavalerie régulière et un renfort de Bédouins. Dès le lendemain, quatre mille hommes de toute arme furent expédiés sur les points importans du littoral au Nord d'Acre, Sour (*Tyr*), Saïda (*Sidon*), Beyrout (*Béryte*) et Tripoli. Par cette occupation, on couvrait les opérations du siége sans se compromettre à l'égard de la Porte : tous ces points faisaient partie du pachalik d'Abdallah. L'occasion était favorable pour inviter le prince du Liban à se déclarer, et le Généralissime l'en pressa par une lettre qu'appuya l'envoi de ses troupes

sur la côte voisine des montagnes de l'Émir.

Tandis qu'Ibrahim réclamait le concours d'un Émir chrétien, Jérusalem recevait une garnison égyptienne, et l'inauguration du pouvoir de Méhémed-Ali y était signalée par la publication de mesures d'une tolérance inouie en faveur des juifs et des chrétiens, contenues dans ce firman qu'Ibrahim avait adressé au Mollah, au Cheïkh El-Harem, aux Muphti, Naïb et autres autorités de la ville.

« Jérusalem renferme des temples, couvens et monumens, que viennent visiter toutes les nations chrétiennes et juives, et leurs diverses sectes, qui entreprennent ce voyage des contrées les plus éloignées. Mais ce concours de pélerins avait à se plaindre d'énormes droits de péage qu'on exigeait d'eux sur leur route. Voulant donc mettre fin à un pareil abus, nous ordonnons à tous les mutzélims du pachalik de Saïda et des districts de Jérusalem et de Naplouse d'abolir ces sortes de redevances sur toutes les routes et postes sans exception.

» Les couvens et églises de Jérusalem servant de demeure aux religieux et prêtres qui y lisent l'Évangile et y pratiquent les cérémonies de leur culte, il est juste de les affran-

chir de toutes les impositions arbitraires que l'avidité des autorités précédentes en exigeait. Ainsi nous voulons que l'on supprime toutes les impositions établies sur les temples et couvens quelconques de toutes les nations chrétiennes qui se trouvent à Jérusalem, sans acception de Francs, Grecs, Arméniens, Coptes, et pareillement les impôts anciens et nouveaux payés par la nation juive.

» En conséquence, toutes perceptions à titre de tribut, hommage ou présent coutumier pour la caisse des pachas et en faveur des cadis, mutzélims et autres fonctionnaires, commis, commissaires, etc., demeurent à l'avenir abolies et prohibées. Le ghafar (*droit de péage*) exigé des chrétiens à leur entrée dans l'église de la Résurrection, et celui établi à El-Chariâ (1), sont également supprimés.

» Dès que vous connaîtrez le contenu de ce firman, vous vous empresserez de le mettre à exécution, en faisant cesser immédiatement toute redevance et tout droit coutumier sur les couvens et temples de Jérusalem, appartenant aux diverses nations chrétiennes et

(1) Le Jourdain est nommé *Nahr-el-Ordôn* au dessus du lac de Tibériade ou Tabarieh · entre ce lac et la mer Morte, il reçoit le nom de *El-Chariâ*.

juives, et en supprimant pareillement les deux ghafars susdits, attendu que toutes ces perceptions sont contraires à la loi.

» Quiconque, après la publication de cet ordre, le transgressera et exigera des susmentionnés une dragme, sera sévèrement puni. Aux fins de quoi nous vous avons adressé les présentes du divan du quartier général. »

C'est ainsi que, trente ans après que Bonaparte en Égypte eut mis à l'ordre du jour le respect de la croyance de Mahomet, Ibrahim, gouverneur de Djedda et surveillant général de la Mekke, marqua ses premiers pas en Syrie par des dispositions favorables au culte du Christ. La coopération des tribus chrétiennes du Liban était en quelque sorte le prix de sa tolérance, et imprimait à son expédition un caractère nouveau dans les fastes de l'Orient.

Cependant le siége continuait. Dès le lendemain de la grande canonnade, on avait mis en batterie de l'artillerie de gros calibre, et le feu avait recommencé. Pour encourager ses soldats, Ibrahim distribua d'abord des khairiés (*monnaie d'or*) à ceux qui abattaient une pièce nouvellement établie sur le rempart, et leur adresse était devenue telle qu'il était rare

qu'aucune tînt bon après huit ou dix coups. Rien n'égalait le sang-froid avec lequel les Arabes voyaient tomber leurs camarades. Les nègres, profondément affectés par la maladie du pays, versaient des larmes amères sur leurs morts et poussaient des cris de désespoir : les Arabes emportaient silencieusement les leurs, faisaient aux cadavres les ablutions religieuses prescrites par le Coran, et les ensevelissaient sans démonstration de douleur. De tous les peuples de l'Islamisme, nul n'est plus empreint peut-être de la résignation musulmane que l'Égyptien, sans pourtant que son caractère, naturellement gai et souple, en soit écrasé ou contristé. Aux heures du repos, les soldats se réunissaient par groupes entre leurs tentes, oubliant sous le charme de leurs chansons traînantes ou vives, de leurs contes merveilleux, de leurs danses même, les pertes du jour et les périls du lendemain. Durant neuf jours, le feu ne cessa point. On lança aussi sur la ville des fusées à la Congrève : mais, par la mal-adresse de l'ingénieur anglais chargé de les diriger, les fusées revinrent sur les Égyptiens, tuèrent quelques hommes, et on y renonça. Après une attaque aussi soutenue, Ibrahim crut sans doute Abdallah disposé à

traiter, et le 14-19 Rebjeb-Décembre, il lui fit offrir, entre autres conditions, la libre sortie. Les fondés de pouvoir du Généralissime eurent avec le Pacha qui se rendit seul à la porte d'Acre quelques pourparlers; mais rien ne fut conclu, et Abdallah se retira en jurant, dit-on, de faire sauter la place plutôt que de la rendre. Les batteries des assiégeans jouèrent avec une vivacité nouvelle, et, le 19-23, une première brèche fut ouverte sur le rempart de l'Est dans le voisinage de la porte.

Vers cette époque même, arriva à Alexandrie l'envoyé de Constantinople auprès de Méhémed-Ali.

Il est pour les gouvernemens des instans de torpeur fatale où tout les prend à l'improviste, où rien ne leur révèle la voie de leur salut. A la nouvelle des mouvemens de l'armée égyptienne, la Porte s'était étonnée de cet événement dont elle connaissait de longue main les préparatifs, et de ce brusque étonnement elle était passée à une aveugle irrésolution. Oubliant les vues persévérantes du Vice-roi sur la Syrie, elle parut ne soupçonner, dans cette agression, que les suites d'une mésintelligence entre deux pachas voisins, et s'amusa à citer solennellement à son

tribunal la cause de ses vizirs dont elle était amplement informée, dans laquelle même elle avait déjà prononcé. Ce fut de la toute-puissance de ses paroles, qui n'avait point prévenu la perturbation de l'ordre, qu'elle en attendit le rétablissement. Tout conspirait à son indécision. Le souvenir des longs services du pacha d'Égypte et d'une fidélité qui avait traversé des temps difficiles sans se démentir, l'influence des partisans et des créatures qu'il avait dans le Divan même faisaient croire à la facilité de le ramener au devoir. Entre cette espérance et la crainte de provoquer un vassal puissant à une révolte ouverte, toute énergie se neutralisait. Méhémed-Ali fut simplement sommé de lever le siége d'Acre, sommation que venait lui signifier un personnage de rang, le khodjakian Kiamili-Zadé-Mustapha-Nasif-Effendi. A l'appui des représentations politiques, cet Envoyé lui apportait les religieuses remontrances du Grand-Muphti, fortifiées par l'allégation des obstacles que susciterait à l'accomplissement du pélerinage de la Mekke l'état de guerre de la Syrie. Quant au pacha d'Acre dont le canon avait entr'ouvert les murailles, pour toute réponse à ses sollicitations, il dut être à son tour sommé de ne point s'im-

6

miscer à l'avenir dans les affaires de l'Égypte ; avis utile qui ne lui parvint jamais. Si la réponse eût été un secours donné à temps, ce secours le sauvait peut-être et changeait pour l'Empire même la face des affaires. La Porte se lia les mains et négocia avec Méhémed-Ali.

Satisfait de l'inaction et des ménagemens du gouvernement impérial, le Vice-roi chercha encore à traîner la négociation en lenteur, en même temps qu'il pressait vivement la reddition d'Acre. Il retint Nasif-Effendi en quarantaine pendant trente jours sous prétexte de bruits de peste, et, tandis qu'il se faisait excuser auprès de lui de cette mesure nécessitée par la sûreté du pays, il expédiait, à dos de dromadaire, des renforts d'infanterie et d'artillerie pour l'armée de Syrie. Toutefois, obligé de répondre aux dépêches de la Porte, il commença par protester de son dévouement et de son obéissance au Sultan : mais, récapitulant les nombreux services qu'il avait rendus à l'Empire, la pacification de l'Égypte, la défaite des Wehabites, la restauration des Lieux-Saints, l'acquittement fidèle du tribut et l'expédition de Morée, en récompense de tous ces services, il demanda ouvertement les pacha-

liks d'Acre et de Damas, et insinua que, si on ne les lui accordait de bon gré, il les prendrait les armes à la main. Les premières hésitations du Divan l'autorisaient à espérer que ses vœux ne seraient point rejetés.

Sans doute la Porte avait concerté quelques mesures pour revêtir ses injonctions d'un caractère obligatoire. L'ordre de lever des troupes d'élite fut adressé à Osman-Nouri-Pacha, administrateur des mines impériales de Maden (1), à Osman-Kharaï, pacha de Césarée, à Alich, pacha de Konieh, et aux mutzélims de Sivas, Marach, Adana et Payas. Alep fut désigné comme le rendez-vous de leurs forces. Enfin, le gouvernement d'Alep fut donné à Méhémet-Pacha, déjà gouverneur de Raka sur l'Euphrate, et c'est à lui que fut confié, avec le titre de séraskier des côtes de Syrie et d'Arabie, le commandement supérieur du camp d'observation qui devait se former sous les murs de sa nouvelle capitale. Mais la Porte n'ignorait pas quels obstacles apporterait à la prompte levée de ces divers contingens la

(1) *Maden* est un nom commun à plusieurs petites villes, importantes par des mines de cuivre, d'argent et de fer.

Césarée, Konieh, Sivas, Marach, les points principaux de l'Asie-Mineure, au nord de la Syrie.

répugnance des habitans à un service extraordinaire ou même le zèle incertain de ses fonctionnaires. Encore moins ignorait-elle l'impossibilité pour des troupes irrégulières de tenir tête aux régimens disciplinés de l'Égypte, si surtout les habitans de la Syrie faisaient cause commune avec eux. Tout cet ensemble de dispositions n'aboutissait donc qu'à lui donner une attitude.

Le résultat des temporisations ou des préparatifs insignifians de l'Empire fut de déconsidérer la cause d'Abdallah et de relever celle de Méhémed-Ali. Le Vice-roi invoqua, dans le délaissement où Constantinople laissait le pacha d'Acre, une sanction tacite de ses actes et il rallia plus ouvertement à lui ses partisans. L'Émir-Beschir, malgré ses intelligences avec l'Égypte, avait tardé à se prononcer : si, dans sa jeunesse, il avait été assez mesuré pour ne pas accourir au devant de l'armée française assiégeant Acre, aujourd'hui que la vieillesse avait ajouté à sa prudence, il eût desiré, jusqu'à un événement décisif, se retrancher dans la neutralité. Néanmoins la présence d'un corps d'Égyptiens sur les côtes voisines de ses montagnes l'avait déjà obligé à une première manifestation : il n'avait pu empêcher le second

de ses fils, jeune homme ardent et brave, surnommé l'Épée de la Foi (*Seif-ed-Din*), de figurer avec ses Druses dans la prise de Tripoli sur les troupes d'Abdallah. Bientôt, quoiqu'il se fût réservé de désavouer au besoin l'émir Khalil, en face de l'inertie du Divan, il céda lui-même aux instances de Méhémed-Ali. Non seulement il dut consentir à ce que Beyrout, Saïda et Sour fussent confiées à des gouverneurs et à des garnisons de la Montagne ; il se rendit en personne devant Acre. Ibrahim l'accueillit comme un allié et le retint comme un otage. Et l'Émir-Beschir dans le camp d'Ibrahim, c'était la Syrie aux mains de l'Égypte.

Une seule des résolutions alors adoptées par la Porte était significative. Elle investit Osman-Pacha, ex-lieutenant du vizir de Damas, du gouvernement de Tripoli ; c'était à la fois dépouiller le pacha d'Acre, à qui appartenait ce gouvernement, et Méhémed-Ali qui s'en était déjà emparé. La religion fut le prétexte ou le motif de cette mesure, dans laquelle était renfermée la chance d'un prochain conflit entre l'autorité du Sultan et le Vice-roi. Une des obligations les plus importantes du gouvernement de Tripoli était le

commandement du *Tcherdé*, c'est à dire du convoi de vivres et de l'escorte qui vont annuellement au devant des pélerins de la Mekke, à leur retour, afin de les protéger contre la faim et les pillages du désert. Ce commandement ne pouvait plus rester vacant. Dès le 14-19 Redjeb-Décembre, la caravane des hadjis avait quitté Scutari, près de Constantinople, et le pacha de Damas, nommé en remplacement du gouverneur destitué et égorgé, l'avait devancée dans la Ville sainte. Osman reçut l'ordre de partir sans délai pour sa destination, afin que toutes les dispositions fussent prises pour l'accomplissement du grand devoir religieux des Musulmans.

Dans un tel état de choses, les évènemens ultérieurs dépendaient du siége d'Acre : promptement terminé, il éteignait la guerre; prolongé, il pouvait déterminer une conflagration dans l'Empire.

L'armée égyptienne, campée devant Acre, était alors composée du régiment de la garde, des 13e, 8e, 10e, 5e, 18e et 12e de ligne, des 3e, 7e, 5e, 6e, 2e, 4e et 8e de cavalerie, d'Irréguliers à pied et à cheval et de Bédouins; malgré les nombreux détachemens, répartis sur les points occupés, sa force était d'une

vingtaine de mille hommes : en batterie ou en disponibilité, elle avait vingt-quatre pièces de siége, douze mortiers, deux obusiers, quarante-huit pièces de campagne ; et les assiégés n'avaient à lui opposer que les trente-six bouches à feu, dont les remparts du front d'attaque comportaient l'établissement. Une flotte pouvait seconder les mouvemens des troupes de terre. Cependant Acre tenait toujours.

Plusieurs causes contrariaient l'heureuse et prompte issue de l'entreprise. Une direction vicieuse, imprimée d'abord aux ouvrages des assiégeans, avait à la fois occasioné une perte de temps et rendu infructueuses les premières tentatives d'assaut. La brèche, qui avait entamé incomplètement la muraille de la porte de terre, était à peine praticable : dans le combat d'homme à homme qu'elle permettait, la supériorité était restée presque toujours aux soldats vigoureux de l'Albanie sur les enfans de l'Égypte, et, tandis que pour ceux-ci l'avantage du nombre était annulé, la garnison défendait à son aise le seul point des remparts qui fût attaquable, sans être affaiblie par aucune diversion. Ibrahim dut remplacer l'ingénieur italien qui avait conduit les travaux par l'ingénieur piémontais Roméi, dont

il avait apprécié les services en Morée. Mais les pluies d'hiver, abondantes en Syrie, suspendirent toutes les opérations des assaillans, et fatiguèrent les soldats habitués au climat plus sec et plus tempéré de l'Égypte. Bientôt même le Choléra, qui errait en Orient, depuis la Mekke et le Caire jusqu'à Constantinople, visita leurs tentes. Toutefois, peu à peu, quatre grands ouvrages avaient enveloppé les deux fronts de terre. Sous l'action de leurs pièces, l'intérieur de la place avait déjà beaucoup souffert, les murailles résistaient mieux. Pour y faire éclater la brèche, les assiégeans recoururent à l'emploi des mines; l'effet en fut détruit par les contremines que pratiquèrent habilement les assiégés sous la surveillance d'ingénieurs sardes. C'était surtout par le jeu des mines que la place se maintenait avec tant de sécurité, en renvoyant à l'attaque le découragement et l'incertitude. Le Généralissime redoutait des pertes énormes s'il risquait un assaut général, et le moral de l'armée lui interdisait de l'essayer. Si les Arabes, quoique encore peu aguerris, déployaient volontiers en rase campagne leur bravoure instinctive, ce n'était pas sans répugnance qu'ils abordaient ces murailles hors

desquelles l'ennemi ne se hasardait point à d'inutiles sorties, et qu'il savait entourer de piéges inévitables. Ibrahim se bornait à tâter la place et à familiariser ses troupes avec les divers accidens d'un siége. Enfin, la flotte, qui avait été endommagée par les vives répliques de la forteresse et par la violence de la saison, avait dû, pour se réparer, retourner à Alexandrie.

Informé de toutes ces circonstances par l'amiral Osman-Noureddin, Méhémed-Ali avait convoqué un divan extraordinaire le 23 Ramadann-Février, et, à la suite du conseil, il avait expédié à son fils l'ordre d'emporter la place à tout prix. Au milieu de ce concours de difficultés, l'ordre resta sans exécution, et le Vice-roi fut encore trompé dans sa juste impatience. La durée imprévue du siége dérangeait les calculs de sa politique. Acre debout fumait comme le volcan où pouvait s'allumer une guerre civile orientale qu'il était jaloux d'éviter.

Abdallah s'applaudissait de cette opiniâtre résistance dont il s'attribuait toute la gloire. En secret, il ne laissait pas d'être alarmé des dispositions de la Porte dont il n'avait reçu ni secours, ni encouragemens même. Un

émissaire de Damas, qui avait mis en défaut les sentinelles des assiégeans, ne lui avait apporté que des nouvelles du gouverneur d'Alep, et pas la moindre communication relative à Constantinople. Le jeune Pacha connaissait trop bien la Porte pour ne pas craindre qu'elle l'abandonnât aux coups de Méhémed-Ali, sauf à punir ensuite ce dernier. Tel fut, selon toutes les probabilités, le calcul du Gouvernement qui jugea peut-être l'occasion favorable pour perdre ensemble, et l'un par l'autre, deux Vizirs, dont l'un s'était mis trois fois en rébellion, dont l'autre était déjà coupable de puissance et de gloire avant son insubordination récente. Enfin, tourmenté par ces inquiétudes du dehors, Abdallah nourrissait de continuels soupçons contre ses soldats eux-mêmes, gens se battant bien et bien payés, mais sans dévouement à sa personne, et que l'appât de ses trésors pouvait entraîner à l'égorger et à le trahir. Quoi qu'il en fût, le sort en était jeté; il ne lui restait plus qu'à faire bonne contenance, grâce à la persévérance de sa brave garnison et aux talens de ses ingénieurs européens, grâce surtout à Khourchid-Bey, son Kiahya, ancien mamlouk de Djezzar. D'une inébranlable fermeté et d'une prodi-

gieuse valeur, on eût dit que Khourchid-Bey était auprès d'Abdallah, maître dégénéré d'Acre, le représentant des héroïques possesseurs de cette place, chargé d'en maintenir l'honneur et d'en diriger la défense : durant tout le siége, il fut le bras et l'ame d'Acre.

II.

Le mois sacré de Ramadann était expiré, et la lune de Chewel-Mars amena de toute part un progrès dans la marche des évènemens.

La Porte n'avait recueilli que peu de fruit de sa politique de ménagemens et d'hésitations. A l'ordre d'évacuer la Syrie, Méhémed-Ali avait opposé des prétentions avouées sur les deux plus importans pachaliks de cette province; et quoique, selon l'opinion du Divan et de son envoyé, il dût se contenter de celui d'Acre, la Porte n'avait pas cru à l'opportunité d'une concession dont la résistance d'Abdallah continuait à la dispenser. A de secondes dépêches comminatoires qu'elle lui avait adressées, Méhémed-Ali n'obtempérait pas davantage et différait même une réponse qu'il ne voulait écrire qu'avec les clefs de la

ville assiégée. La Porte s'avisa alors que le Vice-roi ne reculerait pas dans la voie où il était entré, et, après avoir molli mal à propos dès le principe, elle s'entêta, mal à propos encore, à des mesures de rigueur. Une occasion se présentait avec le premier jour de Chewel et fut saisie.

Il est d'usage que, chaque année, au Baïram, grande solennité de l'Islamisme, qui tombe au premier jour de ce mois, le Gouvernement publie le *Tevdjihat*, c'est à dire la liste des promotions ou des confirmations de ses fonctionnaires nouveaux ou anciens. C'est l'époque des destitutions et des avancemens, des punitions et des récompenses, des disgraces et des faveurs qui, en ce moment, émanent du Trône sur la foule de ses serviteurs et remplissent ou frustrent, dans toutes les régions de l'Empire, l'attente inquiète du mérite, de l'ambition et de l'intrigue. En tête du Tevdjihat, il fut dit : « Nous ordonnons qu'il soit différé à » la nomination pour les gouvernemens de » l'Égypte, de Djedda et de Crête, jusqu'à ce » que Méhémed-Ali-Pacha et Ibrahim-Pacha » répondent aux dernières dépêches impé- » riales écrites pour les détourner de la déso- » béissance qu'ils ont manifestée. » Et ces par-

roles devaient retentir dans tout l'Orient. On peut supposer que Méhémed-Ali songeait à parer ce coup, lorsqu'avec tant d'impatience il ordonnait, au commencement de Ramadann, l'assaut et la prise d'Acre.

Par une singulière coïncidence, à l'instant de cette disgrace officielle à Constantinople, Ibrahim imprima au siége une activité nouvelle. Durant la première nuit du Baïram, du 3 au 4 Mars, il ouvrit un feu général contre la place, et, pendant six jours et six nuits, le feu continua, encouragé par ses visites répétées aux batteries. Enfin, à l'aide d'une mine, la tour, qui dominait la porte principale, fut gravement endommagée; le couronnement de la muraille s'écroula, et la brèche offrit un passage assez large pour favoriser un assaut qui fut fixé au 8-10 Chewel-Mars.

Il y avait, dans la nouveauté de cette opération militaire, quelque chose d'alarmant pour l'inexpérience des troupes. La veille, plusieurs officiers, s'entourant de soldats, les haranguèrent pour dissiper leurs craintes et enflammer leur ardeur. La folie d'Abdallah, qui osait combattre Ibrahim, pacha de la Mekke, la nécessité de faire un juste exemple sur Acre, les richesses prodigieuses entas-

sées dans la ville et dans le palais du Vizir, les bénédictions de Dieu et du Prophète sur les vainqueurs, tel était le texte de ces exhortations à la fois guerrières et religieuses. Par leurs cris d'espérance et de joie, les Arabes interrompaient fréquemment ces discours, et l'image du danger s'évanouissait sous leur enthousiasme. Il n'en était pas un qui ne fût prêt à escalader ces murailles terribles derrière lesquelles reluisaient à leurs yeux tant de merveilles, prix de la victoire. La nuit venue, les troupes destinées à l'assaut s'acheminèrent en silence du camp vers les batteries. A la pointe du jour, le canon, les bombes, le tambour, la trompette éclatèrent ensemble, et l'attaque commença. Triomphant cette fois de l'intrépide résistance des Albanais, les Arabes montèrent bravement à la brèche, et s'emparèrent de deux pièces de canon qui la défendaient. Après un engagement à l'arme blanche, ils franchirent le second fossé, couronnèrent le mur intérieur, et déjà ils se répandaient dans la ville par toutes les directions. Les assiégés reculaient même vers les ouvrages du côté de la mer. Tout à coup une coupure arrête la marche des Égyptiens; une vive fusillade qui part des maisons, et l'explo-

sion de tonneaux de poudre qui s'enflamment sous leurs pas, les obligent à se replier en désordre avec une perte de deux cents hommes. Cet accueil meurtrier que leur réservaient constamment les remparts et la garnison jeta dans l'esprit des Arabes de superstitieuses terreurs ; selon eux, Acre était défendue par des Visions surnaturelles qui leur étaient apparues formidables sur la brèche. Ibrahim ne pouvait dissimuler son dépit de cet échec, et comprenait toutes les conséquences de ces interminables lenteurs.

Malgré leur retraite, les assiégeans, qui avaient eu du moins l'honneur de pénétrer dans l'enceinte de la place, reprirent peu à peu confiance : les assiégés perdirent de la leur, et, vers la fin du mois, près de quatre cents Albanais sortirent avec armes et bagages sous la promesse d'une amnistie de la part d'Ibrahim ; quelques uns s'attachèrent à son service. Mais ce nouveau présage de la chute d'Acre ne remédiait point aux funestes effets d'une réussite tardive.

La Porte avait à peine, dans son Tevdjihat, tiré à moitié le glaive du fourreau contre Méhémed-Ali, qu'elle acheva de le tirer tout entier. Elle résolut de rendre définitives les

dispositions militaires qu'elle avait provisoirement adoptées, d'envoyer une armée régulière en Syrie, et d'en confier le commandement à l'une des gloires de l'Empire. Le chef suprême des armées, le Grand-Vizir, était alors occupé, dans la Turquie d'Europe, à réduire les graves agitations qui avaient suivi la capitulation de Scutari. Vaincue sur ce point, la révolte avait reparu en Bosnie, renforcée par les restes de l'insurrection albanaise et compliquée par les mouvemens des Monténégrins. Ces soulèvemens des provinces européennes tenaient en haleine une partie des troupes ottomanes, et réclamaient la présence même du Grand-Vizir Réchid-Méhémet. Pour réprimer la rébellion des provinces africo-asiatiques, la Porte dut faire un autre choix, et ce choix s'arrêta sur Husseïn-Pacha.

Husseïn avait acquis une célébrité immense par le rôle qu'il avait joué dans la destruction des Janissaires. D'abord simple *hammal*, membre subalterne de la corporation des portefaix qui était affiliée au Janissariat, il avait réussi à s'en faire nommer le chef : du grade de *hammal-bachi* il franchit bientôt l'intervalle au grade d'Aga ou de commandant des Janissaires. Cette fortune rapide, il la dut à l'audace

déterminée de son caractère et à cette adresse de conduite que les Turcs savent unir même aux mœurs les plus grossières. Parvenu à cette dignité, ce fut avec zèle qu'il s'initia aux vues du Gouvernement contre une corporation dégénérée qui repoussait toute réforme militaire par le meurtre du Souverain ou par l'incendie et le pillage dans la Capitale. Il sembla lui-même préluder au jugement terrible qui devait envelopper l'Odjak tout entier par la sévérité qu'il montra dans l'exercice de ses nouvelles fonctions. On raconte qu'après sa nomination, il fit appeler un grand nombre de Janissaires auxquels il avait été précédemment associé dans des scènes de désordre et de violence : « Les temps sont changés, » leur dit-il ; et il les prévint que, son rang lui imposant l'obligation d'une rigoureuse police, s'il les prenait en faute, il les punirait avec l'inflexibilité de l'Aga, et non avec la partiale condescendance d'un vieil ami. Aucun de ses compagnons ne voulut croire au changement des temps, et, selon leurs habitudes, les scènes où Husseïn seul manquait au désordre se reproduisirent : Husseïn se retrouva pour les condamner, et fit, une et deux fois, étrangler, quarante de ses amis. Néanmoins je-

geant qu'il seconderait mieux les desseins de la Porte en quittant le commandement des Janissaires, il le résigna à l'un de ses affidés: pour lui, nommé gouverneur des sandjaks de Khoudavenghiar et de Kodja-Ili, et pacha des châteaux d'Europe sur le Bosphore, il prépara et attendit le jour de l'exécution. Quand le jour fut venu (1), où les marmites des ortas, toutes bouillonnantes d'anarchie, selon la figure orientale, provoquèrent le Sultan à déployer l'étendard du Prophète, les Janissaires n'eurent pas un ennemi plus intrépide, un juge plus inexorable, un bourreau plus actif que leur ancien Aga. Cette journée laissa dans la mémoire de Mahmoud un souvenir ineffaçable du courage et du dévouement de l'instrument de sa sanglante justice. La récompense ne manqua point à ces services signalés. Confirmé dans tous ses emplois, non seulement il y ajouta le gouvernement de Constantinople et des Neuf-Tours; il fut encore proclamé séraskier des troupes qui, sous un titre nouveau et avec une organisation plus régulière, remplaçaient la milice abolie. Plus tard, il céda ce poste important à Khosrew-Pacha, qui

(1) 11 Zil-kadé 1241-16 Juin 1826.

avait su gagner la confiance du Sultan. Son étoile avait déjà pâli devant celle de son rival, lorsqu'à l'occasion d'une querelle entre deux de leurs agens, la jalousie des deux Pachas éclata en un conflit ouvert : ce fut l'arrêt de sa disgrace. Le fils du saraf de Husseïn avait enlevé une femme au saraf de Khosrew : Khosrew, exploitant cette circonstance avec son crédit et son adresse, enleva à Husseïn le gouvernement de Constantinople, et le fit exiler dans celui du sandjak de Tchirmen. Durant la guerre contre la Russie, Husseïn se distingua par sa valeur, et, tout récemment, il avait énergiquement combattu les rebelles d'Albanie.

En ce moment où des périls imprévus menaçaient l'Empire, Mahmoud se ressouvint de son brave et fidèle Aga-Pacha. Le Séraskier essaya de détourner un tel choix ; mais ses intrigues, malgré l'appui du ser-kiatib Mustapha, secrétaire et favori de sa Hautesse, échouèrent contre une inébranlable et souveraine volonté. D'Andrinople, chef-lieu du sandjak de Tchirmen, Husseïn fut rappelé à Constantinople. A peine arrivé, le 12-14 Chewel-Mars, il fut élevé au commandement en chef de toutes les troupes d'Asie, avec le titre

de Serdari-ekrem ou de Feld-maréchal d'Anatolie : les généraux des forces déjà réunies pour l'expédition de Syrie et le pacha d'Alep eurent ordre de reconnaître son autorité. En signe d'investiture, il fut revêtu, en présence du Sultan et des hauts dignitaires de l'Empire, du *harvani* ou manteau noir au col brodé en or : en témoignage de la munificence du monarque, il reçut un sabre monté en brillans et deux étalons richement enharnachés. Sa promotion à ce grade éminent, dont il était le premier revêtu, l'étendue des pouvoirs qui lui étaient confiés disaient assez que, sous un autre nom, c'était un autre Grand-Vizir que la Porte avait voulu créer : grave nécessité qu'elle accepta non pas pour ajouter de nouvelles conquêtes à sa puissance, mais pour en prévenir les démembremens. Homme d'exécution, Husseïn ignorait l'art de la guerre et manquait de ces inspirations de génie qui le devinent ou y suppléent : cependant son renom de bravoure, son allure soldatesque, la vigueur de son bras, cette héroïque audace qui débordait de ses yeux noirs enfoncés et soulevait le masque de petite-vérole dont sa face était couverte, étaient propres à exciter la confiance des troupes et à leur communiquer

un heureux élan dans un jour de bataille. L'ordre de faire immédiatement les apprêts de son départ accompagna les diverses cérémonies auxquelles donna lieu sa nomination.

L'organisation des élémens et du succès de la campagne ne souffrit point de retard. Le Séraskier s'y appliqua avec une ardeur que l'âge n'avait point glacée, et que réchauffait son inimitié contre Méhémed-Ali. Autrefois nommé pacha du Caire, et forcé d'abandonner l'Égypte à l'ambition plus habile et plus courageuse du Vice-roi, ce n'était pas avec indifférence qu'il poursuivait aujourd'hui la satisfaction d'une vieille injure. Sans doute sa haine n'était pas poussée à ce point de prédilection que le désir de se venger de Méhémed-Ali, par qui il avait été évincé, absorbât le sentiment de sa rivalité avec Husseïn, que lui-même avait naguère supplanté. Néanmoins, cette occasion de perdre un ennemi, qu'au bout de tant d'années lui offrait un concours inattendu de circonstances, lui souriait et aiguisait sa sensualité vindicative. Déjà il avait préludé à ses attaques en cherchant, depuis quelque temps, à endormir Méhémed-Ali par des paroles d'abandon et de tendresse : il lui avait écrit que, devenant, par son-

grand âge, incapable de servir l'Empire, il espérait aller finir paisiblement ses jours en Égypte, à l'ombre de la prospérité d'un vieil ami.

Méhémed-Ali ne s'était laissé surprendre à aucun piége, et il ne se laissa abattre à aucun découragement : par un redoublement d'activité et de prévoyance, il s'occupa de faire face aux difficultés de sa position qu'aggravaient les résolutions de la Porte. C'était peu d'avoir à combattre les troupes impériales; il lui fallait se mesurer avec l'opinion qui érige en sacrilége la résistance au Sultan, pontife suprême de l'Islamisme. Tandis qu'aux yeux des populations de la Romélie et de l'Asie-Mineure, le réformateur Mahmoud n'était plus qu'un apostat de la vraie croyance, aux yeux des Turcs et des Arabes de l'Égypte, il conservait à distance son caractère sacré. Ce n'était point sans succès que des hadjis, secrets émissaires de la Porte, aidés de quelques mécontens du pays, travaillaient dans l'ombre à soulever contre le Vice-roi, et au profit du Sultan, les passions religieuses des habitans du Caire. Comme une punition manifeste de Dieu et du Prophète, ils signalaient la mauvaise réussite du siége d'Acre, et semaient, à ce sujet

les nouvelles les plus alarmantes. Vainement, à l'instigation du Pacha peut-être, le Chérif de la Mekke (1) avait-il lancé un Fetva en faveur de Méhémed-Ali contre Mahmoud, et mis ce dernier hors la loi, comme l'ennemi des doctrines pures de l'Islamisme : cette pièce pro-

(1) Ce chérif était Méhémed-Ibn-Avn, créature de Méhémed-Ali : il habitait l'Egypte, lorsque la charge de chérif devint vacante par la mort du titulaire, et fut sollicitée par le fils. Mais il y avait un chérif encore vivant qui avait dû, à cause de quelques démarches inconsidérées, résigner ses fonctions et même quitter l'Arabie : il appartenait, ainsi que son successeur mort, à la tribu Zuseïd. Le Vice-roi fit entrevoir à la Porte que la continuation du Chérifat dans la même tribu, à l'exclusion du chérif dépossédé, pouvait être une occasion de dissention à la Mekke, et il obtint, dans l'intérêt de l'ordre, que la nomination à ce poste fût laissée à sa prudence. Pour tout concilier, il y promut Méhémed-Ibn-Avn, de la tribu Abadilé.

Trompé dans ses espérances, le fils du précédent chérif se retira à Constantinople, et bientôt à Brousse. C'est de là qu'au mois de Zil-hidjé-Mai suivant, le Sultan le fit appeler pour lui conférer l'investiture des fonctions de chérif, en remplacement du dévoué partisan de Méhémed-Ali. Pour la première fois peut-être, un chérif de la Mekke était revêtu de sa charge à Constantinople, par le Sultan en personne. Au riche harvani de couleur verte, dont le col, agrafé en brillans, était brodé en or et en perles, Mahmoud joignit son *portrait* enrichi de diamans : par cette dernière faveur, le monarque se montrait, même dans une cérémonie religieuse, plus fidèle à son caractère de réformateur que conservateur jaloux de la Loi qui réprouve toute représentation humaine. Abdoul-Mutalib, tel était le nom du nouveau chérif, partit de Constantinople vers la fin de Moharrem-Juin, pour rejoindre le Feld-maréchal, qui avait ordre de le faire reconnaître en sa qualité.

duisit moins d'effet sur le peuple que l'arrestation, l'emprisonnement et l'exécution même de quelques uns de ces artisans de trouble. Leur crime était qualifié par le *yafta* ou écriteau suivant attaché, selon l'usage, au cadavre de l'un d'eux : « La langue n'a point » d'os; pourtant elle est cause du juste châ- » timent qui a frappé..... » Parmi ces malheureux, se trouvait un espion des Wehabites qui n'attendaient, pour recommencer leur révolte, qu'un embarras dans la situation du Vice-roi. Ce fut, surtout, du souvenir de ses victoires sur ces farouches sectaires de l'Arabie que Méhémed-Ali se fit, auprès des populations musulmanes, un bouclier contre les anathèmes de l'orthodoxie. Cependant, afin de répondre par toutes les armes à tous ses adversaires, en même temps qu'il expédia avec pompe le tapis sacré qu'il est tenu de fournir chaque année à la Kéabé, il ordonna une nouvelle levée de 15,000 hommes, et, même pendant la nuit, les arsenaux du Caire, où se fabriquait toute espèce de munitions de guerre, ne suspendirent plus leurs travaux. Il savait que, devant les peuples, la victoire serait l'arrêt de Dieu entre lui et ses ennemis.

Enfin, vers les derniers jours de ce même mois, eut lieu le premier acte d'hostilité entre les troupes du Vice-roi et celles du Sultan.

Osman, nommé au gouvernement de Tripoli, était arrivé en Syrie. Après avoir obtenu du pacha d'Alep quelques milliers de cavaliers irréguliers et quatre pièces de campagne, il s'était d'abord rendu à Latakieh, et partout il avait cherché à soulever la population musulmane contre Ibrahim et Méhémed-Ali, qu'il qualifiait de rebelles à l'autorité sainte du Sultan. De Latakieh, il s'était porté au village de Miné, à une heure et demie de Tripoli où il prétendait conquérir son entrée en fonctions. Le gouvernement de la ville avait été confié par Ibrahim à Mustapha-Berber, soit à cause de l'importance de sa famille dans le pays, soit peut-être en raison même de la révolte que naguère l'un de ses parens, du même nom, avait ouvertement maintenue, durant huit années, contre le pouvoir de la Porte. Quinze cents hommes d'infanterie égyptienne, cinq cents Arabes de Naplouse, et un millier de Druses, commandés par l'un des fils de l'Émir-Beschir, formaient la garnison. La ville n'était point fermée et n'était défendue que par un château couronnant une

hauteur. Osman éparpilla ses troupes sur les collines environnantes, et posta sa petite artillerie hors de la portée du canon de la citadelle; mais ses cavaliers tentèrent de pénétrer dans Tripoli. Arrivés au galop sur les maisons qui lui font une enceinte, ils essuyèrent une vive fusillade, et lâchèrent d'abord pied devant un bataillon du 18e, que, sans autorisation, le colonel Edris-Bey lança à leur poursuite : bientôt ils firent volte-face et enveloppèrent cette poignée d'hommes que son chef abandonna lâchement, après l'avoir imprudemment compromise (1). Encouragé par ce succès, Osman essaya une seconde attaque : cette fois, il fut contraint, par une vigoureuse sortie des assiégés, de se retirer dans son camp. Cependant Tripoli, affaibli par la perte presque totale du bataillon du 18e, ne pouvait se défendre long-temps.

Instruit du coup de main d'Osman sur Tripoli et de ses tentatives de soulèvement du pays au nom du Sultan, Ibrahim prit le régiment de la garde, le 7e de cavalerie, quelques centaines d'Irréguliers et de Bédouins, six

(1) Peu de temps après, Edris-Bey, redoutant la punition de sa lâcheté, déserta et en trouva la récompense à Constantinople dans le commandement d'un régiment.

pièces d'artillerie, et marcha contre lui par Saïda, Beyrout et Batroun. Osman ne l'attendit pas. A la nouvelle de l'arrivée du Généralissime à Batroun, à six lieues au sud de Tripoli, il leva le siége pendant la nuit, abandonnant artillerie, bagages, blessés, laissa ses bandes se disperser après un léger engagement à Djesser-el-Essouad, et s'enfuit précipitamment vers Hamah.

C'était à Hamah que le pacha d'Alep, séraskier des côtes de Syrie et d'Arabie, avait concentré toutes ses troupes irrégulières. Ibrahim marcha sur Homs, à deux journées du camp des Turcs. Mais quoique son ardente bravoure, irritée par les lenteurs d'un siége, se trouvât à l'aise en plaine campagne et appelât une bataille, il évita prudemment l'occasion d'en venir personnellement aux mains avec les troupes du Sultan, évacua Homs et rétrograda, par Khan-Kousseïr, jusque dans la plaine de Zeraa. Aussitôt les Turcs répandirent le bruit de sa fuite et se hâtèrent de le poursuivre avec une présomptueuse confiance. Sous les ordres du pacha de Césarée, du gouverneur de Maden et du fugitif Osman, leurs forces accoururent vers la plaine de Zeraa, conduites à l'avant-garde par les deux plus

braves de leurs chefs de partisans. Ibrahim ne pouvait refuser le combat qui lui était offert. Former sa troupe en deux colonnes, chacune d'un régiment d'infanterie, de deux escadrons de cavalerie et de quelques Bédouins, charger l'ennemi et le culbuter en couchant à peu près trois cents hommes sur le terrain et en lui enlevant le même nombre de chevaux, ce fut l'affaire d'un moment, et il continua librement son mouvement de retraite. Quelques jours après cette affaire, le pacha d'Alep vint camper à Homs : Ibrahim s'était replié sur Bâlbek, où Abbas-Pacha l'avait précédé.

D'après l'ordre du Général en chef, Abbas-Pacha était parti du camp avec le 12e régiment d'infanterie, le 3e de cavalerie et dix-huit pièces d'artillerie. Il avait fait route par Ramé, Melaha, Merdjayoun, Djesser-el-Kareoun, Bar-Élias, El-Zahlé, et avait atteint Bâlbek à la septième étape, après trente-neuf heures de marche. Parti le 14-15 Zil-kadé-Avril, il était arrivé le 20-21.

Bâlbek n'est plus qu'une misérable bourgade de mille à douze cents habitans, voilée par un rideau de noyers et de platanes, au milieu des ruines colossales d'une magnificence fabuleuse. La cité du soleil avait dû sa pros-

périté à sa position. Située à l'extrémité Nord-est de la Célésyrie et communiquant par l'ouverture Sud-ouest de cette vallée avec le littoral, elle fut le lien de Tyr et de Palmyre. Splendides anneaux d'une même chaîne commerciale qu'ont brisée les mouvemens brusques et divers de la civilisation, ces trois villes gisent aujourd'hui sous les sables de la Méditerranée ou du désert. Dans sa misère, Bâlbek, grâce à la position même qui en fit jadis une merveille, avait acquis une importance militaire aux yeux du nouveau conquérant de la Syrie. Ce terrain avait été choisi comme point stratégique par rapport aux routes d'Alep à Damas et d'Alep à Tripoli. L'armée turque, qui se massait à Homs, se portait-elle sur Acre par la plaine de Bâlbek, elle se présentait devant l'armée égyptienne qui, maîtresse du Liban et l'Anti-Liban où elle appuyait sa droite et sa gauche, avait l'avantage de manœuvrer en plaine sans craindre pour ses flancs : l'ennemi voulait-il marcher sur Damas, il ne pouvait le faire sans mettre son flanc droit à découvert, et il découvrait son flanc gauche s'il se dirigeait sur Tripoli, dans l'un et l'autre cas à l'avantage de l'armée égyptienne postée à Bâlbek.

Les deux corps d'Ibrahim et d'Abbas opérèrent leur jonction, et furent rejoints par deux régimens d'infanterie; le 18e venant directement de Tripoli, et le 11e arrivant de Candie, d'où la flotte égyptienne l'avait apporté en Syrie, après y avoir laissé à sa place un régiment de nouvelles recrues. L'armée d'observation se trouva composée du régiment de la garde, des 11e, 18e et 12e de ligne, des 3e et 7e de cavalerie, de quelques bandes d'Irréguliers et de Bédouins, et appuyée par dix-huit pièces. Les forces du Vice-roi étaient engagées, d'une part, avec le pacha d'Acre dont elles pressaient la reddition, de l'autre avec l'avant-garde irrégulière des troupes du Sultan qu'elles tenaient en échec. Le théâtre de la guerre s'était élargi et de plus graves évènemens se préparaient à éclater.

Dès le commencement de Zil-kadé-Avril, les troupes destinées à l'armée impériale d'Asie s'étaient mises successivement en marche, en se dirigeant par les trois grandes routes d'Alep, de Kutahyeh et de Konieh sur ce dernier point. D'autres régimens, expédiés en partie de Smyrne, avaient été concentrés sur les côtes de la Caramanie, à Adalia, d'où la flotte turque, au besoin, pouvait les transporter en

Syrie ou même en Egypte; elles y formaient un corps de réserve. C'était à Konieh que le Serdari-ekrem devait établir son quartier général avant d'entrer en Syrie.

Le 11-12 de ce mois, après quatre ou cinq semaines consumées en préparatifs, Hussein lui-même passa le Bosphore et prit possession de la tente du départ dans un camp dressé près de Scutari, sur la rive asiatique de Constantinople. Un nombreux cortége formé des gens de sa maison et de quelques troupes destinées à l'expédition, rehaussé par la présence des fonctionnaires supérieurs de la Porte, du corps sacré des Ulémas, du conseil des Ministres, et mené par le Séraskier-Pacha, accueillit le vengeur de la cause publique. Le Sultan lui-même parut à cette cérémonie. Lorsque tout le cortége fut réuni autour de sa Hautesse, le premier imam impérial, au milieu d'un profond silence, fit à haute voix la prière et la termina par cette invocation : « Que le Tout-Puissant daigne prolonger les » jours du Souverain et la durée de son règne! » Que ses ennemis, abattus à ses pieds, s'a- » bandonnent à sa clémence et lui offrent le » tribut de leur soumission! » A chaque verset de la prière et de l'invocation, la voix des as-

sistans répondait *Amin* en chœur, et de bouche en bouche, dans les rangs des troupes, se prolongeait le mot *Amin*. Après cette solennité, le Sultan resta seul avec le Vizir, entre les mains duquel sa volonté suprême et les vœux de l'assemblée remettaient les destinées de l'Empire : quelques jours ensuite il lui donna une dernière audience, et le jour même de cette audience, le 18-17 Zil-kadé-Avril, Husseïn partit pour Konieh.

Tandis que les troupes impériales prenaient le chemin de l'Asie, la caravane des pèlerins était obligée de revenir sur ses pas devant les obstacles que multipliait la situation de la Syrie. Arrivée à Damas, elle y avait vainement attendu la pacification du pays et les contributions de vivres et d'argent que Saïda et Naplouse sont obligées, par un antique usage, de fournir annuellement : ces villes étaient au pouvoir des Égyptiens, et Ibrahim avait différé, sous plusieurs prétextes, de satisfaire aux réclamations qui lui avaient été adressées. Rebutée par la privation de ces ressources accoutumées, effrayée surtout des risques d'une route que la guerre abandonnait impunément au pillage des tribus errantes, la caravane, sur une décision des ulémas et des muphtis

de Damas, que confirma le Sultan, retourna à Alep : le *Surré* impérial, group destiné à l'entretien des Lieux Saints, fut rapporté à Stamboul. L'année précédente, le Choléra avait surpris le pélerinage autour même de la Mekke et jonché toutes les routes de cadavres : cette année, désertée par son peuple de fidèles hadjis, la Mekke ressentit, dans la solitude de sa grande Communion, une secousse lointaine de l'ébranlement de tout l'Empire du Caire à Constantinople.

III.

Entre la paix et la guerre, la Porte avait décidément choisi. Après avoir tout disposé pour accabler l'ennemi qu'elle avait voulu se donner, il ne lui restait plus qu'à lancer sur sa tête l'anathème religieux. Par un écrit public, elle dégrada de leur rang et de leurs honneurs Méhémed-Ali et son fils; elle investit de leurs dépouilles le serdari-ekrem de l'Anatolie, et fulmina contre eux une sentence d'excommunication. A défaut de l'étendard du Prophète que le Sultan avait déployé dans l'extermination des Janissaires, il adressa à

Husseïn ce firman, autre signe de ralliement contre des rebelles et des infidèles :

« A Husseïn-Pacha, dont Dieu conserve la gloire et augmente à jamais la puissance, gouverneur actuel du sandjak de Tchirmen, feld-maréchal d'Anatolie, investi par moi de l'autorité absolue et de pleins-pouvoirs, séraskier des troupes régulières de ma garde et de la ligne réunies sous ses ordres, auquel le gouvernement des contrées de l'Égypte, de la Crète, de l'Abyssinie et de leurs dépendances vient d'être confié.

» A toi qui es le feld-maréchal de ferme courage et séraskier du drapeau victorieux !

» Il est connu de tous que Méhémed-Ali-Pacha, gouverneur de l'Égypte, de simple individu qu'il était obtint le commandement de cette vaste et belle contrée. Récemment même, la plupart de ses demandes ayant été agréées par ma munificence impériale, à l'ombre de mon gouvernement il acquérait chaque jour gloire et renommée. Cette situation aurait dû l'affermir de plus en plus dans ses devoirs de sujet obéissant ; la mesure de sa fidélité devait être celle de mes faveurs envers lui. Loin de là, engagé dans la route de l'ambition et de

l'orgueil, entraîné par l'ingratitude, le plus odieux sentiment d'un mauvais cœur, sa mauvaise foi, ses desseins perfides envers mon Gouvernement se sont montrés à nu. L'année passée, ce sont ses instigations qui égarèrent Mustapha, pacha de Scodra; ce furent ses efforts qui jetèrent le trouble dans l'Albanie et la Romélie. Il avait proposé successivement à Mustapha-Pacha, par l'intermédiaire de Djelal, bey d'Okhrie, et de Khavalali-Mustapha, ci-devant douanier du tabac, qui s'étaient rendus en Égypte, de lui fournir des secours en argent, en troupes, munitions et provisions Ces faits résultent de la correspondance qui a été saisie et des aveux mêmes de Mustapha, pacha de Scodra, qui a dévoilé ces menées en les reprochant amèrement à leur coupable auteur.

» Toutefois, la dissimulation la plus profonde n'a cessé de couvrir ses démarches; car cet homme perfide ne sait agir que dans la honte du mystère et des ténèbres. C'est lui qui, à plusieurs reprises, a tenté d'ébranler la fidélité d'Abdallah-Pacha, gouverneur de Saïda; il voulait l'entraîner dans son parti. Celui-ci a résisté à ses insinuations : il n'a point succombé devant des offres tant de fois

renouvelées pour trahir ses devoirs envers le Gouvernement son bienfaiteur. Là, sans doute, sont les principaux motifs de la haine que lui a vouée Méhémed-Ali. C'est alors qu'il a envoyé, sous le commandement de son fils Ibrahim-Pacha, traître comme lui, des troupes de terre et des bâtimens pour assiéger Saint-Jean-d'Acre. Ibrahim, en rebelle décidé, s'est emparé, contre ma volonté et contre les dispositions de nos saintes lois, de la forteresse impériale de Yâfa et du gouvernement de Tripoli de Syrie; il ose, encore en ce moment, poursuivre ses efforts contre la forteresse d'Acre.

» Ces actes formels de désobéissance méritaient une punition prompte. Ma clémence impériale a néanmoins laissé sommeiller les mesures de rigueur; je voulais ouvrir à l'homme coupable la voie du repentir, et lui éviter sa condamnation dans ce monde et dans l'autre; je voulais en même temps épargner aux sujets que la Providence divine m'a confiés, des charges et des inquiétudes. Mes ordres ont été répétés une seconde fois, ils étaient accompagnés de conseils bienveillans; une commission a eu la mission spéciale de les porter à Méhémed-Ali et de lui faire en-

tendre ces mots, au nom des lois : « Ta conduite est celle d'un rebelle; si tu n'y renonces, le châtiment légal tombera sur ta tête. »

» Mais ni le langage des lois, ni les conseils de ma bienveillance n'ont trouvé accès auprès de lui : il a persisté dans ses insolentes prétentions, et, se déclarant ouvertement en rébellion, il s'est souillé du crime de lèse-majesté. Par ses actes, il a été la cause unique que les Croyans ont été, cette année, privés de la consolation d'accomplir leur pieuse visite aux Lieux Saints. Ainsi, incrédule envers notre religion, traître envers mon empire, il a mis au jour ce double crime de son ame, qui est maintenant visible comme la lumière.

» L'exigence des lois saintes, par rapport à des faits de cette nature, ayant été consultée, la question a été posée dans les termes suivans:

» *Amr* (1) qui, de la part du souverain légi-
» time des Musulmans et serviteur des Lieux
» Saints, dont l'arrêt et le serment imposent
» le devoir de l'obéissance, a été nommé

(1) C'est toujours sous des noms supposés que les consultations sont posées aux interprètes de la loi : les noms d'*amr* et de *zeid* figurent habituellement dans la rédaction de ces actes.

» gouverneur d'une contrée, vient de s'écarter
» de ce devoir de l'obéissance. Il a envoyé
» des troupes et des chefs ses complices con-
» tre *Bekr* (nom supposé), autre gouverneur,
» investi comme lui, par le Souverain légitime,
» de la fonction de défendre une place : il
» l'a fait dans le but de verser le sang musul-
» man; il a investi la place et commencé l'at-
» taque.

» Le sultan des Musulmans, instruit que
» *Amr* s'est laissé entraîner au dernier degré
» de la révolte, et convaincu de ce fait par
» la demande de secours de la part du gou-
» verneur *Bekr*, conçoit, pour première pen-
» sée, l'espoir de ramener l'agresseur à l'o-
» béissance et d'éviter le mal que sa conduite
» va amener. Il envoie à *Amr* un commissaire
» et des dépêches successives. Les ordres sou-
» verains, les intentions généreuses du sultan
» des Musulmans sont méconnus par lui;
» l'insensé n'écoute ni représentation ni con-
» seils; il insiste dans les prétentions qu'il a
» émises; de plus, il ose, conjointement avec
» ses complices, faire passer sous sa main
» oppressive quelques unes des forteresses
» de l'Empire; le premier, il attaque *Khalid*
» (nom supposé) nommé à son poste par le

» sultan des Musulmans, qui est accouru au
» secours de l'une de ces forteresses. »

» D'après cet exposé, le flagrant délit de rébellion armée a été constaté; et conformément aux articles des lois dont l'application est décidée par les hommes savans appelés à résoudre les questions qu'elles régissent, l'acte légal de Fetva, signé par le Grand-Muphti, le vertueux Yesindgi-Zadé-Esséïd-Abdoul-Vehab, par tous les Cadi-Askers et les principaux des Ulémas, a été émis en ces termes :

FETVA.

Demande. L'extermination des provocateurs et fauteurs d'insurrection étant prescrite comme un devoir, et la démarche de *Amr*, exposée ci-dessus, ayant pour but la révolte et la provocation à ce crime; dans le cas où il ne serait possible d'étouffer la révolte d'aucune autre manière que par l'extermination jusqu'à dispersion de leur rassemblement, la mort de *Amr* et de ses complices devient-elle légale?

Réponse. Ils sont rebelles, et leur extermination devient un devoir sacré au sultan des Musulmans et à tous les Croyans.

Demande. Ainsi ceux qui, ayant de leur propre et pleine volonté embrassé le parti de la révolte de *Amr*, ont osé engager le combat, devant être considérés

comme des rebelles; et ceux qui proclameraient qu'il ne serait pas juste de soumettre par l'épée les auteurs de la révolte, devant être regardés comme des impies qui bravent les prescriptions du Coran; la mort de ces deux partis devient-elle légale?

Réponse. Oui.

Demande. Ainsi, pour étouffer la révolte, si le sultan des Musulmans donne l'ordre de les combattre, ceux qui reçoivent cet ordre sont-ils dans l'obligation sacrée de s'y soumettre?

Réponse. Oui.

Demande. Ainsi les troupes impériales ayant été envoyées pour combattre les rebelles, ceux qui tuent ces rebelles sont-ils considérés comme légitimes vainqueurs, et ceux qui sont tués par les rebelles sont-ils considérés comme des martyrs?

Réponse. Oui.

Suivent les signatures apposées au présent Fetva rédigé et présenté par le Cheïkh-ul-Islam, au nombre de quarante qui sont celles de

3 Grands-Muphtis émérites,
14 Cadi-Askers,
12 Mollahs,
9 Professeurs du sérail et des écoles impériales,
2 Cheïkhs des mosquées de Sainte-Sophie et du sultan Akhmet.

» Telle est la sentence prononcée. Le désir ardent de ne point troubler le repos de la na-

tion musulmane et de mes pauvres rayas a motivé la longue patience que j'ai opposée aux premiers actes coupables de l'ex-gouverneur de l'Égypte. Mais la destruction de sa personne est devenue une nécessité impérieuse, et il est du devoir de mon trône de mettre à exécution contre lui l'arrêt des lois saintes.

» Parmi ses enfans, ses parens, ses administrés, ses serviteurs et ses troupes, tous ceux qui n'ont point été engagés de leur propre volonté dans la rébellion et auront recours à la protection de ma puissance, ceux-là trouveront ouvertes les portes de ma clémence impériale. Mon juste courroux tombera sur les chefs qui ont embrassé volontairement son parti; en exterminant lui et ses complices, ma volonté n'est autre que de délivrer de leurs vexations cette portion de mes sujets, faibles et infortunés, écrasés sous leur main de fer, et d'assurer par là les moyens de les rendre à la tranquillité et au bonheur.

» A cet effet est émané mon ordre impérial autographe. Les gouvernemens de l'Égypte, de la Crète et de l'Abyssinie, avec leurs dépendances, sont enlevés aux deux rebelles, et c'est à toi que je les confie.

» Le traître Méhémed-Ali et son fils, l'indolent Ibrahim-Pacha, en foulant aux pieds mes bienfaits, en se jetant dans le déshonneur de la révolte, lorsque je n'avais d'autre pensée que de les ramener dans la voie qui pouvait seule assurer leur salut, en commençant le combat contre leur maître, en faisant répandre le sang des Musulmans et en les privant du droit sacré de pélerinage, ont couru d'eux-mêmes au devant de leur perte. La justice divine assurera leur punition, et les malheurs qu'ils ont cherchés ne tarderont point à les accabler.

» Maintenant ce sont tes œuvres que j'attends ; le courage et la fidélité que je te connais suffiront, je l'espère, à la haute mission que je t'ai confiée. Avec l'assistance de Dieu, tu conduiras rapidement mon armée à Alep, et de là tu dirigeras tes pas vers l'Égypte. En implorant l'appui du Tout-Puissant et l'intervention spirituelle du Prophète, toi et les tiens, vous courrez de toute part sur les traîtres, tu les saisiras, tu te rendras maître de l'Égypte, tu ne négligeras rien enfin pour arracher les pays de l'Arabie à leurs mains dévastatrices. Souviens-toi que leurs enfans,

leurs parens, leurs serviteurs, leurs troupes, qui se trouveront forcément avec eux, sans partager le crime de leur révolte, et qui recourront à ma justice impériale, souviens-toi qu'ils ne doivent point souffrir, qu'au contraire ma clémence leur est assurée, et que je veux que la sécurité de leurs biens et de leurs personnes n'éprouve aucune atteinte.

» Le présent ordre suprême, joint à nos ordonnances impériales, te sera remis par N...; en te faisant connaître mes dernières volontés, il t'autorise de nouveau à agir suivant ce qu'exigeront les circonstances.

» Hâte-toi, et que des efforts nouveaux me prouvent que je n'ai pas en vain compté sur ton zèle et ton dévouement à ma personne. »

Donné à Stamboul la Bien-gardée, à la fin du mois de Zil-kadé, 1247.

Sans doute, la foi musulmane était assez entière pour que cet anathème devînt funeste à Méhémed-Ali, s'il n'avait été amorti par la main même qui l'avait lancé. Mécontente des réformes de Mahmoud, comme d'autant de scandales, l'opinion populaire laissa tomber

la foudre qu'il avait dirigée contre le pacha d'Égypte et devait la faire remonter jusqu'à lui-même, si Dieu se prononçait contre lui par la victoire de son ennemi.

En même temps que le Sultan excommuniait un vassal rebelle, la Porte dénonçait ses crimes et sa déchéance dans une note remise aux ambassadeurs des puissances européennes, réclamait leur stricte neutralité, et déclarait le blocus de l'Égypte. Désormais l'Europe ne pouvait plus être indifférente à la lutte du Sultan et du Vice-roi. L'Autriche, préoccupée des mouvemens de 1830 en Europe, et inquiète de toute agitation nouvelle en Orient, fit faire des significations menaçantes à Méhémed-Ali. La Russie accueillit avec une bienveillance marquée l'exposé de la Porte, et s'empressa de donner satisfaction aux droits du Sultan, en rappelant son consul à Alexandrie. Quant à la France et à l'Angleterre, quoique, depuis la constitution de l'État grec, elles eussent pris plus à cœur les intérêts de l'Empire ottoman, elles ne témoignèrent aucune disposition hostile au Vice-roi.

Au bruit de l'expédition formidable de la Porte, quelques agitations se manifestèrent

en Syrie. Déjà le parti druse avait profité de l'absence de l'Émir-Beschir et de l'éloignement de ses forces pour conspirer contre son autorité : dès que, par le retour des émissaires qu'il avait envoyés à Constantinople, il eut appris la prochaine arrivée des troupes impériales et reçu la promesse de l'appui du Serdari-ekrem, son audace augmenta, ses intelligences se ramifièrent dans la Montagne. D'ailleurs, l'adhésion du Prince à la cause de l'Égypte satisfaisait peu la fierté d'une population jalouse de son indépendance, et cette sourde irritation servait leurs projets. A la tête des conjurés était Abou-Nakad, chef de l'une des quatre familles druses. A celle des mécontens était un des fils mêmes de l'Émir, le brave Khalil, soit qu'il pressentît avec douleur l'abaissement de sa nation, soit qu'il cédât à un ressentiment particulier contre son père. L'Émir-Beschir avait associé au Gouvernement Amin, le troisième de ses fils, et Khalil se voyait frustré de l'espoir d'un héritage auquel il croyait avoir plus de droits, comme le second des enfans : quant à l'aîné, Khassem, il était sans prétentions comme sans capacité. Sur ces entrefaites, le Prince

arriva du camp d'Acre. Il venait préparer l'approvisionnement exigé par Ibrahim, et, au nom du Généralissime, demander un corps d'auxiliaires. Averti de la répugnance des Druses à se battre et de leur mésintelligence avec les Maronites, il conçut, sur l'existence d'un complot, des soupçons que confirmèrent d'autres indices. Bientôt une rixe entre les Druses et les Maronites fit éclater la révolte dont le foyer était à Deir-el-Kamar. Sans perdre de temps, l'Émir rejoignit Ibrahim à Bâlbek et l'informa des troubles de la Montagne. Ibrahim laissa à Bâlbek Abbas-Pacha dans un camp retranché, et se porta en personne, à la tête de quatre mille hommes, à Ept-ed-Din, résidence du Prince. Son arrivée soudaine déconcerta les espérances des rebelles, qui cédèrent aux menaces et à la promesse d'une amnistie. Les auteurs du complot furent enfermés à Beyrout; des otages enlevés aux principales familles; Abou-Nakad et le chef de la famille Djomblat réduits à se réfugier avec trois cents des leurs à Damas; les biens des émigrans confisqués et leurs maisons incendiées; tout rentra dans l'ordre. Cet événement acheva de rattacher à

Méhémed-Ali l'Émir-Beschir, contre lequel le parti druse s'insurgeait en invoquant le nom du Sultan.

Vers le même moment, Mustapha-Aga-Berber découvrit, à Tripoli, une autre conspiration contre le pouvoir égyptien, dans laquelle trempaient le cadi, le muphti et les principaux Turcs de la ville. Turques ou druses, ces trames diverses se nouaient à Acre qui tenait toujours et aux forces que déployait le Sultan. L'armée impériale, du 4 au 7 Zil-hidgé, ou du 5 au 8 Mai, était arrivée à Konieh. Le 13-14 du même mois, le Serdari-ekrem y avait fait son entrée, avec une division d'artillerie et la garde. Le lendemain, tandis qu'à Konieh, quelques brigades commençaient leur mouvement vers le Taurus, à Constantinople, Halil, Capitan-Pacha, mettait à la voile pour les Dardanelles, où l'escadre réunie n'attendait plus que l'Amiral pour appareiller vers les côtes de Syrie. Tout commandait à Ibrahim de frapper un grand coup, et une lettre de Méhémed-Ali le pressa vivement d'en finir avec Acre.

L'armée égyptienne, campée devant Acre, ne comptait plus, depuis les derniers mouvemens, qu'une dizaine de mille hommes, et

n'avait reçu d'autre renfort que le 2e régiment d'infanterie, arrivé de Candie. Pendant l'absence du Généralissime, malgré la résistance souvent heureuse des assiégés, deux autres brèches avaient entamé le rempart de l'Est, et la plus récente, à l'extrémité du front d'attaque, venait d'être élargie par le canon et la mine. Dans la place, le boulet, la bombe, les fusées à la Congrève, que la flotte lança avec plus de succès, avaient occasioné de nouveaux ravages. Abdallah, obligé de quitter son palais, s'était réfugié dans la tour voûtée du Khazneh, bâtie par Djezzar, et c'est là qu'il habitait, à l'abri des projectiles de l'ennemi, mais avec la terreur continuelle d'être assassiné et pillé par les siens. La garnison, réduite à deux mille hommes environ, était lasse. Néanmoins, ce fut avec son intrépidité accoutumée qu'elle repoussa une nouvelle attaque et travailla même à refermer les brèches sous le feu des assiégeans devenu plus vif. Le siége semblait recommencer : Ibrahim avait reparu devant la place.

Dès son arrivée, il avait préparé une attaque décisive. Le 26-27 Zil-hidgé-Mai, il convoqua les officiers-généraux et supérieurs, leur distribua ses ordres, et fixa l'assaut au lende-

main. Désirant éviter l'inutile effusion du sang, il adressa, par son Tatar-agassi, une dernière sommation à Abdallah : le Pacha se refusa à tout accommodement. Fidèle à son habituelle forfanterie, il fit répondre au parlementaire qu'Acre n'était assiégée que depuis six mois; qu'elle était pourvue de munitions et de vivres pour cinq ans, et qu'il serait temps de traiter, si leurs différends ne s'aplanissaient pas, au bout de cinq ans. Durant toute la nuit, les batteries ne cessèrent de jouer, à l'effet surtout de rendre la dernière brèche praticable : des échelles furent transportées à une tranchée voisine de l'une des tours du rempart du Nord. Le lendemain, au soleil levant, une décharge simultanée de trois mortiers donna le signal, et l'armée se mit en mouvement au son des trompettes.

D'après les dispositions ordonnées par le Général en chef, trois bataillons du 2ᵉ régiment occupèrent chacun le front de l'une des trois brèches de Kapou-Bourdjou, Nebi-Salyh et Zavié au rempart de l'Est : un bataillon du 10ᵉ était déjà prêt à escalader la tour de Bourdji-Kerim, à l'extrémité ouest du rempart du Nord. Kutchuk-Ibrahim-Pacha, chargé de diriger l'attaque de la brèche de

Kapou-Bourdjou, eut pour réserve le 4e bataillon du 2e. Ibrahim, avec deux bataillons, l'un du 10e et l'autre du 5e, se porta à la batterie en arrière des troupes qui devaient marcher à la brèche de Zavié.

L'attaque s'engagea à la tour de Kerim. Les échelles furent courageusement dressées par les assiégeans sous les boulets et la mitraille : mais il fallut renoncer à une tentative qui coûtait beaucoup de monde, et dont on ne s'était promis d'autre succès qu'une diversion aux forces de l'ennemi. Peu après le début de cette fausse attaque, l'assaut fut donné aux trois brèches. Le bataillon du 2e prit position à Zavié, vers l'angle que le rempart de l'Est forme avec le rempart du Nord, commença son feu et s'empara d'un retranchement. Un bataillon du 5e enleva aisément la brèche centrale de Nebi-Salyh, et s'y établit. Ce fut avec une égale facilité qu'un bataillon du 2e escalada le rempart à Kapou-Bourdjou, au point où il se rapproche du rivage. A cinq heures du matin, les troupes égyptiennes couronnaient le parapet et y avaient arboré leurs drapeaux.

L'ennemi ne tarda pas à prendre l'offensive. Il attaque si vivement les Égyptiens à Kapou-

Bourdjou qu'il les oblige à reculer : pour les soutenir, Kutchuk-Ibrahim faisait avancer le 4e bataillon de leur régiment, lorsque trois mines, disposées sous cette tour, éclatent; les Égyptiens perdent le terrain qu'ils avaient déjà regagné, et reculent une seconde fois. Tout à coup l'ennemi semble céder pour se porter sur un autre point. Excitées par leurs officiers, les troupes arabes s'élancent de nouveau, s'emparent de la tour et s'étendent sur leur droite : là elles élèvent à la hâte un retranchement et y établissent une pièce, prise à la tour, qu'elles pointent sur l'intérieur de la place. L'ordre était de ne point bouger du retranchement : on avait appris, par des déserteurs de la veille, que d'autres mines avaient été pratiquées dans cette partie du rempart et même dans le khan voisin. Une heure s'écoule sans que ce poste soit inquiété par l'ennemi.

On se battait alors avec acharnement à Zavié. Une fois maîtres de cette brèche, les Égyptiens, renforcés par le bataillon du 5e qui occupait Nebi-Salyh, avaient poussé sur le rempart du Nord vers une poterne voisine de la tour du Khazneh. Abdallah, à la tête d'une nombreuse escorte, était sorti de la tour et était tombé sur les Égyptiens. En ce moment,

tout l'effort de la garnison se concentre à ce point. Les assiégeans sont culbutés au delà du fossé, et, sous le feu des pièces du rempart, ils rétrogradent jusqu'à la plus voisine de leurs batteries. L'ennemi fait une sortie, complète leur déroute, les bloque dans l'un de leurs ouvrages, et n'est arrêté que par la tranchée. Animé par ce succès, il court alors, en partie, aux Égyptiens tranquillement retranchés sur le rempart à Kapou-Bourdjou : à trois reprises, dans l'intervalle d'une heure et demie, il les charge avec vigueur, et il est, à chaque fois, reçu avec intrépidité. Le colonel égyptien Ismayl-Bey est tué; mais l'ennemi, rebuté par une perte considérable, plie et se retire dans la seconde enceinte.

Cependant Ibrahim-Pacha, suivi de ses khawass, tentait d'arrêter le désordre qu'avait occasioné la sortie des assiégés, et de ramener au combat ses troupes que le boulet effraie et disperse. Tandis que, le sabre à la main, d'une voix ferme et d'un geste sévère, il les poussait devant lui aux bastions, elles se débandaient à droite, à gauche, et se rejetaient en arrière. Indigné, il ordonne successivement à deux de ses tchaouches d'aller se saisir du drapeau et de marcher droit au rempart, le dra-

peau à la main : deux fois le porte-drapeau refuse de le céder, et à la seconde fois il se porte lui-même en avant. Aussitôt les soldats se rallient, retrouvent leur ardeur et parviennent au pied du parapet. Là, pendant quelques instans, la lutte prend pour armes les débris mêmes de la muraille; enfin, les assiégeans atteignent derechef le parapet. Les assiégés, de leur côté, plantent leur enseigne devant Guidich-Bourdji, petite tour sise entre la tour du Khazneh et la brèche de Zavié. C'est de là qu'ils chassent et repoussent jusqu'à Zavié les Égyptiens. Devant ce mouvement impétueux, les uns redescendent précipitamment dans le fossé et reculent au delà même de la brèche; les autres, soutenus par la réserve qui prend part à l'action, s'y maintiennent par un feu roulant de mousqueterie, et obligent à leur tour l'ennemi à rétrograder. Une dernière fois, l'ennemi, avec un courage désespéré, revient à la charge et sème de nouveau le trouble dans les rangs des Égyptiens avant de leur céder le terrain jusqu'à la petite tour. Un bataillon du 10ᵉ, qui s'est élancé à sa poursuite, parvenu auprès de cette tour, y construit un retranchement par l'ordre d'Ibrahim, et garde cette position. La fusillade

continue encore quelque temps, encouragée par la présence d'Akhmet-Bey, colonel du 5e de cavalerie. Quelques soldats de son régiment, s'élançant à toute bride sur le rempart, rejoignent le 10e ou se jettent dans la ville. Bientôt le feu cesse des deux côtés. Les assiégés se replient sur la tour du Khazneh, celle de Kerim, et le palais en ruines d'Abdallah. La garnison refuse de se battre davantage.

Pendant cette suspension de l'affaire la plus chaude de la journée, Ibrahim, vers cinq heures du soir, fait escalader le rempart, entre Kapou-Bourdjou et la tour anglaise, par un bataillon du 10e qui réussit avec quelque perte à s'en emparer, et se loge ensuite dans le khan le plus rapproché, khan-djenéïn. Les assiégeans étaient décidément maîtres des points les plus importans des remparts faisant face à la terre.

A peine les Égyptiens eurent-ils pénétré daus l'enceinte de la place, une députation des principaux habitans sortit pour recommander la ville à la générosité du vainqueur; le vainqueur fit grâce et défendit sévèrement le pillage à ses troupes. Plus tard, une seconde députation, composée de quelques chefs de canonniers, du muphti d'Acre et de l'imam

d'Abdallah, quitta le lieu de refuge des assiégés et vint implorer la clémence du Généralissime en faveur du Pacha et de la garnison. Ibrahim garantit à tous ceux qui en avaient fait partie leurs personnes et leurs biens; leurs armes leur furent même laissées; il n'accorda au Pacha que la vie. En signe de merci, il lui fit porter le mouchoir blanc, et dépêcha près de lui le général de brigade Sélim-Bey. Abdallah se laissa tirer de la retraite où il attendait, dans une anxiété pénible, son arrêt: escorté par Sélim-Bey et accompagné de son intrépide Kiahya, il se rendit à minuit auprès d'Ibrahim. Ibrahim le reçut avec les honneurs dus à un vizir et les égards dus au malheur: mais, selon les conditions du pardon accordé, il lui demanda compte de son trésor; on sait qu'en Orient la défaite entraîne la confiscation. Le vaincu justifia que son trésor était vide: six mois de siége, la solde de sept cent cinquante piastres par mois à chacun de ses braves, les dons fréquens que méritait leur zèle ou qu'arrachaient leurs menaçantes importunités l'avaient entièrement épuisé. C'était là sans doute ce qu'avait prévu M. Catafago, dont Abdallah avait été abandonné au commencement du siége, et qu'il retrouva sous la tente

d'Ibrahim. « Voilà votre ami, dit le Généra-
» lissime au Pacha, en lui montrant M. Cata-
» fago; voyez comme vous aviez bien placé
» votre confiance! » Après une entrevue d'une demi-heure, Ibrahim et Abdallah, suivis du Kiahya, montèrent à cheval et allèrent passer le reste de la nuit à l'ancienne maison de plaisance du pacha d'Acre.

Cependant, malgré l'assurance donnée par le vainqueur que la ville serait respectée, malgré les instructions sévères transmises à tous les chefs de corps, il fut impossible de détourner du pillage les Égyptiens que tentait trop fortement une ville à leur discrétion, et qu'avait d'ailleurs irrités une longue résistance. Depuis minuit jusqu'au matin ils pillèrent; l'ordre ne se rétablit que le lendemain. Ibrahim autorisa les propriétaires des objets enlevés à les reprendre partout où ils les retrouveraient, et il s'efforça même de leur faire restituer tout ce qui put être arraché aux soldats. Mais ceux-ci se hâtèrent de trafiquer de leur butin qu'ils donnèrent à bas prix. C'est en ce moment que M. Catafago reparut dans Acre; comme il en avait exploité la prospérité, il voulut en mettre à profit la ruine. On le vit, avec sa robe longue à l'arabe et son

chapeau à trois cornes, emblème de ses fonctions consulaires, signaler son ardeur de brocanteur levantin dans cet encan soldatesque et s'approprier, à bon compte, la part la plus précieuse des dépouilles de l'ennemi et de son patron peut-être.

L'armée trouva dans les arsenaux beaucoup de munitions en poudre, bombes, boulets, pièces d'artillerie, dont une grande partie fut plus tard expédiée sur les principales places de la côte. Les magasins regorgeaient d'approvisionnemens en blé, orge, riz, haricots, lentilles, etc., suffisans pour deux années; la viande seule avait été rare vers la fin du siége.

Enfin, le 29-30 du mois, Abdallah fut embarqué à Kaïfa sur la goëlette de guerre El-Châbhaz-Djihâd, et partit pour l'Égypte. En mettant à la voile, il put jeter un dernier regard sur Acre, cette place la plus forte de l'Orient, il y a douze années, lorsqu'il en prenait le gouvernement avec tant d'orgueil, et qu'aujourd'hui il laissait aux mains d'un vainqueur, ruinée, foudroyée et encore fumante. Du côté de la terre, les remparts et les tours étaient démantelés, et tout le sol voisin avait été labouré et rompu par le jeu des mines. Des membres de morts, mal enfouis sous le

sable, ajoutaient au spectacle hideux du sol des exhalaisons pestilentielles. Du côté de la mer même, des lambeaux de murailles s'étaient écroulés dans le port. Son palais avait été écrasé par les bombes; les minarets étaient abattus, le dôme de la belle mosquée de Djezzar avait été percé à jour. Mais Abdallah n'était occupé que du sort qui l'attendait à Alexandrie : le souvenir de ses perfides machinations contre Méhémed-Ali et la prise de sa ville en avaient révélé de nouvelles preuves, lui faisaient redouter les funestes représailles du poison. C'était à Khourchid-Bey qu'il appartenait de dire noblement adieu à cette place à laquelle sa vie entière avait été liée, pour laquelle il avait combattu contre les Français sous Djezzar, et qu'il venait de défendre héroïquement contre les Égyptiens. Acre, depuis sa restauration, avait été assiégée cinq fois, comme si la destinée de cette ville eût été un long siége. Les Égyptiens y avaient lancé, de leurs batteries de terre, cinquante mille bombes et obus, cent quatre-vingt mille boulets, et de leur escadre, vingt-trois mille boulets, et trois cents fusées à la Congrève.

Cette place coûta aux Égyptiens, pendant six mois de résistance, quatre mille hommes,

morts ou blessés, dans lesquels il faut compter les quatorze cent vingt-neuf blessés et les cinq cent douze morts du dernier assaut. Parmi ces morts on cite, avec le colonel Ismayl-Bey, Rochmann, ex-brigadier dans les Mamlouks de la garde impériale, attaché comme instructeur au Général en chef, sous le nom d'Ibrahim-Aga. Ce représentant obscur des souvenirs de Napoléon et de l'Égypte tomba percé de balles en entrant dans la ville après sa prise. A ces pertes, il faut ajouter celle de près de deux mille hommes qu'enlevèrent les fièvres postérieures à l'occupation de la place. Cette mortalité paraît avoir été occasionée, en partie, par l'infection provenant de sept à huit mille chameaux qui avaient péri faute de soins, et qu'on s'était contenté de jeter dans un fossé. Quant aux assiégés, leur perte en hommes tués fut bien inférieure ; malgré six mois de résistance et la désertion, le lendemain de la prise, la garnison n'était réduite que d'un millier d'hommes.

Déjà la prise d'Acre était connue en Égypte. A la contrainte et à l'incertitude qui avaient régné durant les lenteurs du siége succédèrent l'enthousiasme et l'allégresse : la fortune de Méhémed-Ali semblait remise à flot. Parmi

les Francs même, les vœux inspirés par l'admiration du génie du Vice-roi ou par la solidarité des intérêts commerciaux étaient trop pleinement exaucés pour que la colonie européenne d'Alexandrie ne fût pas en fête de cet évènement ; à cette occasion, par ordre de Méhémed-Ali, tous les Turcs ou Arabes, incarcérés à la citadelle du Caire, à l'arsenal, à Sennâr et à Aboukir, reçurent leur grâce et la liberté. Mais, chaque jour, un prisonnier plus important était attendu.

Le 3-2 Moharrem-Juin, après l'Asr (1), un bâtiment égyptien s'approcha des passes de la rade : à ses signaux et à ses coups de canon, on présuma qu'il portait un personnage de rang, et le bruit se répandit que c'était Abdallah. Méhémed-Ali était à l'arsenal : c'est au centre de cette vaste organisation de travaux qu'il se plaît à résider une partie du jour et à expédier ses affaires commerciales, administratives, diplomatiques. De l'arsenal une chaloupe fut expédiée en reconnaissance ; cependant le Vice-roi se montrait choqué que le capitaine du bâtiment eût méconnu le respect dû à l'infortune au point de célébrer, par le feu de

(1) Trois heures après midi.

ses batteries, l'arrivée du prisonnier qu'il avait à son bord même. Informé, par le retour de la chaloupe, que c'était Abdallah, il se hâta d'envoyer au devant de lui son canot et quelques uns de ses officiers pour le rassurer sur l'accueil qui lui était réservé. Pour lui, il se rendit à son palais voisin de l'arsenal, entra avec sa suite dans la salle d'audience, et prit sa place accoutumée à un angle du divan, entre deux fenêtres qui laissent à découvert le spectacle de la mer et des deux ports d'Alexandrie. Il y resta quelque temps silencieux. Sous son large turban blanc, son visage, dont tant de préoccupations de périls et d'affaires n'ont point altéré la physionomie gaie et ouverte, devint grave : son œil, toujours plein du feu de la jeunesse, s'abaissa sur sa barbe blanche, que sa main caressait avec lenteur. Méhémed-Ali prononçait en lui-même sur l'ennemi que sa fortune lui amenait à ses pieds du fond d'une citadelle inexpugnable. Enfin il dit : « On m'a » rapporté qu'Abdallah-Pacha était inquiet ; je » veux le rassurer. Pour cette fois seulement » il sera fait infraction à la rigueur de la qua- » rantaine, et je ne veux admettre en libre » pratique mon hôte qu'afin de le tranquil- » liser. »

Au coucher du soleil, Abdallah mit pied à terre, accompagné de son Kiahya. La forteresse le salua à son débarquement. Plusieurs des principaux officiers de Méhémed-Ali, qui l'attendaient à l'échelle de la marine, le complimentèrent et formèrent, avec une foule de curieux, un cortége au milieu duquel il marcha à pas lents vers le palais. Son costume était presqu'à l'européenne, selon l'usage adopté à Constantinople : vêtu d'une redingote de drap bleu, il avait la tête couverte d'un schall de cachemire négligemment roulé en turban. Son front se relevait par intervalles; mais, malgré la fierté de son expression et la vivacité de son regard, l'inquiétude se trahissait sur son visage abattu. Arrivé au palais, à travers le salon rempli de spectateurs et magnifiquement illuminé, il approcha du seuil de la salle d'audience. A sa vue, Méhémed-Ali se leva sur le divan, et accueillit son hôte par l'un de ces sourires gracieux qui épanouissent avec tant de charme sa mâle physionomie. Encouragé à s'approcher, Abdallah se précipita aux pieds du Vice-roi et baisa le bord de sa longue robe. « Que le pardon qui me viendra de vous, dit-il de sa voix rauque tout » émue, soit d'un monarque et non d'un

» vizir! » Le Vice-roi lui tendit la main et l'invita à prendre place à ses côtés. Trois fois il lui répéta le *bouiouroun* (1) avant qu'Abdallah consentît à s'asseoir sur ses genoux en face de lui. Il fit pareillement asseoir le Kiahya, et leur fit offrir à tous deux le café, à Abdallah la pipe. Par un langage plein d'aménité et de douceur, il ne cessa de le rassurer, lui déclarant qu'il oubliait le passé et voulait à l'avenir le traiter comme un fils. Le présent de deux riches tabatières et un sabre monté en or scellèrent les paroles de paix de Méhémed-Ali. Après une audience secrète d'une demi-heure, Abdallah, entièrement tranquillisé, se retira pour se rendre à un palais voisin qui lui avait été destiné. Il trouva, préparé pour l'y conduire, le cheval du Vice-roi, baisa la selle, et se dirigea vers son sérail, escorté de plusieurs officiers à pied et d'une garde d'honneur. D'Alexandrie, Abdallah remonta au Caire où il habita la résidence qui lui avait été préparée dans l'île de Roudah : ses bijoux, le seul de ses trésors qu'il eût sauvé, lui furent laissés, et sa famille vint le rejoindre dans sa captivité. Khourchid-Bey passa au

(1) Formule générale d'invitation.

service de Méhémed-Ali qui avait apprécié ses talens et sa bravoure.

Telle fut la dernière scène du premier acte de ce drame qui commença à Acre et finit à Konieh en passant par Homs et Beylan.

CHAPITRE TROISIÈME.

HOMS ET BEYLAN.

I. Départ du camp d'Acre. — Occupation de Damas par Ibrahim-Lady Stanhope. — Entrée de l'armée impériale en Syrie. — Méhémet-Pacha à Antioche. — Husseïn à Alexandrette. — II. Marche des Turcs sur Hamah et Homs. — Jonction des troupes égyptiennes à Kousseïr. — Bataille de Homs. — III. Déroute des Turcs. — Husseïn à Djesser-el-Hadid. — Ibrahim à Alep. — Retraite des Turcs sur Beylan. — Bataille. — Évacuation de la Syrie par l'armée impériale.

I.

Un long siége avait aguerri les Égyptiens; la prise d'une place, devant laquelle Bonaparte se retira, exaltait leur confiance dans la fortune de leurs chefs et doublait leur courage; enfin, le retentissement de la chute d'Acre leur aplanissait les voies de la Syrie.

Tels étaient pour Méhémet-Ali les fruits de son premier triomphe; mais à Abdallah succédait Husseïn, et à la résistance d'une forteresse le déploiement d'une armée. Entre le Feld-maréchal et Ibrahim la question restait entière; la possession du champ de bataille devait être le prix de la victoire.

Avant de disputer le pays aux forces impériales qui franchissaient à peine le Taurus, il était urgent d'en mettre la partie occupée en état de défense et sur le pied de l'administration nouvelle. Les fortifications d'Acre, sous la direction de l'ingénieur Romélie, commencèrent à se relever d'après un meilleur plan : trois batteries de côte, de six pièces chacune, furent établies à Kaïfa, et divers points du littoral participèrent à la distribution du matériel trouvé dans les arsenaux d'Abdallah. Grâce à l'influence de l'Émir-Beschir, le régime de l'Égypte poursuivit paisiblement son installation dans la Montagne. Quant à l'armée, elle reçut des renforts de munitions et d'hommes; entre autres, deux mille Bédouins qui, moyennant une avance de cinq cents piastres (125 fr.) par homme, avaient pourvu à leur équipement complet, y compris le cheval. Ces dispositions réglées, le

Général en chef laissa, devant Acre, le 10e régiment d'infanterie avec quelques cavaliers, et nomma à la lieutenance du *Camp victorieux* son Divan-effendi : il confia à M. Hanna Bahri, Arménien intelligent et dévoué à sa personne, la gestion des affaires civiles et commerciales; ensuite il partit pour Damas le 9 Juin ou 10 Moharrem 1248. Avec l'année nouvelle s'ouvrait pour l'expédition de Syrie une nouvelle campagne (1).

L'armée se développait. Tandis que le centre, commandé par Abbas-Pacha, se maintenait à Bâlbek, et qu'à Tripoli l'aile gauche, sous les ordres de Hassan-bey-Monasterli, recevait l'avis de préparer son mouvement, à la tête de l'aile droite, Ibrahim allait prendre position à Damas. Acre prise, Damas devait céder. Il jugea que la Ville Sainte s'était ouverte du coup qui avait forcé la citadelle : avant son départ, il écrivit à Ali-Pacha qu'au lieu de compromettre, par une tentative inutile de résistance, la cité religieuse dont il était le gouverneur, il serait sage de l'évacuer

(1) D'après les observations d'une note précédente, on ne s'étonnera point que la nouvelle année musulmane, 1248, commence vers la moitié de 1832. Moharrem est le premier mois de l'année.

et de se retirer sur Homs. Vingt-quatre pièces d'artillerie et à peu près dix-huit mille hommes, dont neuf mille de troupes régulières et neuf mille de Druses, de Bédouins égyptiens et d'Anézés, composaient le corps d'attaque.

Les Anézés, dont le Généralissime avait désiré s'assurer la soumission et le concours, sont la tribu arabe dominante dans le voisinage de la Syrie. L'hiver, ils habitent généralement le désert à l'est de Hamah ou la plaine entre le Haouran et Hit sur l'Euphrate : il leur arrive aussi de camper, au delà de ce fleuve, dans l'Irak-Araby et près de Bagdad. Dès le printemps, depuis les environs d'Alep jusqu'à huit journées au sud de Damas, ils forment une ligne de campemens mobiles, employant l'été à chercher de l'eau et des pâturages, et faisant, en automne, leurs provisions de blé et d'orge, jusqu'à ce que les premières pluies les renvoient au désert. Ils lèvent un tribut annuel sur la plupart des villages des limites orientales de la province. C'est même près et parmi les villages du Haouran qu'ils dressent principalement leurs tentes durant leur visite à la Syrie, tandis que plus au Nord, vers Homs et Hamah, ils se tiennent à quelque distance des lieux ha-

bités. Quoique les Anézés eussent embrassé la foi des Wehabites, ils trouvaient trop d'avantages à la conduite des caravanes pour ne pas conserver de bonnes relations avec les gouverneurs turcs; de leur côté, les gouverneurs ménageaient cette puissance nomade, formée de quatre tribus considérables. C'était à leurs deux principaux cheïkhs, Nemr-Ben-Doukhi et Husseïn-Al-Douekhi, qu'Ibrahim voulait confier le transport de ses munitions et de ses vivres déjà parvenus, ainsi que l'artillerie, à Tabarieh; mais les deux Cheïkhs, conciliant la prudence avec leurs protestations de dévouement, ne consentirent à s'en charger qu'à partir de la rive gauche du Jourdain.

D'Acre à Damas, la route est de cinq journées ou de trente-cinq heures; elle passe par Ramé, Djesser (banat)-el-Yacoub, Khanatir et Saâsa. Le jour de son départ, il coucha à Ramé; le lendemain, il traversa le Jourdain, entre les lacs de Houlé et de Tabarieh, à Djesser (banat)-el-Yacoub, ou au Pont (des filles) de Jacob. Selon les traditions, c'est en ce lieu même que le Patriarche, fuyant la vengeance d'Ésaü et revenant de la Mésopotamie, passa et repassa le fleuve. Selon l'his-

toire, deux des rois chrétiens de Jérusalem et les deux grands princes sarrasins, leurs adversaires, se disputèrent ce pont : plus récemment, Murat y mit en déroute l'arrière-garde de la nombreuse armée turque que devait dissiper la bataille du Mont-Thabor. Près de ce pont, enrichi de tant de souvenirs, remarquable d'ailleurs par l'élégance de ses trois arches en ogive, le nouveau conquérant de la Syrie fit une halte d'un jour, à la limite même des pachaliks d'Acre et de Damas dont les gouverneurs y prélevaient chacun un péage. Des bords du fleuve, il s'éleva ensuite, par une montée roide, vers une plaine nue, où est situé Khanatir, et il atteignit, au pied d'une hauteur, le village de Saâsa. Durant ces deux étapes, le terrain est de plus en plus aride et le chemin âpre; ce triste plateau, que borde au Nord une des cimes de l'Anti-Liban, est partout semé de pierres volcaniques qui retracent, par leur abondance et leur désordre, l'image des antiques révolutions de cette terre. Mais, après le trajet dans ces lieux désolés, on descend peu à peu vers une plaine immense, féconde, riante, que les Orientaux ne se lassent point de comparer au paradis terrestre.

Déjà l'on approchait de Damas : Ibrahim, laissant le commandement à Kutchuk-Ibrahim-Pacha, marchait à une assez grande distance en avant de la tête de colonne, suivi de quelques officiers seulement. Fatigué de l'ardeur du soleil, il entra dans l'un de ces jardins qui font à la cité une fraiche et magnifique enceinte. Ce fut là qu'au bout d'une heure une reconnaissance de l'armée égyptienne trouva le Général en chef paisiblement endormi presque aux portes de la ville que les Turcs s'apprêtaient à lui disputer : nouvel exemple de la témérité de son courage! Le soir, l'armée coucha à Awadié, village distant d'une lieue et demie de Damas.

A la réception de la lettre d'Ibrahim, Ali avait tenu conseil avec les ulémas, les fonctionnaires de la Porte et les ayans de Damas : l'avis de ne céder qu'après avoir épuisé tous les moyens de conserver la ville au Sultan prévalut, ou du moins il parut convenable de ne la rendre qu'après un simulacre de résistance. Le peuple, fatigué du régime turc, n'était point disposé à le maintenir au prix d'un siége, et les trente mille soldats que le Pacha comptait lever parmi les Damasquins, propres seulement à se défendre derrière leurs

murailles, n'auraient jamais pu tenir en ligne contre les forces disciplinées de l'Égypte. D'ailleurs Damas, l'année précédente, avait expulsé et tué un gouverneur : dans la crainte d'être punie, elle avait ensuite retenu en ôtage son successeur, et par là avait aussi contribué à empêcher le départ de la caravane. Il lui tardait de s'assurer l'impunité, en s'affranchissant de la domination de Constantinople, sauf à remuer encore contre la domination nouvelle.

Vers trois heures du matin, à la gauche du village d'Awadié, se présentèrent huit cents hommes de cavalerie, et à la droite une troupe d'infanterie composée de recrues fournies par les habitans. Ibrahim fit disperser cette cavalerie par ses escadrons irréguliers et ses Bédouins : pour mettre en fuite cette infanterie, le premier feu d'un bataillon suffit. Après cette démonstration, Ali-Pacha crut avoir assez fait : accompagné des autorités turques, escorté d'environ quinze cents cavaliers et de cinq cents hommes de levées, il partit sans être poursuivi, et se dirigea, par Salahieh, sur Homs. Le même jour, 16-15 Moharrem-Juin, les Damasquins offrirent leur soumission au Généralissime, implorèrent le pardon de leur résistance, et le prièrent de prendre posses-

sion de leur ville. Ce fut le lendemain qu'il s'avança vers Damas, tandis que l'Émir-Beschir s'en rapprochait par un autre côté : il fit camper aux portes, dans la plaine de Kouch-Meidan, les cinq mille Druses de l'Émir et ses régimens de cavalerie; ensuite, au milieu des principaux habitans qui étaient venus lui rendre hommage, il fit son entrée. Par son ordre, Kutchuk-Ibrahim caserna l'artillerie, le 8e régiment de cavalerie, le 2e d'infanterie et un bataillon du 5e dans la ville et dans la citadelle. Tandis que le Général en chef terminait avec circonspection la conquête pacifique de Damas, le pavillon de Méhémed-Ali était, pour la première fois, arboré sur les remparts d'Acre.

Fermée d'une muraille mal entretenue et défendue seulement par une petite citadelle carrée, Damas n'offrait point l'avantage d'une position militaire. C'était à son rang dans la hiérarchie religieuse et politique des cités de l'Empire qu'était proportionnée l'importance de son occupation. Premier siége de la puissance des Khalifes, boulevart de l'Islamisme durant l'invasion chrétienne des Croisades, capitale de la Syrie, dont elle porte le nom, El-Châm ou Damas était le chef-lieu du

gouvernement des Sultans et le lien de Constantinople avec la Mekke. En se livrant à Méhémed-Ali avec l'espoir d'une administration plus douce que celle de ses pachas, elle donnait un exemple funeste pour l'autorité impériale en Syrie, et l'influence de son exemple devait s'accroître de toute sa célébrité. Nulle ville n'est plus renommée en Orient. Les vrais Croyans de l'Asie et de l'Europe ont salué, dans cette station de leur pieuse caravane, la porte même de la Kéabé. Ses environs, ravissante oasis entre le désert et la montagne, forêt de jardins au milieu de laquelle s'élève un groupe étincelant de dômes, de minarets et de tours, terre de verdure, de fleurs et de fruits délicieux, arrosée par les sept canaux du Barrady qui distribuent leurs eaux dans chaque quartier et dans chaque maison, ont souri à tous les yeux et laissé sous tous les regards une image enchantée. Les maisons, construites de pierres et de briques que masque un enduit grisâtre, ne répondent point, par leur apparence, aux séduisantes impressions nées de l'ensemble du spectacle : mais, comme les voiles qui recouvrent les femmes, leurs sombres murailles recèlent des mystères de magnificence et de grace;

c'est pour l'intérieur et non pour l'extérieur que l'Orient arrange sa vie. Toutefois, le luxe public s'y déploie dans la somptuosité des mosquées entre lesquelles on remarque l'ancienne église byzantine de Saint-Jean, dans la multitude et l'élégance des bains, des cafés, des bazars, et surtout dans le vaste khan d'Assad à la merveilleuse coupole. Enfin, à l'étendue de ses relations commerciales Damas unit l'active industrie de ses manufactures, et c'est à ces deux sources qu'elle puise son opulence. Sa population est de cent cinquante mille ames, et, à l'exception de dix mille Chrétiens et Juifs, elle est entièrement musulmane. Son fanatisme n'est pas moins connu que son humeur séditieuse, et l'histoire de la Ville Sainte sous le règne de la conquête ottomane semble avoir été celle d'une municipalité démocratique et religieuse, souvent terrible aux vizirs de la Sublime-Porte.

Acre, l'Émir-Beschir, Damas remettaient aux mains d'Ibrahim la Syrie maritime, montagnarde, commerçante. Néanmoins, en enlevant Damas à l'autorité d'un pacha de Constantinople, le Généralissime ne prétendit point s'attaquer à la suzeraineté du Sultan. Il est d'usage que, dans la prière publique du ven-

dredi, la profession de foi ou *Khoutbé*, qui succède au *Namaz*, se termine par une invocation en faveur du monarque; un changement de nom au Khoutbé constate officiellement un avènement, une usurpation, une restauration. Un Imam vint demander au nouveau maître de la ville pour qui l'on devait prier le vendredi : « On n'a pas deux « souverains, » répondit Ibrahim, et deux cents coups de bâton punirent l'Imam de l'outrage ou de la maladresse de son doute sur la fidélité du Généralissime au Grand-Seigneur.

Damas devint le siége du gouvernement de Méhémed-Ali en Syrie, et l'administration y fut organisée sur le modèle de celle du Caire. Ce fut sans éprouver de résistance, quoiqu'un léger mouvement de trouble, promptement réprimé, coutât aux Égyptiens douze de leurs soldats. Malgré le génie turbulent des habitans, Ibrahim ne craignit pas d'imposer à l'orgueil de leur zèle religieux quelques mesures que la force entre ses mains fit accepter. En instituant un conseil supérieur d'administration composé de vingt membres, il appela à en faire partie les chrétiens qui occupaient de hauts emplois; il accorda même à tout chrétien l'autorisation de traverser à cheval

les rues de la fière cité, aux portes de laquelle, si long-temps, l'infidèle dut mettre humblement pied à terre et payer un tribut de quelques paras. En un mot, la conquête égyptienne fit tout d'abord pénétrer un premier germe de tolérance dans la Ville Sainte, où la foi musulmane, sans contact avec la Chrétienté et sous le frottement continu du pélerinage de la Mekke, s'était conservée avec une âpre et altière intégrité. Le Généralissime compléta ses mesures à l'égard de Damas, en en confiant le gouvernement à Kutchuk-Ibrahim : le 2ᵉ régiment d'infanterie, le bataillon du 5ᵉ et le 8ᵉ de cavalerie, déjà installés dans la ville, furent destinés à y tenir garnison.

Vers cette époque, une correspondance eut lieu entre Ibrahim et une femme dont la célébrité orientale a eu du retentissement en Europe même, lady Esther Stanhope. Ces relations avaient commencé, de la part de la noble Anglaise, par la réclamation d'un serviteur, qui s'était enfui de son habitation et réfugié au camp de Bâlbek. Irritée de la conduite de cet homme, elle avait écrit au Général en chef de le faire punir et de le lui livrer : le Général en chef jugea que la Loi et son propre caractère ne lui permettaient d'accorder ni

l'une ni l'autre de ces satisfactions; il refusa avec politesse. Mais bientôt une inspiration plus légitime et plus généreuse dicta à lady Esther une réclamation nouvelle. Depuis la prise d'Acre, quelques familles arabes ruinées par cet évènement, et un grand nombre d'Albanais qui avaient fait partie de la garnison dépouillée par les vainqueurs, avaient cherché un asile dans la Montagne. La sibylle du désert, dont la vie se consume dans un monde surnaturel que lui font des évocations magiques, les contemplations de l'astrologie, et la rêveuse attente d'un Messie-Roi, ne resta point isolée du spectacle de douleurs qui était à ses pieds. Elle recueillit plusieurs de ces infortunés à Djioun, dans sa résidence même ou dans un village voisin, et ne s'épargna point en secours. Ses ressources étaient bornées. Alors elle s'adressa à Ibrahim, et essaya de faire valoir les droits de ces victimes de la guerre à sa pitié ou même à une sorte d'indemnisation de leurs pertes. Encore tout entier aux nécessités de la guerre, Ibrahim ne pouvait réparer les maux qu'elle avait occasionés, et lady Stanhope dut continuer seule, selon ses moyens, son œuvre de miséricorde. Elle abrita successivement de son hospitalité jus-

qu'à deux cents personnes, hommes et femmes; tant que ses mains furent pleines, elle les ouvrit sur leur misère, au prix de sa gêne personnelle, et dépensa pour eux plus de vingt-cinq mille francs. La femme venue d'Occident, que ses libéralités, son génie et sa beauté avaient déjà fait saluer du titre de reine de Palmyre et de Jérusalem par les tribus arabes de la Syrie, reçut encore les bénédictions de ces malheureux : l'enthousiasme de leur reconnaissance était accru par le caractère mystérieux de cette reine de la solitude.

Le Généralissime était encore à Damas, lorsqu'il reçut une adresse des habitans d'Alep qui, menacés de l'arrivée prochaine de Husseïn, faisaient d'avance leur soumission au gouvernement de Méhémed-Ali. Tout l'appelait en avant. Mais, malgré son impatience, il dut retarder son départ, soit afin de mieux affermir l'autorité nouvelle dans la ville, soit à cause du bruit répandu que le Choléra et une maladie pestilentielle régnaient à Homs et à Hamah. C'est par ces deux points que la route de Damas remonte à Alep et à Antioche.

Cependant l'armée impériale, dans la première moitié de Zil-hidgé-Mai, s'était concentrée à Konieh, sous les ordres du Feld-maré-

chal. Les forces destinées à l'expédition s'élevaient, corps d'artillerie et du génie compris, à soixante mille hommes, dont quarante-cinq mille de troupes régulières : l'artillerie comptait cent soixante pièces. Chaque corps était accompagné de ses batteries et caissons de munitions, ainsi que d'une compagnie d'ouvriers. C'était également sur le pied européen que l'intendance, le trésor et les différens services avaient été organisés. Une autre innovation, émanée du Sultan lui-même, était l'institution d'un conseil de guerre, qui enlevait au général en chef le droit de disposer arbitrairement du grade, des décorations, de la vie des militaires, et leur garantissait la protection d'une justice régulière. On ne peut nier que la création de ces troupes fît honneur à la persévérance du Sultan et à l'activité du Séraskier-Pacha. Belles, nombreuses, braves, elles se croyaient certaines de battre des Arabes, fussent-ils commandés par Ibrahim. Le vieil orgueil de la conquête ne voyait dans des régimens égyptiens que des bandes d'esclaves, qui fuiraient aux premiers coups de leurs maîtres. Enfin, des officiers européens faisaient partie de l'expédition en qualité d'instructeurs, et, parmi eux, il s'en trouvait

quelques uns dont les conseils pouvaient être utilement réclamés pour la direction des opérations militaires.

Un général manquait à cette armée. Pour créer des troupes à l'européenne, la Porte avait usé de toute sa force contre les préjugés nationaux, de toute sa vigueur contre les résistances à sa volonté; et, cela fait, elle avait confié sa milice nouvelle, formée au prix de tant de sacrifices, à un homme que lui désignaient des services éclatans, mais que toutes ses habitudes rendaient antipathique à cette organisation. Husseïn n'était pas autre chose que le Janissariat encore vivant, à la tête du Nizam. Quoiqu'il respectât, comme un acte de son maître, l'introduction du nouveau régime militaire, étranger à toute idée de guerre régularisée, il ne se fatigua point à essayer de diriger une machine compliquée, qu'en secret, peut-être, il dédaignait comme aussi inutile au succès que gênante pour son incapacité. Là n'était pas encore tout le mal. Malgré l'autorité extraordinaire dont il était revêtu, il était écrasé par une influence supérieure. Le Séraskier ne pardonnait à aucune rivalité, et Husseïn était hors d'état de soutenir la lutte. Il lui arriva, en qualité de Ser-

choses que l'un des instructeurs fut autorisé par le Feld-maréchal lui-même à quitter un poste où il s'était promptement convaincu de son impuissance à réformer les désordres du service et les dilapidations qui compromettaient l'avenir de la campagne. Fermant les yeux et lâchant la main avec une extraordinaire incurie, le Serdari-ekrem y joignit une lenteur aussi extraordinaire dans les circonstances où se trouvait l'Empire. Après avoir employé six semaines aux préparatifs de son départ de Constantinople, il en consuma trois autres à Konieh, dans l'inaction. Enchaînement de fautes qu'expliquent à la fois la situation morale de Husseïn et la maladie invétérée qui altérait son énergie, maladie dont l'origine est cependant plus vulgairement attribuée au Nouveau-Monde qu'à l'Ancien !

Enfin une partie de l'armée s'ébranla et se dirigea vers le Taurus ; Méhémet-Pacha présidait à ce mouvement. Lorsqu'il fut parvenu aux Pyles de Cilicie, un instructeur lui demanda s'il avait fait reconnaître ce point, et ajouta qu'il faudrait y mettre un détachement pour observer. « Depuis dix ans, » répliqua Méhémet, « le Grand-Seigneur paie deux cents hommes pour cela ; on ne doit rien igno-

rer. » — « Il faudrait, » continua l'instructeur, « envoyer des troupes garder les défilés de Selefkeh et de Caraman, en cas de débarquement. » — « Les Égyptiens ne débarqueront pas. » Dominé par une imperturbable confiance, le jeune général ne daignait s'arrêter à aucune des précautions militaires usitées. Le lendemain de son arrivée à Adana, il permit à l'officier européen d'aller en reconnaissance à Tarsous. C'était le 10-9 Moharrem-Juin, le jour même du départ d'Ibrahim pour Damas, et l'armée impériale n'était pas encore informée de la prise d'Acre : de Tarsous, l'instructeur en rapporta la nouvelle. Convaincu de la nécessité urgente de marcher sur Antioche, Méhémet en fit demander l'autorisation au Feld-maréchal et la reçut par le retour du Tartare. Husseïn lui-même accourut à Adana. Par une mesure que légitimait l'étendue de ses pouvoirs, au gouvernement de cette ville il annexa le sandjak de Tarsous, en faveur de Sadik-Pacha qu'il chargea de la surveillance de la côte. Tandis qu'il s'arrêtait encore quinze jours à Adana, l'avant-garde, entrée en Syrie par Beylan, avait occupé Antioche.

Antioche fut jadis une cité magnifique, et

son heureuse position la réserve à un avenir aussi brillant peut-être : mais, jusqu'à ce jour, elle ne s'est pas relevée des coups dont elle fut frappée, au commencement et à la fin des Croisades, par la lourde épée de l'Occident et par le cimeterre oriental. Ce n'est qu'avec admiration que l'on parcourt la vaste enceinte qui s'étend, sur la rive gauche de l'Oronte, jusque sur une montagne dont elle renferme quatre mamelons : en face des débris imposans de ses murailles, on peut les relever de toute leur hauteur avec les tours sans nombre dont elles étaient flanquées et leurs vingt-quatre mille créneaux. Mais si ces murailles et cette enceinte donnent la mesure de la richesse et de la puissance de la cité antique, elles font ressortir la misère de la cité moderne, tristement parquée au milieu de ruines immenses. Le repos, que lui garantit la conquête ottomane, n'a même été pour elle qu'une longue léthargie. Les villes ont aussi leurs métempsychoses, et Antioche est restée comme ensevelie dans un sépulcre, tandis que sa prospérité et sa vie émigrèrent à Alep. Un amas de maisons en bois et une population de cinq mille habitans, Musulmans, Ansariés et Chrétiens, voilà aujourd'hui Antakieh. En-

core, a-t-elle éprouvé une décadence, depuis le tremblement de terre de 1822. Aux environs, des jardins, des champs cultivés, de nombreuses plantations d'oliviers et de mûriers attestent la constante fécondité d'un sol si fréquemment ravagé par la guerre ou par les convulsions d'un autre fléau.

Cette ville n'était point sans importance militaire. Par ce qui reste de ses murs, elle permettait la formation d'un camp retranché; par sa position, d'un côté elle couvre la plaine où sont situés le lac qui porte son nom et les routes d'Alep, de l'autre elle commande le cours inférieur de l'Oronte qui baigne la partie occidentale de ses remparts. L'Oronte est appelé par les Arabes El-Azi, le *Rebelle*, parce qu'il est le seul des fleuves de la Syrie qui coule du Midi au Nord. Lorsque le sultan Bibbars enleva Antioche aux Chrétiens, au milieu de la ville saccagée, il joua sur le nom de ce fleuve, en disant qu'il n'y avait plus d'autre rebelle dans le pays : les généraux du sultan Mahmoud étaient moins heureux; pour eux, il y en avait deux en Syrie, et c'était du Midi au Nord qu'ils remontaient tous deux (1).

(1) L'Oronte prend sa source dans l'Anti-Liban, passe près

L'armée impériale ne se hâtait point de marcher au devant d'Ibrahim. L'avant-garde s'arrêta huit jours à Antioche, où le Choléra sévit dans ses rangs. Néanmoins, sur le consentement du Feld-maréchal, une seconde fois sollicité, elle obtint de se porter à Hamah, mais avec ordre exprès de ne point passer outre. Pour Husseïn, il resta campé auprès d'Alexandrette; jadis ville florissante, aujourd'hui misérable bourgade d'environ deux cents habitans, Turcs, Grecs, Arméniens, Ansariés, etc., abandonnée aux exhalaisons meurtrières de ses marécages, et désertée, pour Beylan, par les agens des négocians d'Alep, telle est Skanderoun ou Alexandrette, perdue aux bords du golfe magnifique de son nom. Malgré l'insalubrité locale accrue par la chaleur de la saison, il s'obstina à y maintenir le quartier-général et y laissa décimer ses troupes. Il attendait des nouvelles de la flotte, et par la flotte, des approvisionnemens.

de Homs, à Hamah, Khaisar, Famieh, Djesser-Chogr, Antioche, et se jette dans la Méditerranée, près de Souedieh. Le nom qu'il porte dans le pays paraît très ancien, puisque nous le retrouvons hellénisé dans le nom d'*Axios* que lui donnaient les Grecs.

On sait le projet, formé par les Anglais, d'unir par un canal l'Oronte à l'Euphrate : l'exécution du projet rendrait à la Syrie une prodigieuse prospérité.

Déjà l'armée souffrait. C'était sans fruit pour elle que l'administration dévorait l'argent du trésor, affamait le pays, et exaspérait la population des campagnes par le refus de payer les fournitures, ou par la réquisition forcée des moyens de transport. Afin d'alléger pour ses sujets le fardeau des corvées, le Sultan avait affecté à leur paiement 4,000 bourses (500,000 fr.) tirées de son propre trésor : mais, remises au Séraskier pour être expédiées au Feld-maréchal, ces 4,000 bourses avaient servi à salarier le zèle de ses créatures à Constantinople. Une telle inspiration de rapacité ne s'était reproduite que trop fidèlement dans les agens du service des vivres, qui relevaient directement du Séraskier. Soit terreur de l'ombre même de ce vieillard, soit indulgence pour des scandales traditionnels dans l'Empire, Husseïn ne chercha point à défendre le bien-être de ses troupes contre d'effroyables concussions. C'était de Constantinople, et par la mer, qu'il était réduit à attendre le pain du soldat. Instruite de cet état de détresse, la Porte s'était décidée à noliser quelques bâtimens européens, pour transporter du blé sur les points importans de la côte. Malgré l'offre d'une forte prime d'assurance,

ce fut seulement après bien des hésitations que quelques navires mirent à la voile avec du grain et d'autres provisions de bouche : une fois en mer, la peur de l'escadre égyptienne les obligea à relâcher pour quelque temps dans un des ports de l'Asie-Mineure. Tout tardait, tout languissait.

Las d'attendre inutilement, le Feld-maréchal partit pour Antioche. Mais si la mauvaise administration avait amené la famine, la famine amena la révolte. Sur la route ou dans la ville même, le defterdar ou intendant général et le cadi du camp, qui voulaient faire prévaloir les rigueurs de la justice antique, furent massacrés. On publia qu'ils étaient morts des fièvres d'Adana et d'Alexandrette. A Antioche, le Choléra attendait l'armée. Tels étaient les sinistres débuts de l'expédition.

II.

D'après l'autorisation accordée par le Serdari-ekrem, Kritli-Oglou-Méhémet, pacha de Silistrie, avait marché sur Hamah, à la tête de son corps de troupes irrégulières et de la brigade de Békir-Pacha. A Djesser-Chogr, il fit

halte : cette ville (*Seleuco-belus*) est presque entièrement bâtie en amphithéâtre sur la montagne qui se termine à la rive gauche de l'Oronte, et sa population est musulmane. Là éclata une révolte des fantassins irréguliers, suite de l'animosité qui régnait entre la milice indisciplinée et le Nizam, et qui, plus tard, devait se manifester encore. La révolte apaisée, on continua la marche, et l'on prit possession de Hamah.

Hamah (*Epiphanie*) est située sur l'Oronte, à une distance à peu près égale de Damas et d'Alep. Grâce à cette situation, elle a participé à l'importance commerciale de ces deux comptoirs de la province, et la fertilité de ses campagnes a contribué à sa prospérité; autour d'elle s'étend une plaine immense, regardée comme l'un des greniers de la Syrie. La population, d'après une estimation modérée, est de vingt-cinq mille ames; les habitans sont renommés par un esprit vif et des mœurs douces. Souvent des Damasquins riches y viennent fixer leur résidence, afin de soustraire, par leur éloignement du centre du gouvernement, leurs biens et leurs personnes aux avanies des pachas de la Ville Sainte. Hamah n'a d'autre célébrité monumentale que

ses roues hydrauliques de trente-deux pieds de diamètre, qui élèvent les eaux de l'Oronte, jaillissantes de digue en digue, jusqu'aux réservoirs publics, d'où elles sont distribuées dans les différens quartiers. De nombreux jardins, que vivifient les irrigations du fleuve, embellissent les environs. Quant à ses moyens de résistance, ils ne consistent qu'en une muraille délabrée et un château en ruine.

L'ordre du Feld-maréchal était de fortifier Hamah. L'impossibilité de réparer convenablement les fortifications existantes ou d'improviser de nouveaux ouvrages de défense n'échappa point à Kritli-Oglou-Méhémet : la situation de la ville, l'étendue de son enceinte, la nature même du sol s'y opposaient. Homs parut lui offrir sous tous les rapports plus de ressources militaires, et il envoya un colonel reconnaître cette place, aux portes de laquelle le pacha d'Alep était déjà campé avec un corps d'Irréguliers, quoiqu'en force insuffisante pour tenir tête aux Égyptiens. Sur ces entrefaites, arriva Méhémet, suivi de la brigade de Skender-Pacha. Il n'apportait aucune instruction du Serdari-ekrem relative à un mouvement plus avancé : mais, dans son désir de marcher à la rencontre de l'ennemi, il at-

tendait de jour en jour des nouvelles du quartier-général avec une vive impatience.

Vers ce moment, Ibrahim quitta Damas, où il avait séjourné dix-sept jours, et l'Émir-Beschir, confiant le commandement de ses Druses à l'un de ses fils, retourna vers la Montagne. Ce fut le 3-2 Sefer-Juillet que le Généralissime partit avec le restant de ses troupes, après avoir donné l'ordre à Abbas-Pacha et à Hassan-Bey-Monasterly de venir de Bâlbek et de Tripoli le rejoindre à Kousseïr, moulin ruiné sur la rive droite de l'Oronte, à une étape de Homs. De Damas à Kousseïr, la route passe par Hadédé, Ktifeh, Nebka, Kadé et Hassié : elle laisse à Ktifeh la crête nue et aride des montagnes, et, jusqu'à Nebka, elle traverse une partie du désert avant de côtoyer la fertile vallée de l'Oronte.

Enfin, Méhémet céda à son impatience. Sa confiance dans ses talens, l'espoir d'humilier par l'éclat d'une victoire la réputation de Husseïn, l'ambition de gagner la troisième queue de pacha, tout le poussait en avant. Investi du commandement spécial des troupes régulières de ligne, il trouvait dans ses pouvoirs la justification de sa mesure. Favori du Séraskier, il se sentait à couvert sous sa pro-

tection, cédait peut-être à son inspiration ou à ses ordres même, et savait qu'à ses yeux ce serait vaincre deux fois que vaincre sans Husseïn. Triompher d'Ibrahim n'était pas beaucoup plus important que de convaincre le Serdari-ekrem d'ignorance dans l'art de la guerre et de la honte d'une stérile temporisation. Malgré son ordre formel de ne point dépasser Hamah, le mouvement sur Homs fut résolu.

Assis sur la rive droite et à près d'une demi-lieue du lit de l'Oronte, Homs (*Emèse*) touche au désert dont la terre blanchâtre vient heurter la terre rougeâtre de ses environs. Ainsi que l'indique sa population, évaluée à huit à dix mille ames, sa situation commerciale lui a moins profité qu'à Hamah : il était plus intéressant comme position militaire. Des remparts passablement conservés que baigne en partie une dérivation du fleuve, une citadelle bâtie sur un monticule au sud de la ville, armée d'artillerie et facile à réparer, des approches coupées de jardins et de canaux permettaient à des troupes de s'y retrancher. La place commande, au Sud, les routes de Damas et de Bâlbek; au Nord-ouest, la vallée de l'Oronte et la route d'Antioche;

au Nord-est, la route d'Alep. C'était sous les murs de Homs que Méhémet avait choisi son champ de bataille. Vaincue, l'armée égyptienne livrait toutes les routes de la province méridionale, et, poursuivie par les Turcs, rencontrant dans sa retraite la population soulevée de Damas ou le parti druse, elle était perdue.

Le 7-6 Sefer-Juillet, Méhémet partit, à la tête des deux brigades de Bekir et de Skender, accompagné du corps de Kritli-Oglou-Méhémet-Pacha. Tel était l'empressement du départ, qu'on leva le camp sans faire suivre immédiatement les tentes. Le jeune général semblait prendre à tâche d'apporter dans ses mouvemens autant de précipitation que le Feld-maréchal mettait dans les siens de lenteur. On ne distribua pas même aux troupes leurs rations de pain pour la route. Il est vrai que, durant leur séjour à Hamah, les distributions n'avaient lieu qu'à deux heures après midi, parce que, disait-on, les soldats aimaient le pain frais, et on ne le faisait pas la veille; à plus forte raison refusa-t-on d'en faire d'avance pour trois jours de marche. Arrivé à Rastan, situé sur la rive droite de l'Oronte, au bord d'un ravin que traverse le fleuve, on bivouaqua dans le ravin, sans que Méhémet, partisan déclaré de la stra-

tégie, songeât à prendre position sur la hauteur. La nuit, le camp fut à peine gardé, selon l'usage : aussi, les Bédouins, si adroits à se glisser en rampant parmi des tentes, venaient-ils y exercer des vols nombreux : deux d'entre eux furent pris, l'un fusillé, l'autre empalé. Rastan, village pauvre, ne pouvait fournir aux besoins d'une division, et les troupes y manquèrent de pain. Inanition et fatigue, elles étaient épuisées, lorsque, le lendemain, elles atteignirent Homs.

Déjà se dressaient autour de la ville les apprêts d'une pompeuse réception. Le Séraskier, pacha d'Alep, jaloux de s'acquitter des *ikhrams* ou félicitations d'usage envers Méhémet, le fit inviter à se rendre sous une tente magnifique élevée entre la route et le fleuve. Au même instant, un avis est secrètement transmis à Méhémet, par le drogman d'un instructeur, de ne point s'arrêter à ces honneurs inopportuns, et l'urgence de prendre position au delà de Homs lui est vivement représentée. « Au- » jourd'hui, nous ne ferons rien, » répondit le général; « l'ennemi est à dix-huit heures » d'ici. Je passerai la journée avec le pacha » d'Alep. Demain, les tentes arriveront, et il » sera temps de camper au delà de la ville. » En conséquence, il donne l'ordre à ses troupes

de bivouaquer près de l'Oronte, et en arrière de Homs : puis il se laisse complaisamment porter dans la tente de cérémonie, aux salves du canon de la citadelle qui fête son arrivée. Une partie des troupes qui, sous les murs de la ville, n'ont pas trouvé plus de pain que sur la route, se dispersent dans les bazars. Cependant les deux généraux, se repaissant d'un long échange de complimens et des longues aspirations du narghilé, satisfont paisiblement aux politesses de l'étiquette et aux douceurs du *kief*.

Tout à coup le bruit se répand qu'Ibrahim est près de Homs. Une effroyable surprise règne parmi les Turcs. D'eux-mêmes, les soldats qui erraient dans la ville courent et se jettent hors des murailles à la rencontre des Arabes. Le reste des troupes les rejoint à la hâte et en tumulte. La cavalerie prend l'avance, et, à la tête de leurs colonnes, Méhémet laissait derrière lui son infanterie. Il se ravise et comprend la nécessité de procéder avec plus de méthode : il envoie reconnaître l'ennemi et s'occupe de ranger son armée.

Après avoir, le 8-7 Sefer-Juillet, opéré sa jonction à Kousseïr avec les deux corps d'Abbas-Pacha et de Hassan-Bey, Ibrahim, durant

la nuit, avait convoqué un divan et réglé l'ordre de marche en bataille sur Homs. Le lendemain, l'armée s'avança par cinq colonnes, trois d'infanterie formant le centre, et deux de cavalerie formant les ailes droite et gauche ; deux régimens de cavalerie composaient la réserve, et à la réserve, à la gauche, à la droite, au centre, était répartie l'artillerie. A l'Asr, on était à deux heures de Homs. Sur la nouvelle, rapportée par les Bédouins, que des cavaliers turcs se montraient dans la plaine, on prit aussitôt l'ordre de bataille et l'on fit reposer les armes. Pendant ce temps, quelques hommes, par section, allèrent remplir leurs *zemzemiés* ou bidons de l'eau du fleuve dont on côtoyait la rive orientale. A peine les soldats étaient-ils rentrés dans leurs rangs, on apprit que l'armée turque tout entière était sortie de Homs et approchait. On reprend les armes et l'on se remet en marche au pas de route, tous les bataillons formés en double colonne. Déjà les Bédouins, en éclaireurs, avaient tiraillé avec les bandes ennemies, qui étaient accourues en désordre et avaient rétrogradé pour se disposer. Après mille à quinze cents pas, les Égyptiens aperçoivent l'armée turque déployée.

Pour la première fois, des troupes régulières, disciplinées à l'européenne, les unes à Constantinople, les autres au Caire, se trouvaient en présence. Les forces de Méhémed-Ali étaient de vingt-quatre bataillons, vingt-quatre escadrons, de quarante-quatre pièces, dont deux obusiers, et montaient, avec les Bédouins, à environ seize mille hommes. Les forces de Mahmoud comprenaient dix mille hommes du Nizam, un nombre à peu près égal d'Irréguliers et une quarantaine de pièces. Les Turcs avaient une évidente supériorité numérique et les pachas ne leur manquaient point. C'étaient le Pacha d'Alep, séraskier des côtes de Syrie et d'Arabie, le pacha de Césarée, le Pacha-administrateur des mines impériales à Maden, Osman-Pacha, beylerbey de Tripoli, et Ali, pacha de Damas, qui tous deux avaient à reconquérir leurs gouvernemens, Indgé-Baïraktar-Oglou-Méhémet, chef de partisans, Kritli-Oglou-Méhémet, Békir et Skender, généraux de brigade, et enfin le général de division de la ligne, Méhémet-Pacha. Les Égyptiens, moins nombreux, étaient mieux disciplinés, et à défaut d'autant de pachas à trois et deux queues, ils avaient un chef.

Tout, dans l'armée impériale, en l'absence d'une autorité ferme, n'avait été qu'incertitude et lenteur. Méhémet, auquel revenait l'honneur du commandement, était incapable de prendre de lui-même une résolution. Il discutait, laissait discuter les plans des instructeurs et les opinions de ses colonels qui, au lieu d'attendre ses ordres, lui apportaient à l'envi leurs conseils. Le temps se perdait. La reconnaissance de l'ennemi était terminée, que l'ordre de bataille était à peine ébauché. Au milieu de ces hésitations, Kritli-Oglou-Méhémet ouvre l'avis d'éviter le combat : une discussion nouvelle s'engage et sa proposition est rejetée ; la retraite même est impossible, avant d'avoir pris une attitude imposante. D'ailleurs, tant s'en faut que la confiance ait abandonné les généraux turcs ; la reconnaissance de l'armée d'Ibrahim, faite avec une présomptueuse légèreté, laisse même supposer qu'elle s'est compromise par des dispositions vicieuses, au point de devoir être dispersée par une vive attaque. Peu à peu l'ordre s'établit.

Sur une première ligne se déploient quatre régimens d'infanterie : le centre est à peu près à la route de Damas : la droite, rappro-

chée de l'Oronte, est couverte par le bras septentrional d'un canal qui se rattache au fleuve par un avant-bras méridional en formant un coude prononcé; la gauche est dans la direction du désert et d'un hameau ruiné à distance d'une demi-lieue. La seconde ligne, formée de deux régimens d'infanterie également déployés, touche sur sa droite à l'Oronte par un régiment de cavalerie qui la prolonge, enjambe la route et appuie sa gauche, au delà d'un mamelon dominant la route, à un autre régiment de cavalerie déployé. Une troisième ligne s'étend depuis le fleuve, en passant derrière le mamelon, jusqu'aux approches du hameau ruiné : excepté deux escadrons en arrière du mamelon et un régiment de cavalerie rangé en escadrons en colonne serrée sur la gauche, cette ligne se compose de corps irréguliers; néanmoins, l'artillerie en occupe la droite. Fatiguée d'un trajet dans lequel les hommes et les chevaux ont souffert, mal approvisionnée parce que les caissons sont restés en arrière, l'artillerie a refusé de passer en première ligne. Békir-Pacha sabre le commandant d'une batterie; malgré cet exemple, elle persiste dans sa lâche et audacieuse désobéissance, et vingt et une

pièces se tiennent à la réserve. Il n'y a le long des lignes que quelques pièces d'éparpillées, une par bataillon et deux par régiment de cavalerie.

L'armée égyptienne, à cheval sur la route de Damas, avait devant elle Homs, et, en avant de Homs et des jardins, les lignes turques; à droite, le désert, et sur la droite, en avant, le hameau ruiné; à gauche, le canal de l'Oronte. Elle se dessinait sur trois lignes. A la première, les 12e, 13e et 18e régimens d'infanterie continués, à leur droite et à leur gauche, par le 2e et par le 5e de chasseurs-lanciers. A la seconde, le régiment de la garde, les 5e et 11e d'infanterie, flanqués sur leur droite et sur leur gauche par le 4e et par le 7e de chasseurs. A la troisième, en réserve, le 8e d'infanterie, ayant à sa droite le 3e de chasseurs-lanciers, à sa gauche le 6e de la même arme, et, dans le double intervalle de déploiement de chacun de ces régimens, une compagnie de tirailleurs. En avant de la première ligne, trois batteries à la droite, au centre et à la gauche; entre la seconde ligne et la troisième, trois autres batteries, dont l'une, au centre, formée de douze pièces et de deux obusiers. Entre cette grosse batterie et

la réserve, les bagages; sur les flancs de la réserve, les Bédouins.

L'armée égyptienne avait été prête la première et elle commença l'attaque.

Sur l'ordre du Général en chef, les 2e, 4e et 3e régimens de cavalerie, qui tenaient la droite des trois lignes, se forment en colonnes serrées, et par un mouvement de flanc, au trot, dépassent le hameau ruiné de deux à trois mille pas, à l'effet de déborder la gauche de l'ennemi. Ayant fait front à cette distance, ils chargent la cavalerie irrégulière qui s'était étendue jusqu'à proximité du hameau, et ils se portent en échelons par la droite dans l'espace compris entre ce hameau et les jardins de Homs. Devant ce choc vigoureux, la nuée des Irréguliers se dissipe : mais le régiment de cavalerie, rangé par escadrons en colonne à la gauche de la troisième ligne turque, se déploie et fait face aux trois régimens de cavalerie égyptienne.

Pour soutenir le mouvement de ses chasseurs-lanciers, le Général en chef ordonne au régiment de la garde, droite de la seconde ligne, de prendre position un peu en avant du hameau : il le fait appuyer sur la droite d'une batterie et, sur la gauche, à quelque dis-

tance en arrière, du 12ᵉ d'infanterie, droite de la première ligne. Les deux compagnies de tirailleurs et les deux obusiers se logent dans le hameau.

Tandis que ces deux mouvemens principaux se lient sur la droite de l'armée égyptienne, le corps de bataille, toujours formé par bataillon en double colonne sur le centre, s'avance à portée de canon. Pour remplacer le 12ᵉ, qui appuie la gauche de la Garde, le 5ᵉ, centre de la seconde ligne, se rapproche par une oblique à droite de la première ligne, et la première ligne se déploie. Au même moment, sur la gauche de l'armée se prononce un autre mouvement qui attire toute l'attention des Turcs. Le 11ᵉ d'infanterie se détache de la seconde ligne, suivi d'une batterie, du 7ᵉ et du 6ᵉ de cavalerie; il franchit le canal à son coude même et se déploie, sur la rive gauche de ce canal, avec l'un de ces régimens et sa batterie. Cette rive et la rive droite de l'Oronte se garnissent de tirailleurs.

Inquiet de cette vive démonstration contre son aile droite, Méhémet s'occupe de la contenir par un changement de front qu'opèrent deux bataillons de la brigade de Békir-Pacha, et il les fait appuyer par deux pièces de canon.

Tout à coup toute la ligne des Arabes s'arrête, et en même temps s'exécute le mouvement d'ensemble de la droite égyptienne contre la gauche turque. Ibrahim préside en personne à ce mouvement décisif. La Garde, déployée, fait le feu de deux rangs, et sa batterie feu à volonté. Les chasseurs-lanciers, postés entre le hameau et les jardins, chargent le régiment de cavalerie turque qui s'était déployé en face d'eux. Cependant la droite de l'armée impériale était tenue en échec par le prolongement de l'aile gauche égyptienne.

Les Turcs, prévenus par l'artillerie ennemie, répondent mal à cette vive canonnade. Leurs batteries sont éparses et mal servies; aucune des pièces de la réserve n'obéit aux ordres réitérés de se porter sur le lieu de l'attaque; et déjà, sous l'action de la droite égyptienne, d'une part, la cavalerie a plié et se disperse jusque dans les jardins; de l'autre, l'aile gauche de la première ligne turque commence un changement de front en arrière.

Témoin du ravage que le feu des Arabes occasione dans ses rangs et trahi par son artillerie, Méhémet se décide à faire marcher à la baïonnette; il veut lui-même conduire la charge. Vainement un instructeur lui rappelle

les devoirs d'un général et le presse de se retirer au centre de la seconde ligne pour diriger l'ensemble des opérations : l'écolier imprévoyant et inexpérimenté de la tactique européenne n'est plus qu'un soldat. A la tête du centre de la première ligne, que doit suivre la seconde, il se dispose à charger de front la Garde, tandis que Kritli-Oglou-Méhémet la tournera avec le régiment de cavalerie de la gauche de la seconde ligne. Du succès de cette tentative dépend le rétablissement de la bataille. Méhémet s'avance intrépidement, quoique ses pièces restent sans action. Mais le 13e d'infanterie, centre de la première ligne égyptienne, avait reçu ordre, dès que l'attaque de flanc serait bien entamée, d'attaquer en échelon par la droite, appuyé d'une batterie. Devant sa fusillade, fournie à bonne portée, la première ligne turque hésite, la seconde ne suit plus; les soldats ne ripostent pas même, et lâchent pied sans avoir abordé l'ennemi. De son côté, le corps de cavalerie sous les ordres de Kritli-Oglou-Méhémet, arrivant au galop et en désordre, s'est arrêté sous le feu de la batterie de la Garde, et recule après avoir vainement effrayé cette batterie. C'en est fait, toute espérance échappe à l'armée impériale.

Les deux bataillons de la première ligne de l'aile gauche, qui s'étaient ménagés par un changement de front, tiennent encore ; mais le reste de l'aile se désorganise. Loin de chercher à rallier leurs troupes à ces deux bataillons, les chefs donnent eux-mêmes l'exemple du sauve-qui-peut. En proie à la douleur et sourd à tous les conseils, Méhémet pousse son cheval, fend ce pêle-mêle, et déserte le champ de bataille. La cavalerie tourne bride : l'artillerie, la dernière au combat, est la première à la fuite. La malheureuse infanterie est livrée aux charges de la cavalerie arabe. Bientôt la Garde, formée en deux colonnes sous les ordres de Khourchid-Bey et de Sélim-Bey, marche aux deux bataillons de la brigade de Békir-Pacha, qui avaient fait une intrépide contenance, et les disperse ; la cavalerie achève. Ce n'est pas une retraite, c'est une déroute générale. Déjà Méhémet, qui a traversé la ville au galop, est parvenu jusqu'à sa tente, cette tente magnifique où la journée avait si doucement commencé et devait si doucement se prolonger jusqu'au lendemain. Là, deux bataillons, préposés à la garde du camp, sont, comme le reste de l'armée, abandonnés sans ordre. La déroute est des deux côtés de Homs.

L'armée égyptienne crut un instant que les Turcs se rallieraient sous la protection de la citadelle. Au bruit de quelques coups de canon tirés par ce fort et à un cri poussé par deux régimens de cavalerie arabe qu'une fausse alarme mit à la débandade, on reprit les armes ; mais cette réaction ne dura qu'un instant. Le Généralissime vint bivouaquer en vainqueur sur l'emplacement qu'occupait une portion de l'armée turque à la droite du mamelon, son artillerie dans les angles du carré et au centre des grands côtés, la cavalerie dans l'intérieur du carré, et derrière elle les bagages.

Ainsi se termina la bataille de Homs, après avoir duré depuis l'Asr jusqu'à la nuit close, environ trois heures et demie. Les soldats turcs étaient braves, mais épuisés et mal commandés ; une manœuvre habile de l'armée égyptienne décida le succès en sa faveur Dans l'ivresse de la victoire, Ibrahim écrivit à son père qu'il ne serait point effrayé d'avoir affaire à deux ou trois cent mille hommes de troupes pareilles, et le désastre honteux de cette journée justifiait en quelque sorte ce langage. Les Égyptiens, qui assistaient pour la première fois à une bataille rangée, se si-

gnalèrent par leur bravoure. Un soldat du 7e de cavalerie, nommé Mansour, ne voulut jamais se retirer du combat, quoiqu'il eût un bras emporté, et trouva la mort en chargeant encore à la tête de son escadron. La victoire, selon les bulletins du quartier-général égyptien, ne coûta pas aux Arabes plus de 102 morts, 162 blessés et 172 chevaux. Les Turcs laissèrent sur le terrain 2000 morts, et au pouvoir des vainqueurs 3000 prisonniers, avec 12 pièces de canon.

Le lendemain, à la pointe du jour, Ibrahim fit son entrée à Homs, que les Turcs avaient évacué en y abandonnant environ 1500 hommes et 14 bouches à feu, dont un mortier sur affût à quatre roues appartenant aux Irréguliers. Il y donna un jour de repos à son armée avant de continuer sa marche contre l'armée impériale. Un seul échec l'aurait perdu sans ressource; mais pour triompher il ne lui suffisait pas d'une seule victoire.

III.

La veille de la bataille, Husseïn était parti d'Antioche, et, le jour même, il était à Djesser-

Chogr. Depuis deux heures à peine il avait reçu le bulletin qui lui annonçait que l'armée était bien établie à Homs, lorsqu'un Tartare vint lui apprendre la triste issue de la journée. A son premier pas décisif, il trouvait, en travers de son chemin, la nouvelle d'une défaite qu'il devait imputer à son excessive temporisation autant qu'à l'indiscipline de ses généraux. Une grande colère saisit le Serdari-ekrem de ce que l'avant-garde se fût aventurée jusqu'à Homs, sans attendre ou son autorisation ou sa personne. Pour réparer ce désastre, il se hâta de rétrograder vers Antioche ; y prendre des recrues récemment arrivées, marcher à Alep et présenter, sous les murs de cette ville, la bataille à Ibrahim, tel était son plan. Soutenir l'armée vaincue, en échelonnant les troupes qui lui restaient, eût été plus prudent peut-être ; mais les corps intacts qu'il laissait derrière lui, et un régiment d'artillerie de la garde qu'il posta à Djesser-Chogr lui, parurent suffisans pour arrêter et rallier les fuyards.

La bataille une fois perdue, tout, parmi les Turcs, avait été trouble et infortune. Pour fuir plus vite, les soldats irréguliers de l'Asie s'emparèrent de vive force des chevaux appartenant au train ou à la cavalerie, échar-

pèrent les Réguliers et ajoutèrent à l'alarme générale. Parvenus à Hamah, les débris de l'armée n'osèrent encore ni se retourner, ni se compter, ni même profiter des approvisionnemens que les magasins leur offraient en abondance. Jusqu'aux portes de cette ville, les Égyptiens, repartis de Homs après un jour de repos, rencontrèrent les traces d'une retraite désordonnée; onze pièces de canon sauvées du champ de bataille, et les munitions et les tentes qui avaient dû rejoindre la division de Méhémet, abandonnées sur la route. Mais, malgré une marche rapide d'Ibrahim, à la tête de ses chasseurs-lanciers, ils ne rencontrèrent pas un peloton des troupes impériales. De Hamah, les vaincus se dirigèrent précipitamment partie sur Antioche, partie sur Alep: l'armée victorieuse renonça à les poursuivre, et s'achemina vers cette dernière ville.

Cependant, croyant toujours voir l'ennemi sur leurs derrières, et semant partout le bruit de l'arrivée des Égyptiens, de l'arrivée imminente d'Ibrahim, les Turcs continuèrent à fuir. Les Pachas se réfugièrent dans le château de Médik. Harcelés et dispersés par la terreur des Arabes d'Égypte, les soldats n'échappèrent point aux Arabes errans de la Syrie, auxquels

revenaient comme une proie facile les restes du combat. Les Anézés en pillèrent un grand nombre, tuèrent les uns et firent les autres prisonniers. La terreur s'accrut et gagna les troupes même qui n'avaient pris aucune part à l'action. La brigade de Nedjib-Pacha, campée à dix-huit heures du champ de bataille, sur un chemin appuyé à l'Oronte et aux montagnes, dans une position où elle pouvait contenir et protéger les fuyards, fut entraînée par eux, ouvrit le passage qu'elle défendait et grossit le torrent de cette déroute. Le régiment d'artillerie de la garde, installé comme une digue à Djesser-Chogr, se laissa pareillement emporter, le colonel en tête. Au milieu de cette confusion des Réguliers, qu'on juge de celle des Irréguliers : ils s'étaient complétement débandés, ou avaient mis à profit cette effroyable bagarre pour dépouiller et assassiner les *mansouriés* (1).

Husseïn, dans sa marche sur Antioche, se vit atteint par ces flots de troupes désorganisées qu'une panique fatale chassait irrésistiblement devant elle. Un des plus ardens à la fuite, Indgé-Baïraktar-Oglou-Méhémet-Pacha,

(1) Soldats réguliers.

chef de partisans, encore suivi de deux mille cavaliers, tomba l'un des premiers dans les colonnes du Feld-maréchal. Sa conduite et celle de tous les Irréguliers trouvèrent un prompt châtiment. Le Feld-maréchal le fit honteusement dépouiller ainsi que tous les siens, et le malheureux pacha fut réduit à se sauver avec une seule personne de sa suite. Mais bientôt cette débâcle qui, depuis Homs, remontait la vallée de l'Oronte avec tant d'impétuosité, déborda Husseïn; arrivé à Djesser-el-Hadid, il chercha à la maîtriser.

Djesser-el-Hadid, *le Pont de fer*, est situé sur l'Oronte, à quatre heures au dessus d'Antioche. Avant que le tremblement de terre de 1822 l'eût renversé avec ses neuf arches en pierre, il méritait son nom, parce qu'il était fortifié de deux tours dont les portes étaient garnies de lames de fer; sorte d'ouvrage avancé de la cité voisine, il avait été, durant les Croisades, disputé au prix des combats les plus acharnés entre Chrétiens et Musulmans. Reconstruit tout récemment par l'ordre du pacha d'Alep et sous la direction d'un architecte français (1), il avait retenu

(1) M. Germain.

son premier nom sans y avoir le même titre. On n'y voit aujourd'hui qu'une petite maison en pierre avec deux portes qui ouvrent et ferment à volonté les deux avenues du pont, afin de faciliter la perception du péage au soldat turc caserné dans la maison. Par là devaient nécessairement passer les troupes, qui seraient entraînées à mettre le Beylan entre elles et les Égyptiens. Husseïn s'établit de sa personne à la tête du pont; un poste qu'il y installa croisa la baïonnette avec les arrivans, et les plus mutins furent décapités. On raconte même que, des bandes de cavalerie ayant tenté la nuit de forcer le poste, furieux, il accourut de sa tente, encore en caleçon, saisit lui-même deux cavaliers et leur trancha la tête de sa main. Enfin, son énergie imposa, et la déroute s'arrêta devant cette autre porte de fer qui défendait le passage du pont.

Le Serdari-ekrem se porta sur Alep, où il espérait recueillir les derniers lambeaux des corps battus à Homs. Un grand nombre de soldats y étaient survenus sans armes, sans vivres, laissant sur la route plusieurs des leurs morts d'épuisement. Soit crainte de trouble de la part de ces bandes qui se succédaient en

désordre, soit parti pris pour le vainqueur, les habitans leur avaient d'abord fermé les portes. Après l'arrivée du Feld-maréchal qu'accompagnait le pacha d'Alep, les troupes impériales réunies se montèrent encore à vingt-deux mille hommes, mais affaiblis et démoralisés. Quinze mille hommes intacts de la Garde devaient rejoindre d'Antioche : pendant le trajet, le Choléra et la famine en détruisirent une partie. Les approvisionnemens manquaient; on voyait de pauvres mansouriés mendier leur pain dans les rues de la ville ou expirer d'inanition dans les bazars. Les munitions faisaient pareillement faute. Néanmoins, Husseïn voulait tenter le sort d'une bataille.

Le 13-14 au matin, il tint un conseil de guerre à Cheïkh-Abou-Bekr, résidence des gouverneurs d'Alep, à quelque distance des murailles dont elle est séparée par des cimetières. On y arrêta d'offrir le combat aux Egyptiens à Khan-Touman, village ruiné, à deux heures en avant de la ville, sur la route de Homs : il s'y agit également de faire prendre les armes aux habitans et d'obtenir d'eux des vivres pour les troupes. Le Mékhémé ou tribunal de justice, composé du cadi et

des ayans ou principaux habitans, fut consulté. Mais, si toujours Alep avait été une sorte de république en lutte contre la domination de l'Empire, dans cet instant de crise, son opposition devait éclater plus ouvertement. Le Mékhémé refusa toute espèce de concours. Il lui était facile d'alléguer et l'épuisement du pays et la sûreté de la ville : simplement fermée d'une enceinte crénelée que borde un fossé, elle n'aurait pu, sans imprudence, s'exposer à un siége; la citadelle même, placée au centre sur un monticule factice, la couvre de ses ruines depuis le dernier tremblement de terre. Husseïn ne laissa pas d'établir des batteries sur les hauteurs, et il se disposait à faire sortir l'armée, lorsqu'à deux heures après midi il apprit que les Bédouins, apparaissant en éclaireurs, avaient entamé une légère affaire avec son avant-garde. Sur un second refus des habitans de participer à la résistance, le mouvement de retraite fut décidé.

Avant son départ, le Feld-maréchal, qui avait habité Cheïkh-Abou-Bekr, passa quelques heures à Alep. Dans ce moment où ses troupes s'apprêtaient à se replier la nuit même en abandonnant tentes, bagages et seize pièces de canon qui venaient d'être amenées

d'Antioche, il était étranger à toute préoccupation de ses opérations militaires; il s'entretenait de commerce avec le consul Durighello; rien ne trahissait la moindre altération dans son imperturbable assurance. Comme on lui faisait observer que son cheval ne voulait pas boire : « Mon cheval, » répliqua le gouverneur titulaire de l'Égypte, « ne veut plus » boire que de l'eau du Nil. » Le même jour, il partit pour Alexandrette qu'il se proposait de mettre dans un état de défense respectable, afin de protéger les communications de l'armée avec la flotte. Cette flotte, si impatiemment attendue, avait mouillé à Rhodes le jour même de la bataille de Homs, et Halil-Pacha avait aussitôt expédié, sous escorte, des bâtimens de transport chargés d'approvisionnemens à Alexandrette. Pour atteindre cette ville où le quartier-général allait encore s'établir, Husseïn dirigea ses troupes vers Beylan sur deux colonnes; la colonne de gauche prenant la route d'Antioche, et la colonne de droite celle de Killis.

De Hamah à Alep, les Égyptiens s'étaient avancés par Mahrouki, Marra, Tel-es-Sultan et Zeitoun. Ces étapes sont de 15, 9, 8 et 10 lieues. L'eau était rare, et ce fut avec bon-

heur qu'ils firent halte à une source à deux lieues de Marra : le Généralissime assista lui-même à la distribution de l'eau parmi ses soldats. A ces privations se joignit une excessive chaleur, qui obligea à ne plus marcher que de nuit. Néanmoins, quelques hommes périrent. L'armée, pendant ce trajet, fut instruite des mouvemens des Turcs. Dès qu'elle eut appris, par des Réguliers que les Bédouins enlevèrent à peu de distance d'Alep, la retraite du Feld-maréchal, Ibrahim, accompagné seulement de ses aides de camp, prit les devants; le 18-17 Sefer-Juillet, trois jours après le départ de Husseïn, il était aux portes de la ville.

Au devant du Généralissime vinrent les drogmans des divers consuls européens, précédés de leurs khawass à cannes à pommes d'argent, et se pavanant sous leurs longues robes rouges et leurs hauts bonnets de martre, représentans moins fidèles de la dignité consulaire que de la vanité levantine (1). La simplicité militaire d'Ibrahim reçut en souriant leurs félicitations aussi fastueuses que leurs

(1) La France est la seule des puissances qui ait toujours eu à Alep des drogmans européens.

costumes. Salué comme un vainqueur et un maître par le Cadi, le Muphti et les principaux habitans, il entra dans Alep. Le lendemain, Abbas-Pacha l'y rejoignit à la tête de la cavalerie, de toute l'artillerie et du matériel de l'armée. On fit prisonnier un millier d'hommes qui formaient la garnison de la citadelle. Les deux instructeurs, qui avaient accompagné Méhémed à Homs, furent également pris dans la ville où ils étaient restés malades, et renvoyés libres.

Alep fut une magnifique cité. Sans posséder ces monumens qui font la gloire de Stamboul et du Caire, nulle ville, en Orient, n'égalait la régularité de ses maisons, la solidité de ses principaux bâtimens construits en pierres de taille, la propreté de ses rues pavées : à nulle ville elle ne le cédait pour l'élégance des formes orientales qu'offraient et ses habitations surmontées de terrasses ou couronnées de dômes et une multitude de bains, de bazars et de khans. Ses minarets terminés en aiguilles, entremêlés de vertes pyramides de cyprès, ajoutaient à l'aspect pittoresque de cette vaste cité, qui suit les mouvemens d'un terrain exhaussé en collines ou déprimé en légères vallées. Par un aqueduc, elle recevait

les eaux des sources voisines ; le Koïk, coulant à l'ouest de ses murailles, fournissait à ses fontaines et entretenait, par une ingénieuse économie d'irrigations, la riche végétation des jardins des environs. Bâtie du sol crayeux qui l'environne et assise aux bords même du désert, Alep n'avait point la physionomie de Damas la Brune ; elle était appelée Alep la Blanchâtre. Peut-être, de ces deux capitales de la Syrie, celle-là ressemblait-elle davantage au Caire et celle-ci à Stamboul. Le tremblement de terre de 1822, en l'ébranlant à deux reprises, l'a semée de ruines et a même porté atteinte à sa prospérité. Alep fut l'entrepôt des marchandises de l'Asie-Mineure, de la Syrie, de l'Arabie, de la Perse et de l'Inde : moins industrieuse que Damas, elle était un centre plus actif de relations commerciales, et le surnom de Palmyre moderne disait et expliquait sa fortune. L'avantage de sa position lui reste et lui rendra sa prospérité, à moins qu'un déplacement dans les voies du commerce à travers la Syrie n'achève sur elle ce qu'ont commencé les secousses du sol. Sa population a été de deux cent mille ames ; elle est aujourd'hui réduite à soixante-quinze mille. Ses habitans, d'un fanatisme

moins rude qu'à Damas, sont généralement remarquables par l'élégance un peu recherchée de leurs manières et de leur langage : leur caractère n'est pas sans harmonie avec la douceur et la pureté proverbiales de l'air du pays. Malgré leur génie pacifique, Alep fut un foyer de dissensions. Si, au Caire, l'autorité fut disputée entre les Cheïkhs, les Mamlouks et le vizir de Stamboul, elle fut, à Alep, l'objet d'une lutte continuelle entre les Chérifs, les Janissaires et le Pacha. Les Chérifs, descendans du Prophète dont leur turban vert reproduit la couleur favorite, étaient les représentans de l'élément indigène, et les Janissaires ceux de la race conquérante : toujours en guerre, ils se saisissaient alternativement de la domination et imposaient tour à tour leurs conditions au représentant de la Porte, à moins qu'il ne parvînt à la leur enlever en opposant l'une à l'autre les deux factions rivales. Peu docile au joug de la conquête, Alep saisit l'occasion de le rejeter, dans l'espoir d'une condition meilleure sous le régime nouveau qu'avaient appelé ses vœux : Husseïn fit place à Ibrahim.

Fatigués de leur dernière marche, les Égyptiens avaient besoin de repos : le Géné-

nalissime leur en accorda et laissa diminuer l'intensité du Choléra. Soldats et habitans souffraient de ce fléau, présent et adieu de l'armée impériale. Trois cents personnes mouraient par jour, et l'on était obligé d'emporter les cadavres à dos de chameau. Cependant le matériel se réparait, les levées d'hommes continuaient dans la Montagne, et des députations de Diarbekir et d'Orfa exprimèrent la soumission de ces villes à Méhémed-Ali. Ibrahim s'occupa d'en établir l'administration dans Alep et nomma au gouvernement de la ville Ibrahim-Aga-Siah-Zadé. La situation des Juifs et des Chrétiens n'appelait aucune modification; il respecta les priviléges des *barataires* (1), tout en leur faisant un emprunt forcé de 80,000 piastres. Du reste, il se montra à Alep aussi fidèle au Grand-Seigneur qu'à Damas; selon l'usage, il fit prier pour Sa Hautesse, après avoir battu et avant de poursuivre encore son armée.

Le Feld-maréchal, dans sa retraite, n'avait fait garder aucun des points intermédiaires qui le séparaient des Égyptiens; seulement

(1) Le barat est une espèce de baptême politique que les rayas, sujets du Grand-Seigneur, peuvent recevoir de l'une des puissances européennes dont ils deviennent les protégés.

Antioche et Latakieh étaient occupées par des garnisons turques. Pour lui, il posta ou plutôt il rassembla ses troupes entre Adana, Payas et Alexandrette. Par un séjour forcément prolongé à Alep, Ibrahim lui laissait le temps de prendre ses mesures pour fermer les passages de l'Asie-Mineure, et, entre autres, le défilé du Beylan.

La chaîne de montagnes, à laquelle ce défilé donne aussi son nom et que l'antiquité appelait Amanus, s'articule au Nord-est avec le Taurus et se termine par deux rameaux, dont l'un, au Sud-ouest, forme le cap Ras-el-Kansir, et l'autre, au Sud-est, s'abaisse dans la plaine d'Antioche. Du Taurus au Ras-el-Kansir, elle encadre, par un coude fortement prononcé, le golfe d'Alexandrette. C'est un rempart entre la Caramanie et la Syrie. Ses cimes atteignent par intervalle à cinq mille pieds au dessus du niveau de la mer, sont couvertes de neige une partie de l'année, et ne permettent que quelques sentiers pour les piétons. En deux endroits seulement, elle livre le passage par deux Pyles jadis renommées, les Pyles amaniques et les Pyles syriennes; les premières, vers le point de rattachement de l'Amanus au Taurus, les

secondes, à la hauteur de Payas, non loin du champ de bataille d'Issus. Quant au défilé de Beylan, il paraît n'avoir eu autrefois aucune célébrité, quoi qu'il soit aujourd'hui la grande route des caravanes : les Portes ont été comme abandonnées et cette sorte de brèche est devenue le chemin le plus fréquenté.

C'est sur le versant Sud-est de cette chaîne, non loin du lac d'Antioche et près de Khan-Karamout, que s'offrent ces défilés fameux. Route escarpée, tortueuse, tellement resserrée en quelques endroits qu'un chameau a peine à y passer; souvent taillée dans le roc; ici coupée par des ruisseaux et leurs ravines, là, encaissée entre les élévations du terrain; on a récemment essayé de la rendre plus praticable, sans en beaucoup diminuer les difficultés. Telle est la route par laquelle on atteint, en gravissant, le sommet de la montagne. A trois quarts d'heure au dessous du point culminant, sur le versant Nord-ouest, se trouve Beylan; au pied de la chaîne, sur le bord du golfe, Alexandrette. Entre Alexandrette, triste et chétive bourgade, et Khan-Karamout, enceinte isolée, fermée d'une muraille qui protège quelques maisons contre les incursions des Turcomans, Beylan, gar-

dien et péager tyrannique du défilé, est un gros bourg bien bâti et d'un aspect pittoresque. Ses maisons, appuyées des deux côtés de la route aux escarpemens de la montagne, s'élèvent en amphithéâtre, de telle sorte que les toits de la première rangée servent de rue à la seconde, et ainsi de suite; la population est de deux mille ames et presque entièrement turque. Pour Husseïn à Beylan, rien n'était désespéré. Si le général égyptien, effrayé de l'obstacle, s'arrêtait, il perdait les fruits de sa victoire, et le Feld-maréchal, après avoir refait ses troupes et reçu des renforts, rentrait en campagne. S'il tentait de le forcer, ce n'était pas sans risque qu'il aborderait une ligne de retranchemens naturels, d'où un petit nombre de troupes pouvait facilement tenir une armée considérable en échec.

Ibrahim partit d'Alep le 27-26 Sefer-Juillet. Les troupes régulières prirent la route de Killis, les Irréguliers et les Bédouins celle d'Antioche; ces deux routes se rapprochent à l'entrée du défilé. Sur l'une, au pont même d'Antioche, il y eut un léger engagement entre un corps de huit cents Turcs et cent cinquante Bédouins qui ne perdirent, dans leur vigoureuse défense, que quelques hom-

mes et quelques chevaux. Sur l'autre, d'Alep à Killis, les Égyptiens traversèrent un pays plat entièrement désert quoique assez fertile, passèrent le pont de Mourad-Pacha et achevèrent de tourner au Nord la plaine d'Antioche, principalement habitée par des Turcomans. Le 2 Rebi-ul-ewel, 30 Juillet, avant l'Asr, l'armée fut rassemblée au pied du Beylan.

L'armée se rangea dans la plaine, à gauche de la route de Killis : l'infanterie, serrée en masse par bataillons en colonne; en arrière, sur la gauche et sur la droite, la cavalerie; au centre, une ligne d'artillerie de vingt-quatre pièces; derrière l'artillerie, les bagages gardés par deux compagnies et une centaine de Bédouins. Ces dispositions ordonnées et les reconnaissances faites, le Général en chef avait réuni en divan ses officiers-généraux, et l'on débattit la question d'attaquer le jour même ou de remettre l'attaque au lendemain. Les opinions furent d'abord partagées : elles finirent par se rallier unanimement à la proposition, plus hardie et plus prudente à la fois, d'attaquer le jour même; le lendemain, il y aurait eu de plus à combattre les troupes que le Feld-maréchal aurait rappelées d'Alexandrette et de Payas qui n'en est éloigné

que de huit heures. Les soldats, regardant cette montagne au dessus de leurs têtes, se demandèrent comment ils allaient grimper là haut malgré les Turcs; mais ils étaient pleins de confiance dans leur chef.

Les deux routes venant de Killis et d'Antioche, en se rapprochant au pied de la montagne, laissent entre elles un intervalle de deux à trois mille mètres et se dirigent vers Beylan, jusqu'à ce qu'elles se rejoignent en une seule route qui aboutit au village et du village descend à la mer. La route d'Antioche, passant à peu de distance de Khan-Karamout, en prend le nom. Ibrahim résolut d'attaquer par les deux routes : le Feld-maréchal n'avait à défendre que le grand chemin dans lequel elles se confondent toutes deux, et il avait sous ses ordres dix-sept mille hommes.

L'armée impériale occupait le point de partage entre le versant Sud et le versant Nord. L'infanterie était déployée sur une seule ligne brisée. L'aile droite, forte de six bataillons, sur un plateau élevé, s'appuyait à un sentier qui va de Khan-Karamout au village par la crête des montagnes; le centre, composé de quatorze bataillons, couvrait un plateau inférieur dominé par des cimes en étage et s'é-

tendait jusqu'à la route de Beylan. En avant de cette ligne principale étaient trois redoutes, construites à la hâte, de six et huit pièces qu'on y avait amenées à bras d'homme. Plus bas que deux de ces redoutes, dans un vallon que coupe la route de Khan-Karamout, deux régimens de cavalerie avaient pris position en colonne. Au delà de la route de Beylan, le long d'un sentier qui s'y rattache un peu au dessous du point de réunion des deux routes de Khan-Karamout et de Killis, l'aile gauche, de cinq bataillons, gardait le ravin au pied d'une élévation que couronnait une batterie de six pièces.

Le Général en chef ordonne à la Garde, au 8ᵉ et au 18ᵉ de ligne de prendre la route de Killis et d'aller se masser derrière une hauteur encaissant une portion de cette route, dans la direction même de l'aile gauche turque : deux batteries, de six pièces chacune, suivent ce mouvement ; la deuxième brigade de cavalerie s'arrête dans un vallon sur la gauche de la route, formant réserve avec une batterie.

En même temps, le 13ᵉ d'infanterie, accompagné d'une batterie, longe un groupe de plusieurs mamelons, entre les routes de

Killis et d'Antioche, et remonte la route de Khan-Karamout, sous les ordres de Hassan-bey-Monasterli. Dans le vallon, à droite, s'établit, comme réserve, le 6e de chasseurs-lanciers. La cavalerie lie les opérations des deux colonnes.

Le Général en chef se met lui-même à la tête du mouvement de la route de Killis : c'est là que sont le péril et le succès. Le mouvement de la route de Khan-Karamout est une diversion.

Dès que l'ennemi voit s'avancer les deux colonnes égyptiennes gravissant péniblement un terrain escarpé, il fait jouer ses batteries qui commandent les deux routes. Le bruit du canon éclate en longs retentissemens dans les détours de ces défilés. A l'instant, Ibrahim fait établir ses batteries, de six pièces chacune, de manière à battre de front entre le centre et l'aile gauche de l'armée impériale ; par leur feu bien nourri, il riposte avec avantage. Cependant, à cent cinquante pas des batteries, deux compagnies de tirailleurs, armées de carabines, se logent dans un taillis et tourmentent les cinq bataillons de l'aile gauche turque ; bientôt elles s'étendent sur la droite, soutenues par le quatrième bataillon de la

Garde et par deux obusiers. Plus développée, cette ligne attaque alors l'aile gauche de front et de flanc, et l'empêche de bouger, tandis qu'en seconde ligne les trois autres bataillons de la Garde et le 8e, s'avançant, toujours sur la droite, vers la source du ruisseau qui traverse le sentier, se disposent à la prendre à revers.

Le feu des deux batteries égyptiennes avait déjà commencé, lorsque la colonne, qui remontait toujours la route de Khan-Karamout, arrive à un coude de cette route faisant face à l'extrémité droite du centre de l'armée impériale. Hassan-bey place à ce point, en batterie, trois pièces qui inquiètent l'ennemi; en même temps, il jette sur sa gauche deux compagnies de tirailleurs qui gagnent les hauteurs pour engager la fusillade avec l'aile droite. Bientôt, aussi, le 18e d'infanterie se démasque; il se porte par bataillon en double colonne et à intervalle de déploiement, prêt à attaquer de front le centre de la ligne turque, à l'instant où la Garde et le 8e, après avoir délogé l'aile gauche, marcheront pour le tourner.

Mais à peine la tête de la Garde a-t-elle fait mine de déborder l'extrémité de l'aile gauche turque, les cinq bataillons se reti-

rent vers le chemin de Beylan et le quatrième bataillon de la Garde les poursuit; les deux compagnies de tirailleurs enfilent le sentier de la montagne, s'emparent de la batterie de six pièces qui reste abandonnée, et couronnent cette hauteur. Sur une hauteur plus rapprochée de Beylan, se déploie le quatrième bataillon qui fusille sur la route. Aussitôt qu'il y a apparu, les deux régimens de cavalerie turque, après quelques mouvemens insignifians, se décident à la retraite, et passent sous sa mousqueterie, l'un avec ordre, l'autre à la débandade. Enfin, des trois autres bataillons de la Garde qui ont continué leur marche par la montagne, l'un vient flanquer la droite du quatrième; les deux autres atteignent un terrain encore plus voisin de Beylan et s'y déploient, le 8e formant réserve. Sur toute la droite du chemin, depuis la jonction des deux routes jusqu'aux approches du village, s'échelonnent de croupe en croupe les Égyptiens. L'aile gauche, la gauche même du corps de bataille de l'armée turque se dispersent, s'enfuient par ce chemin et essuient le feu des Arabes qui ont tourné contre l'ennemi l'avantage de la position dont il était maître.

Tels sont l'ensemble et la célérité des opé-

rations de l'armée égyptienne, que l'armée impériale n'a le temps de changer aucune de ses dispositions. Effrayée ou entamée de tous côtés, elle lâche pied : l'aile droite ne résiste plus dès qu'elle aperçoit le mouvement rétrograde de l'aile gauche; le centre n'attend pas l'attaque du 18e. Toutes les troupes se débandent, et celles qui ne se retirent pas par la route de Beylan, où les attend un accueil meurtrier, se jettent sur la gauche du village, à travers les montagnes, pour regagner Alexandrette. Après trois heures de combat, elles abandonnent 2,500 morts ou blessés, armes, bagages, munitions et 25 pièces de canon. Le bulletin des vainqueurs n'accuse qu'une perte de 20 hommes.

Une seconde fois l'ennemi était vaincu, et par la répétition de la manœuvre déjà exécutée à Homs; l'effort de la droite égyptienne contre la gauche des lignes turques, combiné avec une diversion sur leur droite et leur centre (1).

(1) « La même manœuvre, employée, en différentes occa-
» sions, contre une même position ennemie, aura, presque
» dans tous les temps, un résultat uniforme, indépendam-
» ment de la différence des localités et des circonstances
» secondaires. Les affaires de Montenotte, de Castiglione, de
» Ratisbonne ont prouvé comme mille autres cette vérité.

Ibrahim vint bivouaquer sur l'emplacement du centre de l'armée impériale, et passa la nuit sur le champ de bataille. Par son ordre, deux bataillons allèrent s'emparer de Beylan et s'éclairèrent sur la route d'Alexandrette par deux compagnies d'infanterie et un escadron de chasseurs-lanciers.

La déroute des troupes turques se précipita le long du versant-nord de la montagne jusqu'à Alexandrette. Le Feld-maréchal ne s'occupa plus de les rallier; il se fit servir du champagne chez le consul Martinelli, et ne songea qu'à sauver ses objets les plus précieux et son trésor; il les confia, sous la garde de ses gens, à un bâtiment grec, portant pavillon français, pour les transporter à Tarsous, dont il allait lui-même prendre le chemin par terre. Au bruit de la défaite de Beylan, la flotte ottomane avait cinglé vers Rhodes. Des navires de transport turcs, pressés de fuir, abandonnèrent la cargaison qu'ils avaient dé-

» Si la même manière d'employer les masses produit donc
» un résultat égal, et si l'art n'offre qu'un petit nombre de
» combinaisons au choix d'un général, il est impossible que
» beaucoup de batailles et de combats n'aient pas entre eux
» une ressemblance parfaite, avec la seule différence dans les
» noms des lieux. »

(Jomini, *principes de la Stratégie.*).

barquée : les bâtimens européens qui avaient traité avec la Porte et étaient arrivés seulement la veille, retardés qu'ils avaient été par la crainte de l'escadre égyptienne, rembarquèrent une partie de la leur, en garantie de leur nolis. Les magasins étaient pleins. On proposa à Husseïn, plutôt que d'abandonner ces grains à l'ennemi, de les brûler avant son départ, ou de les jeter à la mer. — « Non certes, répon» dit-il, ce serait dommage ; Dieu m'en puni» rait ! » L'habitude du respect, que tout Musulman professe pour les œuvres et les dons du Créateur, l'emporta sur les calculs d'une prévoyante hostilité. Les approvisionnemens arrivaient et l'armée partait. Le Serdariekrem repassa en Caramanie avec moins de lenteur qu'il n'avait pénétré en Syrie.

Le lendemain de la bataille, l'armée égyptienne alla camper à Beylan : toute la cavalerie, sous les ordres d'Abbas-Pacha, entra dans Alexandrette. Quatorze pièces de canon, dont deux de trente-six en bronze montées sur des affûts de campagne, des vivres qui suffirent à la subsistance des troupes pendant quatre mois, tombèrent au pouvoir du vainqueur. D'Alexandrette on poursuivit les Turcs au delà de Payas : toujours fuyant, ils pas-

sent à Messis le Djihoun (*Pyrame*), sans profiter des fortifications qui existent sur ce point pour protéger leur retraite; mais ils font sauter un pont superbe de neuf arches. Les Égyptiens traversent le fleuve à gué et chargent leur arrière-garde sur l'autre rive, tandis que la tête des ennemis se répand sur la grande plaine qui conduit à Adana. Arrivé à six lieues de cette ville, Abbas écrit aux habitans de ne pas laisser échapper le Feld-maréchal; ses Arabes surviennent, délogent les Turcs, et manquent d'enlever Husseïn. On ne poussa pas plus loin la poursuite, et l'on ramassa dix-neuf cents prisonniers; mais les soldats réguliers continuèrent à trouver d'autres ennemis que les Égyptiens. Dispersés par la terreur, ils tombèrent entre les mains des Kurdes, habitans des montagnes du Taurus voisines de la Syrie, des Turcomans qui peuplent la plaine au nord du golfe d'Alexandrette, et des paysans de la Basse-Anatolie. Les uns désertaient et vendaient leurs fusils pour quelques piastres; les autres jetaient à la hâte leurs vêtemens à l'européenne, pour se soustraire à la réprobation impopulaire qui pesait sur les Mansouriés. Enfin, la plus grande portion des débris de l'armée impériale repassa le dé-

filé du Taurus, et le Feld-maréchal retourna avec eux jusqu'à Konieh.

Le Généralissime s'était reposé de la poursuite de l'ennemi sur Abbas-Pacha, et, par son active fermeté, ce jeune prince, qui faisait sa première campagne, justifiait la confiance de son oncle. Pour lui, il reçut la soumission des autorités de la montagne de Beylan et l'hommage d'Antioche. La garnison turque de cette ville s'était dispersée. Alich, pacha de Konieh, à qui avait été confié le gouvernement de Tripoli depuis la disgrace d'Osman-Pacha, abandonna Latakieh, et passa en Chypre; six cents de ses fantassins et soixante de ses cavaliers vinrent à Alexandrette se mettre à la merci du vainqueur. Le pacha d'Alep regagna Aïntab et, de là, Malatia au delà du Taurus. La Syrie était affranchie de la présence des troupes et des autorités de la Porte. Ibrahim retourna à Alep, afin d'y régler l'administration de la province. Toutes les hordes turcomanes, qui habitent cette zone septentrionale, depuis l'Amanus jusqu'à l'Euphrate, se reconnurent vassales et tributaires de son gouvernement, en même temps que les tribus de Bédouins, errantes sur les rives de ce fleuve jusqu'à Bagdad, recherché-

rent son alliance. Ainsi se complétait pour Méhémed-Ali la conquête de la Syrie.

Déjà le bruit des victoires d'Ibrahim se propageait en Orient, et de tout côté les populations tournaient les yeux vers l'homme fort qui surgissait au milieu d'elles. Voici ce qu'on écrivait de Bagdad, en date du 15 août 1832. « Il est arrivé dernièrement deux » messagers d'Alep. A leur arrivée, ils ont » été emprisonnés et les lettres dont ils étaient » porteurs brûlées. Il circule ici beaucoup de » bruits désavantageux au Grand-Seigneur; » on dit que ses troupes ont été battues, et » qu'Ibrahim-Pacha a pris Alep. La ville est » toute disposée à le recevoir en vainqueur; » il n'a qu'à se montrer pour soumettre, en » un jour, ce vaste pachalik. Les Arabes We-» habites se sont emparés de Mascate et en ont » chassé l'Iman ; ils ont pillé et ravagé » Abouchehr dans le golfe Persique. La mai-» son du Résident britannique y a été en-» tièrement dévalisée. Maintenant ces We-» habites occupent le fleuve de Bassora et » menacent de marcher sur cette ville. Au » dessus de Bagdad, du côté de Moussoul, » tout est en désordre : les Arabes n'obéissent » plus au Pacha, qui est obligé d'acheter la

» tranquillité ; enfin, nous sommes dans une » triste position..... » Et Ibrahim était imploré comme un libérateur.

Cependant la nouvelle de la défaite de Homs était parvenue à Constantinople : en lisant la lettre qui annonçait ce désastre, le Kaimakam se trouva mal. Ce revers flétrissant les armes du Sultan, au début même de la campagne, la déroute de ces troupes régulières qui avaient inspiré tant d'espérances, affectèrent de sinistres présages les serviteurs fidèles de l'Empire; et, peu de jours après, devait survenir la nouvelle d'une défaite plus décisive. La bataille de Homs avait chassé les Turcs du cœur de la Syrie ; la bataille de Beylan ferma sur eux les portes de la province, et elle ouvrait aux Égyptiens les routes de l'Anatolie.

CHAPITRE QUATRIÈME.

KONIEH (1).

I. Rencontre des flottes ottomane et égyptienne. — Destitution de Husseïn et nomination du Grand-Vizir Réchid-Méhémet au commandement de l'armée d'Asie. — Passage du Taurus par Ibrahim. — Médiation offerte par la France et secours demandés à l'Angleterre. — Départ du Grand-Vizir. — II. Le Séraskier. — Retraite des troupes impériales sur Ak-chehr. — Occupation de Konieh par les Arabes. — III. Situation des deux armées. — Arrivée du comte Mouravieff à Constantinople. — Offre de médiation de la France renouvelée. — Bataille ; prise du Grand-Vizir ; victoire d'Ibrahim.

I.

Dès que le Feld-maréchal eut évacué la Syrie, possesseur de cette province si long-

(1) *Konieh* est le mot turc, *Koniah* en est la forme arabique. Quoique la victoire des Arabes ait fait prévaloir en Eu-

temps convoitée, Méhémed-Ali ne désira plus qu'un accommodement : il restait à la Porte à ratifier la cession que le fait avait prononcée ou à la révoquer par un appel nouveau aux armes.

Comme si les amiraux des deux puissances se fussent concertés pour respecter cette sorte d'armistice, les deux flottes venant à se rencontrer, après la bataille de Beylan, dans les passages de Chypre, se donnèrent alternativement la chasse sans échanger un seul coup de canon. Halil, jeune homme de mœurs aimables et douces, n'avait d'un Capitan-Pacha que l'expérience et l'audace suffisantes pour faire, avec le pavillon du Croissant, la promenade annuelle de la Méditerranée et remplir, sur les divers points de la côte ou des îles, les missions du Gouvernement. Soit conscience de son incapacité maritime et frayeur d'un autre Navarin, soit répugnance à une affaire que la décision de la Porte pourrait rendre inutile, il évita l'engagement. Quant à Osman-Noureddin, il avait l'ordre d'atta-

rope la terminaison caractéristique de leur idiome, nous avons rétabli la désinence turque. Assez généralement, dans le passage d'une langue à l'autre, les mots turcs changent l'*e* en *a*, et les mots arabes l'*a* en *e*. Nous soumettons cette observation aux philologues qui s'occupent de l'étude des langues comparées.

quer. Le Vice-roi voulait affranchir la Syrie et l'Egypte de la menace continuelle d'un débarquement, et contraindre plus efficacement la Porte à des mesures conciliatrices : peut-être avait-il surtout à cœur de constater sur mer comme sur terre la supériorité de ses forces. Et ce n'était pas sans raison qu'il était fier de sa marine, si merveilleusement créée par l'ingénieur français de Serisy et dirigée par d'habiles officiers français sous le commandement d'Osman; mais il compta vainement sur l'obéissance de son amiral, qui rivalisa l'empressement de Halil à fuir le combat. Le simulacre de leurs démonstrations belliqueuses se termina par la relâche de l'escadre turque dans la magnifique rade de Marmarizza sur la côte de la Caramanie; l'escadre égyptienne l'y tint bloquée.

Osman-Noureddin, dont le nom a laissé trace en Orient et en Europe même, était fils d'un serviteur obscur de Méhémed-Ali : distingué, dès son enfance, par l'œil du maître, et cultivé dans ses heureuses dispositions, il fut successivement employé comme écrivain à la citadelle et comme directeur de l'école de Kasr-el-Aïn au Caire. Une faute grave, à laquelle l'entraînèrent son ingratitude et son es-

prit d'intrigues, irrita le Vice-roi : condamné à être noyé, il allait être enfermé dans un sac et jeté au Nil, lorsqu'un Persan, préposé à l'imprimerie de Boulak, le retira des mains des khawass chargés de l'exécution, le cacha dans sa maison et intercéda pour lui. Le coupable obtint la vie, resta attaché à l'imprimerie et parvint à rentrer en grâce. Ce fut alors qu'il fut compris parmi les jeunes gens envoyés en Italie, en France, en Angleterre, pour y compléter leur éducation. Durant son séjour en Europe, il contribua à venger des préjugés vulgaires le génie des Orientaux par sa remarquable aptitude à recevoir une instruction variée et à se plier aux mœurs étrangères. A son retour, grâce aux connaissances étendues qu'une intelligence facile lui avait permis de s'approprier superficiellement, il se posa avec fatuité et fut traité avec faveur comme un type de l'Orient européanisé. Son exemple, ses leçons, son influence secondèrent l'impulsion que le prince donnait à l'Egypte dans une voie nouvelle, et sa récompense fut assez brillante pour qu'on y reconnût, sous la part faite à son mérite, un appât offert à l'émulation. Nommé major-général des armées de terre et de mer, il fut, après Mé-

hémed-Ali et son fils, le personnage le plus important de l'Egypte, et il venait, tout récemment, d'être élevé au rang de Pacha et au poste de Grand-Amiral. Osman ne pouvait résister à sa fortune : homme spirituel et léger, sur lequel la civilisation de l'Occident avait passablement déteint, il avait été destiné, sur l'apparence, à un rôle sans proportion avec ses talens et son énergie, approprié seulement à sa vanité, et que, tôt ou tard, faute de cœur, il devait indignement trahir. Lorsque vint le jour de montrer quel il était, par dédaigneuse indifférence à la politique de son bienfaiteur, ou par maladresse, ou par lâcheté, par quel motif on ne le sait, par trahison déjà peut-être, enfin, il laissa échapper l'occasion de combattre, et il bloquait l'ennemi assez mollement pour qu'il ne semblât point jaloux de la ressaisir.

La défaite de Beylan, connue à Constantinople, n'avait ému la Porte que comme une conséquence prévue de la déroute de Homs. Le Feld-maréchal fut aussitôt destitué et le Grand-Vizir Réchid-Méhémet appelé, par un ordre autographe impérial, au commandement de l'armée d'Asie. Jusqu'à son retour de l'Albanie, Emin-Réuf-Pacha fut chargé, en qua

lité de son lieutenant, de l'administration des troupes de Konieh et, en outre, investi du gouvernement de l'Anatolie; il avait lui-même rempli précédemment les fonctions de grand-vizir. Sous les ordres de Réuf, Méhémet, pacha de Silistrie, fut institué séraskier du camp. Une seconde fois, Konieh, où s'étaient réfugiés les débris des corps battus ou dispersés en Syrie, fut désigné comme le rendez-vous de l'armée. Là s'étaient aussi retirés plusieurs des principaux habitans de Damas qui, lors de l'occupation égyptienne, avaient quitté la Ville Sainte avec leurs partisans, et attendaient impatiemment que la victoire des troupes impériales en rouvrît le chemin. Par ces dispositions, la Porte satisfaisait moins peut-être à une ferme résolution de recommencer les hostilités qu'à l'obligation de reprendre une attitude imposante, et d'être prête à tout évènement. Les avis du Divan étaient partagés entre la paix et la guerre. D'ailleurs, les ressources de l'Empire, en matériel et en hommes, lui permettaient d'entreprendre avantageusement une campagne nouvelle. Des ordres avaient été adressés aux Pachas de tenir en disponibilité les forces de leurs gouvernemens. Le Grand-Vizir lui-même, en achevant

de régler les affaires des provinces d'Europe, y effectuait à la hâte des levées considérables, et il promettait à la seconde expédition un chef plus habile et plus actif que l'ex-Serdari-ekrem.

Husseïn avait été le représentant de la vieille guerre orientale irrégulière et imprévoyante, sans même en représenter la fougueuse énergie : nul comme général, il ne montra sa bravoure soldatesque qu'un seul jour, à Djesser-el-Hadid, et contre ses propres troupes. Sans doute, il n'était pas uniquement responsable des désordres et des revers de l'armée; mais le Séraskier, après avoir paralysé l'activité languissante de son rival, fut encore le juge de sa victime. Il lui imputa, dans un rapport public au Sultan, toutes les fautes de la campagne et en critiqua les opérations avec un perfide pédantisme de tacticien. Le vaincu, qui savait que, selon des traditions antiques récemment abolies, sa tête ne lui appartenait plus, ne chicana point l'accusation et n'osa pas même récriminer, au sujet des quatre mille bourses que le ministre avait détournées de la généreuse destination assignée par le Souverain. Comme si sa destinée, dans le cours

Hautesse : aujourd'hui, pour renverser le Ser-kiatib, il chercha sérieusement à se rattacher l'ex-Feld-maréchal.

L'Empire était ébranlé par l'invasion égyptienne en Syrie, par la déroute d'une armée de soixante mille hommes et par de vastes préparatifs militaires : c'était en ce moment même qu'une intrigue de sérail absorbait les vœux et la pensée des personnages les plus marquans. Plus que la guerre civile de l'Islamisme, la lutte engagée entre le Séraskier et le Ser-kiatib tenait la cour attentive ; toute question s'effaçait devant celle de la chute ou du triomphe du ministre ou du favori. Mustapha devait sa faveur à un hasard et à un caprice. Dans une promenade aux Eaux-douces d'Asie, Mahmoud entendit une voix dont les chants l'émurent de surprise et de plaisir. Sur son ordre, on lui amena le chanteur : c'était un garçon de café, jeune encore et unissant au charme de sa voix une figure agréable ; sur un second ordre, le caïque impérial transporta le beau jeune homme du café des Eaux-douces au palais, et le lendemain la malignité populaire attacha à ce nouvel épisode de la vie du Sultan ce commentaire énigmatique : « L'histoire secrète du maître est écri ur le

de cette guerre, eût été un enchaînement de mésaventures, le capitaine grec, auquel il avait remis son trésor pour le transporter, sous la garde de quelques serviteurs, à Tarsous, avait débarqué sur la côte les serviteurs et poussé au large avec le trésor. Battu, destitué, volé, Hussein vit néanmoins ses infortunes personnelles peu à peu réparées. Sur les réclamations de la Porte à l'ambassade française, attendu que ce forban grec naviguait sous le pavillon de la France, de nombreuses perquisitions furent ordonnées, et, par les soins des agens de l'Angleterre, une portion de son trésor fut retrouvée à la petite île de Caxo près Candie. Sa destitution même n'entraîna point sa disgrace : Mahmoud, indulgent à un général de son choix, ne retira point au Serdari-ekrem la haute estime et la bienveillance qu'il avait accordées à l'Aga-Pacha. Enfin, le Séraskier se rapprocha d'un rival, hors de combat, qu'il n'avait plus lieu de craindre, et dont il pouvait utiliser la position inébranlablement cimentée auprès du monarque par le sang des Janissaires. Il y a peu de temps, pour l'empêcher d'être nommé Feld-maréchal, il avait eu recours à l'aide de Mustapha, ser-kiatib de Sa

Hautesse : aujourd'hui, pour renverser le Ser-kiatib, il chercha sérieusement à se rattacher l'ex-Feld-maréchal.

L'Empire était ébranlé par l'invasion égyptienne en Syrie, par la déroute d'une armée de soixante mille hommes et par de vastes préparatifs militaires : c'était en ce moment même qu'une intrigue de sérail absorbait les vœux et la pensée des personnages les plus marquans. Plus que la guerre civile de l'Islamisme, la lutte engagée entre le Séraskier et le Ser-kiatib tenait la cour attentive ; toute question s'effaçait devant celle de la chute ou du triomphe du ministre ou du favori. Mustapha devait sa faveur à un hasard et à un caprice. Dans une promenade aux Eaux-douces d'Asie, Mahmoud entendit une voix dont les chants l'émurent de surprise et de plaisir. Sur son ordre, on lui amena le chanteur : c'était un garçon de café, jeune encore et unissant au charme de sa voix une figure agréable ; sur un second ordre, le caïque impérial transporta le beau jeune homme du café des Eaux-douces au palais, et le lendemain la malignité populaire attacha à ce nouvel épisode de la vie du Sultan ce commentaire énigmatique : « L'histoire secrète du maître est écrite quelquefois sur le

front de son esclave. » L'esclave efféminé savait lire et écrire; il devint le ser-kiatib ou secrétaire du maître. Doué d'un esprit insinuant, fin, délié, bientôt le Ser-kiatib gouverna le Sultan et par le Sultan l'Empire. Le Séraskier tolérait un favori qui amusât; il épia l'occasion de perdre un favori qui gouvernait. Mustapha, après avoir tenté quelques essais de manufacture et d'industrie agricole qui avaient plus profité à l'accroissement de son influence qu'à celui de ses richesses, s'était tourné vers le commerce : il avait fait construire quelques bâtimens à l'arsenal, et exploité, avec d'énormes bénéfices, diverses branches de monopole. Le Séraskier saisit cette occasion : il dénonça et les bâtimens construits à l'arsenal, aux frais de l'État, et d'odieuses vexations commises par les agens subalternes de ces spéculations commerciales. Pour détourner l'orage, l'accusé fit don de tous ses navires au Sultan; mais, détrôné de son poste de secrétaire, il fut réduit au rang de pacha de Trikala. Il restait pourtant à l'arracher de la Capitale, où sa présence entretenait son crédit, et à terrasser sa menaçante résistance par un dernier coup. Khosrew redoubla d'efforts et grossit sa ligue. Il avait acheté le con-

cours d'Akhmet-Fevzi-Pacha, en contribuant à le faire nommer pacha à trois queues, commandant en chef de la garde impériale, conseiller militaire du Palais : c'était encore un favori, mais que son intelligence bornée rendait moins redoutable et que, d'ailleurs, il pouvait attaquer plus tard, après s'en être servi pour la ruine de l'autre. Enfin, pour s'assurer un précieux appui, il fit épouser la fille de l'ex-Serdari-ekrem par son fils adoptif, Méhémet-Pacha, le même qui avait si tristement tranché du général en chef, à Homs. Grâce à cet appui peut-être, Khosrew triompha. L'Aga-Pacha, après avoir retrouvé son trésor, marié sa fille et trempé dans la perte du Ser-kiatib, fut nommé, l'année suivante, gouverneur de Widdin, où s'acheva obscurément son histoire (1). Quant au Séraskier, délivré de l'Aga-Pacha et du Ser-kiatib, il n'eut plus qu'à s'occuper de sa rivalité avec le Grand-Vizir, trop nécessaire à l'État pour ne lui être pas un adversaire incommode. Déplorable Empire où, dans une situation aussi périlleuse, l'intérêt particulier, au mépris des suites les plus graves, prévalait sur la cause publique !

(1) Husseïn est mort à Widdin en 1835-1250.

Cependant Ibrahim, à Alep, ne s'était pas endormi sur ses victoires : si la Porte menaçait de reprendre la Syrie et l'Égypte, le général égyptien avançait d'un pas dans l'Asie-Mineure. A la faveur du prétexte que lui offrait la continuation des hostilités, de la part des troupes impériales, à Aïntab, au défilé de Kulek, et sur d'autres points de la chaîne du Taurus, le 15-11 Rebi-ul-ewel-Août, il marcha de Beylan sur Adana. C'était trois jours après l'anniversaire de la naissance du Prophète, solennellement célébré dans l'Islamisme. Le district d'Adana se soumit au vainqueur qu'il avait appelé; Tarsous, Selefkeh et les débouchés des routes du Taurus furent occupés. Quelques milliers d'hommes étaient réunis, en seconde ligne, à Alexandrette, à Beylan et à Alep; le restant des troupes était disséminé dans les villes de Syrie. C'est dans cette position qu'il attendit la décision belliqueuse ou pacifique de la Porte.

Les succès éclatans de la dernière campagne, en réjouissant l'orgueil du Vice-roi et en lui donnant la mesure de sa puissance, n'avaient point égaré son ambition dans un espoir présomptueux : il n'avait aucune vue au delà de la Syrie et souhaitait que la paix le

confirmât dans la possession de sa conquête. Sans doute, il ne pouvait souffrir patiemment une injure à sa personne et à sa dignité qu'il sentait grandir; sa fierté, irritée d'un article du *Moniteur ottoman* de Constantinople, s'exhala, dans la gazette turco-arabe du Caire, par une réponse écrite sous son inspiration. Il y renvoyait à la Porte le reproche de déloyauté et s'indignait qu'elle eût cru ses affaires assez semblables à celles des pachas de l'Albanie ou de la Bosnie, pour se flatter de le traiter comme eux (1): la presse, nouvellement transplantée en Orient, devenait une arme entre les deux puissances en lutte. Mais tout projet hostile était loin de lui. Chaque jour, il attendait les ouvertures du gouvernement impérial, auprès duquel il pensait que ses victoires auraient effacé son arrêt et recommandé ses demandes. Toutefois, soit que le Gouvernement répugnât à faire des avances à un vassal victorieux et fût certain de l'écraser sous un nouvel effort, soit que, se méprenant sur les intentions de Méhémed-Ali, il le supposât résolu à pousser plus loin la révolte et se crût dans l'obligation de le combattre jusqu'à extrémité, il n'y eut ni propo-

(1) Voir le Recueil des pièces officielles.

sition de faite ni négociation de nouée durant ce long armistice. Après deux batailles gagnées, le Vice-roi se voyait réduit à marchander encore, les armes à la main, le consentement de Constantinople; il ordonna de nouvelles levées.

La terre d'Égypte avait peine à suffire aux terribles consommations du champ de bataille. Pour se procurer plus facilement les recrues, on avait adopté, à la fin de juillet, un singulier expédient : d'après un firman, les employés civils et militaires, Musulmans ou Chrétiens, avaient été obligés de fournir un contingent d'hommes, proportionnellement à leurs grades et à leurs émolumens; un général, sept hommes; un colonel, cinq, et ainsi de suite; le Mâlem copte, à 400 p. d'appointemens par mois, était tenu à une recrue; c'était la conscription mise en adjudications particulières. L'exécution de ce firman avait entraîné les plus graves abus, et l'on avait vu, sur divers points du Caire, s'établir des corps de garde qui exerçaient concurremment la *presse* sur tous les jeunes gens d'une complexion robuste, les domestiques, les saïs, etc. La mesure fut supprimée et le Gouvernement recourut au mode précédemment employé

pour se procurer les cinquante-deux mille hommes, dont la levée avait été décrétée; les Haute et Basse Égyptes étaient taxées chacune à seize mille hommes, et le Caire à vingt mille. Tant s'en fallait, pourtant, que la population fût en état de les présenter à l'appel! Tout récemment, sur six mille Arabes, le conseil de révision n'en avait trouvé que deux cent cinquante-trois de forts et de sains; le reste avait été renvoyé comme incapable de servir. La guerre allait donc encore choisir et prendre ce qui restait de bras vigoureux, pour ne laisser aux travaux du pays que le rebut des habitans : triste nécessité qu'il faudrait profondément déplorer, si les vues de la Providence, sur l'ébranlement des Empires et l'affranchissement des races, s'accomplissaient sans l'intervention de la guerre!

La Porte, dont l'obstination prolongeait les hostilités, n'était pas moins inquiète des mesures et des procédés de Méhémed-Ali. Depuis le retour de Nasif-Effendi, son envoyé extraordinaire à Alexandrie, elle était sans communications directes avec l'Égypte et n'en avait pas davantage avec la Syrie. En cette absence d'informations exactes, les nouvelles ne lui parvenaient que défigurées et

plus alarmantes. Le Vice-roi prohibait-il, en Égypte, la circulation des monnaies frappées à Constantinople, pour n'y donner cours qu'aux monnaies frappées au Caire en vertu d'un droit acquis et toujours au chiffre du Grand-Seigneur; mesure aussi financière peut-être que politique, puisque la valeur intrinsèque des pièces d'or du Caire est relativement inférieure à celle des pièces d'or de Stamboul (1); le bruit se répandait, dans la Capitale, que le prince avait battu monnaie à son coin. Faux ou vrai, un autre bruit s'accréditait que, dans une allocution au Consul-général de France, il avait représenté le Sultan comme l'ennemi de la religion et de l'Empire, et ces rumeurs vagues ou mensongères la remplissaient de terreur. C'est que l'opiniâtreté de la Porte provenait moins d'un parti pris de combattre que d'une hésitation à traiter. La guerre était la voie ouverte, et cette voie entraînait fatalement, dans l'état de fluctuation des opinions du Divan : mais, faute d'une énergique et unanime résolution belliqueuse, on appréhendait qu'à

(1) En 1824, le Sultan vendit au pacha d'Égypte, pour quelques millions de piastres, le droit de battre monnaie d'or; jusqu'à cette époque, le Pacha n'avait pu fabriquer que des paras.

une sentence d'extermination le fier Vizir ne répondît prochainement par une déclaration d'indépendance qui achèverait de tout ébranler. La situation anarchique de l'Anatolie, aux portes de laquelle s'avançait Ibrahim, eût rendu encore plus terribles les suites d'une *telle* déclaration. Le Gouvernement n'ignorait pas l'impopularité de la campagne contre le Vice-roi: il ne manquait ni de soldats, ni d'armes, ni de munitions; ce qui lui faisait faute, c'était la nation qui déjà favorisait l'ennemi de ses vœux.

Sans doute, le soupçon que la France était disposée à soutenir les projets de l'Égypte ajoutait aux alarmes de la Porte : elle avait reçu avis que le bateau à vapeur français, *le Sphynx* (1), faisait de fréquens voyages d'Alexandrie en Syrie et favorisait la correspondance de Méhémed-Ali; elle s'en plaignit au Représentant de la France à Constantinople. Mais, à son tour, elle était interpellée par les ministres de France et d'Angleterre. Le bruit avait couru que la Russie,

(1) Le *Sphynx* attendait à Alexandrie le retour du *Luxor* et du fameux obélisque. Il faut lire les détails de cette argonautique dans l'ouvrage de M. de Verninac Saint-Maur, dont l'esprit ferme et élevé s'accuse à chaque page de son récit.

immédiatement après la bataille de Beylan, avait offert des secours au Sultan. D'après l'empressement avec lequel cette puissance, sur la notification des premiers griefs de l'Empire, avait retiré, d'Alexandrie, son consul, la proposition n'avait point lieu d'étonner; elle empruntait même une nouvelle vraisemblance à tout ce qu'on rapportait des armemens extraordinaires de Sébastopol. La Porte répondit que ce bruit n'avait aucun fondement, et, en outre, protesta que jamais, quelle que pût être l'issue de la lutte engagée, elle n'accepterait les secours armés de la Russie.

Enfin, le Grand-Vizir, dont le retour était impatiemment attendu, fit son entrée à Constantinople, le soir du 1er Djemaz-ul-ewel ou du 25 Septembre.

Dès le lendemain de son entrée, à la pointe du jour, il inspecta l'arsenal de l'artillerie; il fut, ensuite, cérémonieusement visité par les grands dignitaires de la Sublime-Porte et admis à l'audience impériale. Le Sultan l'accueillit avec la plus flatteuse bienveillance; avant même son arrivée, il lui en avait donné un témoignage, en accordant, à son épouse et aux femmes de son harem, une pension annuelle de 43,000 piastres (10,750 francs);

quand il le revit, il le combla de faveurs. C'était, à la fois, le prix du service qu'il venait de rendre à l'Empire en pacifiant les provinces d'Europe et l'encouragement à un service nouveau, la pacification des provinces africo-asiatiques. Mahmoud, humilié par les revers de ses armes, s'appuyait avec satisfaction sur un bras victorieux qui promettait de réparer les désastres de Homs et de Beylan. En signe d'investiture du commandement de l'armée d'Asie, le Sadri-Azhem (1) reçut le harvani noir, au col brodé en diamans et en or, un fess orné de diamans et un sabre garni de pierres précieuses : plus tard, le Sultan lui remit de ses mains la grande décoration d'honneur en brillans. Jaloux de justifier la confiance et les graces du Souverain, à l'issue même de sa réception, il fit manœuvrer des troupes et continua à s'occuper de l'expédition avec ce zèle infatigable qu'il déployait dans toutes ses missions.

Tandis que Réchid-Méhémet, de concert avec le Séraskier et les chefs des diverses administrations, surveillait l'organisation des troupes, du matériel et des approvisionne-

(1) Autre terme par lequel on désigne le Grand-Vizir.

mens, les forces de la Romélie, affectées à l'armée active, se dirigeaient sur l'Asie. Ces forces consistaient en six régimens d'infanterie et de cavalerie du Nizam et en trente mille hommes de levée, Albanais et Bosniaques. Les troupes régulières, avec une faible partie des Irréguliers, se succédaient à Stamboul, d'où elles étaient expédiées à Konieh en passant le Bosphore. La masse des Irréguliers passait les Dardanelles à Gallipoli, et suivait la même destination. En outre, quelques régimens, nouvellement formés et casernés dans la Capitale, se mettaient en marche pour rejoindre le camp. De Constantinople, le Grand-Vizir avait aussi l'œil aux différens corps réunis sous les ordres de son lieutenant Emin-Réuf-Pacha, et ne cessait de lui transmettre ses instructions.

Ibrahim n'ignorait point avec quelle activité se poussaient, du côté des Turcs, les préparatifs d'une nouvelle campagne, et il n'avait reçu aucune communication favorable à une conclusion pacifique, depuis près de deux mois qu'il occupait Adana. Bâtie au bord du Seyoun (*Sarus*) et sur un coteau fertile, cette ville n'avait d'autre défense qu'une petite citadelle, dominée par les hauteurs voisines.

D'ailleurs, les Turcs avaient fortifié les points principaux du Taurus, faisaient des sorties réitérées hors de leurs retranchemens, et tenaient les défilés de ces montagnes ouverts à la marche d'une armée contre les Égyptiens. Rien, dans cette position avancée que le Généralissime avait dû prendre pour couvrir la Syrie, n'offrait de sûreté. Il n'y avait donc plus de milieu possible; il fallait ou se replier sur le Beylan, en se barricadant derrière ce rempart de la Syrie, ou franchir le Taurus, rempart de l'Anatolie.

Entre ces deux partis, le plus hardi était le meilleur, qu'il s'agît de traiter ou de combattre. L'audace était grande à un petit nombre de troupes de se porter au cœur de l'Empire ottoman, au devant d'une armée nombreuse, en laissant derrière soi une province, récemment conquise et remuante. Mais il n'y avait, pour Méhémed-Ali, de salut possible qu'à coups d'audace; telle était la condition de l'entreprise dans laquelle il s'était engagé qu'il ne fallait ni s'arrêter, ni reculer, mais toujours avancer et toujours vaincre, sous peine de perdre, à un seul pas rétrograde ou douteux, le fruit des précédens travaux. Constantinople, armée, populations, tout ce qui

était appui eût failli, tout ce qui était résistance l'eût emporté. Aucun rêve de bouleversement de l'Empire, d'agression contre la Capitale, d'usurpation du trône, ne détermina ce nouveau pas; c'était afin seulement d'obtenir les concessions sollicitées au pied du mont Carmel et de s'assurer la conservation de leurs conquêtes, que le Vice-roi et son fils se disposaient à franchir le Taurus; ils cédaient aux nécessités de leur position, en frémissant peut-être du rôle périlleux qu'ils avaient à soutenir. Avant d'opérer ce mouvement, l'armée reçut, par Alexandrette et Tarsous, des munitions, des approvisionnemens et des vêtemens propres à la saison. On s'était si peu attendu à une campagne d'hiver, qu'on avait été obligé de confectionner à la hâte des capotes pour les soldats : ce fait, en dehors de la prévoyance avec laquelle tous les besoins des troupes furent constamment satisfaits, suffirait à prouver que la marche, dans les provinces de l'Anatolie, était pareillement en dehors des intentions premières de Méhémed-Ali et d'Ibrahim. Mais leur génie commun aimait mieux prévenir qu'attendre. En même temps que le Vice-roi expédiait, d'Alexandrie, l'ordre de pénétrer dans l'Asie-Mineure,

le Général en chef se décidait à marcher sur Erekli, sise au pied du versant septentrional de la montagne. L'armée entière, officiers et soldats, s'associa à l'énergie de ses princes, et les enfans de l'Égypte allèrent, avec une intrépide gaîté, chercher de nouveaux champs de bataille sur les neiges du Taurus.

D'Adana à Konieh il a deux routes : l'une passe par Minaret-Khan, Tchifté-Chesmé, Tekir, Tchifté-Khan, Oulou-Kichlé et Tchayan; l'autre par Tarsous, Nemroud, Tchakal et Zanepa; à Erekli, elles se rejoignent pour se séparer encore; la route de droite, passant par Begdig, Karabounar, Kotamié, Ismil et Kar-Khan, la route de gauche, par Caraman, Kassaba et Tchoumra, aboutissent toutes deux à Konieh. Il fut arrêté que les Irréguliers et les Bédouins suivraient la route qui conduit à Erekli par Tchifté-Khan et Oulou-Kichlé, tandis que le Général en chef, avec quelques troupes régulières, prendrait par Tarsous, et passerait le Taurus à Nemroud, village sur le sommet de la chaine, à deux jours de marche vers le sud de Tchifté-Khan. Le 17-11 Djemaz-ul-ewel-Octobre, il partit d'Adana.

Ce fut à Tarsous, sur sa route, qu'Ibrahim revit Osman-Noureddin-Pacha qui, après un

Tels étaient pour Méhémet-Ali les fruits de son premier triomphe; mais à Abdallah succédait Husseïn, et à la résistance d'une forteresse le déploiement d'une armée. Entre le Feld-maréchal et Ibrahim la question restait entière; la possession du champ de bataille devait être le prix de la victoire.

Avant de disputer le pays aux forces impériales qui franchissaient à peine le Taurus, il était urgent d'en mettre la partie occupée en état de défense et sur le pied de l'administration nouvelle. Les fortifications d'Acre, sous la direction de l'ingénieur Romélie, commencèrent à se relever d'après un meilleur plan : trois batteries de côte, de six pièces chacune, furent établies à Kaïfa, et divers points du littoral participèrent à la distribution du matériel trouvé dans les arsenaux d'Abdallah. Grâce à l'influence de l'Émir-Beschir, le régime de l'Égypte poursuivit paisiblement son installation dans la Montagne. Quant à l'armée, elle reçut des renforts de munitions et d'hommes; entre autres, deux mille Bédouins qui, moyennant une avance de cinq cents piastres (125 fr.) par homme, avaient pourvu à leur équipement complet, y compris le cheval. Ces dispositions réglées, le

Général en chef laissa, devant Acre, le 10e régiment d'infanterie avec quelques cavaliers, et nomma à la lieutenance du *Camp victorieux* son Divan-effendi : il confia à M. Hanna Bahri, Arménien intelligent et dévoué à sa personne, la gestion des affaires civiles et commerciales; ensuite il partit pour Damas le 9 Juin ou 10 Moharrem 1248. Avec l'année nouvelle s'ouvrait pour l'expédition de Syrie une nouvelle campagne (1).

L'armée se développait. Tandis que le centre, commandé par Abbas-Pacha, se maintenait à Bâlbek, et qu'à Tripoli l'aile gauche, sous les ordres de Hassan-bey-Monasterli, recevait l'avis de préparer son mouvement, à la tête de l'aile droite, Ibrahim allait prendre position à Damas. Acre prise, Damas devait céder. Il jugea que la Ville Sainte s'était ouverte du coup qui avait forcé la citadelle : avant son départ, il écrivit à Ali-Pacha qu'au lieu de compromettre, par une tentative inutile de résistance, la cité religieuse dont il était le gouverneur, il serait sage de l'évacuer

(1) D'après les observations d'une note précédente, on ne s'étonnera point que la nouvelle année musulmane, 1248, commence vers la moitié de 1832. Moharrem est le premier mois de l'année.

et de se retirer sur Homs. Vingt-quatre pièces d'artillerie et à peu près dix-huit mille hommes, dont neuf mille de troupes régulières et neuf mille de Druses, de Bédouins égyptiens et d'Anézés, composaient le corps d'attaque.

Les Anézés, dont le Généralissime avait désiré s'assurer la soumission et le concours, sont la tribu arabe dominante dans le voisinage de la Syrie. L'hiver, ils habitent généralement le désert à l'est de Hamah ou la plaine entre le Haouran et Hit sur l'Euphrate : il leur arrive aussi de camper, au delà de ce fleuve, dans l'Irak-Araby et près de Bagdad. Dès le printemps, depuis les environs d'Alep jusqu'à huit journées au sud de Damas, ils forment une ligne de campemens mobiles, employant l'été à chercher de l'eau et des pâturages, et faisant, en automne, leurs provisions de blé et d'orge, jusqu'à ce que les premières pluies les renvoient au désert. Ils lèvent un tribut annuel sur la plupart des villages des limites orientales de la province. C'est même près et parmi les villages du Haouran qu'ils dressent principalement leurs tentes durant leur visite à la Syrie ; tandis que plus au Nord, vers Homs et Hamah, ils se tiennent à quelque distance des lieux ha-

bités. Quoique les Anézés eussent embrassé la foi des Wehabites, ils trouvaient trop d'avantages à la conduite des caravanes pour ne pas conserver de bonnes relations avec les gouverneurs turcs; de leur côté, les gouverneurs ménageaient cette puissance nomade, formée de quatre tribus considérables. C'était à leurs deux principaux cheïkhs, Nemr-Ben-Doukhi et Husseïn-Al-Douekhi, qu'Ibrahim voulait confier le transport de ses munitions et de ses vivres déjà parvenus, ainsi que l'artillerie, à Tabarieh; mais les deux Cheïkhs, conciliant la prudence avec leurs protestations de dévouement, ne consentirent à s'en charger qu'à partir de la rive gauche du Jourdain.

D'Acre à Damas, la route est de cinq journées ou de trente-cinq heures; elle passe par Ramé, Djesser (banat)-el-Yacoub, Khanatir et Saâsa. Le jour de son départ, il coucha à Ramé; le lendemain, il traversa le Jourdain, entre les lacs de Houlé et de Tabarieh, à Djesser (banat)-el-Yacoub, ou au Pont (des filles) de Jacob. Selon les traditions, c'est en ce lieu même que le Patriarche, fuyant la vengeance d'Ésaü et revenant de la Mésopotamie, passa et repassa le fleuve. Selon l'his-

toire, deux des rois chrétiens de Jérusalem et les deux grands princes sarrasins, leurs adversaires, se disputèrent ce pont : plus récemment, Murat y mit en déroute l'arrière-garde de la nombreuse armée turque que devait dissiper la bataille du Mont-Thabor. Près de ce pont, enrichi de tant de souvenirs, remarquable d'ailleurs par l'élégance de ses trois arches en ogive, le nouveau conquérant de la Syrie fit une halte d'un jour, à la limite même des pachaliks d'Acre et de Damas dont les gouverneurs y prélevaient chacun un péage. Des bords du fleuve, il s'éleva ensuite, par une montée roide, vers une plaine nue, où est situé Khanatir, et il atteignit, au pied d'une hauteur, le village de Saâsa. Durant ces deux étapes, le terrain est de plus en plus aride et le chemin âpre; ce triste plateau, que borde au Nord une des cimes de l'Anti-Liban, est partout semé de pierres volcaniques qui retracent, par leur abondance et leur désordre, l'image des antiques révolutions de cette terre. Mais, après le trajet dans ces lieux désolés, on descend peu à peu vers une plaine immense, féconde, riante, que les Orientaux ne se lassent point de comparer au paradis terrestre.

Déjà l'on approchait de Damas : Ibrahim, laissant le commandement à Kutchuk-Ibrahim-Pacha, marchait à une assez grande distance en avant de la tête de colonne, suivi de quelques officiers seulement. Fatigué de l'ardeur du soleil, il entra dans l'un de ces jardins qui font à la cité une fraîche et magnifique enceinte. Ce fut là qu'au bout d'une heure une reconnaissance de l'armée égyptienne trouva le Général en chef paisiblement endormi presque aux portes de la ville que les Turcs s'apprêtaient à lui disputer : nouvel exemple de la témérité de son courage! Le soir, l'armée coucha à Awadié, village distant d'une lieue et demie de Damas.

A la réception de la lettre d'Ibrahim, Ali avait tenu conseil avec les ulémas, les fonctionnaires de la Porte et les ayans de Damas : l'avis de ne céder qu'après avoir épuisé tous les moyens de conserver la ville au Sultan prévalut, ou du moins il parut convenable de ne la rendre qu'après un simulacre de résistance. Le peuple, fatigué du régime turc, n'était point disposé à le maintenir au prix d'un siége, et les trente mille soldats que le Pacha comptait lever parmi les Damasquins, propres seulement à se défendre derrière leurs

murailles, n'auraient jamais pu tenir en ligne contre les forces disciplinées de l'Égypte. D'ailleurs Damas, l'année précédente, avait expulsé et tué un gouverneur : dans la crainte d'être punie, elle avait ensuite retenu en ôtage son successeur, et par là avait aussi contribué à empêcher le départ de la caravane. Il lui tardait de s'assurer l'impunité, en s'affranchissant de la domination de Constantinople, sauf à remuer encore contre la domination nouvelle.

Vers trois heures du matin, à la gauche du village d'Awadié, se présentèrent huit cents hommes de cavalerie, et à la droite une troupe d'infanterie composée de recrues fournies par les habitans. Ibrahim fit disperser cette cavalerie par ses escadrons irréguliers et ses Bédouins : pour mettre en fuite cette infanterie, le premier feu d'un bataillon suffit. Après cette démonstration, Ali-Pacha crut avoir assez fait : accompagné des autorités turques, escorté d'environ quinze cents cavaliers et de cinq cents hommes de levées, il partit sans être poursuivi, et se dirigea, par Salahieh, sur Homs. Le même jour, 16-15 Moharrem-Juin, les Damasquins offrirent leur soumission au Généralissime, implorèrent le pardon de leur résistance, et le prièrent de prendre posses-

sion de leur ville. Ce fut le lendemain qu'il s'avança vers Damas, tandis que l'Émir-Beschir s'en rapprochait par un autre côté : il fit camper aux portes, dans la plaine de Kouch-Meidan, les cinq mille Druses de l'Émir et ses régimens de cavalerie; ensuite, au milieu des principaux habitans qui étaient venus lui rendre hommage, il fit son entrée. Par son ordre, Kutchuk-Ibrahim caserna l'artillerie, le 8e régiment de cavalerie, le 2e d'infanterie et un bataillon du 5e dans la ville et dans la citadelle. Tandis que le Général en chef terminait avec circonspection la conquête pacifique de Damas, le pavillon de Méhémed-Ali était, pour la première fois, arboré sur les remparts d'Acre.

Fermée d'une muraille mal entretenue et défendue seulement par une petite citadelle carrée, Damas n'offrait point l'avantage d'une position militaire. C'était à son rang dans la hiérarchie religieuse et politique des cités de l'Empire qu'était proportionnée l'importance de son occupation. Premier siége de la puissance des Khalifes, boulevart de l'Islamisme durant l'invasion chrétienne des Croisades, capitale de la Syrie, dont elle porte le nom, El-Châm ou Damas était le chef-lieu du

gouvernement des Sultans et le lien de Constantinople avec la Mekke. En se livrant à Méhémed-Ali avec l'espoir d'une administration plus douce que celle de ses pachas, elle donnait un exemple funeste pour l'autorité impériale en Syrie, et l'influence de son exemple devait s'accroître de toute sa célébrité. Nulle ville n'est plus renommée en Orient. Les vrais Croyans de l'Asie et de l'Europe ont salué, dans cette station de leur pieuse caravane, la porte même de la Kéabé. Ses environs, ravissante oasis entre le désert et la montagne, forêt de jardins au milieu de laquelle s'élève un groupe étincelant de dômes, de minarets et de tours, terre de verdure, de fleurs et de fruits délicieux, arrosée par les sept canaux du Barrady qui distribuent leurs eaux dans chaque quartier et dans chaque maison, ont souri à tous les yeux et laissé sous tous les regards une image enchantée. Les maisons, construites de pierres et de briques que masque un enduit grisâtre, ne répondent point, par leur apparence, aux séduisantes impressions nées de l'ensemble du spectacle : mais, comme les voiles qui recouvrent les femmes, leurs sombres murailles recèlent des mystères de magnificence et de grace;

c'est pour l'intérieur et non pour l'extérieur que l'Orient arrange sa vie. Toutefois, le luxe public s'y déploie dans la somptuosité des mosquées entre lesquelles on remarque l'ancienne église byzantine de Saint-Jean, dans la multitude et l'élégance des bains, des cafés, des bazars, et surtout dans le vaste khan d'Assad à la merveilleuse coupole. Enfin, à l'étendue de ses relations commerciales Damas unit l'active industrie de ses manufactures, et c'est à ces deux sources qu'elle puise son opulence. Sa population est de cent cinquante mille ames, et, à l'exception de dix mille Chrétiens et Juifs, elle est entièrement musulmane. Son fanatisme n'est pas moins connu que son humeur séditieuse, et l'histoire de la Ville Sainte sous le règne de la conquête ottomane semble avoir été celle d'une municipalité démocratique et religieuse, souvent terrible aux vizirs de la Sublime-Porte.

Acre, l'Émir-Beschir, Damas remettaient aux mains d'Ibrahim la Syrie maritime, montagnarde, commerçante. Néanmoins, en enlevant Damas à l'autorité d'un pacha de Constantinople, le Généralissime ne prétendit point s'attaquer à la suzeraineté du Sultan. Il est d'usage que, dans la prière publique du ven-

dredi, la profession de foi ou *Khoutbé*, qui succède au *Namaz*, se termine par une invocation en faveur du monarque; un changement de nom au Khoutbé constate officiellement un avènement, une usurpation, une restauration. Un Imam vint demander au nouveau maître de la ville pour qui l'on devait prier le vendredi : « On n'a pas deux « souverains, » répondit Ibrahim, et deux cents coups de bâton punirent l'Imam de l'outrage ou de la maladresse de son doute sur la fidélité du Généralissime au Grand-Seigneur.

Damas devint le siége du gouvernement de Méhémed-Ali en Syrie, et l'administration y fut organisée sur le modèle de celle du Caire. Ce fut sans éprouver de résistance, quoiqu'un léger mouvement de trouble, promptement réprimé, coutât aux Égyptiens douze de leurs soldats. Malgré le génie turbulent des habitans, Ibrahim ne craignit pas d'imposer à l'orgueil de leur zèle religieux quelques mesures que la force entre ses mains fit accepter. En instituant un conseil supérieur d'administration composé de vingt membres, il appela à en faire partie les chrétiens qui occupaient de hauts emplois; il accorda même à tout chrétien l'autorisation de traverser à cheval

les rues de la fière cité, aux portes de laquelle, si long-temps, l'infidèle dut mettre humblement pied à terre et payer un tribut de quelques paras. En un mot, la conquête égyptienne fit tout d'abord pénétrer un premier germe de tolérance dans la Ville Sainte, où la foi musulmane, sans contact avec la Chrétienté et sous le frottement continu du pélerinage de la Mekke, s'était conservée avec une âpre et altière intégrité. Le Généralissime compléta ses mesures à l'égard de Damas, en en confiant le gouvernement à Kutchuk-Ibrahim : le 2e régiment d'infanterie, le bataillon du 5e et le 8e de cavalerie, déjà installés dans la ville, furent destinés à y tenir garnison.

Vers cette époque, une correspondance eut lieu entre Ibrahim et une femme dont la célébrité orientale a eu du retentissement en Europe même, lady Esther Stanhope. Ces relations avaient commencé, de la part de la noble Anglaise, par la réclamation d'un serviteur, qui s'était enfui de son habitation et réfugié au camp de Bâlbek. Irritée de la conduite de cet homme, elle avait écrit au Général en chef de le faire punir et de le lui livrer : le Général en chef jugea que la Loi et son propre caractère ne lui permettaient d'accorder ni

l'une ni l'autre de ces satisfactions; il refusa avec politesse. Mais bientôt une inspiration plus légitime et plus généreuse dicta à lady Esther une réclamation nouvelle. Depuis la prise d'Acre, quelques familles arabes ruinées par cet évènement, et un grand nombre d'Albanais qui avaient fait partie de la garnison dépouillée par les vainqueurs, avaient cherché un asile dans la Montagne. La sibylle du désert, dont la vie se consume dans un monde surnaturel que lui font des évocations magiques, les contemplations de l'astrologie, et la rêveuse attente d'un Messie-Roi, ne resta point isolée du spectacle de douleurs qui était à ses pieds. Elle recueillit plusieurs de ces infortunés à Djioun, dans sa résidence même ou dans un village voisin, et ne s'épargna point en secours. Ses ressources étaient bornées. Alors elle s'adressa à Ibrahim, et essaya de faire valoir les droits de ces victimes de la guerre à sa pitié ou même à une sorte d'indemnisation de leurs pertes. Encore tout entier aux nécessités de la guerre, Ibrahim ne pouvait réparer les maux qu'elle avait occasionés, et lady Stanhope dut continuer seule, selon ses moyens, son œuvre de miséricorde. Elle abrita successivement de son hospitalité jus-

qu'à deux cents personnes, hommes et femmes; tant que ses mains furent pleines, elle les ouvrit sur leur misère, au prix de sa gêne personnelle, et dépensa pour eux plus de vingt-cinq mille francs. La femme venue d'Occident, que ses libéralités, son génie et sa beauté avaient déjà fait saluer du titre de reine de Palmyre et de Jérusalem par les tribus arabes de la Syrie, reçut encore les bénédictions de ces malheureux : l'enthousiasme de leur reconnaissance était accru par le caractère mystérieux de cette reine de la solitude.

Le Généralissime était encore à Damas, lorsqu'il reçut une adresse des habitans d'Alep qui, menacés de l'arrivée prochaine de Husseïn, faisaient d'avance leur soumission au gouvernement de Méhémed-Ali. Tout l'appelait en avant. Mais, malgré son impatience, il dut retarder son départ, soit afin de mieux affermir l'autorité nouvelle dans la ville, soit à cause du bruit répandu que le Choléra et une maladie pestilentielle régnaient à Homs et à Hamah. C'est par ces deux points que la route de Damas remonte à Alep et à Antioche.

Cependant l'armée impériale, dans la première moitié de Zil-hidgé-Mai, s'était concentrée à Konieh, sous les ordres du Feld-maré-

chal. Les forces destinées à l'expédition s'élevaient, corps d'artillerie et du génie compris, à soixante mille hommes, dont quarante-cinq mille de troupes régulières : l'artillerie comptait cent soixante pièces. Chaque corps était accompagné de ses batteries et caissons de munitions, ainsi que d'une compagnie d'ouvriers. C'était également sur le pied européen que l'intendance, le trésor et les différens services avaient été organisés. Une autre innovation, émanée du Sultan lui-même, était l'institution d'un conseil de guerre, qui enlevait au général en chef le droit de disposer arbitrairement du grade, des décorations, de la vie des militaires, et leur garantissait la protection d'une justice régulière. On ne peut nier que la création de ces troupes fît honneur à la persévérance du Sultan et à l'activité du Séraskier-Pacha. Belles, nombreuses, braves, elles se croyaient certaines de battre des Arabes, fussent-ils commandés par Ibrahim. Le vieil orgueil de la conquête ne voyait dans des régimens égyptiens que des bandes d'esclaves, qui fuiraient aux premiers coups de leurs maîtres. Enfin, des officiers européens faisaient partie de l'expédition en qualité d'instructeurs, et, parmi eux, il s'en trouvait

quelques uns dont les conseils pouvaient être utilement réclamés pour la direction des opérations militaires.

Un général manquait à cette armée. Pour créer des troupes à l'européenne, la Porte avait usé de toute sa force contre les préjugés nationaux, de toute sa vigueur contre les résistances à sa volonté; et, cela fait, elle avait confié sa milice nouvelle, formée au prix de tant de sacrifices, à un homme que lui désignaient des services éclatans, mais que toutes ses habitudes rendaient antipathique à cette organisation. Husseïn n'était pas autre chose que le Janissariat encore vivant, à la tête du Nizam. Quoiqu'il respectât, comme un acte de son maître, l'introduction du nouveau régime militaire, étranger à toute idée de guerre régularisée, il ne se fatigua point à essayer de diriger une machine compliquée, qu'en secret, peut-être, il dédaignait comme aussi inutile au succès que gênante pour son incapacité. Là n'était pas encore tout le mal. Malgré l'autorité extraordinaire dont il était revêtu, il était écrasé par une influence supérieure. Le Séraskier ne pardonnait à aucune rivalité, et Husseïn était hors d'état de soutenir la lutte. Il lui arriva, en qualité de Ser-

dari-ekrem de l'Anatolie, de faire emprisonner, pour désobéissance, le gouverneur d'un district : le gouverneur menaça au nom du Séraskier, et le Serdari-ekrem le fit relâcher. Son pouvoir ne fut pas moins illusoire dans l'armée. Le Séraskier entendait bien n'avoir pas créé dans le Nizam un instrument de puissance et de gloire pour un autre que lui-même : aussi, quoique le commandement suprême appartînt au Feld-maréchal, il avait fait placer toutes les troupes régulières, sauf la Garde, sous les ordres spéciaux de Méhémet-Pacha, général de division de la ligne, l'un de ses esclaves affranchis. Hâlil, Capitan-Pacha, était pareillement sorti de son harem mâle, et c'est ainsi que, par ses deux créatures, il tenait entre ses mains la flotte et les forces réglées de l'Empire. Méhémet, brave et intelligent, passait pour avoir pénétré tous les secrets de la tactique européenne, et à sa personne étaient attachés deux instructeurs français. C'était par lui que le Séraskier s'était ménagé une participation active aux mouvemens de la campagne et se proposait de s'en approprier l'honneur. Les officiers eux-mêmes, qui n'attendaient que de lui leur avancement, comprirent qu'il leur compterait

comme un mérite leur insubordination à l'égard du Feld-maréchal; d'ailleurs, ils n'étaient que trop disposés à comparer orgueilleusement leur science d'un jour avec l'ignorance de l'Aga-Pacha. Husseïn, à la tête de son armée, pliait sous le Séraskier, sans même que le choix du Sultan lui fût un soutien. D'abord condamné à un pouvoir au dessus de ses forces, réduit ensuite à l'ombre de ce pouvoir, il ne fut rien.

Entre l'autorité déconsidérée du Serdari-ekrem et l'autorité insuffisante de Méhémet-Pacha, l'anarchie envahit l'armée. Les officiers supérieurs se jalousèrent sans la moindre émulation d'activité ou de zèle, sans autre résultat que la confusion des commandemens. Husseïn n'intervint ni pour rétablir la discipline, ni pour stimuler la négligence des chefs, et il s'abstint d'ordres comme d'exemples. Il ne se soucia pas une seule fois de voir l'armée dans son ensemble; de leur côté, les pachas ne passèrent aucune revue de leurs troupes, aucune inspection des munitions et des armes. En dépit des réclamations des instructeurs, rien n'égalait la mauvaise tenue du camp que les abus de l'administration militaire. Telle était la situation déplorable des

choses que l'un des instructeurs fut autorisé par le Feld-maréchal lui-même à quitter un poste où il s'était promptement convaincu de son impuissance à réformer les désordres du service et les dilapidations qui compromettaient l'avenir de la campagne. Fermant les yeux et lâchant la main avec une extraordinaire incurie, le Serdari-ekrem y joignit une lenteur aussi extraordinaire dans les circonstances où se trouvait l'Empire. Après avoir employé six semaines aux préparatifs de son départ de Constantinople, il en consuma trois autres à Konieh, dans l'inaction. Enchaînement de fautes qu'expliquent à la fois la situation morale de Husseïn et la maladie invétérée qui altérait son énergie, maladie dont l'origine est cependant plus vulgairement attribuée au Nouveau-Monde qu'à l'Ancien !

Enfin une partie de l'armée s'ébranla et se dirigea vers le Taurus ; Méhémet-Pacha présidait à ce mouvement. Lorsqu'il fut parvenu aux Pyles de Cilicie, un instructeur lui demanda s'il avait fait reconnaître ce point, et ajouta qu'il faudrait y mettre un détachement pour observer. « Depuis dix ans, » répliqua Méhémet, « le Grand-Seigneur paie deux cents hommes pour cela ; on ne doit rien igno-

rer. » — « Il faudrait, » continua l'instructeur, « envoyer des troupes garder les défilés de Selefkeh et de Caraman, en cas de débarquement. » — « Les Égyptiens ne débarqueront pas. » Dominé par une imperturbable confiance, le jeune général ne daignait s'arrêter à aucune des précautions militaires usitées. Le lendemain de son arrivée à Adana, il permit à l'officier européen d'aller en reconnaissance à Tarsous. C'était le 10-9 Moharrem-Juin, le jour même du départ d'Ibrahim pour Damas, et l'armée impériale n'était pas encore informée de la prise d'Acre : de Tarsous, l'instructeur en rapporta la nouvelle. Convaincu de la nécessité urgente de marcher sur Antioche, Méhémet en fit demander l'autorisation au Feld-maréchal et la reçut par le retour du Tartare. Husseïn lui-même accourut à Adana. Par une mesure que légitimait l'étendue de ses pouvoirs, au gouvernement de cette ville il annexa le sandjak de Tarsous, en faveur de Sadik-Pacha qu'il chargea de la surveillance de la côte. Tandis qu'il s'arrêtait encore quinze jours à Adana, l'avant-garde, entrée en Syrie par Beylan, avait occupé Antioche.

Antioche fut jadis une cité magnifique, et

son heureuse position la réserve à un avenir aussi brillant peut-être : mais, jusqu'à ce jour, elle ne s'est pas relevée des coups dont elle fut frappée, au commencement et à la fin des Croisades, par la lourde épée de l'Occident et par le cimeterre oriental. Ce n'est qu'avec admiration que l'on parcourt la vaste enceinte qui s'étend, sur la rive gauche de l'Oronte, jusque sur une montagne dont elle renferme quatre mamelons : en face des débris imposans de ses murailles, on peut les relever de toute leur hauteur avec les tours sans nombre dont elles étaient flanquées et leurs vingt-quatre mille créneaux. Mais si ces murailles et cette enceinte donnent la mesure de la richesse et de la puissance de la cité antique, elles font ressortir la misère de la cité moderne, tristement parquée au milieu de ruines immenses. Le repos, que lui garantit la conquête ottomane, n'a même été pour elle qu'une longue léthargie. Les villes ont aussi leurs métempsychoses, et Antioche est restée comme ensevelie dans un sépulcre, tandis que sa prospérité et sa vie émigrèrent à Alep. Un amas de maisons en bois et une population de cinq mille habitans, Musulmans, Ansariés et Chrétiens, voilà aujourd'hui Antakieh. En-

core, a-t-elle éprouvé une décadence, depuis le tremblement de terre de 1822. Aux environs, des jardins, des champs cultivés, de nombreuses plantations d'oliviers et de mûriers attestent la constante fécondité d'un sol si fréquemment ravagé par la guerre ou par les convulsions d'un autre fléau.

Cette ville n'était point sans importance militaire. Par ce qui reste de ses murs, elle permettait la formation d'un camp retranché; par sa position, d'un côté elle couvre la plaine où sont situés le lac qui porte son nom et les routes d'Alep, de l'autre elle commande le cours inférieur de l'Oronte qui baigne la partie occidentale de ses remparts. L'Oronte est appelé par les Arabes El-Azi, le *Rebelle*, parce qu'il est le seul des fleuves de la Syrie qui coule du Midi au Nord. Lorsque le sultan Bibbars enleva Antioche aux Chrétiens, au milieu de la ville saccagée, il joua sur le nom de ce fleuve, en disant qu'il n'y avait plus d'autre rebelle dans le pays : les généraux du sultan Mahmoud étaient moins heureux; pour eux, il y en avait deux en Syrie, et c'était du Midi au Nord qu'ils remontaient tous deux (1).

(1) L'Oronte prend sa source dans l'Anti-Liban, passe près

L'armée impériale ne se hâtait point de marcher au devant d'Ibrahim. L'avant-garde s'arrêta huit jours à Antioche, où le Choléra sévit dans ses rangs. Néanmoins, sur le consentement du Feld-maréchal, une seconde fois sollicité, elle obtint de se porter à Hamah, mais avec ordre exprès de ne point passer outre. Pour Husseïn, il resta campé auprès d'Alexandrette; jadis ville florissante, aujourd'hui misérable bourgade d'environ deux cents habitans, Turcs, Grecs, Arméniens, Ansariés, etc., abandonnée aux exhalaisons meurtrières de ses marécages, et désertée, pour Beylan, par les agens des négocians d'Alep, telle est Skanderoun ou Alexandrette, perdue aux bords du golfe magnifique de son nom. Malgré l'insalubrité locale accrue par la chaleur de la saison, il s'obstina à y maintenir le quartier-général et y laissa décimer ses troupes. Il attendait des nouvelles de la flotte, et par la flotte, des approvisionnemens.

de Homs, à Hamah, Khaisar, Famieh, Djesser-Chogr, Antioche, et se jette dans la Méditerranée, près de Souedich. Le nom qu'il porte dans le pays paraît très ancien, puisque nous le retrouvons hellénisé dans le nom d'*Axios* que lui donnaient les Grecs.

On sait le projet, formé par les Anglais, d'unir par un canal l'Oronte à l'Euphrate : l'exécution du projet rendrait à la Syrie une prodigieuse prospérité.

Déjà l'armée souffrait. C'était sans fruit pour elle que l'administration dévorait l'argent du trésor, affamait le pays, et exaspérait la population des campagnes par le refus de payer les fournitures, ou par la réquisition forcée des moyens de transport. Afin d'alléger pour ses sujets le fardeau des corvées, le Sultan avait affecté à leur paiement 4,000 bourses (500,000 fr.) tirées de son propre trésor : mais, remises au Séraskier pour être expédiées au Feld-maréchal, ces 4,000 bourses avaient servi à salarier le zèle de ses créatures à Constantinople. Une telle inspiration de rapacité ne s'était reproduite que trop fidèlement dans les agens du service des vivres, qui relevaient directement du Séraskier. Soit terreur de l'ombre même de ce vieillard, soit indulgence pour des scandales traditionnels dans l'Empire, Husseïn ne chercha point à défendre le bien-être de ses troupes contre d'effroyables concussions. C'était de Constantinople, et par la mer, qu'il était réduit à attendre le pain du soldat. Instruite de cet état de détresse, la Porte s'était décidée à noliser quelques bâtimens européens, pour transporter du blé sur les points importans de la côte. Malgré l'offre d'une forte prime d'assurance,

ce fut seulement après bien des hésitations que quelques navires mirent à la voile avec du grain et d'autres provisions de bouche : une fois en mer, la peur de l'escadre égyptienne les obligea à relâcher pour quelque temps dans un des ports de l'Asie-Mineure. Tout tardait, tout languissait.

Las d'attendre inutilement, le Feld-maréchal partit pour Antioche. Mais si la mauvaise administration avait amené la famine, la famine amena la révolte. Sur la route ou dans la ville même, le defterdar ou intendant général et le cadi du camp, qui voulaient faire prévaloir les rigueurs de la justice antique, furent massacrés. On publia qu'ils étaient morts des fièvres d'Adana et d'Alexandrette. A Antioche, le Choléra attendait l'armée. Tels étaient les sinistres débuts de l'expédition.

II.

D'après l'autorisation accordée par le Serdari-ekrem, Kritli-Oglou-Méhémet, pacha de Silistrie, avait marché sur Hamah, à la tête de son corps de troupes irrégulières et de la brigade de Békir-Pacha. A Djesser-Chogr, il fit

halte : cette ville (*Seleuco-belus*) est presque entièrement bâtie en amphithéâtre sur la montagne qui se termine à la rive gauche de l'Oronte, et sa population est musulmane. Là éclata une révolte des fantassins irréguliers, suite de l'animosité qui régnait entre la milice indisciplinée et le Nizam, et qui, plus tard, devait se manifester encore. La révolte apaisée, on continua la marche, et l'on prit possession de Hamah.

Hamah (*Epiphanie*) est située sur l'Oronte, à une distance à peu près égale de Damas et d'Alep. Grâce à cette situation, elle a participé à l'importance commerciale de ces deux comptoirs de la province, et la fertilité de ses campagnes a contribué à sa prospérité ; autour d'elle s'étend une plaine immense, regardée comme l'un des greniers de la Syrie. La population, d'après une estimation modérée, est de vingt-cinq mille ames ; les habitans sont renommés par un esprit vif et des mœurs douces. Souvent des Damasquins riches y viennent fixer leur résidence, afin de soustraire, par leur éloignement du centre du gouvernement, leurs biens et leurs personnes aux avanies des pachas de la Ville Sainte. Hamah n'a d'autre célébrité monumentale que

ses roues hydrauliques de trente-deux pieds de diamètre, qui élèvent les eaux de l'Oronte, jaillissantes de digue en digue, jusqu'aux réservoirs publics, d'où elles sont distribuées dans les différens quartiers. De nombreux jardins, que vivifient les irrigations du fleuve, embellissent les environs. Quant à ses moyens de résistance, ils ne consistent qu'en une muraille délabrée et un château en ruine.

L'ordre du Feld-maréchal était de fortifier Hamah. L'impossibilité de réparer convenablement les fortifications existantes ou d'improviser de nouveaux ouvrages de défense n'échappa point à Kritli-Oglou-Méhémet : la situation de la ville, l'étendue de son enceinte, la nature même du sol s'y opposaient. Homs parut lui offrir sous tous les rapports plus de ressources militaires, et il envoya un colonel reconnaître cette place, aux portes de laquelle le pacha d'Alep était déjà campé avec un corps d'Irréguliers, quoiqu'en force insuffisante pour tenir tête aux Égyptiens. Sur ces entrefaites, arriva Méhémet, suivi de la brigade de Skender-Pacha. Il n'apportait aucune instruction du Serdari-ekrem relative à un mouvement plus avancé : mais, dans son désir de marcher à la rencontre de l'ennemi, il at-

tendait de jour en jour des nouvelles du quartier-général avec une vive impatience.

Vers ce moment, Ibrahim quitta Damas, où il avait séjourné dix-sept jours, et l'Émir-Beschir, confiant le commandement de ses Druses à l'un de ses fils, retourna vers la Montagne. Ce fut le 3-2 Sefer-Juillet que le Généralissime partit avec le restant de ses troupes, après avoir donné l'ordre à Abbas-Pacha et à Hassan-Bey-Monasterly de venir de Bâlbek et de Tripoli le rejoindre à Kousseïr, moulin ruiné sur la rive droite de l'Oronte, à une étape de Homs. De Damas à Kousseïr, la route passe par Hadédé, Ktifeh, Nebka, Kadé et Hassié : elle laisse à Ktifeh la crête nue et aride des montagnes, et, jusqu'à Nebka, elle traverse une partie du désert avant de côtoyer la fertile vallée de l'Oronte.

Enfin, Méhémet céda à son impatience. Sa confiance dans ses talens, l'espoir d'humilier par l'éclat d'une victoire la réputation de Husseïn, l'ambition de gagner la troisième queue de pacha, tout le poussait en avant. Investi du commandement spécial des troupes régulières de ligne, il trouvait dans ses pouvoirs la justification de sa mesure. Favori du Séraskier, il se sentait à couvert sous sa pro-

tection, cédait peut-être à son inspiration ou à ses ordres même, et savait qu'à ses yeux ce serait vaincre deux fois que vaincre sans Husseïn. Triompher d'Ibrahim n'était pas beaucoup plus important que de convaincre le Serdari-ekrem d'ignorance dans l'art de la guerre et de la honte d'une stérile temporisation. Malgré son ordre formel de ne point dépasser Hamah, le mouvement sur Homs fut résolu.

Assis sur la rive droite et à près d'une demi-lieue du lit de l'Oronte, Homs (*Emèse*) touche au désert dont la terre blanchâtre vient heurter la terre rougeâtre de ses environs. Ainsi que l'indique sa population, évaluée à huit à dix mille ames, sa situation commerciale lui a moins profité qu'à Hamah : il était plus intéressant comme position militaire. Des remparts passablement conservés que baigne en partie une dérivation du fleuve, une citadelle bâtie sur un monticule au sud de la ville, armée d'artillerie et facile à réparer, des approches coupées de jardins et de canaux permettaient à des troupes de s'y retrancher. La place commande, au Sud, les routes de Damas et de Bâlbek; au Nord-ouest, la vallée de l'Oronte et la route d'Antioche;

au Nord-est, la route d'Alep. C'était sous les murs de Homs que Méhémet avait choisi son champ de bataille. Vaincue, l'armée égyptienne livrait toutes les routes de la province méridionale, et, poursuivie par les Turcs, rencontrant dans sa retraite la population soulevée de Damas ou le parti druse, elle était perdue.

Le 7-6 Sefer-Juillet, Méhémet partit, à la tête des deux brigades de Bekir et de Skender, accompagné du corps de Kritli-Oglou-Méhémet-Pacha. Tel était l'empressement du départ, qu'on leva le camp sans faire suivre immédiatement les tentes. Le jeune général semblait prendre à tâche d'apporter dans ses mouvemens autant de précipitation que le Feld-maréchal mettait dans les siens de lenteur. On ne distribua pas même aux troupes leurs rations de pain pour la route. Il est vrai que, durant leur séjour à Hamah, les distributions n'avaient lieu qu'à deux heures après midi, parce que, disait-on, les soldats aimaient le pain frais, et on ne le faisait pas la veille; à plus forte raison refusa-t-on d'en faire d'avance pour trois jours de marche. Arrivé à Rastan, situé sur la rive droite de l'Oronte, au bord d'un ravin que traverse le fleuve, on bivouaqua dans le ravin, sans que Méhémet, partisan déclaré de la stra-

tégie, songeât à prendre position sur la hauteur. La nuit, le camp fut à peine gardé, selon l'usage : aussi, les Bédouins, si adroits à se glisser en rampant parmi des tentes, venaient-ils y exercer des vols nombreux : deux d'entre eux furent pris, l'un fusillé, l'autre empalé. Rastan, village pauvre, ne pouvait fournir aux besoins d'une division, et les troupes y manquèrent de pain. Inanition et fatigue, elles étaient épuisées, lorsque, le lendemain, elles atteignirent Homs.

Déjà se dressaient autour de la ville les apprêts d'une pompeuse réception. Le Séraskier, pacha d'Alep, jaloux de s'acquitter des *ikhrams* ou félicitations d'usage envers Méhémet, le fit inviter à se rendre sous une tente magnifique élevée entre la route et le fleuve. Au même instant, un avis est secrètement transmis à Méhémet, par le drogman d'un instructeur, de ne point s'arrêter à ces honneurs inopportuns, et l'urgence de prendre position au delà de Homs lui est vivement représentée. « Aujourd'hui, nous ne ferons rien, » répondit le général; « l'ennemi est à dix-huit heures » d'ici. Je passerai la journée avec le pacha » d'Alep. Demain, les tentes arriveront, et il » sera temps de camper au delà de la ville. » En conséquence, il donne l'ordre à ses troupes

de bivouaquer près de l'Oronte, et en arrière de Homs : puis il se laisse complaisamment porter dans la tente de cérémonie, aux salves du canon de la citadelle qui fête son arrivée. Une partie des troupes qui, sous les murs de la ville, n'ont pas trouvé plus de pain que sur la route, se dispersent dans les bazars. Cependant les deux généraux, se repaissant d'un long échange de complimens et des longues aspirations du narghilé, satisfont paisiblement aux politesses de l'étiquette et aux douceurs du *kief*.

Tout à coup le bruit se répand qu'Ibrahim est près de Homs. Une effroyable surprise règne parmi les Turcs. D'eux-mêmes, les soldats qui erraient dans la ville courent et se jettent hors des murailles à la rencontre des Arabes. Le reste des troupes les rejoint à la hâte et en tumulte. La cavalerie prend l'avance, et, à la tête de leurs colonnes, Méhémet laissait derrière lui son infanterie. Il se ravise et comprend la nécessité de procéder avec plus de méthode : il envoie reconnaître l'ennemi et s'occupe de ranger son armée.

Après avoir, le 8-7 Sefer-Juillet, opéré sa jonction à Kousseïr avec les deux corps d'Abbas-Pacha et de Hassan-Bey, Ibrahim, durant

la nuit, avait convoqué un divan et réglé l'ordre de marche en bataille sur Homs. Le lendemain, l'armée s'avança par cinq colonnes, trois d'infanterie formant le centre, et deux de cavalerie formant les ailes droite et gauche ; deux régimens de cavalerie composaient la réserve, et à la réserve, à la gauche, à la droite, au centre, était répartie l'artillerie. A l'Asr, on était à deux heures de Homs. Sur la nouvelle, rapportée par les Bédouins, que des cavaliers turcs se montraient dans la plaine, on prit aussitôt l'ordre de bataille et l'on fit reposer les armes. Pendant ce temps, quelques hommes, par section, allèrent remplir leurs *zemzemiés* ou bidons de l'eau du fleuve dont on côtoyait la rive orientale. A peine les soldats étaient-ils rentrés dans leurs rangs, on apprit que l'armée turque tout entière était sortie de Homs et approchait. On reprend les armes et l'on se remet en marche au pas de route, tous les bataillons formés en double colonne. Déjà les Bédouins, en éclaireurs, avaient tiraillé avec les bandes ennemies, qui étaient accourues en désordre et avaient rétrogradé pour se disposer. Après mille à quinze cents pas, les Égyptiens aperçoivent l'armée turque déployée.

Pour la première fois, des troupes régulières, disciplinées à l'européenne, les unes à Constantinople, les autres au Caire, se trouvaient en présence. Les forces de Méhémed-Ali étaient de vingt-quatre bataillons, vingt-quatre escadrons, de quarante-quatre pièces, dont deux obusiers, et montaient, avec les Bédouins, à environ seize mille hommes. Les forces de Mahmoud comprenaient dix mille hommes du Nizam, un nombre à peu près égal d'Irréguliers et une quarantaine de pièces. Les Turcs avaient une évidente supériorité numérique et les pachas ne leur manquaient point. C'étaient le Pacha d'Alep, séraskier des côtes de Syrie et d'Arabie, le pacha de Césarée, le Pacha-administrateur des mines impériales à Maden, Osman-Pacha, beylerbey de Tripoli, et Ali, pacha de Damas, qui tous deux avaient à reconquérir leurs gouvernemens, Indgé-Baïraktar-Oglou-Méhémet, chef de partisans, Kritli-Oglou-Méhémet, Békir et Skender, généraux de brigade, et enfin le général de division de la ligne, Méhémet-Pacha. Les Égyptiens, moins nombreux, étaient mieux disciplinés, et à défaut d'autant de pachas à trois et deux queues, ils avaient un chef.

Tout, dans l'armée impériale, en l'absence d'une autorité ferme, n'avait été qu'incertitude et lenteur. Méhémet, auquel revenait l'honneur du commandement, était incapable de prendre de lui-même une résolution. Il discutait, laissait discuter les plans des instructeurs et les opinions de ses colonels qui, au lieu d'attendre ses ordres, lui apportaient à l'envi leurs conseils. Le temps se perdait. La reconnaissance de l'ennemi était terminée, que l'ordre de bataille était à peine ébauché. Au milieu de ces hésitations, Kritli-Oglou-Méhémet ouvre l'avis d'éviter le combat : une discussion nouvelle s'engage et sa proposition est rejetée ; la retraite même est impossible, avant d'avoir pris une attitude imposante. D'ailleurs, tant s'en faut que la confiance ait abandonné les généraux turcs ; la reconnaissance de l'armée d'Ibrahim, faite avec une présomptueuse légèreté, laisse même supposer qu'elle s'est compromise par des dispositions vicieuses, au point de devoir être dispersée par une vive attaque. Peu à peu l'ordre s'établit.

Sur une première ligne se déploient quatre régimens d'infanterie : le centre est à peu près à la route de Damas ; la droite, rappro-

chée de l'Oronte, est couverte par le bras septentrional d'un canal qui se rattache au fleuve par un avant-bras méridional en formant un coude prononcé; la gauche est dans la direction du désert et d'un hameau ruiné à distance d'une demi-lieue. La seconde ligne, formée de deux régimens d'infanterie également déployés, touche sur sa droite à l'Oronte par un régiment de cavalerie qui la prolonge, enjambe la route et appuie sa gauche, au delà d'un mamelon dominant la route, à un autre régiment de cavalerie déployé. Une troisième ligne s'étend depuis le fleuve, en passant derrière le mamelon, jusqu'aux approches du hameau ruiné : excepté deux escadrons en arrière du mamelon et un régiment de cavalerie rangé en escadrons en colonne serrée sur la gauche, cette ligne se compose de corps irréguliers; néanmoins, l'artillerie en occupe la droite. Fatiguée d'un trajet dans lequel les hommes et les chevaux ont souffert, mal approvisionnée parce que les caissons sont restés en arrière, l'artillerie a refusé de passer en première ligne. Békir-Pacha sabre le commandant d'une batterie; malgré cet exemple, elle persiste dans sa lâche et audacieuse désobéissance, et vingt et une

pièces se tiennent à la réserve. Il n'y a le long des lignes que quelques pièces d'éparpillées, une par bataillon et deux par régiment de cavalerie.

L'armée égyptienne, à cheval sur la route de Damas, avait devant elle Homs, et, en avant de Homs et des jardins, les lignes turques; à droite, le désert, et sur la droite, en avant, le hameau ruiné; à gauche, le canal de l'Oronte. Elle se dessinait sur trois lignes. A la première, les 12e, 13e et 18e régimens d'infanterie continués, à leur droite et à leur gauche, par le 2e et par le 5e de chasseurs-lanciers. A la seconde, le régiment de la garde, les 5e et 11e d'infanterie, flanqués sur leur droite et sur leur gauche par le 4e et par le 7e de chasseurs. A la troisième, en réserve, le 8e d'infanterie, ayant à sa droite le 3e de chasseurs-lanciers, à sa gauche le 6e de la même arme, et, dans le double intervalle de déploiement de chacun de ces régimens, une compagnie de tirailleurs. En avant de la première ligne, trois batteries à la droite, au centre et à la gauche; entre la seconde ligne et la troisième, trois autres batteries, dont l'une, au centre, formée de douze pièces et de deux obusiers. Entre cette grosse batterie et

la réserve, les bagages; sur les flancs de la réserve, les Bédouins.

L'armée égyptienne avait été prête la première et elle commença l'attaque.

Sur l'ordre du Général en chef, les 2e, 4e et 3e régimens de cavalerie, qui tenaient la droite des trois lignes, se forment en colonnes serrées, et par un mouvement de flanc, au trot, dépassent le hameau ruiné de deux à trois mille pas, à l'effet de déborder la gauche de l'ennemi. Ayant fait front à cette distance, ils chargent la cavalerie irrégulière qui s'était étendue jusqu'à proximité du hameau, et ils se portent en échelons par la droite dans l'espace compris entre ce hameau et les jardins de Homs. Devant ce choc vigoureux, la nuée des Irréguliers se dissipe : mais le régiment de cavalerie, rangé par escadrons en colonne à la gauche de la troisième ligne turque, se déploie et fait face aux trois régimens de cavalerie égyptienne.

Pour soutenir le mouvement de ses chasseurs-lanciers, le Général en chef ordonne au régiment de la garde, droite de la seconde ligne, de prendre position un peu en avant du hameau : il le fait appuyer sur la droite d'une batterie et, sur la gauche, à quelque dis-

tance en arrière, du 12e d'infanterie, droite de la première ligne. Les deux compagnies de tirailleurs et les deux obusiers se logent dans le hameau.

Tandis que ces deux mouvemens principaux se lient sur la droite de l'armée égyptienne, le corps de bataille, toujours formé par bataillon en double colonne sur le centre, s'avance à portée de canon. Pour remplacer le 12e, qui appuie la gauche de la Garde, le 5e, centre de la seconde ligne, se rapproche par une oblique à droite de la première ligne, et la première ligne se déploie. Au même moment, sur la gauche de l'armée se prononce un autre mouvement qui attire toute l'attention des Turcs. Le 11e d'infanterie se détache de la seconde ligne, suivi d'une batterie, du 7e et du 6e de cavalerie; il franchit le canal à son coude même et se déploie, sur la rive gauche de ce canal, avec l'un de ces régimens et sa batterie. Cette rive et la rive droite de l'Oronte se garnissent de tirailleurs.

Inquiet de cette vive démonstration contre son aile droite, Méhémet s'occupe de la contenir par un changement de front qu'opèrent deux bataillons de la brigade de Békir-Pacha, et il les fait appuyer par deux pièces de canon.

Tout à coup toute la ligne des Arabes s'arrête, et en même temps s'exécute le mouvement d'ensemble de la droite égyptienne contre la gauche turque. Ibrahim préside en personne à ce mouvement décisif. La Garde, déployée, fait le feu de deux rangs, et sa batterie feu à volonté. Les chasseurs-lanciers, postés entre le hameau et les jardins, chargent le régiment de cavalerie turque qui s'était déployé en face d'eux. Cependant la droite de l'armée impériale était tenue en échec par le prolongement de l'aile gauche égyptienne.

Les Turcs, prévenus par l'artillerie ennemie, répondent mal à cette vive canonnade. Leurs batteries sont éparses et mal servies; aucune des pièces de la réserve n'obéit aux ordres réitérés de se porter sur le lieu de l'attaque; et déjà, sous l'action de la droite égyptienne, d'une part, la cavalerie a plié et se disperse jusque dans les jardins; de l'autre, l'aile gauche de la première ligne turque commence un changement de front en arrière.

Témoin du ravage que le feu des Arabes occasione dans ses rangs et trahi par son artillerie, Méhémet se décide à faire marcher à la baïonnette; il veut lui-même conduire la charge. Vainement un instructeur lui rappelle

les devoirs d'un général et le presse de se retirer au centre de la seconde ligne pour diriger l'ensemble des opérations : l'écolier imprévoyant et inexpérimenté de la tactique européenne n'est plus qu'un soldat. A la tête du centre de la première ligne, que doit suivre la seconde, il se dispose à charger de front la Garde, tandis que Kritli-Oglou-Méhémet la tournera avec le régiment de cavalerie de la gauche de la seconde ligne. Du succès de cette tentative dépend le rétablissement de la bataille. Méhémet s'avance intrépidement, quoique ses pièces restent sans action. Mais le 13e d'infanterie, centre de la première ligne égyptienne, avait reçu ordre, dès que l'attaque de flanc serait bien entamée, d'attaquer en échelon par la droite, appuyé d'une batterie. Devant sa fusillade, fournie à bonne portée, la première ligne turque hésite, la seconde ne suit plus; les soldats ne ripostent pas même, et lâchent pied sans avoir abordé l'ennemi. De son côté, le corps de cavalerie sous les ordres de Kritli-Oglou-Méhémet, arrivant au galop et en désordre, s'est arrêté sous le feu de la batterie de la Garde, et recule après avoir vainement effrayé cette batterie. C'en est fait, toute espérance échappe à l'armée impériale.

Les deux bataillons de la première ligne de l'aile gauche, qui s'étaient ménagés par un changement de front, tiennent encore ; mais le reste de l'aile se désorganise. Loin de chercher à rallier leurs troupes à ces deux bataillons, les chefs donnent eux-mêmes l'exemple du sauve-qui-peut. En proie à la douleur et sourd à tous les conseils, Méhémet pousse son cheval, fend ce pêle-mêle, et déserte le champ de bataille. La cavalerie tourne bride : l'artillerie, la dernière au combat, est la première à la fuite. La malheureuse infanterie est livrée aux charges de la cavalerie arabe. Bientôt la Garde, formée en deux colonnes sous les ordres de Khourchid-Bey et de Sélim-Bey, marche aux deux bataillons de la brigade de Békir-Pacha, qui avaient fait une intrépide contenance, et les disperse ; la cavalerie achève. Ce n'est pas une retraite, c'est une déroute générale. Déjà Méhémet, qui a traversé la ville au galop, est parvenu jusqu'à sa tente, cette tente magnifique où la journée avait si doucement commencé et devait si doucement se prolonger jusqu'au lendemain. Là, deux bataillons, préposés à la garde du camp, sont, comme le reste de l'armée, abandonnés sans ordre. La déroute est des deux côtés de Homs.

L'armée égyptienne crut un instant que les Turcs se rallieraient sous la protection de la citadelle. Au bruit de quelques coups de canon tirés par ce fort et à un cri poussé par deux régimens de cavalerie arabe qu'une fausse alarme mit à la débandade, on reprit les armes ; mais cette réaction ne dura qu'un instant. Le Généralissime vint bivouaquer en vainqueur sur l'emplacement qu'occupait une portion de l'armée turque à la droite du mamelon, son artillerie dans les angles du carré et au centre des grands côtés, la cavalerie dans l'intérieur du carré, et derrière elle les bagages.

Ainsi se termina la bataille de Homs, après avoir duré depuis l'Asr jusqu'à la nuit close, environ trois heures et demie. Les soldats turcs étaient braves, mais épuisés et mal commandés ; une manœuvre habile de l'armée égyptienne décida le succès en sa faveur Dans l'ivresse de la victoire, Ibrahim écrivit à son père qu'il ne serait point effrayé d'avoir affaire à deux ou trois cent mille hommes de troupes pareilles, et le désastre honteux de cette journée justifiait en quelque sorte ce langage. Les Égyptiens, qui assistaient pour la première fois à une bataille rangée, se si-

gnalèrent par leur bravoure. Un soldat du 7e de cavalerie, nommé Mansour, ne voulut jamais se retirer du combat, quoiqu'il eût un bras emporté, et trouva la mort en chargeant encore à la tête de son escadron. La victoire, selon les bulletins du quartier-général égyptien, ne coûta pas aux Arabes plus de 102 morts, 162 blessés et 172 chevaux. Les Turcs laissèrent sur le terrain 2000 morts, et au pouvoir des vainqueurs 3000 prisonniers, avec 12 pièces de canon.

Le lendemain, à la pointe du jour, Ibrahim fit son entrée à Homs, que les Turcs avaient évacué en y abandonnant environ 1500 hommes et 14 bouches à feu, dont un mortier sur affût à quatre roues appartenant aux Irréguliers. Il y donna un jour de repos à son armée avant de continuer sa marche contre l'armée impériale. Un seul échec l'aurait perdu sans ressource; mais pour triompher il ne lui suffisait pas d'une seule victoire.

III.

La veille de la bataille, Husseïn était parti d'Antioche, et, le jour même, il était à Djesser-

Chogr. Depuis deux heures à peine il avait reçu le bulletin qui lui annonçait que l'armée était bien établie à Homs, lorsqu'un Tartare vint lui apprendre la triste issue de la journée. A son premier pas décisif, il trouvait, en travers de son chemin, la nouvelle d'une défaite qu'il devait imputer à son excessive temporisation autant qu'à l'indiscipline de ses généraux. Une grande colère saisit le Serdari-ekrem de ce que l'avant-garde se fût aventurée jusqu'à Homs, sans attendre ou son autorisation ou sa personne. Pour réparer ce désastre, il se hâta de rétrograder vers Antioche; y prendre des recrues récemment arrivées, marcher à Alep et présenter, sous les murs de cette ville, la bataille à Ibrahim, tel était son plan. Soutenir l'armée vaincue, en échelonnant les troupes qui lui restaient, eût été plus prudent peut-être; mais les corps intacts qu'il laissait derrière lui, et un régiment d'artillerie de la garde qu'il posta à Djesser-Chogr lui, parurent suffisans pour arrêter et rallier les fuyards.

La bataille une fois perdue, tout, parmi les Turcs, avait été trouble et infortune. Pour fuir plus vite, les soldats irréguliers de l'Asie s'emparèrent de vive force des chevaux appartenant au train ou à la cavalerie, échar-

pèrent les Réguliers et ajoutèrent à l'alarme générale. Parvenus à Hamah, les débris de l'armée n'osèrent encore ni se retourner, ni se compter, ni même profiter des approvisionnemens que les magasins leur offraient en abondance. Jusqu'aux portes de cette ville, les Égyptiens, repartis de Homs après un jour de repos, rencontrèrent les traces d'une retraite désordonnée ; onze pièces de canon sauvées du champ de bataille, et les munitions et les tentes qui avaient dû rejoindre la division de Méhémet, abandonnées sur la route. Mais, malgré une marche rapide d'Ibrahim, à la tête de ses chasseurs-lanciers, ils ne rencontrèrent pas un peloton des troupes impériales. De Hamah, les vaincus se dirigèrent précipitamment partie sur Antioche, partie sur Alep : l'armée victorieuse renonça à les poursuivre, et s'achemina vers cette dernière ville.

Cependant, croyant toujours voir l'ennemi sur leurs derrières, et semant partout le bruit de l'arrivée des Égyptiens, de l'arrivée imminente d'Ibrahim, les Turcs continuèrent à fuir. Les Pachas se réfugièrent dans le château de Médik. Harcelés et dispersés par la terreur des Arabes d'Égypte, les soldats n'échappèrent point aux Arabes errans de la Syrie, auxquels

revenaient comme une proie facile les restes du combat. Les Anézés en pillèrent un grand nombre, tuèrent les uns et firent les autres prisonniers. La terreur s'accrut et gagna les troupes même qui n'avaient pris aucune part à l'action. La brigade de Nedjib-Pacha, campée à dix-huit heures du champ de bataille, sur un chemin appuyé à l'Oronte et aux montagnes, dans une position où elle pouvait contenir et protéger les fuyards, fut entraînée par eux, ouvrit le passage qu'elle défendait et grossit le torrent de cette déroute. Le régiment d'artillerie de la garde, installé comme une digue à Djesser-Chogr, se laissa pareillement emporter, le colonel en tête. Au milieu de cette confusion des Réguliers, qu'on juge de celle des Irréguliers : ils s'étaient complétement débandés, ou avaient mis à profit cette effroyable bagarre pour dépouiller et assassiner les *mansouriés* (1).

Husseïn, dans sa marche sur Antioche, se vit atteint par ces flots de troupes désorganisées qu'une panique fatale chassait irrésistiblement devant elle. Un des plus ardens à la fuite, Indgé-Baïraktar-Oglou-Méhémet-Pacha,

(1) Soldats réguliers.

chef de partisans, encore suivi de deux mille cavaliers, tomba l'un des premiers dans les colonnes du Feld-maréchal. Sa conduite et celle de tous les Irréguliers trouvèrent un prompt châtiment. Le Feld-maréchal le fit honteusement dépouiller ainsi que tous les siens, et le malheureux pacha fut réduit à se sauver avec une seule personne de sa suite. Mais bientôt cette débâcle qui, depuis Homs, remontait la vallée de l'Oronte avec tant d'impétuosité, déborda Husseïn; arrivé à Djesser-el-Hadid, il chercha à la maîtriser.

Djesser-el-Hadid, *le Pont de fer*, est situé sur l'Oronte, à quatre heures au dessus d'Antioche. Avant que le tremblement de terre de 1822 l'eût renversé avec ses neuf arches en pierre, il méritait son nom, parce qu'il était fortifié de deux tours dont les portes étaient garnies de lames de fer; sorte d'ouvrage avancé de la cité voisine, il avait été, durant les Croisades, disputé au prix des combats les plus acharnés entre Chrétiens et Musulmans. Reconstruit tout récemment par l'ordre du pacha d'Alep et sous la direction d'un architecte français (1), il avait retenu

(1) M. Germain.

son premier nom sans y avoir le même titre. On n'y voit aujourd'hui qu'une petite maison en pierre avec deux portes qui ouvrent et ferment à volonté les deux avenues du pont, afin de faciliter la perception du péage au soldat turc caserné dans la maison. Par là devaient nécessairement passer les troupes, qui seraient entraînées à mettre le Beylan entre elles et les Égyptiens. Husseïn s'établit de sa personne à la tête du pont; un poste qu'il y installa croisa la baïonnette avec les arrivans, et les plus mutins furent décapités. On raconte même que, des bandes de cavalerie ayant tenté la nuit de forcer le poste, furieux, il accourut de sa tente, encore en caleçon, saisit lui-même deux cavaliers et leur trancha la tête de sa main. Enfin, son énergie imposa, et la déroute s'arrêta devant cette autre porte de fer qui défendait le passage du pont.

Le Serdari-ekrem se porta sur Alep, où il espérait recueillir les derniers lambeaux des corps battus à Homs. Un grand nombre de soldats y étaient survenus sans armes, sans vivres, laissant sur la route plusieurs des leurs morts d'épuisement. Soit crainte de trouble de la part de ces bandes qui se succédaient en

désordre, soit parti pris pour le vainqueur, les habitans leur avaient d'abord fermé les portes. Après l'arrivée du Feld-maréchal qu'accompagnait le pacha d'Alep, les troupes impériales réunies se montèrent encore à vingt-deux mille hommes, mais affaiblis et démoralisés. Quinze mille hommes intacts de la Garde devaient rejoindre d'Antioche : pendant le trajet, le Choléra et la famine en détruisirent une partie. Les approvisionnemens manquaient; on voyait de pauvres mansouriés mendier leur pain dans les rues de la ville ou expirer d'inanition dans les bazars. Les munitions faisaient pareillement faute. Néanmoins, Husseïn voulait tenter le sort d'une bataille.

Le 13-14 au matin, il tint un conseil de guerre à Cheïkh-Abou-Bekr, résidence des gouverneurs d'Alep, à quelque distance des murailles dont elle est séparée par des cimetières. On y arrêta d'offrir le combat aux Egyptiens à Khan-Touman, village ruiné, à deux heures en avant de la ville, sur la route de Homs : il s'y agit également de faire prendre les armes aux habitans et d'obtenir d'eux des vivres pour les troupes. Le Mékhémé ou tribunal de justice, composé du cadi et

des ayans ou principaux habitans, fut consulté. Mais, si toujours Alep avait été une sorte de république en lutte contre la domination de l'Empire, dans cet instant de crise, son opposition devait éclater plus ouvertement. Le Mékhémé refusa toute espèce de concours. Il lui était facile d'alléguer et l'épuisement du pays et la sûreté de la ville: simplement fermée d'une enceinte crénelée que borde un fossé, elle n'aurait pu, sans imprudence, s'exposer à un siége; la citadelle même, placée au centre sur un monticule factice, la couvre de ses ruines depuis le dernier tremblement de terre. Husseïn ne laissa pas d'établir des batteries sur les hauteurs, et il se disposait à faire sortir l'armée, lorsqu'à deux heures après midi il apprit que les Bédouins, apparaissant en éclaireurs, avaient entamé une légère affaire avec son avant-garde. Sur un second refus des habitans de participer à la résistance, le mouvement de retraite fut décidé.

Avant son départ, le Feld-maréchal, qui avait habité Cheïkh-Abou-Bekr, passa quelques heures à Alep. Dans ce moment où ses troupes s'apprêtaient à se replier la nuit même en abandonnant tentes, bagages et seize pièces de canon qui venaient d'être amenées

d'Antioche, il était étranger à toute préoccupation de ses opérations militaires; il s'entretenait de commerce avec le consul Durighello; rien ne trahissait la moindre altération dans son imperturbable assurance. Comme on lui faisait observer que son cheval ne voulait pas boire : « Mon cheval, » répliqua le gouverneur titulaire de l'Égypte, « ne veut plus » boire que de l'eau du Nil. » Le même jour, il partit pour Alexandrette qu'il se proposait de mettre dans un état de défense respectable, afin de protéger les communications de l'armée avec la flotte. Cette flotte, si impatiemment attendue, avait mouillé à Rhodes le jour même de la bataille de Homs, et Halil-Pacha avait aussitôt expédié, sous escorte, des bâtimens de transport chargés d'approvisionnemens à Alexandrette. Pour atteindre cette ville où le quartier-général allait encore s'établir, Husseïn dirigea ses troupes vers Beylan sur deux colonnes; la colonne de gauche prenant la route d'Antioche, et la colonne de droite celle de Killis.

De Hamah à Alep, les Égyptiens s'étaient avancés par Mahrouki, Marra, Tel-es-Sultan et Zeitoun. Ces étapes sont de 15, 9, 8 et 10 lieues. L'eau était rare, et ce fut avec bon-

heur qu'ils firent halte à une source à deux lieues de Marra : le Généralissime assista lui-même à la distribution de l'eau parmi ses soldats. A ces privations se joignit une excessive chaleur, qui obligea à ne plus marcher que de nuit. Néanmoins, quelques hommes périrent. L'armée, pendant ce trajet, fut instruite des mouvemens des Turcs. Dès qu'elle eut appris, par des Réguliers que les Bédouins enlevèrent à peu de distance d'Alep, la retraite du Feld-maréchal, Ibrahim, accompagné seulement de ses aides de camp, prit les devants; le 18-17 Sefer-Juillet, trois jours après le départ de Husseïn, il était aux portes de la ville.

Au devant du Généralissime vinrent les drogmans des divers consuls européens, précédés de leurs khawass à cannes à pommes d'argent, et se pavanant sous leurs longues robes rouges et leurs hauts bonnets de martre, représentans moins fidèles de la dignité consulaire que de la vanité levantine (1). La simplicité militaire d'Ibrahim reçut en souriant leurs félicitations aussi fastueuses que leurs

(1) La France est la seule des puissances qui ait toujours eu à Alep des drogmans européens.

costumes. Salué comme un vainqueur et un maître par le Cadi, le Muphti et les principaux habitans, il entra dans Alep. Le lendemain, Abbas-Pacha l'y rejoignit à la tête de la cavalerie, de toute l'artillerie et du matériel de l'armée. On fit prisonnier un millier d'hommes qui formaient la garnison de la citadelle. Les deux instructeurs, qui avaient accompagné Méhémed à Homs, furent également pris dans la ville où ils étaient restés malades, et renvoyés libres.

Alep fut une magnifique cité. Sans posséder ces monumens qui font la gloire de Stamboul et du Caire, nulle ville, en Orient, n'égalait la régularité de ses maisons, la solidité de ses principaux bâtimens construits en pierres de taille, la propreté de ses rues pavées : à nulle ville elle ne le cédait pour l'élégance des formes orientales qu'offraient et ses habitations surmontées de terrasses ou couronnées de dômes et une multitude de bains, de bazars et de khans. Ses minarets terminés en aiguilles, entremêlés de vertes pyramides de cyprès, ajoutaient à l'aspect pittoresque de cette vaste cité, qui suit les mouvemens d'un terrain exhaussé en collines ou déprimé en légères vallées. Par un aqueduc, elle recevait

les eaux des sources voisines; le Koïk, coulant à l'ouest de ses murailles, fournissait à ses fontaines et entretenait, par une ingénieuse économie d'irrigations, la riche végétation des jardins des environs. Bâtie du sol crayeux qui l'environne et assise aux bords même du désert, Alep n'avait point la physionomie de Damas la Brune; elle était appelée Alep la Blanchâtre. Peut-être, de ces deux capitales de la Syrie, celle-là ressemblait-elle davantage au Caire et celle-ci à Stamboul. Le tremblement de terre de 1822, en l'ébranlant à deux reprises, l'a semée de ruines et a même porté atteinte à sa prospérité. Alep fut l'entrepôt des marchandises de l'Asie-Mineure, de la Syrie, de l'Arabie, de la Perse et de l'Inde : moins industrieuse que Damas, elle était un centre plus actif de relations commerciales, et le surnom de Palmyre moderne disait et expliquait sa fortune. L'avantage de sa position lui reste et lui rendra sa prospérité, à moins qu'un déplacement dans les voies du commerce à travers la Syrie n'achève sur elle ce qu'ont commencé les secousses du sol. Sa population a été de deux cent mille ames; elle est aujourd'hui réduite à soixante-quinze mille. Ses habitans, d'un fanatisme

moins rude qu'à Damas, sont généralement remarquables par l'élégance un peu recherchée de leurs manières et de leur langage : leur caractère n'est pas sans harmonie avec la douceur et la pureté proverbiales de l'air du pays. Malgré leur génie pacifique, Alep fut un foyer de dissensions. Si, au Caire, l'autorité fut disputée entre les Cheïkhs, les Mamlouks et le vizir de Stamboul, elle fut, à Alep, l'objet d'une lutte continuelle entre les Chérifs, les Janissaires et le Pacha. Les Chérifs, descendans du Prophète dont leur turban vert reproduit la couleur favorite, étaient les représentans de l'élément indigène, et les Janissaires ceux de la race conquérante : toujours en guerre, ils se saisissaient alternativement de la domination et imposaient tour à tour leurs conditions au représentant de la Porte, à moins qu'il ne parvînt à la leur enlever en opposant l'une à l'autre les deux factions rivales. Peu docile au joug de la conquête, Alep saisit l'occasion de le rejeter, dans l'espoir d'une condition meilleure sous le régime nouveau qu'avaient appelé ses vœux : Husseïn fit place à Ibrahim.

Fatigués de leur dernière marche, les Égyptiens avaient besoin de repos : le Géné-

ralissime leur en accorda et laissa diminuer l'intensité du Choléra. Soldats et habitans souffraient de ce fléau, présent et adieu de l'armée impériale. Trois cents personnes mouraient par jour, et l'on était obligé d'emporter les cadavres à dos de chameau. Cependant le matériel se réparait, les levées d'hommes continuaient dans la Montagne, et des députations de Diarbekir et d'Orfa exprimèrent la soumission de ces villes à Méhémed-Ali. Ibrahim s'occupa d'en établir l'administration dans Alep et nomma au gouvernement de la ville Ibrahim-Aga-Siah-Zadé. La situation des Juifs et des Chrétiens n'appelait aucune modification; il respecta les priviléges des *baratai-res* (1), tout en leur faisant un emprunt forcé de 80,000 piastres. Du reste, il se montra à Alep aussi fidèle au Grand-Seigneur qu'à Damas; selon l'usage, il fit prier pour Sa Hautesse, après avoir battu et avant de poursuivre encore son armée.

Le Feld-maréchal, dans sa retraite, n'avait fait garder aucun des points intermédiaires qui le séparaient des Égyptiens; seulement

(1) Le barat est une espèce de baptême politique que les rayas, sujets du Grand-Seigneur, peuvent recevoir de l'une des puissances européennes dont ils deviennent les protégés.

Antioche et Latakieh étaient occupées par des garnisons turques. Pour lui, il posta ou plutôt il rassembla ses troupes entre Adana, Payas et Alexandrette. Par un séjour forcément prolongé à Alep, Ibrahim lui laissait le temps de prendre ses mesures pour fermer les passages de l'Asie-Mineure, et, entre autres, le défilé du Beylan.

La chaîne de montagnes, à laquelle ce défilé donne aussi son nom et que l'antiquité appelait Amanus, s'articule au Nord-est avec le Taurus et se termine par deux rameaux, dont l'un, au Sud-ouest, forme le cap Ras-el-Kansir, et l'autre, au Sud-est, s'abaisse dans la plaine d'Antioche. Du Taurus au Ras-el-Kansir, elle encadre, par un coude fortement prononcé, le golfe d'Alexandrette. C'est un rempart entre la Caramanie et la Syrie. Ses cimes atteignent par intervalle à cinq mille pieds au dessus du niveau de la mer, sont couvertes de neige une partie de l'année, et ne permettent que quelques sentiers pour les piétons. En deux endroits seulement, elle livre le passage par deux Pyles jadis renommées, les Pyles amaniques et les Pyles syriennes; les premières, vers le point de rattachement de l'Amanus au Taurus, les

secondes, à la hauteur de Payas, non loin du champ de bataille d'Issus. Quant au défilé de Beylan, il paraît n'avoir eu autrefois aucune célébrité, quoi qu'il soit aujourd'hui la grande route des caravanes : les Portes ont été comme abandonnées et cette sorte de brèche est devenue le chemin le plus fréquenté.

C'est sur le versant Sud-est de cette chaîne, non loin du lac d'Antioche et près de Khan-Karamout, que s'offrent ces défilés fameux. Route escarpée, tortueuse, tellement resserrée en quelques endroits qu'un chameau a peine à y passer; souvent taillée dans le roc; ici coupée par des ruisseaux et leurs ravines, là, encaissée entre les élévations du terrain; on a récemment essayé de la rendre plus praticable, sans en beaucoup diminuer les difficultés. Telle est la route par laquelle on atteint, en gravissant, le sommet de la montagne. A trois quarts d'heure au dessous du point culminant, sur le versant Nord-ouest, se trouve Beylan; au pied de la chaîne, sur le bord du golfe, Alexandrette. Entre Alexandrette, triste et chétive bourgade, et Khan-Karamout, enceinte isolée, fermée d'une muraille qui protège quelques maisons contre les incursions des Turcomans, Beylan, gar-

dien et péager tyrannique du défilé, est un gros bourg bien bâti et d'un aspect pittoresque. Ses maisons, appuyées des deux côtés de la route aux escarpemens de la montagne, s'élèvent en amphithéâtre, de telle sorte que les toits de la première rangée servent de rue à la seconde, et ainsi de suite; la population est de deux mille ames et presque entièrement turque. Pour Husseïn à Beylan, rien n'était désespéré. Si le général égyptien, effrayé de l'obstacle, s'arrêtait, il perdait les fruits de sa victoire, et le Feld-maréchal, après avoir refait ses troupes et reçu des renforts, rentrait en campagne. S'il tentait de le forcer, ce n'était pas sans risque qu'il aborderait une ligne de retranchemens naturels, d'où un petit nombre de troupes pouvait facilement tenir une armée considérable en échec.

Ibrahim partit d'Alep le 27-26 Sefer-Juillet. Les troupes régulières prirent la route de Killis, les Irréguliers et les Bédouins celle d'Antioche; ces deux routes se rapprochent à l'entrée du défilé. Sur l'une, au pont même d'Antioche, il y eut un léger engagement entre un corps de huit cents Turcs et cent cinquante Bédouins qui ne perdirent, dans leur vigoureuse défense, que quelques hom-

mes et quelques chevaux. Sur l'autre, d'Alep à Killis, les Égyptiens traversèrent un pays plat entièrement désert quoique assez fertile, passèrent le pont de Mourad-Pacha et achevèrent de tourner au Nord la plaine d'Antioche, principalement habitée par des Turcomans. Le 2 Rebi-ul-ewel, 30 Juillet, avant l'Asr, l'armée fut rassemblée au pied du Beylan.

L'armée se rangea dans la plaine, à gauche de la route de Killis : l'infanterie, serrée en masse par bataillons en colonne ; en arrière, sur la gauche et sur la droite, la cavalerie; au centre, une ligne d'artillerie de vingt-quatre pièces ; derrière l'artillerie, les bagages gardés par deux compagnies et une centaine de Bédouins. Ces dispositions ordonnées et les reconnaissances faites, le Général en chef avait réuni en divan ses officiers-généraux, et l'on débattit la question d'attaquer le jour même ou de remettre l'attaque au lendemain. Les opinions furent d'abord partagées : elles finirent par se rallier unanimement à la proposition, plus hardie et plus prudente à la fois, d'attaquer le jour même; le lendemain, il y aurait eu de plus à combattre les troupes que le Feld-maréchal aurait rappelées d'Alexandrette et de Payas qui n'en est éloigné

que de huit heures. Les soldats, regardant cette montagne au dessus de leurs têtes, se demandèrent comment ils allaient grimper là haut malgré les Turcs; mais ils étaient pleins de confiance dans leur chef.

Les deux routes venant de Killis et d'Antioche, en se rapprochant au pied de la montagne, laissent entre elles un intervalle de deux à trois mille mètres et se dirigent vers Beylan, jusqu'à ce qu'elles se rejoignent en une seule route qui aboutit au village et du village descend à la mer. La route d'Antioche, passant à peu de distance de Khan-Karamout, en prend le nom. Ibrahim résolut d'attaquer par les deux routes : le Feld-maréchal n'avait à défendre que le grand chemin dans lequel elles se confondent toutes deux, et il avait sous ses ordres dix-sept mille hommes.

L'armée impériale occupait le point de partage entre le versant Sud et le versant Nord. L'infanterie était déployée sur une seule ligne brisée. L'aile droite, forte de six bataillons, sur un plateau élevé, s'appuyait à un sentier qui va de Khan-Karamout au village par la crête des montagnes; le centre, composé de quatorze bataillons, couvrait un plateau inférieur dominé par des cimes en étage et s'é-

tendait jusqu'à la route de Beylan. En avant de cette ligne principale étaient trois redoutes, construites à la hâte, de six et huit pièces qu'on y avait amenées à bras d'homme. Plus bas que deux de ces redoutes, dans un vallon que coupe la route de Khan-Karamout, deux régimens de cavalerie avaient pris position en colonne. Au delà de la route de Beylan, le long d'un sentier qui s'y rattache un peu au dessous du point de réunion des deux routes de Khan-Karamout et de Killis, l'aile gauche, de cinq bataillons, gardait le ravin au pied d'une élévation que couronnait une batterie de six pièces.

Le Général en chef ordonne à la Garde, au 8e et au 18e de ligne de prendre la route de Killis et d'aller se masser derrière une hauteur encaissant une portion de cette route, dans la direction même de l'aile gauche turque : deux batteries, de six pièces chacune, suivent ce mouvement; la deuxième brigade de cavalerie s'arrête dans un vallon sur la gauche de la route, formant réserve avec une batterie.

En même temps, le 13e d'infanterie, accompagné d'une batterie, longe un groupe de plusieurs mamelons, entre les routes de

Killis et d'Antioche, et remonte la route de Khan-Karamout, sous les ordres de Hassan-bey-Monasterli. Dans le vallon, à droite, s'établit, comme réserve, le 6e de chasseurs-lanciers. La cavalerie lie les opérations des deux colonnes.

Le Général en chef se met lui-même à la tête du mouvement de la route de Killis : c'est là que sont le péril et le succès. Le mouvement de la route de Khan-Karamout est une diversion.

Dès que l'ennemi voit s'avancer les deux colonnes égyptiennes gravissant péniblement un terrain escarpé, il fait jouer ses batteries qui commandent les deux routes. Le bruit du canon éclate en longs retentissemens dans les détours de ces défilés. A l'instant, Ibrahim fait établir ses batteries, de six pièces chacune, de manière à battre de front entre le centre et l'aile gauche de l'armée impériale ; par leur feu bien nourri, il riposte avec avantage. Cependant, à cent cinquante pas des batteries, deux compagnies de tirailleurs, armées de carabines, se logent dans un taillis et tourmentent les cinq bataillons de l'aile gauche turque ; bientôt elles s'étendent sur la droite, soutenues par le quatrième bataillon de la

Garde et par deux obusiers. Plus développée, cette ligne attaque alors l'aile gauche de front et de flanc, et l'empêche de bouger, tandis qu'en seconde ligne les trois autres bataillons de la Garde et le 8e, s'avançant, toujours sur la droite, vers la source du ruisseau qui traverse le sentier, se disposent à la prendre à revers.

Le feu des deux batteries égyptiennes avait déjà commencé, lorsque la colonne, qui remontait toujours la route de Khan-Karamout, arrive à un coude de cette route faisant face à l'extrémité droite du centre de l'armée impériale. Hassan-bey place à ce point, en batterie, trois pièces qui inquiètent l'ennemi; en même temps, il jette sur sa gauche deux compagnies de tirailleurs qui gagnent les hauteurs pour engager la fusillade avec l'aile droite. Bientôt, aussi, le 18e d'infanterie se démasque; il se porte par bataillon en double colonne et à intervalle de déploiement, prêt à attaquer de front le centre de la ligne turque, à l'instant où la Garde et le 8e, après avoir délogé l'aile gauche, marcheront pour le tourner.

Mais à peine la tête de la Garde a-t-elle fait mine de déborder l'extrémité de l'aile gauche turque, les cinq bataillons se reti-

rent vers le chemin de Beylan et le quatrième bataillon de la Garde les poursuit; les deux compagnies de tirailleurs enfilent le sentier de la montagne, s'emparent de la batterie de six pièces qui reste abandonnée, et couronnent cette hauteur. Sur une hauteur plus rapprochée de Beylan, se déploie le quatrième bataillon qui fusille sur la route. Aussitôt qu'il y a apparu, les deux régimens de cavalerie turque, après quelques mouvemens insignifians, se décident à la retraite, et passent sous sa mousqueterie, l'un avec ordre, l'autre à la débandade. Enfin, des trois autres bataillons de la Garde qui ont continué leur marche par la montagne, l'un vient flanquer la droite du quatrième; les deux autres atteignent un terrain encore plus voisin de Beylan et s'y déploient, le 8ᵉ formant réserve. Sur toute la droite du chemin, depuis la jonction des deux routes jusqu'aux approches du village, s'échelonnent de croupe en croupe les Égyptiens. L'aile gauche, la gauche même du corps de bataille de l'armée turque se dispersent, s'enfuient par ce chemin et essuient le feu des Arabes qui ont tourné contre l'ennemi l'avantage de la position dont il était maître.

Tels sont l'ensemble et la célérité des opé-

rations de l'armée égyptienne, que l'armée impériale n'a le temps de changer aucune de ses dispositions. Effrayée ou entamée de tous côtés, elle lâche pied : l'aile droite ne résiste plus dès qu'elle aperçoit le mouvement rétrograde de l'aile gauche; le centre n'attend pas l'attaque du 18ᵉ. Toutes les troupes se débandent, et celles qui ne se retirent pas par la route de Beylan, où les attend un accueil meurtrier, se jettent sur la gauche du village, à travers les montagnes, pour regagner Alexandrette. Après trois heures de combat, elles abandonnent 2,500 morts ou blessés, armes, bagages, munitions et 25 pièces de canon. Le bulletin des vainqueurs n'accuse qu'une perte de 20 hommes.

Une seconde fois l'ennemi était vaincu, et par la répétition de la manœuvre déjà exécutée à Homs; l'effort de la droite égyptienne contre la gauche des lignes turques, combiné avec une diversion sur leur droite et leur centre (1).

(1) « La même manœuvre, employée, en différentes occa-
» sions, contre une même position ennemie, aura, presque
» dans tous les temps, un résultat uniforme, indépendam-
» ment de la différence des localités et des circonstances
» secondaires. Les affaires de Montenotte, de Castiglione, de
» Ratisbonne ont prouvé comme mille autres cette vérité.

Ibrahim vint bivouaquer sur l'emplacement du centre de l'armée impériale, et passa la nuit sur le champ de bataille. Par son ordre, deux bataillons allèrent s'emparer de Beylan et s'éclairèrent sur la route d'Alexandrette par deux compagnies d'infanterie et un escadron de chasseurs-lanciers.

La déroute des troupes turques se précipita le long du versant-nord de la montagne jusqu'à Alexandrette. Le Feld-maréchal ne s'occupa plus de les rallier; il se fit servir du champagne chez le consul Martinelli, et ne songea qu'à sauver ses objets les plus précieux et son trésor; il les confia, sous la garde de ses gens, à un bâtiment grec, portant pavillon français, pour les transporter à Tarsous, dont il allait lui-même prendre le chemin par terre. Au bruit de la défaite de Beylan, la flotte ottomane avait cinglé vers Rhodes. Des navires de transport turcs, pressés de fuir, abandonnèrent la cargaison qu'ils avaient dé-

» Si la même manière d'employer les masses produit donc
» un résultat égal, et si l'art n'offre qu'un petit nombre de
» combinaisons au choix d'un général, il est impossible que
» beaucoup de batailles et de combats n'aient pas entre eux
» une ressemblance parfaite, avec la seule différence dans les
» noms des lieux. »

(Jomini, *principes de la Stratégie.*).

barquée : les bâtimens européens qui avaient traité avec la Porte et étaient arrivés seulement la veille, retardés qu'ils avaient été par la crainte de l'escadre égyptienne, rembarquèrent une partie de la leur, en garantie de leur nolis. Les magasins étaient pleins. On proposa à Husseïn, plutôt que d'abandonner ces grains à l'ennemi, de les brûler avant son départ, ou de les jeter à la mer. — « Non certes, répon-» dit-il, ce serait dommage; Dieu m'en puni-» rait! » L'habitude du respect, que tout Musulman professe pour les œuvres et les dons du Créateur, l'emporta sur les calculs d'une prévoyante hostilité. Les approvisionnemens arrivaient et l'armée partait. Le Serdari-ekrem repassa en Caramanie avec moins de lenteur qu'il n'avait pénétré en Syrie.

Le lendemain de la bataille, l'armée égyptienne alla camper à Beylan : toute la cavalerie, sous les ordres d'Abbas-Pacha, entra dans Alexandrette. Quatorze pièces de canon, dont deux de trente-six en bronze montées sur des affûts de campagne, des vivres qui suffirent à la subsistance des troupes pendant quatre mois, tombèrent au pouvoir du vainqueur. D'Alexandrette on poursuivit les Turcs au delà de Payas : toujours fuyant, ils pas-

sent à Messis le Djihoun (*Pyrame*), sans profiter des fortifications qui existent sur ce point pour protéger leur retraite; mais ils font sauter un pont superbe de neuf arches. Les Égyptiens traversent le fleuve à gué et chargent leur arrière-garde sur l'autre rive, tandis que la tête des ennemis se répand sur la grande plaine qui conduit à Adana. Arrivé à six lieues de cette ville, Abbas écrit aux habitans de ne pas laisser échapper le Feld-maréchal; ses Arabes surviennent, délogent les Turcs, et manquent d'enlever Husseïn. On ne poussa pas plus loin la poursuite, et l'on ramassa dix-neuf cents prisonniers; mais les soldats réguliers continuèrent à trouver d'autres ennemis que les Égyptiens. Dispersés par la terreur, ils tombèrent entre les mains des Kurdes, habitans des montagnes du Taurus voisines de la Syrie, des Turcomans qui peuplent la plaine au nord du golfe d'Alexandrette, et des paysans de la Basse-Anatolie. Les uns désertaient et vendaient leurs fusils pour quelques piastres; les autres jetaient à la hâte leurs vêtemens à l'européenne, pour se soustraire à la réprobation impopulaire qui pesait sur les Mansouriés. Enfin, la plus grande portion des débris de l'armée impériale repassa le dé-

filé du Taurus, et le Feld-maréchal retourna avec eux jusqu'à Konieh.

Le Généralissime s'était reposé de la poursuite de l'ennemi sur Abbas-Pacha, et, par son active fermeté, ce jeune prince, qui faisait sa première campagne, justifiait la confiance de son oncle. Pour lui, il reçut la soumission des autorités de la montagne de Beylan et l'hommage d'Antioche. La garnison turque de cette ville s'était dispersée. Alich, pacha de Konieh, à qui avait été confié le gouvernement de Tripoli depuis la disgrace d'Osman-Pacha, abandonna Latakieh, et passa en Chypre; six cents de ses fantassins et soixante de ses cavaliers vinrent à Alexandrette se mettre à la merci du vainqueur. Le pacha d'Alep regagna Aïntab et, de là, Malatia au delà du Taurus. La Syrie était affranchie de la présence des troupes et des autorités de la Porte. Ibrahim retourna à Alep, afin d'y régler l'administration de la province. Toutes les hordes turcomanes, qui habitent cette zone septentrionale, depuis l'Amanus jusqu'à l'Euphrate, se reconnurent vassales et tributaires de son gouvernement, en même temps qne les tribus de Bédouins, errantes sur les rives de ce fleuve jusqu'à Bagdad, recherché-

rent son alliance. Ainsi se complétait pour Méhémed-Ali la conquête de la Syrie.

Déjà le bruit des victoires d'Ibrahim se propageait en Orient, et de tout côté les populations tournaient les yeux vers l'homme fort qui surgissait au milieu d'elles. Voici ce qu'on écrivait de Bagdad, en date du 15 août 1832. « Il est arrivé dernièrement deux » messagers d'Alep. A leur arrivée, ils ont » été emprisonnés et les lettres dont ils étaient » porteurs brûlées. Il circule ici beaucoup de » bruits désavantageux au Grand-Seigneur; » on dit que ses troupes ont été battues, et » qu'Ibrahim-Pacha a pris Alep. La ville est » toute disposée à le recevoir en vainqueur; » il n'a qu'à se montrer pour soumettre, en » un jour, ce vaste pachalik. Les Arabes We- » habites se sont emparés de Mascate et en ont » chassé l'Iman ; ils ont pillé et ravagé » Abouchehr dans le golfe Persique. La mai- » son du Résident britannique y a été en- » tièrement dévalisée. Maintenant ces We- » habites occupent le fleuve de Bassora et » menacent de marcher sur cette ville. Au » dessus de Bagdad, du côté de Moussoul, » tout est en désordre : les Arabes n'obéissent » plus au Pacha, qui est obligé d'acheter la

» tranquillité ; enfin, nous sommes dans une
» triste position..... » Et Ibrahim était imploré comme un libérateur.

Cependant la nouvelle de la défaite de Homs était parvenue à Constantinople : en lisant la lettre qui annonçait ce désastre, le Kaimakam se trouva mal. Ce revers flétrissant les armes du Sultan, au début même de la campagne, la déroute de ces troupes régulières qui avaient inspiré tant d'espérances, affectèrent de sinistres présages les serviteurs fidèles de l'Empire; et, peu de jours après, devait survenir la nouvelle d'une défaite plus décisive. La bataille de Homs avait chassé les Turcs du cœur de la Syrie ; la bataille de Beylan ferma sur eux les portes de la province, et elle ouvrait aux Égyptiens les routes de l'Anatolie.

CHAPITRE QUATRIÈME.

KONIEH (1).

I. Rencontre des flottes ottomane et égyptienne. — Destitution de Husseïn et nomination du Grand-Vizir Réchid-Méhémet au commandement de l'armée d'Asie. — Passage du Taurus par Ibrahim. — Médiation offerte par la France et secours demandés à l'Angleterre. — Départ du Grand-Vizir. — II. Le Séraskier. — Retraite des troupes impériales sur Ak-chehr. — Occupation de Konieh par les Arabes. — III. Situation des deux armées. — Arrivée du comte Mouravieff à Constantinople. — Offre de médiation de la France renouvelée. — Bataille; prise du Grand-Vizir; victoire d'Ibrahim.

I.

Dès que le Feld-maréchal eut évacué la Syrie, possesseur de cette province si long-

(1) *Konieh* est le mot turc, *Koniah* en est la forme arabique. Quoique la victoire des Arabes ait fait prévaloir en Eu-

temps convoitée, Méhémed-Ali ne désira plus qu'un accommodement : il restait à la Porte à ratifier la cession que le fait avait prononcée ou à la révoquer par un appel nouveau aux armes.

Comme si les amiraux des deux puissances se fussent concertés pour respecter cette sorte d'armistice, les deux flottes venant à se rencontrer, après la bataille de Beylan, dans les parages de Chypre, se donnèrent alternativement la chasse sans échanger un seul coup de canon. Halil, jeune homme de mœurs aimables et douces, n'avait d'un Capitan-Pacha que l'expérience et l'audace suffisantes pour faire, avec le pavillon du Croissant, la promenade annuelle de la Méditerranée et remplir, sur les divers points de la côte ou des îles, les missions du Gouvernement. Soit conscience de son incapacité maritime et frayeur d'un autre Navarin, soit répugnance à une affaire que la décision de la Porte pourrait rendre inutile, il évita l'engagement. Quant à Osman-Noureddin, il avait l'ordre d'atta-

rope la terminaison caractéristique de leur idiome, nous avons rétabli la désinence turque. Assez généralement, dans le passage d'une langue à l'autre, les mots turcs changent l'*e* en *a*, et les mots arabes l'*a* en *e*. Nous soumettons cette observation aux philologues qui s'occupent de l'étude des langues comparées.

quer. Le Vice-roi voulait affranchir la Syrie et l'Egypte de la menace continuelle d'un débarquement, et contraindre plus efficacement la Porte à des mesures conciliatrices : peut-être avait-il surtout à cœur de constater sur mer comme sur terre la supériorité de ses forces. Et ce n'était pas sans raison qu'il était fier de sa marine, si merveilleusement créée par l'ingénieur français de Serisy et dirigée par d'habiles officiers français sous le commandement d'Osman; mais il compta vainement sur l'obéissance de son amiral, qui rivalisa l'empressement de Halil à fuir le combat. Le simulacre de leurs démonstrations belliqueuses se termina par la relâche de l'escadre turque dans la magnifique rade de Marmarizza sur la côte de la Caramanie; l'escadre égyptienne l'y tint bloquée.

Osman-Noureddin, dont le nom a laissé trace en Orient et en Europe même, était fils d'un serviteur obscur de Méhémed-Ali : distingué, dès son enfance, par l'œil du maître, et cultivé dans ses heureuses dispositions, il fut successivement employé comme écrivain à la citadelle et comme directeur de l'école de Kasr-el-Aïn au Caire. Une faute grave, à laquelle l'entraînèrent son ingratitude et son es-

prit d'intrigues, irrita le Vice-roi : condamné à être noyé, il allait être enfermé dans un sac et jeté au Nil, lorsqu'un Persan, préposé à l'imprimerie de Boulak, le retira des mains des khawass chargés de l'exécution, le cacha dans sa maison et intercéda pour lui. Le coupable obtint la vie, resta attaché à l'imprimerie et parvint à rentrer en grâce. Ce fut alors qu'il fut compris parmi les jeunes gens envoyés en Italie, en France, en Angleterre, pour y compléter leur éducation. Durant son séjour en Europe, il contribua à venger des préjugés vulgaires le génie des Orientaux par sa remarquable aptitude à recevoir une instruction variée et à se plier aux mœurs étrangères. A son retour, grâce aux connaissances étendues qu'une intelligence facile lui avait permis de s'approprier superficiellement, il se posa avec fatuité et fut traité avec faveur comme un type de l'Orient européanisé. Son exemple, ses leçons, son influence secondèrent l'impulsion que le prince donnait à l'Egypte dans une voie nouvelle, et sa récompense fut assez brillante pour qu'on y reconnût, sous la part faite à son mérite, un appât offert à l'émulation. Nommé major-général des armées de terre et de mer, il fut, après Mé-

hémed-Ali et son fils, le personnage le plus important de l'Egypte, et il venait, tout récemment, d'être élevé au rang de Pacha et au poste de Grand-Amiral. Osman ne pouvait résister à sa fortune : homme spirituel et léger, sur lequel la civilisation de l'Occident avait passablement déteint, il avait été destiné, sur l'apparence, à un rôle sans proportion avec ses talens et son énergie, approprié seulement à sa vanité, et que, tôt ou tard, faute de cœur, il devait indignement trahir. Lorsque vint le jour de montrer quel il était, par dédaigneuse indifférence à la politique de son bienfaiteur, ou par maladresse, ou par lâcheté, par quel motif on ne le sait, par trahison déjà peut-être, enfin, il laissa échapper l'occasion de combattre, et il bloquait l'ennemi assez mollement pour qu'il ne semblât point jaloux de la ressaisir.

La défaite de Beylan, connue à Constantinople, n'avait ému la Porte que comme une conséquence prévue de la déroute de Homs. Le Feld-maréchal fut aussitôt destitué et le Grand-Vizir Réchid-Méhémet appelé, par un ordre autographe impérial, au commandement de l'armée d'Asie. Jusqu'à son retour de l'Albanie, Emin-Réuf-Pacha fut chargé, en qua

lité de son lieutenant, de l'administration des troupes de Konieh et, en outre, investi du gouvernement de l'Anatolie ; il avait lui-même rempli précédemment les fonctions de grand-vizir. Sous les ordres de Réuf, Méhémet, pacha de Silistrie, fut institué séraskier du camp. Une seconde fois, Konieh, où s'étaient réfugiés les débris des corps battus ou dispersés en Syrie, fut désigné comme le rendez-vous de l'armée. Là s'étaient aussi retirés plusieurs des principaux habitans de Damas qui, lors de l'occupation égyptienne, avaient quitté la Ville Sainte avec leurs partisans, et attendaient impatiemment que la victoire des troupes impériales en rouvrît le chemin. Par ces dispositions, la Porte satisfaisait moins peut-être à une ferme résolution de recommencer les hostilités qu'à l'obligation de reprendre une attitude imposante, et d'être prête à tout évènement. Les avis du Divan étaient partagés entre la paix et la guerre. D'ailleurs, les ressources de l'Empire, en matériel et en hommes, lui permettaient d'entreprendre avantageusement une campagne nouvelle. Des ordres avaient été adressés aux Pachas de tenir en disponibilité les forces de leurs gouvernemens. Le Grand-Vizir lui-même, en achevant

de régler les affaires des provinces d'Europe, y effectuait à la hâte des levées considérables, et il promettait à la seconde expédition un chef plus habile et plus actif que l'ex-Serdari-ekrem.

Husseïn avait été le représentant de la vieille guerre orientale irrégulière et imprévoyante, sans même en représenter la fougueuse énergie : nul comme général, il ne montra sa bravoure soldatesque qu'un seul jour, à Djesser-el-Hadid, et contre ses propres troupes. Sans doute, il n'était pas uniquement responsable des désordres et des revers de l'armée ; mais le Séraskier, après avoir paralysé l'activité languissante de son rival, fut encore le juge de sa victime. Il lui imputa, dans un rapport public au Sultan, toutes les fautes de la campagne et en critiqua les opérations avec un perfide pédantisme de tacticien. Le vaincu, qui savait que, selon des traditions antiques récemment abolies, sa tête ne lui appartenait plus, ne chicana point l'accusation et n'osa pas même récriminer, au sujet des quatre mille bourses que le ministre avait détournées de la généreuse destination assignée par le Souverain. Comme si sa destinée, dans le cours

de cette guerre, eût été un enchaînement de mésaventures, le capitaine grec, auquel il avait remis son trésor pour le transporter, sous la garde de quelques serviteurs, à Tarsous, avait débarqué sur la côte les serviteurs et poussé au large avec le trésor. Battu, destitué, volé, Hussein vit néanmoins ses infortunes personnelles peu à peu réparées. Sur les réclamations de la Porte à l'ambassade française, attendu que ce forban grec naviguait sous le pavillon de la France, de nombreuses perquisitions furent ordonnées, et, par les soins des agens de l'Angleterre, une portion de son trésor fut retrouvée à la petite île de Caxo près Candie. Sa destitution même n'entraîna point sa disgrace : Mahmoud, indulgent à un général de son choix, ne retira point au Serdari-ekrem la haute estime et la bienveillance qu'il avait accordées à l'Aga-Pacha. Enfin, le Séraskier se rapprocha d'un rival, hors de combat, qu'il n'avait plus lieu de craindre, et dont il pouvait utiliser la position inébranlablement cimentée auprès du monarque par le sang des Janissaires. Il y a peu de temps, pour l'empêcher d'être nommé Feld-maréchal, il avait eu recours à l'aide de Mustapha, ser-kiatib de Sa

Hautesse : aujourd'hui, pour renverser le Ser-kiatib, il chercha sérieusement à se rattacher l'ex-Feld-maréchal.

L'Empire était ébranlé par l'invasion égyptienne en Syrie, par la déroute d'une armée de soixante mille hommes et par de vastes préparatifs militaires : c'était en ce moment même qu'une intrigue de sérail absorbait les vœux et la pensée des personnages les plus marquans. Plus que la guerre civile de l'Islamisme, la lutte engagée entre le Séraskier et le Ser-kiatib tenait la cour attentive ; toute question s'effaçait devant celle de la chute ou du triomphe du ministre ou du favori. Mustapha devait sa faveur à un hasard et à un caprice. Dans une promenade aux Eaux-douces d'Asie, Mahmoud entendit une voix dont les chants l'émurent de surprise et de plaisir. Sur son ordre, on lui amena le chanteur : c'était un garçon de café, jeune encore et unissant au charme de sa voix une figure agréable ; sur un second ordre, le caïque impérial transporta le beau jeune homme du café des Eaux-douces au palais, et le lendemain la malignité populaire attacha à ce nouvel épisode de la vie du Sultan ce commentaire énigmatique : « L'histoire secrète du maître est écrite quelquefois sur le

front de son esclave. » L'esclave efféminé savait lire et écrire ; il devint le ser-kiatib ou secrétaire du maître. Doué d'un esprit insinuant, fin, délié, bientôt le Ser-kiatib gouverna le Sultan et par le Sultan l'Empire. Le Séraskier tolérait un favori qui amusât ; il épia l'occasion de perdre un favori qui gouvernait. Mustapha, après avoir tenté quelques essais de manufacture et d'industrie agricole qui avaient plus profité à l'accroissement de son influence qu'à celui de ses richesses, s'était tourné vers le commerce : il avait fait construire quelques bâtimens à l'arsenal, et exploité, avec d'énormes bénéfices, diverses branches de monopole. Le Séraskier saisit cette occasion : il dénonça et les bâtimens construits à l'arsenal, aux frais de l'État, et d'odieuses vexations commises par les agens subalternes de ces spéculations commerciales. Pour détourner l'orage, l'accusé fit don de tous ses navires au Sultan ; mais, détrôné de son poste de secrétaire, il fut réduit au rang de pacha de Trikala. Il restait pourtant à l'arracher de la Capitale, où sa présence entretenait son crédit, et à terrasser sa menaçante résistance par un dernier coup. Khosrew redoubla d'efforts et grossit sa ligue. Il avait acheté le con-

cours d'Akhmet-Fèvzi-Pacha, en contribuant à le faire nommer pacha à trois queues, commandant en chef de la garde impériale, conseiller militaire du Palais : c'était encore un favori, mais que son intelligence bornée rendait moins redoutable et que, d'ailleurs, il pouvait attaquer plus tard, après s'en être servi pour la ruine de l'autre. Enfin, pour s'assurer un précieux appui, il fit épouser la fille de l'ex-Serdari-ekrem par son fils adoptif, Méhémet-Pacha, le même qui avait si tristement tranché du général en chef, à Homs. Grâce à cet appui peut-être, Khosrew triompha. L'Aga-Pacha, après avoir retrouvé son trésor, marié sa fille et trempé dans la perte du Ser-kiatib, fut nommé, l'année suivante, gouverneur de Widdin, où s'acheva obscurément son histoire (1). Quant au Séraskier, délivré de l'Aga-Pacha et du Ser-kiatib, il n'eut plus qu'à s'occuper de sa rivalité avec le Grand-Vizir, trop nécessaire à l'État pour ne lui être pas un adversaire incommode. Déplorable Empire où, dans une situation aussi périlleuse, l'intérêt particulier, au mépris des suites les plus graves, prévalait sur la cause publique !

(1) Husseïn est mort à Widdin en 1835-1250.

Cependant Ibrahim, à Alep, ne s'était pas endormi sur ses victoires : si la Porte menaçait de reprendre la Syrie et l'Égypte, le général égyptien avançait d'un pas dans l'Asie-Mineure. A la faveur du prétexte que lui offrait la continuation des hostilités, de la part des troupes impériales, à Aïntab, au défilé de Kulek, et sur d'autres points de la chaîne du Taurus, le 15-11 Rebi-ul-ewel-Août, il marcha de Beylan sur Adana. C'était trois jours après l'anniversaire de la naissance du Prophète, solennellement célébré dans l'Islamisme. Le district d'Adana se soumit au vainqueur qu'il avait appelé; Tarsous, Selefkeh et les débouchés des routes du Taurus furent occupés. Quelques milliers d'hommes étaient réunis, en seconde ligne, à Alexandrette, à Beylan et à Alep; le restant des troupes était disséminé dans les villes de Syrie. C'est dans cette position qu'il attendit la décision belliqueuse ou pacifique de la Porte.

Les succès éclatans de la dernière campagne, en réjouissant l'orgueil du Vice-roi et en lui donnant la mesure de sa puissance, n'avaient point égaré son ambition dans un espoir présomptueux : il n'avait aucune vue au delà de la Syrie et souhaitait que la paix le

confirmât dans la possession de sa conquête. Sans doute, il ne pouvait souffrir patiemment une injure à sa personne et à sa dignité qu'il sentait grandir; sa fierté, irritée d'un article du *Moniteur ottoman* de Constantinople, s'exhala, dans la gazette turco-arabe du Caire, par une réponse écrite sous son inspiration. Il y renvoyait à la Porte le reproche de déloyauté et s'indignait qu'elle eût cru ses affaires assez semblables à celles des pachas de l'Albanie ou de la Bosnie, pour se flatter de le traiter comme eux (1) : la presse, nouvellement transplantée en Orient, devenait une arme entre les deux puissances en lutte. Mais tout projet hostile était loin de lui. Chaque jour, il attendait les ouvertures du gouvernement impérial, auprès duquel il pensait que ses victoires auraient effacé son arrêt et recommandé ses demandes. Toutefois, soit que le Gouvernement répugnât à faire des avances à un vassal victorieux et fût certain de l'écraser sous un nouvel effort, soit que, se méprenant sur les intentions de Méhémed-Ali, il le supposât résolu à pousser plus loin la révolte et se crût dans l'obligation de le combattre jusqu'à extrémité, il n'y eut ni propo-

(1) Voir le Recueil des pièces officielles.

sition de faite ni négociation de nouée durant ce long armistice. Après deux batailles gagnées, le Vice-roi se voyait réduit à marchander encore, les armes à la main, le consentement de Constantinople; il ordonna de nouvelles levées.

La terre d'Égypte avait peine à suffire aux terribles consommations du champ de bataille. Pour se procurer plus facilement les recrues, on avait adopté, à la fin de juillet, un singulier expédient : d'après un firman, les employés civils et militaires, Musulmans ou Chrétiens, avaient été obligés de fournir un contingent d'hommes, proportionnellement à leurs grades et à leurs émolumens; un général, sept hommes; un colonel, cinq, et ainsi de suite; le Mâlem copte, à 400 p. d'appointemens par mois, était tenu à une recrue; c'était la conscription mise en adjudications particulières. L'exécution de ce firman avait entraîné les plus graves abus, et l'on avait vu, sur divers points du Caire, s'établir des corps de garde qui exerçaient concurremment la *presse* sur tous les jeunes gens d'une complexion robuste, les domestiques, les saïs, etc. La mesure fut supprimée et le Gouvernement recourut au mode précédemment employé

pour se procurer les cinquante-deux mille hommes, dont la levée avait été décrétée; les Haute et Basse Égyptes étaient taxées chacune à seize mille hommes, et le Caire à vingt mille. Tant s'en fallait, pourtant, que la population fût en état de les présenter à l'appel! Tout récemment, sur six mille Arabes, le conseil de révision n'en avait trouvé que deux cent cinquante-trois de forts et de sains; le reste avait été renvoyé comme incapable de servir. La guerre allait donc encore choisir et prendre ce qui restait de bras vigoureux, pour ne laisser aux travaux du pays que le rebut des habitans : triste nécessité qu'il faudrait profondément déplorer, si les vues de la Providence, sur l'ébranlement des Empires et l'affranchissement des races, s'accomplissaient sans l'intervention de la guerre!

La Porte, dont l'obstination prolongeait les hostilités, n'était pas moins inquiète des mesures et des procédés de Méhémed-Ali. Depuis le retour de Nasif-Effendi, son envoyé extraordinaire à Alexandrie, elle était sans communications directes avec l'Égypte et n'en avait pas davantage avec la Syrie. En cette absence d'informations exactes, les nouvelles ne lui parvenaient que défigurées et

plus alarmantes. Le Vice-roi prohibait-il, en Égypte, la circulation des monnaies frappées à Constantinople, pour n'y donner cours qu'aux monnaies frappées au Caire en vertu d'un droit acquis et toujours au chiffre du Grand-Seigneur; mesure aussi financière peut-être que politique, puisque la valeur intrinsèque des pièces d'or du Caire est relativement inférieure à celle des pièces d'or de Stamboul (1); le bruit se répandait, dans la Capitale, que le prince avait battu monnaie à son coin. Faux ou vrai, un autre bruit s'accréditait que, dans une allocution au Consul-général de France, il avait représenté le Sultan comme l'ennemi de la religion et de l'Empire, et ces rumeurs vagues ou mensongères la remplissaient de terreur. C'est que l'opiniâtreté de la Porte provenait moins d'un parti pris de combattre que d'une hésitation à traiter. La guerre était la voie ouverte, et cette voie entraînait fatalement, dans l'état de fluctuation des opinions du Divan : mais, faute d'une énergique et unanime résolution belliqueuse, on appréhendait qu'à

(1) En 1824, le Sultan vendit au pacha d'Égypte, pour quelques millions de piastres, le droit de battre monnaie d'or; jusqu'à cette époque, le Pacha n'avait pu fabriquer que des paras.

une sentence d'extermination le fier Visir ne répondît prochainement par une déclaration d'indépendance qui achèverait de tout ébranler. La situation anarchique de l'Anatolie, aux portes de laquelle s'avançait Ibrahim, eût rendu encore plus terribles les suites d'une telle déclaration. Le Gouvernement n'ignorait pas l'impopularité de la campagne contre le Vice-roi: il ne manquait ni de soldats, ni d'armes, ni de munitions; ce qui lui faisait faute, c'était la nation qui déjà favorisait l'ennemi de ses vœux.

Sans doute, le soupçon que la France était disposée à soutenir les projets de l'Égypte ajoutait aux alarmes de la Porte : elle avait reçu avis que le bateau à vapeur français, *le Sphynx* (1), faisait de fréquens voyages d'Alexandrie en Syrie et favorisait la correspondance de Méhémed-Ali; elle s'en plaignit au Représentant de la France à Constantinople. Mais, à son tour, elle était interpellée par les ministres de France et d'Angleterre. Le bruit avait couru que la Russie,

(1) Le *Sphynx* attendait à Alexandrie le retour du *Luxor* et du fameux obélisque. Il faut lire les détails de cette argonautique dans l'ouvrage de M. de Verninac Saint-Maur, dont l'esprit ferme et élevé s'accuse à chaque page de son récit.

immédiatement après la bataille de Beylan, avait offert des secours au Sultan. D'après l'empressement avec lequel cette puissance, sur la notification des premiers griefs de l'Empire, avait retiré, d'Alexandrie, son consul, la proposition n'avait point lieu d'étonner; elle empruntait même une nouvelle vraisemblance à tout ce qu'on rapportait des armemens extraordinaires de Sébastopol. La Porte répondit que ce bruit n'avait aucun fondement, et, en outre, protesta que jamais, quelle que pût être l'issue de la lutte engagée, elle n'accepterait les secours armés de la Russie.

Enfin, le Grand-Vizir, dont le retour était impatiemment attendu, fit son entrée à Constantinople, le soir du 1er Djemaz-ul-ewel ou du 25 Septembre.

Dès le lendemain de son entrée, à la pointe du jour, il inspecta l'arsenal de l'artillerie; il fut, ensuite, cérémonieusement visité par les grands dignitaires de la Sublime-Porte et admis à l'audience impériale. Le Sultan l'accueillit avec la plus flatteuse bienveillance; avant même son arrivée, il lui en avait donné un témoignage, en accordant, à son épouse et aux femmes de son harem, une pension annuelle de 45,000 piastres (10,750 francs);

quand il le revit, il le combla de faveurs. C'était, à la fois, le prix du service qu'il venait de rendre à l'Empire en pacifiant les provinces d'Europe et l'encouragement à un service nouveau, la pacification des provinces africo-asiatiques. Mahmoud, humilié par les revers de ses armes, s'appuyait avec satisfaction sur un bras victorieux qui promettait de réparer les désastres de Homs et de Beylan. En signe d'investiture du commandement de l'armée d'Asie, le Sadri-Azhem (1) reçut le harvani noir, au col brodé en diamans et en or, un fess orné de diamans et un sabre garni de pierres précieuses : plus tard, le Sultan lui remit de ses mains la grande décoration d'honneur en brillans. Jaloux de justifier la confiance et les graces du Souverain, à l'issue même de sa réception, il fit manœuvrer des troupes et continua à s'occuper de l'expédition avec ce zèle infatigable qu'il déployait dans toutes ses missions.

Tandis que Réchid-Méhémet, de concert avec le Séraskier et les chefs des diverses administrations, surveillait l'organisation des troupes, du matériel et des approvisionne-

(1) Autre terme par lequel on désigne le Grand-Vizir.

mens, les forces de la Romélie, affectées à l'armée active, se dirigeaient sur l'Asie. Ces forces consistaient en six régimens d'infanterie et de cavalerie du Nizam et en trente mille hommes de levée, Albanais et Bosniaques. Les troupes régulières, avec une faible partie des Irréguliers, se succédaient à Stamboul, d'où elles étaient expédiées à Konieh en passant le Bosphore. La masse des Irréguliers passait les Dardanelles à Gallipoli, et suivait la même destination. En outre, quelques régimens, nouvellement formés et casernés dans la Capitale, se mettaient en marche pour rejoindre le camp. De Constantinople, le Grand-Vizir avait aussi l'œil aux différens corps réunis sous les ordres de son lieutenant Emin-Réuf-Pacha, et ne cessait de lui transmettre ses instructions.

Ibrahim n'ignorait point avec quelle activité se poussaient, du côté des Turcs, les préparatifs d'une nouvelle campagne, et il n'avait reçu aucune communication favorable à une conclusion pacifique, depuis près de deux mois qu'il occupait Adana. Bâtie au bord du Seyoun (*Sarus*) et sur un coteau fertile, cette ville n'avait d'autre défense qu'une petite citadelle, dominée par les hauteurs voisines.

D'ailleurs, les Turcs avaient fortifié les points principaux du Taurus, faisaient des sorties réitérées hors de leurs retranchemens, et tenaient les défilés de ces montagnes ouverts à la marche d'une armée contre les Égyptiens. Rien, dans cette position avancée que le Généralissime avait dû prendre pour couvrir la Syrie, n'offrait de sûreté. Il n'y avait donc plus de milieu possible; il fallait ou se replier sur le Beylan, en se barricadant derrière ce rempart de la Syrie, ou franchir le Taurus, rempart de l'Anatolie.

Entre ces deux partis, le plus hardi était le meilleur, qu'il s'agît de traiter ou de combattre. L'audace était grande à un petit nombre de troupes de se porter au cœur de l'Empire ottoman, au devant d'une armée nombreuse, en laissant derrière soi une province, récemment conquise et remuante. Mais il n'y avait, pour Méhémed-Ali, de salut possible qu'à coups d'audace; telle était la condition de l'entreprise dans laquelle il s'était engagé qu'il ne fallait ni s'arrêter, ni reculer, mais toujours avancer et toujours vaincre, sous peine de perdre, à un seul pas rétrograde ou douteux, le fruit des précédens travaux. Constantinople, armée, populations, tout ce qui

était appui eût failli, tout ce qui était résistance l'eût emporté. Aucun rêve de bouleversement de l'Empire, d'agression contre la Capitale, d'usurpation du trône, ne détermina ce nouveau pas; c'était afin seulement d'obtenir les concessions sollicitées au pied du mont Carmel et de s'assurer la conservation de leurs conquêtes, que le Vice-roi et son fils se disposaient à franchir le Taurus; ils cédaient aux nécessités de leur position, en frémissant peut-être du rôle périlleux qu'ils avaient à soutenir. Avant d'opérer ce mouvement, l'armée reçut, par Alexandrette et Tarsous, des munitions, des approvisionnemens et des vêtemens propres à la saison. On s'était si peu attendu à une campagne d'hiver, qu'on avait été obligé de confectionner à la hâte des capotes pour les soldats : ce fait, en dehors de la prévoyance avec laquelle tous les besoins des troupes furent constamment satisfaits, suffirait à prouver que la marche, dans les provinces de l'Anatolie, était pareillement en dehors des intentions premières de Méhémed-Ali et d'Ibrahim. Mais leur génie commun aimait mieux prévenir qu'attendre. En même temps que le Vice-roi expédiait, d'Alexandrie, l'ordre de pénétrer dans l'Asie-Mineure,

le Général en chef se décidait à marcher sur Erekli, sise au pied du versant septentrional de la montagne. L'armée entière, officiers et soldats, s'associa à l'énergie de ses princes, et les enfans de l'Égypte allèrent, avec une intrépide gaîté, chercher de nouveaux champs de bataille sur les neiges du Taurus.

D'Adana à Konieh il a deux routes : l'une passe par Minaret-Khan, Tchifté-Chesmé, Tekir, Tchifté-Khan, Oulou-Kichlé et Tchayan; l'autre par Tarsous, Nemroud, Tchakal et Zanepa; à Erekli, elles se rejoignent pour se séparer encore; la route de droite, passant par Begdig, Karabounar, Kotamié, Ismil et Kar-Khan, la route de gauche, par Caraman, Kassaba et Tchoumra, aboutissent toutes deux à Konieh. Il fut arrêté que les Irréguliers et les Bédouins suivraient la route qui conduit à Erekli par Tchifté-Khan et Oulou-Kichlé, tandis que le Général en chef, avec quelques troupes régulières, prendrait par Tarsous, et passerait le Taurus à Nemroud, village sur le sommet de la chaîne, à deux jours de marche vers le sud de Tchifté-Khan. Le 17-11 Djemaz-ul-ewel-Octobre, il partit d'Adana.

Ce fut à Tarsous, sur sa route, qu'Ibrahim revit Osman-Noureddin-Pacha qui, après un

blocus de peu de durée, avait laissé l'escadre turque s'échapper de la rade de Marmarizza, et s'était borné à la suivre jusqu'aux approches des Dardanelles. L'Amiral égyptien, affalé sous le vent, au moment où Halil-Pacha reprenait le chemin de Constantinople, fit-il preuve de maladresse ou de mauvais-vouloir; quoi qu'il en soit, sa conduite excita une foule de conjectures. Le Vice-roi dissimula en public son mécontentement et, au prix de dures humiliations secrètes, lui conserva le commandement de la flotte : il ne voulait paraître avoir été trahi ni par la fortune, ni par son serviteur. Ibrahim témoigna plus ouvertement son indignation : « Si ce n'était par respect pour mon père, lui dit-il, je vous ferais pendre sur la place d'Alexandrie. » Avoir manqué l'occasion de vaincre était, à ses yeux, un crime aussi grand que d'avoir été battu; et la flotte égyptienne ne s'était signalée, depuis l'ouverture de la campagne, que par la prise de cinq bâtimens turcs, dont une corvette de quarante canons, deux bricks et un cutter, lorsqu'il lui appartenait d'exercer sur les évènemens une large et positive influence. Elle alla hiverner à la Sude, vaste port de l'île de Candie : Osman emporta de cette entrevue une

nouvelle atteinte plus poignante à sa vanité; son personnage allait finir (1).

De Tarsous, Ibrahim repartit pour Erekli, en suivant la route de Nemroud, que les Turcs avaient laissée libre, et, d'après son ordre, les Irréguliers et les Bédouins s'acheminaient par celle de Tchifté-Khan et d'Oulou-Kichlé, où l'ennemi s'était fortifié. Il s'arrêta à Nemroud, à onze lieues environ de ce passage, pour attendre le résultat de l'attaque qui devait s'effectuer, tandis qu'il tournerait la position.

Déjà le défilé de Kulek avait été enlevé aux Turcs par un détachement des troupes d'Ibrahim, et la garde en avait été confiée à quelques soldats des tribus du pays. Maîtres de ce défilé, effroyable vallée encaissée dans des rochers à pic de douze cents pieds d'élévation, et susceptible d'être défendue par une seule pièce de canon, les Égyptiens pouvaient plus

(1) C'est de Candie que, deux ans plus tard, Osman-Pacha répondit, par sa désertion, aux reproches dont il avait été accablé au sujet de sa conduite. Comme prétexte à sa fuite, il allégua sa répugnance à l'exécution des ordres rigoureux dont il avait été chargé contre des Grecs révoltés de cette île. Arrivé à Constantinople, il avait été confirmé dans son rang de Pacha, et nommé intendant général de la poudrière, lorsqu'il y mourut de la peste. On lui a prêté, sur son lit de mort, des considérations élevées sur la nécessité de l'unité de pouvoir dans l'Empire ottoman, et l'on s'est plu à y rattacher les motifs véritables de son brusque abandon de l'Égypte.

facilement pénétrer dans la chaîne du Taurus; il leur restait à forcer une vallée étroite, faisant suite à ce défilé, vallée qui va toujours en montant, sur la droite de laquelle est situé Tchifté-Khan, et avec laquelle on ne commence à descendre le versant opposé de la montagne qu'une heure et demie avant Oulou-Kichlé. Le général de brigade Hidjazi-Sélim-Bey et l'ex-tchokadar Ibrahim-Aga avaient été chargés de cette affaire : aux troupes, qu'ils avaient sous leurs ordres, un bey de la province avait joint sa cavalerie. A l'arrivée des assaillans, un millier de cavaliers turcs descendirent dans le vallon et leur firent face; cinq cents autres cavaliers se rangèrent en bataille avec l'infanterie au dessus de Tchifté-Khan; vis à vis, de l'autre côté de la montagne, se posta un autre corps. A la tête des Turcs, se trouvaient Alich, pacha de Konieh, et Sadik-Pacha, précédemment investi par le Feld-maréchal du gouvernement d'Adana et de Tarsous. Après une fusillade et une charge de Délis, les Turcs, forcés dans leur position et leurs retranchemens, s'enfuirent avec une perte de deux cents hommes tués et de trois cents prisonniers. Une seconde attaque fut aussi heureuse à Oulou-Kichlé, qu'un gros de

cavaliers essaya vainement de défendre. Les troupes égyptiennes poursuivirent l'ennemi et revinrent, à la tombée de la nuit, à Oulou-Kichlé, où elles prirent un jour de repos avant de continuer, partie sur le penchant de quelques collines, partie en plaine, leur route jusqu'à Erekli.

Instruit de ce succès, le 23-16 du mois, Ibrahim quitta Nemroud, avec ses deux régimens d'infanterie et de cavalerie et six pièces de canon, descendit le versant septentrional du Taurus et arriva, le surlendemain, à Erekli, qu'avaient déjà abandonné les bandes turques battues à Oulou-Kichlé : ses troupes campèrent dans la plaine. C'était avec des transports de joie que les populations accueillaient sa venue; et les tribus, régies par des chefs héréditaires, nourrissant un reste d'antipathie contre le gouvernement impérial dont elles sont vassales; et les habitans des villes, que nul lien d'affection n'attachait au Grand-Seigneur, dépopularisé par ses revers et ses réformes; tous bénissaient en lui le vague espoir d'une délivrance prochaine ou d'une condition meilleure. Il reçut, à Erekli, la soumission des sandjaks voisins, et les populations, au milieu desquelles il n'avait point

un précédent favorable à toute la suite de cette affaire.

L'harmonie qui régnait entre le Divan et le Chargé d'affaires de France avait déconcerté, mais non découragé les espérances de la Russie. Depuis le départ du général Mouravieff pour Alexandrie, le colonel Duhamel faisait instances sur instances auprès de la Porte pour obtenir une escorte, afin de se rendre au camp d'Ibrahim : il réussit enfin à l'obtenir et partit de Stamboul le 7 Janvier; mais, à chaque relais, il éprouva des retards, et son escorte ne voulut le laisser voyager qu'*entre deux soleils*, conformément, sans doute, aux ordres particuliers du Gouvernement, qui, ne pouvant empêcher, voulut du moins retarder une mission dont il suspectait l'utilité. Telle fut la lenteur de la marche du Colonel, qu'il n'arriva à Konieh qu'au moment où le courrier, expédié par le Chargé d'affaires de France et sur lequel il avait trois jours d'avance, sortait de la ville pour retourner à Constantinople.

M. de Varenne, une fois que la médiation française avait été agréée par le Gouvernement, avait envoyé à Ibrahim un courrier porteur de cette lettre :

« Très excellent et magnifique Seigneur,

» Je crois de mon devoir de vous faire connaître que la Sublime-Porte, désirant mettre un terme aux maux que la guerre attire sur les populations dont la Providence lui a confié le bien-être, expédie à Alexandrie l'ex-Capitan-Pacha Halil-Pacha, accompagné de l'Ametchi-effendi, et qu'elle l'a muni de pleins-pouvoirs nécessaires pour conclure un arrangement définitif avec S. A. Méhémed-Ali-Pacha.

» Cette détermination de la Sublime-Porte étant une conséquence des propositions que j'ai été chargé de lui transmettre de la part de votre illustre Père, je me trouve dans l'obligation spéciale de vous en informer. Ma qualité de représentant d'une puissance qui, bien qu'elle n'ait pas cessé un instant de faire des vœux pour la prospérité de l'Empire ottoman, a plus d'un titre à la confiance de Méhémed-Ali, pourrait encore m'autoriser à en entretenir Votre Altesse.

» Je me bornerai à lui attester l'état des choses, dans l'espoir que, reconnaissant que des procédés hostiles sont devenus sans objet, que le blâme et la responsabilité en retomberaient aujourd'hui sur leurs auteurs, et qu'ils pourraient créer des difficultés à la transaction qui se traite, Elle jugera à propos d'arrêter sa marche et de prescrire à ses différens chefs de corps de suspendre également leurs mouvemens. Si, comme j'ose m'en flatter, Votre Altesse adopte cette disposition, je suis assuré que, sur l'avis qu'Elle en ferait parvenir aux commandans des troupes de la

Namik-Pacha devait donner communication de l'objet de sa mission et implorer l'assistance morale des gouvernemens d'Autriche et de France. La Porte tentait un effort pour intéresser l'Europe occidentale à sa cause, en même temps qu'elle se mettait en mesure de châtier son vassal rebelle. La volonté personnelle du Sultan emportait décidément l'Empire vers la guerre.

Mahmoud ne se lassait point de passer la revue des troupes destinées à l'armée d'Asie, et d'admettre en audience les officiers. Aux soldats, des repas et des divertissemens; aux chefs, la distribution de promotions nombreuses, de décorations, de manteaux d'honneur, de sabres de prix; à tous, des mots de félicitation sur leur tenue, des éloges de leurs services passés, de graves allocutions sur leurs devoirs actuels. Il traita surtout, avec une distinction marquée, les officiers des corps qui venaient de faire la campagne d'Albanie et de Bosnie; il voulut encore que les généraux des Irréguliers levés dans ces deux provinces se détournassent de leur itinéraire pour venir recevoir, à Constantinople, dans un regard de ses yeux, dans une parole de sa bouche, des encouragemens toujours accompagnés de pré-

sens. Vinrent Ali, pacha de Stolitza, Hifzi, pacha d'Uskiub, Chah-Zuvar-Zadé-Ismayl-Pacha, gouverneur d'Aladja-Hissar, Bakhtiar-Pacha, Mahmoud, pacha de Prisren, Seïf-ed-Din, pacha de Yacova, Hakki-Pacha, Abdurraman-Pacha, Husseïn, pacha d'Ivrania, Arsilar-Pacha, et plusieurs autres princes albanais, Karenfil-Bey, Djelil-Aga, Veïsel-Aga, etc. Tout entier à la guerre, le Sultan commandait quelquefois en personne les évolutions, ou assistait à la prière qui précédait le départ. Enfin, pour exciter le zèle de ses troupes et échauffer leur enthousiasme, il fut prodigue de ses libéralités, de ses discours, de sa présence.

Une véritable ardeur régnait parmi les combattans de l'expédition. Quelques uns des régimens réguliers qui en faisaient partie s'étaient récemment aguerris contre l'insurrection, et les trente mille hommes de levée étaient animés des meilleures dispositions. Cette vaste portion de la Turquie européenne, qui comprend l'Albanie et la Bosnie, est une des pépinières militaires de l'Empire : ses enfans, d'une vigueur athlétique, nourris dans des traditions belliqueuses, naissent soldats et se façonnent au péril par leurs révoltes conti-

nuelles ou par l'habitude de guerroyer entre eux. C'était la masse de ces troupes de Bosniaques et d'Albanais ghekas ou toskas qui donnait à l'armée sa physionomie guerrière ; les Turcs y entraient dans des proportions inférieures de nombre et d'exaltation : c'était à elle qu'était confiée la défense de la Porte contre une invasion d'Égyptiens, et la Porte opposait aux races de l'Afrique et de l'Asie ses races d'Europe, à son bras gauche en révolte son bras droit à peine remis de la rébellion. Sans doute, l'esprit prédominant d'une telle armée ne pouvait être un sentiment profond de la nationalité ottomane, une sainte jalousie de la cause publique, un vif enthousiasme pour le Sultan : soldats, ils marchaient joyeusement à de nouveaux combats; une vie de guerre, une bonne solde, les dépouilles de l'ennemi leur souriaient, et toujours résolus à se battre bien pour qui les paie bien, ils étaient prêts à verser leur sang pour le Souverain auquel ils devaient *le pain* et *le sel*. D'ailleurs, c'était avec une orgueilleuse confiance qu'ils s'associaient à la fortune de Réchid-Méhémet.

Réchid-Méhémet avait la plus belle renommée militaire de l'Empire. Durant la révolution de la Grèce, il avait, en qualité de

Général en chef, ouvert la campagne de 1825. C'est à lui que le Sultan écrivit : « Missolonghi ou ta tête; » sa réponse fut Missolonghi. Le 6 Mai 1827, une victoire signalée illustra de nouveau son commandement : avec une poignée d'hommes, il défit, devant Athènes, l'armée la plus nombreuse et la mieux dirigée qu'eussent encore réunie les Grecs, bloqua Fabvier dans l'Acropolis et rejeta Church, Cochrane et Gordon dans le Pyrée. La guerre contre la Russie, en ajoutant aux preuves de sa bravoure et de ses talens même, lui laissa l'orgueilleux souvenir de succès remportés sur des Européens ; enfin, son expédition dans les provinces albanaises était un titre récent de gloire. Devant lui, Mustapha, pacha de Scodra, mit bas les armes : ce rebelle qui, disait-on, avait proposé au Pape d'embrasser le Christianisme avec tous ses partisans si la Chrétienté lui accordait des secours, fut contraint à implorer la clémence du Sultan. Il restait à réduire les troubles que la soumission de ce Pacha n'empêchait point de se propager : par un mélange de vigueur et d'habileté, il dompta ou apprivoisa l'insurrection, délivra les rayas de l'oppression de leurs tyrans révoltés et réussit à pacifier le pays.

Chose singulière bien qu'explicable dans la situation de l'Empire! La révolte de ces provinces née, en apparence du moins, de leur antipathie contre la réforme militaire, ce fut surtout avec des troupes irrégulières que le Gouvernement la combattit, et Réchid-Méhémet lui-même inclinait, par ses habitudes, vers l'ancien système dont il réprimait les soulèvemens. Il fit cependant triompher les institutions nouvelles, dont il appréciait l'utilité sans en embrasser toutes les exagérations. Nul doute que la transpiration de ses secrets sentimens et ses témoignages d'attachement au vieux costume oriental ne lui eussent plus facilement permis d'apaiser une sédition, dans laquelle il semblait, malgré sa fidélité au monarque, tremper par sa demi-protestation. Il aimait à porter le vêtement albanais, à la veste étroite, aux larges pantalons, et souvent même, en dépit de la substitution obligée du fess, à rouler un turban autour de sa tête. Mais s'il n'avait point le fanatisme de la réforme, si même il avait montré quelque opposition à tant d'innovations précipitamment ordonnées par Mahmoud ou pratiquées par le Séraskier, il avait la haute vertu de son rang, la foi dans les destinées de l'Empire, l'ambition de faire

revivre les traditions de gloire et de puissance de la Sublime-Porte, et de rétablir partout l'autorité du Souverain. A cette époque où l'État, en proie à de violentes crises intérieures et à de formidables agressions étrangères, avait besoin d'appui, il ne lui fit point faute de son dévouement. Sans doute il ne lui appartenait point de comprendre ou de vaincre toutes les fatalités qui conspiraient contre le trône d'Osman : mais un seul bras était toujours prêt à combattre, au dehors ou au dedans, les ennemis de l'Empire, à en prévenir les déchiremens, à le tenir debout, et ce bras était le sien. Tandis qu'il désarmait les troubles de l'Albanie, auxquels Méhémed-Ali n'était pas étranger peut-être, il s'était écrié, en apprenant la marche des Égyptiens en Syrie : « Le vieux renard a saisi le moment » favorable : mais dût-il me susciter une » nouvelle guerre, je réponds de forcer l'É- » gypte au repos. »

Ce Grand-Vizir, si zélé pour la stabilité de la puissance ottomane, n'était point Turc d'origine : né en Géorgie, esclave dans son enfance, il s'était élevé moins par l'intrigue que par le vif essor de son génie. Il touchait à cinquante ans, et déjà même l'aîné de ses fils

était pacha à trois queues; ses forces étaient dans leur pleine maturité. D'une taille moyenne, il avait une allure dégagée et vive. Sa figure, aux traits réguliers, à la physionomie noble, accusait légèrement de mâles saillies osseuses sous le teint blanc et coloré du Caucase. Son œil bleu, grand et un peu à fleur de tête, était habituellement d'une sérénité ferme : sur un champ de bataille, il sortait étincelant de son orbite. Sa barbe blanchissante racontait une longue carrière glorieusement remplie. Dans ses formes, éloignées de toute grossièreté soldatesque, respiraient une dignité naturelle, une politesse bienveillante, une séduisante aménité. Fier, généreux, brave jusqu'à l'héroïsme, il rappelait ces natures chevaleresques que l'Orient vit apparaître dans ses beaux jours; et, entre tant de pachas vendus à l'étranger, vils complaisans du maître, voués uniquement à leurs propres intérêts, son caractère brillait d'un éclat pur et singulier. Ses mains n'étaient point armées d'une rapacité désolante, et les populations s'enviaient la douceur de son administration. Peu de temps après les évènemens présens, huit pachaliks le demandèrent à la fois pour gouverneur, et le Sultan dit avec humeur et sur-

prise : « Est-il donc le seul Pacha dans mon » Empire? » En ce moment même, il jouissait d'une popularité immense dans les provinces d'Europe, qui s'étaient moins soumises au nom de Mahmoud qu'à l'influence de Réchid-Méhémet. Aussi, dès qu'appelé à la tête de l'armée d'Asie, il dut y opérer les levées exigées, sa voix suffit à attirer, au service du Grand-Seigneur, des milliers de soldats : ceux-là même qu'il avait vaincus s'empressèrent de se ranger sous ses ordres. Tous suivaient avec enthousiasme, non pas le Grand-Vizir de la Sublime-Porte, mais le chef héroïque qui avait subjugué leur admiration, l'homme fort et miséricordieux qui, par son adresse et sa magnanimité, avait su gagner leur amour.

Peu familiarisé avec l'art des vastes combinaisons stratégiques, il avait supérieurement pratiqué cette guerre irrégulière à laquelle se prêtaient si bien son activité infatigable et la fougue de son courage. Il y joignait une vive intelligence militaire, connaissait le prix de la discipline et pourvoyait avec sollicitude au bien-être de ses troupes. Au reste, en cédant à ses inspirations habituelles, il avait conçu avec justesse la marche à suivre contre les

raskier, il rejeta toute temporisation. Le jour même, Réchid-Méhémet se mit en marche pour Konieh. Sur cette route l'avaient précédé d'immenses approvisionnemens, cent vingt pièces de canon provenant de l'arsenal de Constantinople, et quarante-cinq mille hommes accourus des provinces d'Europe. Une seconde fois la foudre était lancée de la Capitale contre le Vice-roi et son fils; toutes leurs dépouilles, une seconde fois, étaient d'avance remises entre les mains du vengeur de l'Empire. Le Sadri-Azhem était investi du gouvernement provisoire de l'Égypte, de Djedda, de Candie, et, toujours, au même titre, de l'administration de tous les pachaliks et sandjaks en leur puissance. Il marchait avec confiance au poste glorieux qui lui était confié, et il espérait, une fois sur le terrain, rester maître de diriger les opérations à son gré et se justifier par la victoire.

II.

Vers l'époque du départ du Grand-Vizir, Tahir-Pacha fut nommé amiral en remplacement de Halil. Turc de la vieille roche, mais marin expérimenté et brave, le nouveau Ca-

pitan-Pacha rejoignit aussitôt la flotte, qui était à l'ancre aux Dardanelles. Contre l'usage qui la ramène chaque année en hivernage à Constantinople, on assurait qu'elle allait reprendre la mer, et, contrairement à un autre usage, qui oblige les marins à s'habiller sur leur paie, les équipages, au nombre de six mille hommes, reçurent de l'État leurs vêtemens pour la campagne extraordinaire d'hiver. Grâce à la promotion de Tahir-Pacha, la flotte et l'armée se trouvèrent à la fois sous les ordres de chefs entreprenans et éprouvés.

Mais un homme était à la tête des affaires, qui ne devait rien négliger pour entraver le succès de l'expédition. Le Séraskier n'avait été qu'imparfaitement exaucé par les résultats de la guerre de Syrie : en aidant à la chute de Husseïn, il avait failli lui-même dans ses deux fils d'adoption ; Méhémet avait été battu à Homs, et Halil, échappé sans combat à la croisière égyptienne, avait échangé, sous le poids d'une demi-disgrace, le poste de Capitan-Pacha contre celui de Directeur général de l'artillerie. Déjà atteint, quoique de loin, par la fâcheuse responsabilité de ces actes, il redoutait, dans l'heureuse réussite de Ré-

chid-Méhémet, un échec décisif à sa fortune. Entre le Grand-Vizir, chef suprême des armées, encore attaché aux traditions militaires de l'Orient, et lui, ministre de la guerre, installateur outré des innovations européennes, il existait dès long-temps une haineuse rivalité, et leurs dissentimens de position s'étaient accrus par la profonde différence de leurs caractères. Que l'un ajoutât à sa gloire et à son importance dans l'Empire, l'autre risquait de tomber ou de descendre. C'est pourquoi, dès que la défaite du Feld-maréchal eut rendu nécessaire le choix d'un autre général, afin de prévenir la nomination du Grand-Vizir, le Séraskier avait demandé pour lui-même le commandement de l'armée d'Asie. S'il avait tant fait pour écarter l'Aga-Pacha, à quel prix n'aurait-il pas éloigné un rival dont il ne lui était possible ni d'énerver la mâle vigueur, ni de barrer le chemin par une autre de ses créatures! Prosterné aux pieds du Sultan, il implora la faveur de consacrer ses derniers jours à la répression sainte de la rébellion et au salut de l'Empire. Non qu'il songeât sérieusement à s'engager dans une périlleuse expérience de ses talens militaires; mais, en faisant valoir sa connaissance particulière des

populations arabes et ses profondes études stratégiques comme des conditions indispensables du succès, il comptait persuader le Sultan de l'impossibilité de vaincre sans lui et, entre cette conviction et l'impuissance évidente de son âge, faire évanouir tout projet de guerre. Mahmoud, qui tenait à venger l'honneur de ses armes et de son autorité, conseilla le repos à la belligérante caducité du Séraskier et se fia à l'étoile du Grand-Vizir. Dès ce moment, effrayé d'une éclipse prochaine, l'astre de Khosrew conspira la perte de Réchid-Méhémet.

Il semble que toujours les Satrapes de l'Orient aient offert l'exemple ou d'un dévouement sans bornes à la cause du Souverain, ou d'une complaisance illimitée en leur propre égoïsme : ce n'est point à la noble famille des Giafar-Barmécide qu'appartient le Séraskier; sa vie entière en a témoigné.

Khosrew est né en Abasie, l'une de ces provinces caucasiennes où si long-temps l'Empire ottoman fit la traite blanche, et recruta, par l'esclavage, les princes de l'Égypte et les grands dignitaires de la Sublime-Porte. D'abord esclave du célèbre capitan-pacha Kutchuk-Husseïn, il fut affranchi par lui et de-

vint son *Muhurdar* ou porte-cachet (1). Ce fut son premier pas dans la carrière des honneurs qu'il parcourut avec rapidité. Nommé Pacha du Caire, peu après l'expédition française, il y rencontra le chef d'une bande militaire qu'il attacha à sa cour en qualité de *Tufendji-bachi* (2) ou porte-carabine : le Tufendji-bachi n'était autre que Méhémed-Ali, et le Pacha, hors d'état de joûter avec l'habileté du maître futur de l'Égypte, fut réduit à s'en éloigner à jamais, après avoir servi de marchepied à son élévation. Revenu à Constantinople, il exerça les fonctions de Capitan-Pacha pendant sept années. De Constantinople et du commandement de la flotte, une disgrace le relégua dans le gouvernement de Trébisonde : il fut toujours assez adroit pour sauver de tout accident les *touils* ou queues, signe de la dignité de pacha. Durant cet exil, il eut ordre de marcher contre les Persans en guerre avec l'Empire, et fut battu. Enfin, il fut rappelé à Constantinople, et une seconde fois, en 1823, choisi pour Grand-Amiral. Le souvenir de ses services passés et l'équipement formi-

(1) On conçoit l'importance de cette charge en Orient, où l'apposition du cachet remplace la signature.

(2) Le *Tufendji-bachi* a la surveillance de tout ce qui tient aux chasses et les chasseurs du palais sont sous ses ordres.

Halil survint, et alors M. Mouravieff chercha à se mêler du moins de la négociation qu'il n'avait pu prévenir : mais ce fut en dépit même des intéressés; l'ex-Capitan-Pacha refusa de le recevoir à son bord, et le Vice-roi écarta une médiation que rendaient inutile l'intervention déjà agréée de la France et la présence d'un envoyé du Divan.

La mission de Halil, en relevant Méhémed-Ali et son fils de la déchéance et de l'excommunication prononcées contre eux, était le préliminaire heureux d'un arrangement : toutefois les propositions dont il était porteur semblèrent, au vainqueur de Konieh, avoir été datées du lendemain de la prise d'Acre. Le Vice-roi ne se relâcha point des conditions qu'il avait précédemment fait connaître à la Porte, cession de toute la Syrie et du district d'Adana; la discussion dura quelques jours par l'intermédiaire du Consul général de France. Enfin Halil déclara ne point les accepter, faute de pleins-pouvoirs, et accusa la nécessité d'en référer à Constantinople, en y demandant de plus amples instructions. Au lieu d'expédier ses dépêches par la voie la plus prompte, il les confia à deux Tartares et à une mauvaise barque, lorsqu'il avait une frégate à sa disposition. Méhémed-Ali

pour ne pas être en reste, il fit expédier une centaine d'individus de la flotte qui appartenaient à la corporation proscrite. Il fit encore mieux : tout à coup il se passionna pour le nouveau régime militaire ; à l'aide d'un caporal français, qu'il ramassa dans l'une des îles et tira d'une méchante affaire de baraterie, il installa, à bord de ses vaisseaux, l'école du soldat et du peloton ; quand il rentra dans le Bosphore, il ramenait avec lui, comme un trophée, quelques centaines d'hommes manœuvrant à l'européenne. De là, sa grande faveur auprès de Mahmoud, et chez lui une vocation décidée pour le poste de Séraskier des troupes nouvelles que remplissait l'Aga-Pacha. Désormais, la création d'une milice qui comblât le vide laissé par la destruction de l'ancienne milice, l'affermissement d'une réforme que le monarque avait fait triompher au risque de sa vie et au prix de l'extermination d'un corps entier, devenaient l'œuvre importante de l'Empire et la source la plus large de la puissance. Khosrew le comprenait trop bien pour ne pas prendre en dégoût l'amiralat ; il sollicita humblement sa retraite, que les fatigues de la mer et son âge lui rendaient nécessaire. En se faisant débarquer, il eut seulement l'art

de se laisser nommer pacha du Bosphore : paisibles fonctions qu'il sembla n'accepter que malgré lui, tant il était jaloux de son repos! Husseïn ne résista pas long-temps au concurrent actif et habile qui ne s'était placé si près de lui que pour machiner sa ruine : l'Aga-Pacha fut destitué, et Khosrew nommé Séraskier.

Comme Husseïn avait été le bras de Mahmoud dans l'extermination des Janissaires, bras languissant dès qu'il fallut reconstituer une armée, Khosrew devint le bras infatigable du Sultan dans cette reconstitution. Jamais, pendant une longue carrière, son courage et son génie militaire n'avaient dépassé les bornes de la prudence et de la médiocrité : mais une activité prodigieuse, une intelligence nette et capable d'embrasser les détails multipliés d'une organisation, le réservaient à l'honneur d'installer le régime militaire européen. Enfin, si l'Aga-Pacha avait abattu d'un coup la souche du Janissariat, il restait à en extirper les dernières racines, et cette tâche était digne de la patiente et cauteleuse pénétration de Khosrew. Ces deux hommes se succédèrent à propos pour l'accomplissement de la réforme et pour la gloire de Mahmoud.

Séraskier et gouverneur de Constantinople, d'une main il fit avorter, à petit bruit, les complots du parti janissaire auquel se ralliaient tous les mécontens; de l'autre, il forma le Nizam. Dans son application exemplaire au nouvel art militaire dont il était l'initiateur suprême, il en embrassa toutes les parties, depuis l'exercice dont son inséparable caporal français, M. Gaillard, lui donnait des leçons, jusqu'à la stratégie, dont il se vantait d'être le studieux écolier dans les livres de l'Europe. Grâce à son charlatanisme et à sa tracassière jalousie, il parut savoir plus qu'il n'avait appris et personne n'eut permission de savoir autant que lui. Ce fut lui qui contribua surtout à faire remplacer le costume oriental par l'uniforme quasi-européen, soit qu'il eût compris que la réforme devait arborer son signe, afin de mieux s'implanter, soit qu'il eût simplement ambitionné, auprès d'un monarque novateur, le mérite d'une innovation. Il poussa même son zèle de changemens, feint ou réel, assez loin pour que le monarque dût l'arrêter quelquefois en lui disant : « *Yavach, Baba,* « doucement, mon père. » Nécessaire au Sultan, dont il assurait la tranquillité et auquel il donnait une armée régulière, il devint la se-

conde personne de l'État; en effet, après le Souverain, il était l'homme de la réforme.

Les annales de l'Empire offrent peu d'exemples d'un tel pouvoir chez un ministre. Mahmoud avait détruit, dans les Déré-beys, la grande féodalité, dans les Janissaires, la représentation armée de la démocratie, et, par cette double destruction, réduit au silence l'opposition spirituelle des Ulémas, tête désormais sans bras : investi d'une autorité sans contrôle, il refléta sur son ministre l'omnipotence monarchique. D'après l'ancienne hiérarchie, le Grand-Vizir, lieutenant absolu du Grand-Seigneur, aurait dû profiter de cette extension de pouvoirs : le Séraskier, créateur et administrateur du Nizam, acquit, en fait, la prééminence sur le Grand-Vizir : de même qu'en Europe, l'organisation de la force armée fit tomber peu à peu l'office de connétable et releva la dignité du ministre de la guerre. Tout se modifiait et tout profitait à sa puissance. D'ailleurs, lorsqu'il s'agissait moins, pour Mahmoud, de vaincre les ennemis du dehors que de comprimer, par une vigilante et rigoureuse police, ceux du dedans, le premier rôle revenait à Khosrew. Enfin, le Souverain, incapable d'une pratique assidue des affaires, s'oubliait sou-

vent dans les plaisirs, et le ministre régnait : rien ne se décidait au Divan sans son avis. Quelquefois, afin d'encourager des divertissemens qui rendaient son activité indispensable et d'affermir son crédit par la prostitution de sa personne, il se piquait d'être le compagnon du maître et de ses jeunes favoris ; le vieillard trempait sa barbe blanche aux scandales de l'orgie impériale. Ce n'était pas néanmoins sans lutter contre les intrigues du sérail, les caprices du favoritisme et même de terribles accusations qu'il se maintenait à son rang : mais retranché dans l'importance de ses services, il possédait assurément la science stratégique du courtisan, attaquait ses ennemis par toutes les armes, et grossissait l'armée de ses créatures. Le Nizam même sembla n'être pour lui qu'un moyen de défendre sa position ministérielle. A son gré, il distribuait décorations et grades, avançait ou cassait, et, se laissant hypocritement appeler le vieux père de la famille militaire, il la gouvernait avec une partialité qui n'avait de paternel que le despotisme. Partout il multipliait le nombre de ses partisans, et il poussa à de hautes fonctions ses anciens mamlouks, esclaves qu'il avait élevés avec soin, affranchis et

nommés ses fils, s'étayant ainsi de cette autre famille d'adoption, engendrée dans les honteux mystères d'un harem mâle : on sait qu'il est parvenu à faire de l'un de *ses fils d'ame* un des gendres du Sultan. Ce pouvoir extraordinaire, Khosrew ne le laissa point stérilement sommeiller pour son intérêt privé. Nul n'a plus largement trafiqué des emplois publics, exploité avec plus d'impudeur les derniers filons de cette mine d'or que la vénalité et la corruption ont faite au gouvernement ottoman, battu plus activement monnaie sous toutes les formes de l'iniquité. Il n'est pas un des abus traditionnels de l'Empire qu'il n'ait perpétué et greffé sur le nouveau système, comme une branche de revenus à son usage, pas une innovation qu'il n'ait tournée à son avantage, après l'avoir admise, ou qu'il n'ait déclarée inadmissible pour peu qu'elle gênât sa cupidité. Mais, non content d'entretenir dans l'administration un désordre qui lui permît de pêcher en eau trouble, il a frappé, à titre d'emprunts, de véritables avanies que ses créanciers subissent en silence et avec terreur. Il n'a pas craint davantage de pratiquer, sous le nom de spéculations commerciales, de frauduleuses extorsions, qu'il a ensuite dissimu-

lées par la disparition des victimes, ou désavouées par le sacrifice de ses propres agens. Reste encore vivant de cette race de pachas déprédateurs qui, si long-temps, pour assouvir impunément tous leurs appétits, affligèrent l'Empire de leur sanguinaire rapacité; et ne différant d'eux que parce qu'il porte le fess et la redingote, prétend étudier la stratégie et porte des toasts à la civilisation et aux femmes!

Si de la réforme doit peu à peu sortir la régénération de la race ottomane, quelque honneur en doit revenir à Khosrew, comme à un instrument aveugle et sans moralité. Chez lui, nul dévouement à son maître qu'il trompe, nul enthousiasme pour la civilisation dont il ricane, ni pour les destinées de l'Empire qu'il regarde comme l'échiquier où il joue, triche et gagne : l'amour du pouvoir et la soif des richesses, voilà sa foi et son mobile. Mais en servant la réforme sans dévouement et sans fanatisme, il la servit sans remords et sans scrupule; il en fit son affaire personnelle et lui consacra toute l'énergie de son ambition, toute la ferveur de ses passions particulières. A le voir appliquer au triomphe de cette cause l'adresse consommée de longues années et l'ac-

tivité encore verte et pétulante de la jeunesse, on ne peut refuser quelque admiration, peut-être, à un vieillard étreignant une œuvre toute nouvelle avec tant de souplesse et de vigueur. Khosrew est un exemple des robustes vieillesses de l'Orient, de ce climat conservateur de toutes les ruines. D'ailleurs, gros, court, boiteux et difforme; sa face ne rachète sa laideur que par une continuelle expression de ruse et d'ironie. Sous d'épais sourcils blancs, surmontés d'un fess rouge, s'échappe de son œil bleu, que voile souvent à moitié sa paupière plissée, un regard perçant et vif : le reste de ses traits, traits de Tartare plutôt que d'un enfant du Caucase, est grossier et comme noyé dans un teint d'un rouge de sang, que fait ressortir la blancheur de sa barbe. Nature forte, astucieuse et basse; personnage hideux, sardonique et grotesque, tel est l'homme propre à se jouer de tout le passé d'un peuple dans ses préjugés de nationalité, de croyances et de formes, sans s'inquiéter d'un avenir plus lointain que son existence; symbole fidèle de cette révolution de sang, de scandale et de caricature, qui dépouilla la race ottomane de la majesté vieillie de ses institutions premières et viola sa dignité antique. Surnommé par les

beaux-esprits grecs l'Ulysse ottoman, et par les beaux-esprits francs le Séjan de Constantinople, il a apporté dans une mission de rajeunissement de l'Empire toutes les traditions d'intrigue, de corruption et de perfidie, qui ne laissent aux cours d'Asie rien à envier au machiavélisme le plus raffiné des cours de l'Europe. Ministre de la réforme, il est demeuré le type monstrueux de ce vieil égoïsme oriental qui ne connaît ni patrie, ni maître, ni loi, rapporte tout à soi, et s'immole avec une pleine impassibilité la vie d'un homme ou d'un Empire.

Le Séraskier, jugeant la perte de Réchid-Méhémet nécessaire à ses intérêts, sacrifia aisément à sa rivalité actuelle le souvenir de sa haine contre Méhémed-Ali. Que le Vice-roi garde en paix la Syrie et l'Égypte, pourvu que Khosrew soit toujours le Séraskier à Stamboul! que l'armée turque soit battue par les Arabes, pourvu que le Séraskier triomphe du Grand-Vizir! que l'Empire soit menacé plutôt que d'être sauvé par un autre que lui-même! Et sa jalousie contre Réchid-Méhémet s'aigrissait encore de ce qu'il n'avait pu plier la fierté du Sadri-Azhem à un hommage envers le Séraskier. C'est pourquoi l'on vit un vieillard de

quatre-vingts ans travailler à ruiner le succès d'une expédition ordonnée par le Sultan, afin de pouvoir venger son orgueil irrité et mourir en paix au milieu des rapines et des hontes de sa puissance.

Si Réchid-Méhémet avait laissé derrière lui un ennemi caché, il marchait à la rencontre d'un adversaire actif : cinq jours après qu'il eut quitté Scutari, Ibrahim donna l'ordre d'un mouvement sur Konieh.

D'Adana, le gros de l'armée était venu rejoindre le Généralissime à Erekli, et le 18-11 Djemaz-ul-Akr-Novembre au soir, toutes les troupes étant réunies, le départ fut arrêté pour le lendemain. Elles reçurent six jours de vivres et quatre de fourrages, et se mirent en marche sur deux colonnes; la colonne de droite, troupes régulières, passant par la route de Begdig; la colonne de gauche, troupes irrégulières, par la route de Caraman : ces deux routes mènent à Konieh. Cependant, comme Ibrahim voulait se présenter avec l'ensemble de ses forces devant cette ville qu'occupait l'armée impériale, les troupes régulières, le sixième jour de marche, partirent de Kar-Khan sur la route de droite, pour opérer leur jonction avec

le corps de Délis et de Bédouins à Tchoumra sur la route de gauche; mais, à peu près à moitié chemin, un cavalier, envoyé de Konieh, lui annonça que, dans la nuit du 23-16 au 23-17, les Turcs avaient évacué là place.

A la nouvelle de l'approche des Égyptiens, Emin-Réouf-Pacha, lieutenant du Grand-Vizir, avait fait successivement replier sur Ak-Chehr les corps de l'armée impériale : il avait ordre d'éviter tout engagement avant l'arrivée de Réchid-Méhémet et d'abandonner Konieh à Ibrahim, s'il se présentait en force. Sans doute, il était difficile de résister dans cette ville, dominée par les chaînons du Taurus, et que quelques travaux récens de fortification ne mettaient pas suffisamment en état de défense. Ak-Chehr, adopté pour quartier général et pour base d'opération, était un choix plus avantageux : les abords en sont défendus par un lac où se jettent quatre rivières, et, en arrière de ces cours d'eau, s'échelonnent de fortes positions au pied des montagnes du Moura-Dagh. En cas de revers, les troupes en retraite y trouvaient un bon point d'appui. Ce fut donc sur cette ville, sise dans le Nord-ouest, à trente heures de marche de Konieh,

que se retira Emin-Réuf. Au moment de son départ, on lui proposa d'emmener avec lui les Derviches, dont le couvent principal est situé dans cette ville; il s'y refusa en disant : « Ce sont des saints. » Protégés par leur caractère sacré, et armés d'une grande influence sur les populations, ces saints insurgeaient le pays en faveur d'Ibrahim : c'étaient eux-mêmes qui, à la tête de tous les mécontens, avaient sollicité et appuyaient le mouvement de l'armée égyptienne : ils formaient comme la garnison religieuse de Konieh.

Dès que le Généralissime eut appris, par le cavalier qui lui avait été envoyé, la retraite des Turcs, d'après son ordre, la cavalerie et deux batteries d'artillerie changèrent de direction à droite, et se portèrent sur Konieh. Le restant de l'armée continua sa marche, et fit, le soir, sa jonction avec les Irréguliers. Ibrahim avait pris les devants, et arriva dans la ville à deux heures de la nuit du 24-17 au 25-18. Le lendemain, il envoya à la poursuite de l'ennemi, sur la route d'Ak-Chehr, le 4e régiment de cavalerie, deux batteries d'artillerie, les Bédouins et la cavalerie irrégulière : ces troupes atteignirent l'arrière-garde des

Turcs à Elguin, et, après un engagement insignifiant, rentrèrent dans la ville, avec quelques prisonniers. Le restant de l'armée égyptienne venait d'y faire son entrée.

Konieh (*Icone*) est située dans une plaine bien arrosée, fertile en pâturages, en grains et en fruits, que limitent au Nord et à l'Ouest les ramifications de la chaîne du Taurus. Ses fortifications, très anciennes, consistent en une muraille épaisse, flanquée de petites tours rapprochées, et en une citadelle carrée, renfermée dans son enceinte. Ses ouvrages de défense remontent à l'époque des sultans Seldjoukides de l'Asie-Mineure, dont elle fut la capitale, et dont elle montre encore le palais en ruines. Ce fut au service de ces princes que les fondateurs de la dynastie ottomane commencèrent leur fortune : Osman reçut d'Aladin, son souverain, l'investiture du fief qui lui était alloué dans le territoire de Kara-Hissar, et le titre de Prince, avec les insignes caractéristiques, un drapeau, une timbale et une queue de cheval. Lorsque cet empire des Seldjoukides s'écroula sous les coups des Tatares-Mogols, qui avaient déjà renversé la domination de cette puissante famille en Perse, Osman fut l'un

des dix grands vassaux entre lesquels se partagea l'Asie-Mineure : il jeta les premières bases du nouvel Empire, qui devait peu à peu embrasser tout l'Orient. Cependant, Konieh ne fut acquise à l'autorité des Osmanlis que sous le règne de Bajazet Ier. Célèbre par ses souvenirs politiques, cette ville n'est pas moins fameuse par la fondation de l'ordre des Derviches Mèvlèvi qu'y institua, l'an 643 de l'Hégyre, Djelaleddin, d'un sang royal du Khorassan. Le *Tekié*, ou couvent de Konieh, est le chef-d'ordre de tous les établissemens du même genre, et le Cheïkh jouit de la prérogative, lors de l'avènement d'un Sultan, de lui ceindre le sabre d'Osman. Parmi ses monumens, on remarque la principale Mosquée, bâtie par le sultan Sélim sur le modèle de Sainte-Sophie. De nombreux *Medressés* ou colléges semblent y avoir perpétué la gloire scientifique dont cette ville fut autrefois en possession; des manufactures et des relations commerciales étendues, favorisées par une situation où se nouent les routes principales de l'Anatolie et de la Syrie, contribuent à en faire une des cités florissantes de l'Asie ottomane. Sa population est de vingt-cinq à trente mille habitans, la plupart turcs : aux envi-

rons, errent des tribus turcomanes, attirées par l'abondance des pâturages (1).

Konieh est à environ cent lieues de Constantinople, quatre-vingts lieues d'Alexandrette et deux cent vingt lieues des frontières de l'Égypte : c'était à cause de son importante position à l'embranchement des routes de l'Asie-Mineure et de la Syrie que, deux fois, elle avait été choisie comme rendez-vous de l'armée impériale, et la plaine qui l'avoisine était favorable à un campement et à des évolutions. Mais cette ville n'était point tenable comme place, et, pour conserver ce point, il fallait être résolu à livrer bataille ; les troupes turques, en se retirant, avaient agi avec prudence, et l'abandon de Konieh aux Égyptiens

(1) Konieh, sous le règne des Seldjoukides, qu'affaiblirent de nombreuses divisions, fut prise par l'empereur Frédéric-Barberousse, et, bientôt après, reprise sur les Croisés. Depuis la chute de cette dynastie, qui commença en 1084 et s'éteignit en 1307, Konieh passa au pouvoir des princes de la Caramanie et fut assiégée, d'abord par le sultan Mourad I, qui livra bataille à leurs troupes dans la plaine voisine, quatre ans ensuite, par Bajazet I, avant qu'une dernière victoire sur ces princes les dépossédât de cette ville. Aladin, l'un des Seldjoukides les plus puissans, avait fait bâtir les murailles de Konieh, et l'on y avait apposé, comme une sorte de talisman préservatif, l'inscription composée par le célèbre Djelaleddin · « Ces murs sont un rempart solide contre la fureur des flots » et la fougue des chevaux, mais non contre le malheur et » l'infortune qui nous assaillent dans une nuit orageuse. »

les mettait dans la nécessité d'y attendre l'ennemi, et de l'y attendre en rase campagne. Ce lieu était fatalement marqué pour un engagement décisif; le Général en chef prit ses mesures en conséquence. A peine son armée s'y fut-elle installée, en profitant d'une grande quantité de matériel et d'approvisionnemens qu'y avaient laissés les Turcs, il y concentra ses forces et fit expédier, à ses troupes disponibles, l'ordre de le rejoindre; il ordonna, en même temps, les mouvemens convenables pour couvrir sa position, menacée de toute part. Enfin, il choisit et étudia avec soin, sous les murs de la ville, le terrain sur lequel il ne lui restait plus qu'à vaincre ou à mourir, et chaque jour il fit sortir son armée pour y prendre l'ordre de bataille.

Pendant tous ces mouvemens, on parlait vaguement, à Constantinople, de l'arrivée prochaine du comte Mouravieff : l'Empire ottoman se troublait, et la Russie voulait regarder de plus près au bruit de son voisin.

III.

A peine arrivé au quartier général d'Ak-

Chehr, le Grand-Vizir, selon l'usage des Ottomans religieux observateurs des formes légales, écrivit à Ibrahim pour le sommer d'évacuer les terres du Sultan, leur seigneur à tous deux, le rendant responsable devant Dieu et le Prophète du sang musulman que son refus ferait couler. Ibrahim répondit qu'il était l'exécuteur des ordres de son père, comme Réchid-Méhémet de ceux de Sultan-Mahmoud, et que c'était à leurs supérieurs à répondre de toutes les conséquences de l'événement.

Depuis le départ de Réchid-Méhémet, le Séraskier avait, en toute liberté, tourné l'esprit du Souverain vers des vues opposées au plan du Grand-Vizir, soit en exaltant chez lui la certitude du succès, soit en lui exagérant le danger de temporiser. Que les deux armées restassent long-temps en présence, l'ardeur des troupes régulières turques, réchauffée avec tant de soin, ne risquait-elle pas de se refroidir dans l'inaction ? Bien plus, la contagion des sentimens d'une population désaffectionnée et les intrigues d'Ibrahim menaçaient de semer la défection dans leurs rangs. Telle était la position du Sultan qu'il devait être accessible à ces insinuations. At-

Russie devait-il lui concilier à lui-même les puissances opposées d'intérêt à cette nation. Enfin, après avoir apprécié, par un rapide calcul, toutes les chances imprévues que lui suscitait la lettre de l'amiral Roussin, Méhémed-Ali, avec la dignité hautaine d'un potentat arbitre, à cette heure, de l'Empire ottoman, avec la fierté aventureuse d'un vieux soldat qui devait tout à son épée, rejeta d'inacceptables conditions, et répondit :

« Monsieur l'ambassadeur,

» J'ai reçu votre dépêche en date du 22 Février, laquelle m'a été remise par votre premier aide de camp.

» Dans cette dépêche, vous m'objectez que je n'ai pas le droit de réclamer d'autres territoires que ceux de Saint-Jean-d'Acre, de Jérusalem, de Naplouse et de Tripoli en Syrie, et qu'en conséquence je dois retirer immédiatement mon armée ; vous me déclarez qu'en cas de refus je dois m'attendre aux plus sérieuses conséquences : votre aide de camp, par suite des instructions que vous lui avez données, a ajouté verbalement que, si je persistais dans mes prétentions, une flotte combinée, anglaise et francaise, paraîtrait devant les côtes d'Egypte.

» De grâce, monsieur l'ambassadeur, en vertu de quel droit exigez-vous de moi un pareil sacrifice ?

» J'ai pour moi ma nation tout entière ; il ne tien-

elle ne pourrait rien pour la protection de Constantinople. Qu'au contraire, la réserve fût liée aux mouvemens de l'armée active, dans le cas d'un échec, il lui était facile de le réparer : en tombant avec des troupes excellentes et fraîches sur Ibrahim, affaibli par son succès même, elle lui arracherait infailliblement la victoire. Le Séraskier ne voulait ni fournir à Réchid-Méhémet le moyen de vaincre, ni, la défaite échéant, priver d'un rempart la Capitale, le Souverain et lui-même ; résolu à ne point se dessaisir de la réserve, il travailla à convertir le Sultan qui inclinait à l'accorder, et amusa le Grand-Vizir par de feintes hésitations. On raconte qu'un jour Halil-Pacha, ayant pris communication d'une dépêche du Sadri-Azhem, fit loyalement valoir, auprès de son père adoptif, la justesse de la réclamation, et exprima la crainte que, sans la réserve, il ne fût battu. — « Va, mon fils, laisse-le battre, répliqua le Séraskier, le *Pezevin* (1) est parti sans me dire adieu. »

Enfin, à peine les troupes étaient-elles depuis huit jours en marche, qu'elles furent as-

(1) Ce mot, l'une des injures familières aux Turcs, ne pourrait être énergiquement traduit que par un terme déguisé dans notre langue sous celui d'entremetteur.

deur, que je vous écris cette lettre amicale et que je la remets entre les mains de votre aide de camp.

» *Signé* MÉHÉMED-ALI, pacha d'Egypte. »

Alexandrie, 8 Mars 1833.

En même temps que le Vice-roi répondait à l'ambassadeur de France, il faisait remettre, aux consuls généraux de France et d'Angleterre en Égypte, une note émanée de la même inspiration (1). Cependant M. Olivier re-

(1) Il nous paraît préférable, plutôt que la placer dans le recueil des pièces officielles, de donner immédiatement cette note caractéristique, écrite sous la dictée même du Vice-roi.

« *Avant-propos*. J'ai parfaitement saisi l'esprit de vos instructions et compris toute l'étendue de l'intérêt et de la bienveillance dont l'Empire ottoman est l'objet. Comme moi-même je n'ai d'autre désir ni d'autre pensée que de soustraire cet Empire à la domination des Russes qui y commandent en maîtres, et de délivrer ma malheureuse nation de la honte où elle gémit; ces dispositions bienveillantes des gouvernemens anglais et français se trouvant d'accord avec mes propres sentimens, je crois devoir leur en exprimer toute ma reconnaissance. Néanmoins les moyens de rendre cet Empire fort et puissant étant jugés de diverses manières, je dois, zélé patriote, déclarer ici mes convictions intimes à cet égard, afin que, ces deux Gouvernemens m'écoutant avec la justice et l'impartialité qui les caractérisent, l'intérêt qu'ils professent pour mon pays puisse produire les heureux résultats que l'on est en droit d'espérer.

» 1°. Son Excellence, M. Roussin, ambassadeur de France près la Porte, voulant ôter tout motif aux bâtimens russes arrivés

le désirait, de faire embarquer des troupes de débarquement. Dans le cas où ces offres seraient agréées, le Général proposait de partir pour l'Égypte, afin d'aller signifier au Vice-roi de se soumettre sans conditions. La Porte n'avait imploré et n'accepta aucun secours; mais, en voyant l'Europe entière affecter la neutralité dans ses débats avec son vassal, elle devait, du moins, paraître reconnaissante des démonstrations sympathiques de la Russie, quel qu'en fût le motif. Quant à la Russie, elle avait fait son offre : refusée aujourd'hui, elle pouvait être acceptée demain.

La Russie témoignait à l'Empire ottoman un intérêt trop manifeste pour que le général Mouravieff ne se crût pas autorisé à s'enquérir des dispositions de l'armée et de la réserve. Il n'eut pas besoin de beaucoup d'argumens pour convaincre le Séraskier qu'on ne devait point la confier au Grand-Vizir. « Réchid-Méhémet » est un fou, dit le Général : il sacrifiera son » armée, et alors, que deviendrez-vous, à » moins d'avoir la réserve sous votre main, » pour protéger la Capitale? Vous, Séraskier, » vous serez le premier sacrifié par le Sultan, » la populace et les Égyptiens. » Fort de l'opinion d'un officier distingué sur le danger de

déplacer la réserve, le Séraskier s'empressa de la communiquer au Sultan, et gagna enfin sa cause.

C'en était fait pour Réchid-Méhémet de l'espoir qu'il avait fondé sur la participation de ce corps d'armée à ses opérations, et, cependant, l'obligation de chercher l'ennemi lui était impérieusement imposée. Akhmet-Fevzi-Pacha, commandant en chef de la garde impériale et Conseiller militaire du Palais, lui apporta, de la part du Sultan, l'ordre exprès d'attaquer sans délai, et de livrer bataille, à tout hasard et en toute circonstance. Réduit à agir sans l'appui de la réserve, à agir par les rigueurs inaccoutumées de la saison et au milieu de rudes privations, à agir contre son sentiment, le Grand-Vizir était exaspéré; il ne lui restait plus qu'à obéir et à risquer avec honneur les chances encore nombreuses que lui laissaient des forces considérables et le dévouement de ses troupes.

Si Réchid-Méhémet ne disposait pas de tous les avantages qui lui semblaient acquis, Ibrahim se trouvait dans une situation critique. Tandis qu'il avait en tête le Grand-Vizir, sur sa gauche, Soliman-Pacha était campé à Adalia, avec dix mille hommes : sur sa droite,

Osman, pacha de Trébisonde, avait concentré un corps nombreux à Sivas, et se proposait de couper la ligne d'opérations des Égyptiens. Le Général en chef détacha Abbas-Pacha à Adana, à l'effet de contenir les troupes turques d'Adalia : il fit ensuite partir d'Erekli Méhémet-Bey, à la tête d'une brigade de cavalerie, de quelques bataillons d'infanterie et d'une batterie d'artillerie, pour aller prendre position à Kaisarieh et maintenir le corps d'Osman. Osman avait sous ses ordres l'ex-beylerbey de Tripoli, qui avait été réintégré dans son grade. Enfin, Kutchuk-Ibrahim reçut l'ordre de quitter Alep, avec deux batteries d'artillerie, deux régimens d'infanterie et un corps de cavaliers irréguliers, pour se porter au nord de Marach, en passant par Aïntab : avant de partir, ce général se nomma un Kaimakam, qu'il laissa à la tête d'une garnison prise parmi les Janissaires, en attendant les nouvelles dispositions de Chérif-Bey, nommé par le Vice-roi gouverneur général de la Syrie. Déjà Mahoud-Bey s'était porté sur Orfa, avec un corps de Bédouins, afin d'éclairer la route de Sivas et d'Erzeroum. Par tous ces mouvemens, le Général en chef couvrait les deux flancs de son armée et la Syrie, mais

la Porte comprit qu'il fallait mettre un terme à ses temporisations, et conclure. La présence d'une escadre amie et l'arrivée prochaine de nouveaux secours ne la rassuraient point contre les suites terribles de l'apparition d'Ibrahim; l'Égypte l'effrayait jusque sous le bouclier de la Russie, dont l'altière protection lui faisait aussi ombrage. Ce fut à la médiation de la France qu'elle se confia dans son embarras. Mais l'appui que la France lui avait garanti contre les prétentions du Pacha, avait-elle le droit de l'invoquer, lorsque les bâtimens de guerre russes étaient encore à l'ancre dans le Bosphore? L'engagement du 21 Février, signé par l'ambassadeur français, était annulé du fait de la Porte, et, à son tour, l'ambassadeur annulait son premier projet de traité: toujours jaloux d'éloigner de Stamboul l'intervention étrangère par une prompte conciliation des parties, l'amiral Roussin était trop habile pour ne pas préférer alors, comme bases d'un arrangement, les prétentions vigoureusement maintenues du Vice-roi aux propositions repoussées du gouvernement turc. Si l'on avait exigé, pour congédier d'indiscrets auxiliaires, qu'il promît la paix au rabais, en ce moment, pour presser leur

toute la Syrie, et même du district d'Adana, à cause des bois de construction : afin de laisser entière la dignité de la Porte, il proposait qu'un envoyé de Constantinople vînt lui apporter ces conditions, qu'il accepterait avec reconnaissance, après les avoir dictées. Le Chargé d'affaires s'empressa de faire cette communication au Reis-effendi; mais, quoique ce Ministre promît que la Porte s'occuperait de terminer ce différend, sa réponse témoigna que le Gouvernement, confiant dans ses armemens et les talens du Grand-Vizir, entretenu dans sa confiance par les bonnes nouvelles qu'il disait recevoir de l'armée, renonçait à tout autre arrangement que celui qu'il dicterait après une victoire.

Le jour même où ces inspirations pacifiques étaient renouvelées à Constantinople, par l'organe du Ministre de France, les hostilités entre les troupes du Grand-Vizir et les troupes égyptiennes s'ouvrirent par un premier engagement, le 26-18 Redjeb-Décembre.

Le Grand-Vizir n'était plus maître, ainsi qu'il l'eût désiré, de prendre position dans les montagnes qui défendent Ak-Chehr, et malgré un froid excessif, malgré les neiges qui encombraient les chemins, il se mit en

marche avec toute l'armée. La première opération qu'il se proposât était l'enlèvement de Sileh, village à une heure et demie dans l'ouest de Konieh, qu'Ibrahim avait fait créneler et occuper par deux mille Irréguliers. Le Grand-Vizir ordonna à Ouafi-Pacha, son Séliktar, de se diriger sur ce point avec sept à huit mille Albanais : à la tête de ce mouvement, était aussi un ayan de Konieh, fidèle au Sultan et transfuge de la cause des Égyptiens. Tandis que le Séliktar prenait la route des montagnes, il suivait lui-même celle de la plaine, et ils s'étaient donné rendez-vous, à jour fixe, pour attaquer, de concert, ce poste important, sorte d'ouvrage avancé de la ville; mais le mauvais état des chemins empêcha Réchid-Méhémet de se trouver au rendez-vous, et le Séliktar parut seul devant Sileh. A peine Ibrahim eut-il l'éveil de cette attaque, il se porta au secours de son détachement avec le 12[e], un bataillon du 10[e], le 3[e] de cavalerie, cinq cents hommes levés à Konieh, et une batterie de six pièces. Après un premier engagement avec la garnison du village, l'ennemi s'était retiré dans les montagnes; Ibrahim l'y chercha, et, à la suite d'une rencontre qu'avait retardée un brouillard épais, les Al-

banais, complétement battus, laissèrent au pouvoir des Arabes cinq pièces de canon, caissons, voitures, chevaux de bât, huit drapeaux et quatre ou cinq cents prisonniers.

Le lendemain, au point du jour, le Généralissime apprit qu'un poste avancé de l'armée turque occupait Dokouslou-Khan sur la route de Ladik, à trois heures de Konieh. Sur-le-champ il partit lui-même avec la Garde, trois régimens de cavalerie et trois batteries d'artillerie; quelques coups de canon suffirent pour mettre la cavalerie ennemie en fuite; une petite troupe de cent cinquante hommes, qui s'était fortifiée dans le Khan et y avait réuni des approvisionnemens, se rendit à discrétion. Parmi eux, se trouvait le Séliktar de Kritli-Oglou-Méhémet, ce même Pacha qui avait figuré dans la bataille de Homs : on prétend qu'Akhmet-Fevzi-Pacha faisait aussi partie de cet avant-poste, et qu'il parvint à s'échapper sans être reconnu. Au moment où Ibrahim rentrait dans la ville, cinq à six cents Albanais vinrent se rendre à lui, en demandant à prendre du service; incorporés, avec les prisonniers de la veille, dans les Irréguliers, ils furent destinés à renforcer la brigade de Méhémet-Bey à Kaisarieh. Ces deux premiers

succès étaient d'un heureux présage pour les Egyptiens.

Enfin, le 28-20, un Arabe apporta au quartier-général la nouvelle que l'armée impériale était partie de Ladik qui n'est qu'à huit heures de Konieh. Ibrahim fit expédier aux généraux et chefs de corps l'ordre de se préparer à la bataille pour le lendemain. Le lendemain, vers dix heures du matin, les avant-postes rapportèrent que le Grand-Vizir avait bivouaqué, à la tête de toutes ses forces, dans le même Khan, sur la route de Ladik, qui, deux jours auparavant, avait été pris par le Généralissime. A onze heures, de nouveaux rapports annoncèrent que le Grand-Vizir approchait de Konieh. Aussitôt l'armée prit les armes et se rendit sur le terrain déjà reconnu et adopté. C'était le 29-21 Redjeb-Décembre, un Vendredi, sabbat des Musulmans.

Depuis le matin, un brouillard épais couvrait la plaine, et les deux armées devaient prendre chacune leurs dispositions sans même s'entrevoir. Les Égyptiens avaient l'avantage d'avoir choisi d'avance leur terrain et jusqu'à leur ordre de bataille. Le Général en chef, comprenant tout ce qui manquait à l'éducation militaire de ses troupes, avait eu la précaution

de les exercer aux mouvemens par lesquels il se proposait d'agir sur l'armée ennemie : la sachant encore moins expérimentée que la sienne et hors d'état de riposter par de savantes contre-manœuvres, il espérait lui faire accepter son plan. La bataille avait été répétée vingt fois avant d'être livrée. Voici l'ordre dans lequel se rangèrent les Égyptiens.

Sur une première ligne, commandée par Sélim-Bey-Monasterli, se déployèrent les huit bataillons du 13e et du 18e. A une distance de cinq cents pas, sous le commandement de Soliman-Bey (1), une seconde ligne, composée du 12e et du 14e, se forma par bataillon en colonne double sur le centre à distance de peloton, chaque bataillon en face des intervalles de la première ligne; les bataillons extrêmes furent disposés en carré, à cent cinquante mètres des ailes, afin de prévenir toute manœuvre tournante. A trois cents pas en arrière et au centre de la seconde ligne, le régiment de la garde, Sélim-Bey colonel, se déploya par bataillon en colonne double sur le centre, à distance de peloton, et, entre chaque bataillon, intervalle de division. A hauteur du flanc droit et du flanc gauche de la Garde, et

(1) L'officier français Sève.

à cent cinquante pas en arrière, se postèrent, par escadrons en colonne, deux brigades de cavalerie, chacune de deux régimens : la 2e sous les ordres d'Akhmet-Bey-Menikli, la 1re sous ceux d'Akhmet-Bey-Stambouli. La Garde et les deux brigades de cavalerie formaient la réserve. A la droite, au centre et à gauche de la première ligne et à cent cinquante pas en avant, les 1re, 2e et 3e batteries ; au centre et un peu en avant de la seconde ligne, les 4e et 5e ; en arrière du centre de la Garde et à hauteur des têtes de colonnes de la cavalerie, la 6e. A l'extrême droite et en arrière, les Délis et les Bédouins. Le long des montagnes, vers Sileh, avaient été détachés en tirailleurs deux bataillons du 20e, récemment organisé avec les Turcs prisonniers de bonne volonté.

On raconte qu'à la vue de cette ordonnance régulière des troupes, un des petits chefs du pays, qui était venu offrir au Général en chef ses services et ceux de sa bande, resta surpris de ce spectacle nouveau. « *Mach Allah!* » s'écria-t-il; « faut-il tant d'affaires pour attaquer son ennemi? Moi, je ne sais pas me battre de la sorte. Adieu. » Et, sans vouloir rien entendre, il quitta le champ de bataille avec les siens.

L'armée égyptienne avait derrière elle Konieh; à sa droite, en avant, les marais qui avoisinent la ville; à gauche, en arrière, Sileh et ses hauteurs à une lieue de distance; devant elle les montagnes qui bordent au Nord la plaine, et, au pied de ces montagnes, l'armée turque que lui cachait encore le brouillard.

L'armée turque s'était formée sur quatre lignes, la première déployée et les autres en masse par bataillons. La première ligne, composée de trois régimens d'infanterie, un de la garde impériale et deux de ligne, se prolongeait à sa droite par deux régimens de cavalerie régulière, à sa gauche par deux régimens de la même arme, tous déployés, et offrait un front de trente-cinq bataillons ou escadrons. Chacune des ailes de cavalerie était doublée par un régiment de cavalerie également déployé. Aux seconde, troisième et quatrième lignes, se succédaient deux, un et un régimens d'infanterie régulière. En arrière de la droite et de la gauche, des masses de troupes irrégulières, albanaises et bosniaques, infanterie et cavalerie, commandées par une multitude de Pachas. L'artillerie était disséminée sur le front des lignes à deux pièces par bataillon et à quatre par régiment de cavalerie. L'aile

une attaque des troupes impériales; sa position entre le Beylan et le Taurus lui donnait deux portes des montagnes à garder. Cet arrangement terminé, le Général en chef consentit à se retirer. Néanmoins, pour dernière condition à sa retraite, il exigea qu'une amnistie générale, garantie par l'ambassade de France, fût accordée par la Porte en faveur de tous ceux qui auraient pu le seconder, Musulmans ou Rayas : avec autant de zèle que pour lui-même, il stipula pour eux une convention dans laquelle, d'ailleurs, sa prudence et l'honneur de sa générosité étaient intéressés. Le jour même, des ordres furent expédiés aux corps les plus avancés de commencer à se replier. Ibrahim connaissait ce génie de l'Orient, qui s'incline sous la force et se redresse contre l'apparence même du revers, qui salue le soleil d'un hommage à son levant, et d'un anathème à son couchant. Pour préserver de tout embarras sa retraite, il jugeait utile de l'exécuter avec célérité. Du reste, il était temps que les Égyptiens évacuassent un pays que, malgré leur discrétion et leur discipline, ils avaient affamé, et les populations attendaient avec impatience l'éloignement de leurs hôtes.

Enfin, M. de Varenne, laissant l'Ametchi à

cavalerie. Il n'y avait, pour les Arabes, de salut que dans la victoire. L'armée turque, malgré l'avantage du nombre, était aussi sous le poids d'une nécessité grave : mal approvisionnée, éloignée de tout point d'appui et de retraite, il lui fallait vaincre pour avoir à souper et à coucher. Réchid-Méhémet, résolu à ne se point ménager, avait remis, la veille, à son Kiahya-Bey, les sceaux de l'Empire, dont il était dépositaire en qualité de Grand-Vizir. En exhortant ses officiers, il avait menacé de punir de sa main quiconque ne ferait pas son devoir, et, si lui-même manquait au sien, il les avait autorisés à ne point l'épargner. Afin de prévenir entre ses généraux toute rivalité funeste, il avait désigné celui d'entre eux qui succéderait au commandement, dans le cas où il serait tué : c'était Akhmed-Fevzi-Pacha. Enfin, pour les deux armées, mais surtout pour les enfans de l'Égypte, il y avait, dans les rigueurs de la saison, une cause de souffrances et de risques, au cas d'une défaite : un froid de onze degrés régna durant cette journée.

Les Turcs et les Arabes n'avaient effectué que lentement leurs dispositions à cause du brouillard; mais à peine l'armée égyptienne

avait achevé les siennes, un moment d'éclaircie lui permit d'apercevoir, à la distance d'à peu près trois mille mètres, toute l'armée turque en ordre de bataille.

A cette vue, l'armée égyptienne, par un changement de front en arrière, refusa un peu sa gauche. En effet, c'était sur la gauche arabe que l'armée turque dirigerait probablement son attaque, et l'armée arabe avait à attaquer sur sa droite : par le refus de sa gauche, soit que l'ennemi prît l'ordre parallèle au sien, soit qu'il continuât à marcher perpendiculairement à la route de Constantinople, elle éloignait l'attaque dont elle était menacée et se ménageait, pour celle qu'elle projetait, la libre disposition de ses forces. Son plan d'attaque était nécessité par les accidens mêmes du champ de bataille. En avant de sa gauche, elle eût rencontré presque aussitôt les monts élevés qui bordent la plaine, limites nécessaires de son succès et retranchemens favorables aux Turcs qui, une fois maîtres des hauteurs, eussent repris l'avantage du nombre. En avant de sa droite, au contraire, le terrain était une plaine terminée, en laissant les marais et un Khan ruiné à droite, par des mouvemens assez doux pour que la cavalerie

et l'artillerie pussent attaquer vigoureusement, et, en cas de réussite, prendre les lignes ennemies à revers et se mettre à cheval sur la route de Ladik, signe de retraite de l'armée impériale. C'était par une manœuvre semblable à celle de Homs et de Beylan qu'Ibrahim se préparait à procéder dans cette troisième journée.

Le brouillard empêchait l'armée turque de prendre une direction positive par rapport à l'ordre de bataille des Égyptiens : elle continua à marcher toujours perpendiculairement à la route de Constantinople, s'avança avec ordre, et, arrivée à cinq ou six cents mètres des Arabes, elle déchire, par de longues volées d'artillerie, ce voile épais d'obscurité et de silence qui enveloppait encore le champ de bataille. L'armée égyptienne ne répond pas et laisse l'ennemi dessiner, par ses lignes de feu, sa position qu'une atmosphère ténébreuse empêche de connaître autrement; seulement, la seconde ligne, inquiétée par le boulet qui arrive dans ses masses, se déploie et se porte à trois cents pas de la première, dont le brouillard la tenait trop isolée.

En ce moment, Ibrahim passe devant le front de ses troupes, les encourage par son in-

culières : il lui fallait, sous prétexte de l'invasion arabe, mettre garnison dans l'Empire. Par quelle habile exploitation de toutes les circonstances et grâce à quelle supercherie elle introduisit ses secours, on l'a vu : à quoi servirent ses secours, à rien, on l'a pareillement vu, si ce n'est à apaiser la terreur panique du Sultan et à baser un accroissement de prépondérance. Ce ne fut point, en effet, devant les Russes, mais devant les négociations déjà nouées, et bientôt conclues par l'intermédiaire de la France, qu'Ibrahim fit halte et consentit à reculer. Il y a donc équité à reconnaître tout à la fois que la Russie, par sa simple attitude, fut d'abord un contre-poids aux brusques mouvemens de l'Égypte, et qu'ensuite sa présence, inutile au salut de l'Empire, commença même à devenir pour lui un inquiétant fardeau. Ce n'était pas sans doute, pour les Russes eux-mêmes, un médiocre sujet d'étonnement que de se trouver, sous leurs tentes vertes, paisiblement campés aux portes de Stamboul, à titre de protecteurs de la Capitale et de gardes du corps du Sultan, tandis que leurs ingénieurs levaient le plan du Bosphore et des Dardanelles. Pour eux, sur les bords enchantés du canal, en face de toutes les séductions d'une

à pénétrer dans cette ouverture avec sa réserve; tandis qu'il expédie ses instructions, il charge les Bédouins de s'avancer davantage pour opérer plus complètement la reconnaissance; mais, devant la vive canonnade qui continue, ces Cosaques du désert font volte-face et disparaissent du champ de bataille. Cependant, sur les ordres qui lui ont été transmis, la réserve, infanterie, cavalerie, artillerie, a marché par la droite; la Garde, en faisant front par le flanc droit, et les deux brigades de cavalerie, en rompant par pelotons à droite. Déjà la Garde a dépassé le puits : arrivée dans la direction du Khan ruiné, elle fait front et marche sur le Khan avec le guide à droite, le premier bataillon, bataillon de direction; la cavalerie, en arrière, fait front par pelotons à gauche et appuie le mouvement de la Garde.

Dans ce même moment, le corps de bataille égyptien rompt enfin le silence qu'il a gardé sous le feu de l'artillerie turque. Une des deux batteries du centre de la seconde ligne se porte à la batterie de droite, en première ligne, et toutes les pièces du front de l'armée, par une canonnade bien nourrie, répliquent vivement à l'ennemi, tandis que la réserve pour-

tice par ses mains, et il ne devait plus trouver de bras pour le délivrer de son abaissement : il ne lui restait qu'à murmurer sourdement contre le Sultan et ses amis. Néanmoins, lorsqu'au mépris de tout ménagement on tenta un essai de fusion entre les troupes turques et les troupes russes qu'on voulut faire manœuvrer ensemble, des signes de mécontentement de la part des Mansouriés obligèrent de renoncer à cette fraternisation prématurée. D'un autre côté, parmi les Rayas, les Grecs triomphaient de la présence des Russes, leurs coreligionnaires, et du morne abattement de leurs maîtres : jamais peut-être, depuis leur servitude, la Pâque, tombant cette année le 14 Avril, n'avait été célébrée avec un plus joyeux enthousiasme. Au milieu de ces agitations diverses, Mahmoud, à peine tranquillisé par ses auxiliaires, était toujours sous l'impression de la terreur de l'Égypte, dont il redoutait encore, sinon les armes, du moins les intrigues dans sa Capitale désaffectionnée : partout ses ministres et ses courtisans croyaient en rencontrer les traces, et quelques Saint-Simoniens, passant en ce moment à Constantinople, furent d'abord soupçonnés d'être des militaires français, agens déguisés de Méhémed-Ali.

batteries réunies de cette aile. La Garde se porte sur le flanc de ce régiment, appuyée sur sa gauche, en arrière, par le 1er régiment déployé de la première brigade, sur sa droite par la batterie en section, et, plus en arrière, par le 2e de la deuxième brigade : son premier bataillon se déploie et, par sa fusillade, soutient l'attaque de la batterie. Le régiment turc fait bonne contenance, et l'un des bataillons tente de prolonger la défense par un changement de front; enfin, pris entre trois feux, il se rend à la dernière extrémité. Le Général en chef, à la droite de la batterie, et un peu en avant du 2e déployé, assiste à ce nouveau succès de sa réserve.

Cependant le Grand-Vizir s'est aperçu du ravage que le boulet ennemi occasione dans ses rangs et du désordre de son aile gauche. L'artillerie égyptienne, supérieurement servie et en avant de la première ligne, plongeait dans la profondeur de ses masses, tandis que ses pièces, à la hauteur et dans les intervalles du front de bataille, atteignaient à peine les bataillons arabes. Quant à son aile gauche, dont le brouillard lui a trop long-temps dissimulé l'éloignement, elle a cédé; il en est averti par l'ébranlement tumultueux de ses

la puissance ottomane avaient plu à son esprit curieux de nouveautés, des relations directes d'amitié entre l'empereur Nicolas et sa personne avaient chatouillé sa vanité et fasciné sa vue.

Il tardait aux puissances européennes d'abréger la durée de l'intervention russe à Constantinople. Dès le mois d'Avril, une escadre française, commandée par le contre-amiral Hugon, et une escadre anglaise, sous le pavillon de sir Malcolm, stationnèrent à la rade de Vourla, dans le golfe de Smyrne, prêtes à toute destination. Ce déploiement de forces maritimes, postérieur à l'occupation du Bosphore par la flotte de Sébastopol, était propre sans doute à en faire opérer l'évacuation; mais que pouvait-il contre de sourdes menées durant l'occupation? En même temps, leur diplomatie, en Orient, reçut de nouveaux renforts. A la fin d'Avril, le baron de Bois-le-Comte arriva à Alexandrie, et déjà le colonel Prokesch-Ostein y avait été expédié par l'Autriche (1). Dans les premiers jours de Mai,

(1) Ce fut vers la même époque que le baron de Sturmer, commissaire de l'Autriche à Sainte-Hélène, en 1815, remplaça l'internonce baron d'Ottenfels qui avait pris son audience de congé au mois de Mars.

Les Bédouins le poursuivent sur la droite et en arrière du 2e de cavalerie déployé, arrivent sur lui et le mettent en joue. D'un signe il les arrête : « Ne tirez pas, s'écrie-t-il; je suis le » Grand-Vizir Réchid-Méhémet. » A sa voix, les Bédouins laissent tomber leurs armes, mais ils se jettent sur lui, et, sans respect pour sa dignité, en vrais Cosaques, ils lui enlèvent son sabre, ses pistolets et jusqu'aux palasques d'or de sa veste brodée. Sélim-Bey, général d'artillerie, et Akhmet-effendi, aide de camp du Généralissime, surviennent, le retirent des mains des Bédouins et le conduisent auprès d'Ibrahim. La bataille durait depuis près de deux heures lorsque le Grand-Vizir fut fait prisonnier.

La nouvelle d'une capture aussi importante qu'imprévue est aussitôt annoncée aux troupes, qui poussent un vivat en l'honneur de Méhémed-Ali : « *Allah!* que Dieu conserve les jours de notre seigneur Méhémed-Ali ! » Néanmoins, l'éloignement du point où le Grand-Vizir avait été pris, le brouillard qui ajoutait à l'incertitude des communications entre la réserve et le corps de bataille, l'inespéré même d'un tel évènement, tout contribuait à jeter, parmi les soldats, quelques doutes sur l'exactitude de

orgueilleuse satisfaction qu'il avait reçu la nouvelle des arrangemens arrêtés à Kutahyeh, nouvelle qu'avait été chargé de lui apporter Sélim-Bey-Monasterli, qui déserta au lieu de remplir son message (1) : sa nomination à tous les pachaliks de la Syrie, et au rang d'*Emir-hadgi*, ou de conducteur des caravanes de la Mekke, comblait les vœux qu'il avait formés à l'ouverture de la campagne. Les réjouissances de ce glorieux évènement se confondirent, à Alexandrie, avec la célébration de la grande solennité religieuse de l'Islamisme, du Courban-Baïram, qui tomba, cette année, le 29 Avril : le pavoisement de la flotte pendant le jour, l'illumination des vaisseaux et des mosquées durant la nuit, les salves répétées du canon marquèrent avec éclat cette double fête. Néanmoins, arrivé ce jour même en Égypte, M. de Bois-le-Comte avait sujet de craindre que l'opiniâtreté des prétentions du Vice-roi sur Adana ne compromît cette heureuse inauguration de la tranquillité générale. De son côté, Ibrahim arrêta tout à coup le mou-

(1) C'est ce même Sélim-Bey Monasterli qui, à la bataille de Konieh, commandait la 1re ligne du corps de bataille, et s'amusa, si maladroitement ou si perfidement, à parlementer avec les 1,500 cavaliers qui attaquèrent le centre de l'armée arabe.

sât l'armée égyptienne convaincue, par ses yeux, de la prise du Grand-Vizir et enflammée d'une confiance nouvelle dans la victoire.

La réserve, sous les ordres du Général en chef, continuait la série de ses mouvemens. Le quatrième bataillon de la Garde reste seul en position sur le lieu de son succès : les trois autres bataillons, par un mouvement de flanc, débordent la seconde ligne turque, et prennent position entre cette seconde ligne et la quatrième, déployés, toujours soutenus, à leur droite, par le 2[e] de cavalerie et par une batterie de trois pièces. La première brigade, en voulant suivre le mouvement de la Garde, s'était égarée, à travers le brouillard, dans la direction du Khan ruiné, et revint, en côtoyant les marais, s'établir à la droite du corps de bataille. Mais le 4[e] de la deuxième brigade, sous les ordres du brave Akhmet-Bey-Menikli, après avoir poursuivi la cavalerie turque dans les marais, poussa jusqu'à ce même Khan et rejoignit la droite de la Garde. Depuis quelque temps, le feu des trois bataillons et de la batterie prenait en flanc et à revers le 19[e] d'infanterie de la quatrième ligne turque, qui s'était porté presque à la hauteur de la seconde ligne et avait formé son bataillon de gauche en

Taurus, jusqu'à ce que l'affaire d'Adana fût achevée. En conséquence, le 7 Mai, il fit officiellement signifier à MM. de Bois-le-Comte, Campbell, Consul général d'Angleterre, et Prokesch, Envoyé d'Autriche, la retraite des troupes égyptiennes. La veille, Halil-Pacha, dont la mission était finie, repartit pour Constantinople avec de riches présens : par cette occasion, le Vice-roi écrivit à la Porte qu'il avait donné à son fils l'ordre de la retraite; mais il persista à demander Adana.

Adana restait toujours, dans la voie de pacification, une pierre d'achoppement : la France, avec un concert de vues qu'elle aurait dû montrer un peu plus tôt, entreprit de la soulever des deux côtés et de l'en écarter. A Constantinople, l'amiral Roussin, aidé de l'ambassadeur d'Angleterre, travailla à décider la Porte à l'abandon de ce point : à Alexandrie, M. de Bois-le-Comte, secondé par M. Mimaut, s'efforça d'y faire renoncer Méhémed-Ali. L'influence française et l'habileté des négociateurs, à Alexandrie comme à Constantinople, remportèrent un triomphe commun, et les deux parties firent presque en même temps le sacrifice d'Adana à la paix. Le 18-8 Zil-hidjé-Mai, la Porte, inquiète

« L'attaque était formidable. Si les troupes impériales emportaient Sileh, qui couvrait la gauche égyptienne, elles pénétraient dans Konieh avec la majeure partie de leurs forces, s'emparaient du matériel et des hôpitaux, ralliaient la population à leur succès, et forçaient les Arabes à se retirer sur le Taurus, par la route d'Ismil, dans un dénuement complet, par une saison rigoureuse, sous le poids d'un revers ; c'était fait d'eux!

L'armée égyptienne, par le refus de son aile gauche, avait obligé l'ennemi à parcourir, pour arriver jusqu'à elle, une plus grande distance. Dès lors, le Général en chef avait eu le temps de frapper un coup décisif sur la gauche des troupes impériales, et d'entamer leur centre même, avant que l'attaque se prononçât sur la gauche des Arabes. C'était beaucoup pour l'armée égyptienne de n'avoir point à soutenir le choc de toutes les masses de l'armée turque; mais c'était assez des lignes qui l'enveloppaient pour la perdre. Son artillerie ne se fait pas attendre ; la batterie, qui restait en avant de la seconde ligne, renforce la batterie de gauche de la première ligne, et ces douze pièces, les six du centre, font feu à volonté et changent, de temps à autre, la direction du tir. Le batail-

lon du 14ᵉ, formé en carré sur la gauche, exécute le feu des deux rangs par ses trois faces extérieures. Sur la droite, les deux batteries réunies pointent leurs pièces sur la seconde ligne turque, qu'elles prennent de front et de flanc. Pendant trois quarts d'heure, un feu vif et meurtrier continue des deux côtés. C'est là que la bataille va être perdue ou gagnée. Le Général en chef, qui achevait son mouvement sur la droite, reçoit même de sinistres nouvelles de sa gauche.

Tout à coup, comme si l'ennemi voulait tenter un dernier effort, quinze cents hommes de cavalerie, qui tenaient la gauche de la seconde ligne turque, en s'appuyant à la route de Constantinople, arrivent directement sur le centre de la première ligne égyptienne. Le général Sélim-Bey-Monasterli, soit inexpérience, soit trahison, s'amuse à parlementer avec cette cavalerie, au lieu d'ordonner le feu qui eût arrêté son mouvement. La cavalerie charge sur les pièces, sabre les canonniers, et se dirige au centre de la seconde ligne. Mieux avisé que Sélim-Bey-Monasterli, le colonel du 18ᵉ fait faire le feu oblique à droite à la première division de son premier bataillon : sous cette mousqueterie, la cavalerie se décide à

traverser les lignes. Le colonel du 14e commande demi-tour à son régiment, et fait faire feu en arrière. Soudain, la cavalerie se disperse; partie regagne la plaine, partie entre à Konieh même.

Mais c'en est fait : la gauche égyptienne, par son énergique résistance, a contenu et repoussé l'attaque de la droite turque. L'ennemi cède, perd le fruit de sa manœuvre habile et se retire, en désordre, au pied des montagnes; à cette nouvelle, la cavalerie, qui a pénétré jusque dans Konieh, s'échappe après avoir pillé quelques habitans et des employés de l'armée. La deuxième brigade, d'après les ordres du Général en chef, s'élance à la poursuite des troupes impériales : la première brigade, à la droite du corps de bataille, s'ébranle et tombe sur leurs derrières. L'armée turque, en déroute complète, abandonne le champ de bataille, et laisse dans sa fuite, au pouvoir du vainqueur, cinq à six mille prisonniers, quarante-six pièces de canon et un grand nombre de drapeaux; le nombre de ses morts s'éleva à trois mille. Il n'y eut, du côté des Égyptiens, que deux cent soixante-deux tués et cinq cent trente blessés. Les Délis et les Bédouins poursuivirent l'ennemi jusqu'aux portes d'Ak-Chehr et firent

encore de nouveaux prisonniers. La bataille avait commencé vers midi, et dura jusqu'à deux heures après le coucher du soleil : la victoire fut disputée pendant sept heures et demie.

L'armée victorieuse rentra dans Konieh à huit heures et demie du soir. Le Général en chef, en remettant le sabre dans le fourreau, put mesurer avec orgueil la carrière de succès qu'il avait parcourue depuis une année : Acre emportée d'assaut et Abdallah captif au Caire; deux batailles gagnées à Homs et à Beylan sur le Feld-maréchal et ses lieutenans ; une troisième victoire remportée contre l'élite des forces turques, le Grand-Vizir prisonnier et la route de Constantinople balayée. Ce fut surtout dans cette journée qu'il apprécia l'organisation régulière de ses troupes, qui lui permit de tenir tête, avec succès, à une armée trois fois plus nombreuse : il dut lui-même s'applaudir de s'être assez inspiré de l'art militaire européen pour pouvoir profiter des fautes de l'ennemi et déjouer ses combinaisons les plus hardies. Un auxiliaire puissant lui avait été donné, le brouillard, qui conspira en sa faveur en dissimulant l'infériorité numérique des Égyptiens, en empêchant les

Turcs de mettre de l'ensemble dans leurs mouvemens, et en occasionant la prise de Réchid-Méhémet. Il usa habilement des accidens qu'introduisit dans la bataille cet élément imprévu, comme il avait habilement calculé ses dispositions d'après la nature du terrain. Enfin, et c'est là une gloire qui lui revient sans partage, il fut redevable des heureux résultats qui couronnèrent la campagne à sa foi tranquille dans sa destinée et dans celle de son père, à son courage d'une imperturbable égalité. Il n'appartenait qu'à lui de communiquer à ses troupes, dans une marche hasardeuse au centre des provinces turques, au milieu d'un rude hiver et en face de masses supérieures, cette fermeté de cœur et cette sécurité d'espérance qui triplèrent leur force : il avait électrisé son armée à son ame de bronze. Toujours maître de lui, il était digne de triompher, successivement, des temporisations du Serdari-ekrem et de la bravoure emportée du Grand-Vizir.

L'armée entière fut admirable. Parmi les officiers, plusieurs donnèrent le plus noble exemple, et les soldats montrèrent tour à tour un intrépide sang-froid, l'élan d'une valeur brillante. Tel était l'enthousiasme qui animait

toute l'armée, que les blessés, encore en état de porter une arme, forcèrent la consigne qui les retenait à l'hôpital, pour courir rejoindre leurs corps. Un cavalier du 4ᵉ, blessé d'un coup de feu et renversé à terre, refusa le cheval que lui offrit à l'instant Akhmet-Bey-Menikli; il aimait mieux, disait-il, mourir sur le champ de bataille et être témoin de la victoire de ses camarades. Les chirurgiens européens, attachés aux différens corps de l'armée et à la Garde, firent preuve de dévouement et de courage.

Si la victoire était glorieuse pour l'armée et le Général en chef, elle était aussi féconde en résultats immenses. L'autorité de Méhémed-Ali était raffermie en Égypte et en Syrie, et le vassal devenait un pouvoir rival du Suzerain. Les Arabes reconquéraient leur égalité avec les Turcs et effaçaient les trois cents années de servitude et de dégradation de leur race. L'Empire ottoman, dans sa région extra-européenne, semblait se déchirer en deux vastes portions, dont l'une se tournait vers Constantinople, dont l'autre regardait le Caire, et ces choses s'accomplissaient aux portes de Konieh, ce point de départ de la puissance ot-

tomane marchant à la conquête de tout l'Orient. *Cela était écrit.*

Rentré dans le palais et retiré dans son divan avec quelques uns de ses officiers les plus distingués, le Général en chef ne put résister au désir de revoir Réchid-Méhémet. Il pénétra seul auprès de lui, le trouva paisiblement endormi et l'éveilla. Sur son invitation, le Sadri-Azhem se leva et l'accompagna dans le divan, incertain du sort que lui présageait l'accueil du vainqueur. Ibrahim, qui venait de battre, pour la troisième fois, l'armée impériale, sans cesser d'affecter la fidélité envers le Souverain, rendait hommage au Grand-Vizir, prisonnier, comme au représentant le plus élevé du Sultan. Il lui restitua les armes qui, le matin, lui avaient été enlevées par les Bédouins et qu'il avait rachetées : quant à la place d'honneur, il la lui avait respectueusement cédée. Sous cette grave comédie, Réchid-Méhémet ne laissait pas de soupçonner un piége, et les vieilles mœurs orientales autorisent le soupçon en proportion même des témoignages de déférence ou d'amitié. Après les complimens d'usage, comme on apportait le café, il refusa : il avait soif, disait-il, et il

demanda de l'eau. Ibrahim lui offrit aussitôt un sorbet, et, une seconde fois, Réchid-Méhémet refusa : « Un sorbet ! » s'écria vivement Ibrahimen s'adressant au serviteur; « un sorbet ! » Réchid-Méhémet se tut et se résigna. Il avait pensé que la transparence d'une eau pure déguiserait moins que toute autre liqueur une perfidie qui pouvait achever, sur un divan, la défaite commencée sur le champ de bataille : Ibrahim l'avait compris. Le sorbet arriva, et le serviteur, en s'inclinant, présenta au Grand-Vizir la coupe de cristal pleine du breuvage coloré. D'un visage impassible, Réchid-Méhémet étendait déjà la main pour la recevoir : Ibrahim la saisit, la porte à ses lèvres et boit à lentes gorgées, en détournant vers le Grand-Vizir, toujours calme et silencieux, un regard où se reflète un demi-sourire. La moitié de la liqueur bue, il remit gravement la coupe à Réchid-Méhémet qui, avec la même dignité grave, acheva de la vider. Pas un mot ne fut échangé entre les deux Pachas : mais, depuis ce moment, une entière confiance régna dans tous les rapports de Réchid-Méhémet et d'Ibrahim.

Ibrahim, poussant jusqu'au bout le rôle qu'il avait pris, traita son prisonnier non seu-

lement comme le Grand-Vizir, mais encore comme le général en chef de l'armée égyptienne. Le lendemain de la bataille, ce fut après avoir pris les ordres de Réchid-Méhémet qu'il chargea Soliman-Bey de poursuivre les troupes turques et d'éclairer les approches de Konieh à la tête de toute l'armée arabe.

Cependant la nouvelle de cette troisième défaite arriva promptement à Constantinople. Le Tartare qui se présenta au palais du Séraskier, pour annoncer cet effroyable désastre, n'osait entrer : quand Khosrew eut acquis la certitude de la prise du Grand-Vizir et de la déroute de l'armée, un sourire effleura ses lèvres; le Séraskier avait vaincu. Les Tartares se succédèrent, apportant de nouveaux détails sur la journée et ses suites : tous disaient que le nombre des pachas pris par les Égyptiens était si considérable, que la Porte elle-même en connaissait à peine le nombre. Une consternation profonde régna au sérail : l'audace était morte au cœur du Sultan. Restaient, pour réparer cet échec fatal, les débris des troupes qui s'étaient rejetés sur Ak-Chehr et la réserve de 15,000 hommes; mais tous ces corps étaient découragés et il n'y avait pas un général à mettre à leur tête. Bientôt

CHAPITRE SIXIÈME.

CONCLUSION.

Résultats de l'expédition. — Réunion des provinces arabes sous le Vice-roi. — Départ d'Abdallah-Pacha pour Constantinople. — Troubles de Syrie ; blocus de Jérusalem ; l'Émir-Beschir ; Abou-Gosch ; désarmement des Druses. — Affermissement de la réforme ; affaiblissement de l'Empire ottoman ; triomphe du Sultan. — Mahmoud et Méhémed-Ali. — Equilibre de l'Europe. — Position de la question d'Orient.

Lorsqu'Ibrahim assiégeait Acre, on lui demanda jusqu'où la prise de cette place lui permettrait d'étendre ses conquêtes : « Aussi loin, répondit-il, que je pourrai me faire

CHAPITRE CINQUIÈME.

NÉGOCIATIONS.

I. Situation diplomatique des Puissances européennes en Orient. — Secours demandés à la Russie; révocation de la demande. — Acceptation de la médiation de la France; départ de Halil-Pacha et du général Mouravieff pour Alexandrie. — Marche d'Ibrahim sur Kutahych. — Secours de la Russie, une seconde fois demandés et contre-mandés. — II. MM. de Boutenieff et Mouravieff au Divan. — L'Amiral Roussin, ambassadeur de France. — Arrivée d'une escadre russe. — Résolution de Méhémed-Ali. — M. de Varenne à Kutahyeh. — Seconde escadre russe. — Arrangemens conclus. — Troisième escadre russe. — III. Arrivée de M. de Bois-Lecomte à Alexandrie, de lord Ponsomby et du comte Orloff à Constantinople. — Cession d'Adana. — Retraite d'Ibrahim. — Départ des Russes. — Traité d'Unkiar-Skelessi. — Inscription.

I.

Ibrahim était maître du chemin de Constantinople. Les populations saluaient le vainqueur avec enthousiasme et maudissaient tout

haut le Grand-Seigneur. Menacée d'une invasion ennemie et d'un soulèvement populaire, la Porte tremblait entre deux périls. L'Europe tournait les yeux vers l'Orient.

C'est ainsi que, peu à peu, la question orientale grandissait. D'abord ce n'était, à une première vue du moins, que la querelle de deux Pachas sur des procédés de mauvais voisinage; puis, d'Acre emportée d'assaut, elle s'était développée par le choc décisif des armées du Vice-roi et du Sultan; enfin, de la plaine de Konieh, dépassant tout à coup les proportions d'un schisme religieux et politique, elle apparaissait sous la forme d'une vaste usurpation, et embrassait à la fois les intérêts de l'Empire ottoman et des États de l'Europe. Au contraire, la question européenne de 1830, après avoir tenu en éveil l'attention générale et occupé un large terrain, avait été ramenée, par une série de déplacemens, aux étroites dimensions de la citadelle d'Anvers et venait d'y être brièvement résolue. Il se rencontra même qu'au moment où les affaires d'Orient étaient si complètement ébranlées par les résultats d'une bataille, les affaires de l'Europe reprenaient leur assiette par la fin d'un siége. Du 21 au 23 Décembre, la ba-

taille avait été livrée et le siége terminé. Lorsque le vent d'Est, en chassant la fumée et le bruit du bombardement d'Anvers jusqu'à Londres, apporta le retentissement du canon de Konieh, l'Europe eut la liberté d'envisager un spectacle lointain : il n'avait pas fallu moins que l'éclat de ce retentissement pour attirer ses regards sur un enchaînement de faits qui semblaient lui avoir échappé.

Au milieu de ces évènemens, la France et la Russie déployèrent à l'envi leur activité diplomatique : c'était, sans doute, entre la plus ancienne alliée et la plus vieille ennemie de l'Empire ottoman que devait se débattre le droit d'intervenir dans sa crise. Mais avant de retracer la marche des négociations que compliqua cette concurrence animée, il convient de caractériser l'attitude de la Russie et de la France dès le début de la guerre.

La France avait joué un double jeu, favorisant, d'un côté, les projets de Méhémed-Ali et continuant, de l'autre, ses témoignages d'amitié à la Porte. Chez elle, deux traditions d'âge différent, l'une encore vivace, l'autre déjà consacrée, président, à la fois, à ses relations orientales. Par la première, elle cautionne la stabilité de l'Empire ottoman; par

la seconde, elle a pris dans l'une des provinces de cet Empire un intérêt à part, et c'est en Égypte. Malgré la solidarité établie entre elle et la puissance turque, force lui avait été, au déclin de cette puissance, de se créer, en dehors de Stamboul, un point de résistance et d'appui en Orient : la fortune du Vice-roi fixa aux bords du Nil la nouvelle élection d'influence que l'expédition de Bonaparte avait tentée. Sans conspirer la ruine de la Sublime-Porte, elle acquiesça donc à l'agrandissement de la domination égyptienne qu'elle avait voulu pousser sur les côtes d'Afrique, et qu'elle suivit complaisamment de ses vœux sur la terre de Syrie. En un mot, comme ses traditions, ses exigences, ses positions, sa politique fut double; par cela même elle avait, en même temps, un caractère de mouvement et de conservation, une physionomie française et européenne. Si, en se prêtant à l'essor d'Alexandrie, la France accroissait son influence et assurait son intérêt particulier, en maintenant l'inviolabilité de Constantinople, elle perpétuait de nobles souvenirs et veillait aux intérêts généraux de l'Europe.

Telles étaient les deux voies dans lesquelles était engagé le Gouvernement français : mais

faite aux Arabes par Ibrahim : « Songez, di-» sait-il, que nous ne sommes que 15,000 » Turcs en Égypte. » Il ne chercha pas moins soigneusement à attribuer aux officiers, turcs ou mamlouks, toute la gloire des succès de l'armée. Quoi qu'il en soit, il avait beaucoup fait, seulement en appelant la population indigène sous les drapeaux. On n'a pas assez tenu compte, cè semble, de la part de l'organisation européenne dans ce mouvement de l'Orient. Tandis que pour les Ottomans, accoutumés à une guerre désordonnée, la régularité des exercices et de la discipline était une contrainte et une sorte de déchéance, la nouvelle initiation militaire relevait les Égyptiens de leur dégradation politique et rétablissait entre eux et leurs conquérans les conditions communes d'un même apprentissage. Maîtres et esclaves redevenaient ensemble écoliers; les premiers avaient à oublier, les seconds n'avaient qu'à apprendre; ceux-là étaient déroutés dans toutes leurs traditions guerrières, ceux-ci suppléaient, par leur confiance en une éducation toute fraîche, à l'absence d'habitudes belliqueuses. La création du Nizam en Orient était, entre l'aristocratie turque et la démocratie arabe, la consécration de l'égalité sous les armes, la

supériorité, sur le champ de bataille, dépendait du général, et le Nizam du Caire avait pour chef Ibrahim. Victorieuse, l'Égypte prit son rang à la tête de la race arabe, rompit avec la suzeraineté de la Porte dont elle avait presque heurté la capitale, et donna même son nom aux mouvemens dont elle était l'exécutrice; elle devint un centre de puissance et de civilisation, évidemment séparé du centre de Constantinople.

Toutefois, la réunion à l'Égypte et la domination de Méhémed-Ali n'ont point jusqu'à ce jour satisfait la Syrie: Ibrahim a été obligé d'y recommencer une campagne contre de nombreux soulèvemens qu'ont suscités les fautes graves du pouvoir, des mesures d'une sévérité nécessaire et les dispositions remuantes des habitans. La Syrie avait rêvé, sous le Vice-roi, la réalisation de tous les vœux qu'elle formait sous le régime de la Porte : mais il n'est donné à aucun gouvernement de répondre complètement aux espérances que fait naître un changement d'autorité, et toujours le fait accompli est suivi d'une réaction; on accuse le présent, on regrette le passé, rien n'est plus difficile que la succession d'une odieuse administration. Placé dans cette condition défavo-

et à Constantinople, remédièrent à l'absence d'instructions suffisamment coordonnées et de mesures efficaces de la part du Gouvernement : que, dès l'abord, il eût, avec fermeté et sagesse, mené de front ce double mouvement, il acquérait à la France, en cette occasion du moins, la prépondérance incontestée d'un arbitre.

Cependant la Russie, à travers les accidens de cette guerre civile de l'Orient, s'était proposé et poursuivait un but unique. Quitte, depuis près d'une année, des affaires de Pologne, et, par un remarquable concours de circonstances, sollicitée, dans un court intervalle de temps, à des actes décisifs à l'égard de deux États qui sont les deux pôles de sa politique, elle avait le loisir de s'immiscer dans les affaires de la Turquie. Grâce à sa position, observatrice attentive des évènemens, elle fut plus empressée à offrir des secours qui ne lui étaient pas demandés que l'Europe à accorder l'assistance implorée par le Divan. Une seule nation aurait pu lui disputer le titre d'auxiliaire de la Porte, et c'était celle qui, après s'être emparée d'Alger, se faisait la demi-complice de l'Égypte. En transportant son pouvoir et son patronage au sud du vaste empire des Osmanlis, la France

abdiquait forcément, jusqu'à un certain point, sa vieille influence au nord de cet Empire; la Russie crut l'occasion venue de s'en saisir, en doublant la France dans le rôle d'alliée. Pour consolider l'ouvrage de ses armes, il ne lui restait qu'à se présenter sous le visage improvisé d'une amie; et lorsque la France ne pouvait plus faire acte d'amitié envers la Porte qu'en lui conseillant, au prix de dures concessions, un accommodement avec le Vice-roi, pour elle, dans la ferveur d'un zèle sans retenue, elle offrit des secours en vaisseaux, en armes, en troupes, et épousa tout entière la cause du Sultan. La Russie songea-t-elle sérieusement à jeter ses forces sur l'Empire ottoman, au risque de provoquer les élémens antipathiques de la Chrétienté à se transporter dans les camps de Méhémed-Ali et de Mahmoud, au risque de transformer l'Orient en champ de bataille de l'Europe? Il est permis de supposer que, dans l'émotion première de la victoire de Konieh, elle calcula bien des chances diverses avec son audace et son habileté accoutumées. Quoi qu'il en soit, elle comprit qu'il lui suffisait, après avoir offert des secours, de faire passer la Porte sous le joug de son offre pour triompher et de la Porte et

de toute influence rivale : elle s'attacha donc à imposer ses secours et sa médiation. La France, dès ce moment, eut son rôle défini : il s'agissait pour elle de faire prévaloir son intervention et de protéger à la fois l'Empire contre l'attaque d'un vassal et les secours d'un voisin en précipitant la conclusion de la paix.

La France avait, à Constantinople, pour Chargé d'affaires, le baron de Varenne, qui tout récemment avait négocié, au nom de son Gouvernement, la délimitation et l'indépendance du nouvel État grec, et était sorti de cette discussion irritante avec assez de bonheur pour avoir obtenu la confiance de la Porte : M. Mimaut était son Consul général à Alexandrie. Chacun de ces diplomates représentait une des faces de la politique française : si la tâche du second auprès de Méhémed-Ali était facile et brillante, celle du premier était délicate et compliquée ; car il fallait lutter contre les intrigues russes et les intrigues du sérail, avec la défaveur que donnait à la France, auprès de la Porte, sa complaisance pour l'entreprise du Vice-roi.

La Russie avait à Constantinople, à titre d'Envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire, M. de Boutenieff, d'une habileté

reconnue : chargé de missions plus spéciales, dans lesquelles le servait sa facilité à parler le turc, le général Mouravieff (1) fut le personnage actif et militant de la diplomatie russe, dont le ministre plénipotentiaire demeura la figure adroitement passive et expectante.

Quant à l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse, représentées alors par MM. John Mandeville, le baron d'Ottenfels et le baron Martens, elles laissèrent en quelque sorte le débat se vider entre la France et la Russie, le Vice-roi et le Sultan,

(1) M. Nicolas Mouravieff, lieutenant-général, aide de camp de l'empereur de Russie, est issu d'une famille honorable de l'Empire, quoique n'appartenant pas à la haute noblesse. Doué d'un caractère énergique et d'une intelligence supérieure, il possède des connaissances scientifiques étendues et a fait la guerre avec distinction. Il avait établi à Moscou, pour les jeunes gens nobles, une école d'état-major qui eut beaucoup de succès. En 1821-22, envoyé par le Gouvernement dans le Khanat de Khiva (Turkestan) pour traiter d'un échange de prisonniers, il courut de grands dangers dans cette mission : à son retour, il publia un ouvrage renfermant d'intéressantes observations topographiques et statistiques. Il a servi, en qualité de colonel, dans la campagne de Perse, sous les ordres de Paskewitch, et a marqué dans la campagne d'Andrinople. — Sept personnes de la famille de Mouravieff ont été compromises dans la conspiration de 1825, au nombre desquelles un cousin et deux frères du général. Le cousin, Mouravieff-Apostole, avait fait son éducation à Paris et a été exécuté : des deux frères, l'aîné est encore en Sibérie, l'autre a été réhabilité et a obtenu un gouvernement. — Le général Mouravieff est aujourd'hui âgé d'environ quarante-trois ans, et concilie une rare activité avec une obésité notable.

reuses suites qu'aura dans l'avenir l'audacieuse entreprise de façonner à la soumission et à la tranquillité la longue anarchie de la Syrie.

Tels ont été, jusqu'à ce jour, pour les provinces arabes, les fruits de l'expédition de Méhémed-Ali : voici quelles en ont été les conséquences pour les Turcs eux-mêmes.

Depuis long-temps les Turcs tournaient les yeux vers le Vice-roi, que ses victoires sur les Wehabites, sa campagne en Morée, son adresse à ménager les préjugés des Musulmans et le bonheur de son étoile leur désignaient comme un sauveur prédestiné de la croyance et de la nation mises en péril par le Sultan. Leurs mécontentemens contre Mahmoud s'enflaient de tout l'espoir que leur inspirait Méhémed-Ali. Au bruit des succès d'Ibrahim, on vit le peuple de la conquête se soulever dans ce qui lui restait d'orgueil national, de fanatisme religieux, d'antipathie pour les innovations; il fut debout, prêt à se rallier au bras du vainqueur et cherchant la tête dont il avait besoin pour revivre tel qu'il avait été, tel qu'il s'obstinait à demeurer. En ce moment, Méhémed-Ali avait pour lui tous les vœux des Ottomans, et ce n'était pas à tort qu'il se déclarait investi de leur confiance.

Ulémas, Cheïkhs, Mollahs, Muphtis, etc., qui, depuis long-temps, prononçaient intérieurement la déchéance spirituelle du chef infidèle de la Loi; les adversaires de ses brusques innovations, et ceux-là même qui, sans antipathie contre ses projets et sa personne, souhaitaient qu'une terrible leçon lui fît abandonner la voie de scandale où il marchait au grand déplaisir des Ottomans; la masse populaire, froissée dans ses préjugés, souffrant des abus irréformés de la vieille administration, et de la création récente de monopoles onéreux accordés aux favoris, aux grands et aux riches; tous, tous enfin, attendaient un vengeur, un libérateur, un sauveur qui purifiât la vraie croyance d'atteintes profanatrices et rendît à la nation sa dignité, sa puissance, sa prospérité. Toujours faible contre l'étranger, Mahmoud avait été fort seulement contre son peuple : à cette heure, le peuple demandait compte à Mahmoud d'une réforme tyrannique et marquée de deux hontes, imitation européenne et continuels revers. Sa dernière défaite sous les armes d'un Musulman semblait une condamnation expresse de Dieu; le peuple et le Prophète avaient passé sous les drapeaux d'Ibrahim. Dans son effrayante solitude, il ne

trait en donnera la mesure : sur plusieurs points de l'Anatolie, où s'était conservé le ressentiment de la guerre des Hellènes, ils n'attendaient que l'arrivée des Égyptiens pour faire main basse sur la population grecque. Donc, par le double effet de l'audace et de la prudence de Méhémed-Ali, Mahmoud fut plus que jamais affermi dans sa mission de réformateur. Autant les victoires d'Ibrahim leur avaient paru des condamnations expresses de nouveautés sacriléges, autant son inaction à Kutahyeh, sa retraite et la pacification générale leur furent d'indubitables signes de la nécessité de s'y résigner. Le héros dans lequel ils avaient vu un envoyé de Dieu ne disparaissait-il pas du milieu d'entre eux, et Dieu n'avait-il pas voulu sauver le Sultan qui sortait triomphant d'une épreuve presque aussi périlleuse que celle du pont tranchant au dessus de l'abîme ? Méhémed-Ali resta sur la terre arabe, Mahmoud fut plus fort parmi ses Turcs.

C'est, en effet, à partir de ce moment que les expériences de Mahmoud ont été généralement acceptées comme un fait fatal. D'ailleurs, les populations n'avaient-elles pas vu de leurs yeux que les innovations avaient pénétré dans les rangs de celui-là même qu'elles s'étaient

séquence même de la réforme qui, en l'isolant de ses sujets, devait le rapprocher de l'étranger, et que, d'ailleurs, il n'avait pu opérer sans dépouiller ses scrupules de nationalité !

Instruit de la mesure que venait de prendre le Sultan, le Chargé d'affaires de France s'empressa de représenter à la Sublime-Porte qu'elle se perdait si elle acceptait les secours de la Russie, et qu'une seule voie de salut lui restait ; c'était d'en signifier expressément le refus, en annonçant que le Divan était à la veille de conclure un arrangement avec Méhémed-Ali. Déjà, avant la bataille de Konieh, M. de Varenne avait porté au Divan les propositions de paix du Vice-roi, qui demandait, en termes exprès, toute la Syrie, plus Adana, et, en termes plus vagues, une quasi-indépendance dans ses relations avec la Porte, analogue à celle des anciens deys d'Alger. L'avis de traiter trouva beaucoup de sympathie dans le Conseil ; mais personne n'osa en faire la proposition au Souverain, dont la fierté était moins humiliée par l'intervention d'une nation voisine que par des concessions à un sujet rebelle, dont l'effroi, du reste, ne balançait point entre un secours certain et une paix incertaine. Dans ce conflit diplomatique, la France gagnait

auprès du Divân, la Russie auprès du Sultan. Jaloux de la majesté du trône et de sa sûreté personnelle, à laquelle il croyait la sûreté de l'Empire même intéressée, le Sultan inclinait vers la Russie qui lui prêtait main-forte : le Divan, composé des hauts fonctionnaires de l'État, gardien des traditions d'indépendance, de nationalité et d'alliance, penchait vers la France. Ainsi, se partageaient, entre les deux puissances européennes, les deux élémens du gouvernement turc, tour à tour cédant et résistant à leurs mutuelles impulsions et décidant alternativement de la hausse ou de la baisse des influences rivales.

Déjà on s'occupait des détails de l'exécution du parti adopté par le Sultan. Sinope, d'où les troupes amies pourraient facilement pénétrer dans l'Asie-Mineure ou se porter sur Constantinople, parut un point convenable pour leur débarquement. En attendant, le général Mouravieff voulut brusquer l'occasion d'impatroniser au centre même de l'Empire l'influence russe; accompagné de quelques officiers qui, comme lui, parlaient très bien le turc, il visitait les corps de garde et y faisait même faire quelques changemens dans la tenue. Grâce à l'acquiescement de Mahmoud

et à la stupeur commune, la Russie s'imposait l'obligation de veiller à la sûreté de la Capitale. Mais, à la vue de ce zèle étrange et de l'autorité inconcevable qu'affectaient des officiers *moscovites* sur des soldats ottomans, le peuple ne put réprimer un long frémissement d'indignation contre l'odieuse arrogance de la Russie et la honteuse servilité du Sultan.

Telle fut la gravité des symptômes du mécontentement populaire, qu'on fit craindre à Mahmoud pour sa personne même, s'il n'abandonnait son petit palais de bois de Tcheragan, sur la rive européenne du Bosphore; on le pressa de retourner au sérail, qu'il avait cessé d'habiter depuis la destruction des Janissaires, véritable forteresse où, plus d'une fois, ses prédécesseurs avaient soutenu le siége de l'émeute derrière de hautes et épaisses murailles. Par ce conseil, qu'inspirait une sollicitude sincère, on se ménageait aussi l'occasion d'épier l'entourage du Souverain et de découvrir par quelles influences il était circonvenu. Néanmoins, soit que l'un de ses vaisseaux lui semblât, en un danger pressant, le plus sûr des asiles, soit, plutôt, que sa fierté impériale rougît de paraître trembler devant ses sujets, il ne remit point les pieds

dans ce palais de funeste présage, encore plein des souvenirs de sa captivité, de l'assassinat de son cousin Sélim III et du meurtre de son frère Mustapha IV. S'il l'avait délaissé, c'est que toute réforme déménage, et Mahmoud avait rompu avec l'antique demeure de ses ancêtres aussi bien qu'avec les institutions surannées de l'Empire. Aurait-il donc repris possession du séjour de Mahomet II, de Sélim I et de Soliman II, alors qu'il conviait à son aide l'étranger, le Chrétien, le vieil ennemi de sa nation? Mahmoud ne quitta point sa frêle et élégante résidence du Bosphore, et comme si, dans ce moment même, il eût dû confirmer, par de nouveaux témoignages, sa renonciation aux mœurs établies, il se sépara de ses femmes et prit publiquement des maîtresses grecques. Ce n'était point assez, pour l'héritier des princes ottomans, d'inviter des Giaours à venir dresser leurs tentes aux portes de Stamboul; le chef de la Loi jetait le caprice de ses amours à des filles de Chrétiens et de Rayas, sans crainte de scandaliser ses Musulmans, dont il avait tant d'intérêt à ménager l'opinion. Une incroyable audace à braver son peuple, sans souvent tenir compte de

l'opportunité, était l'un des traits constitutifs de sa mission de réformateur.

Sans doute, aucun mouvement violent n'altérait le calme extérieur de la Capitale. Mais Stamboul n'a pas coutume de se trahir par d'inutiles et imprudentes démonstrations : sa physionomie reste impassible, son attitude tranquille et silencieuse, et ce n'est qu'au moment venu que sa colère, patiemment concentrée, s'émeut, frappe un coup terrible et rentre dans le repos. Le Séraskier veillait; sa pénétration perçait ces complots mystérieux, et son expérience l'avertissait qu'une explosion était imminente, si les Russes ou les Égyptiens touchaient ce sol profondément miné; qu'au contraire, s'ils ne paraissaient point, tous ces élémens de trouble se consumeraient d'eux-mêmes dans une sourde et morne fermentation. Khosrew redoutait personnellement et la présence d'Ibrahim, signal d'un déchaînement public contre lui, et la victoire de l'influence russe, qui profiterait aux créatures de Saint-Pétersbourg. C'est pourquoi il se rattachait nettement à l'opinion de la majorité du Divan et s'y trouvait à la tête de ce que l'on nommait le parti français : nul n'é-

Dans la Turquie d'Asie, la Russie, maîtresse des provinces du Caucase, a même poussé ses empiètemens sur le territoire voisin de la Géorgie, grâce à un traité conclu par Akhmet-Fevzi-Pacha, durant son ambassade à Saint-Pétersbourg (1). Les Kurdes remuent et inquiètent la Porte. Et la Syrie, avec une portion du cours de l'Euphrate, a passé sous l'autorité du pacha d'Égypte qui règne à Adana et convoite Bagdad.

Enfin, la conquête d'Alger par la France a décidé, sur toutes les côtes septentrionales de l'Afrique, la décadence de la suzeraineté turque, qui essaie vainement de s'y raffermir par ses expéditions. Et chaque jour, en France, l'opinion publique achève de prendre possession de cette conquête, quoiqu'une politique, à vue rétrospective, ait proposé de la restituer à l'Empire ottoman (2).

(1) Ce fut à la fin de 1833 qu'Akhmet fut envoyé en ambassade extraordinaire en Russie, afin de consolider, entre les deux Empires, cette bonne harmonie qu'il avait contribué à établir.

(2) Dans une note des Préliminaires, nous avons livré à la publicité quelques circonstances relatives à l'entreprise d'Alger : tout ce qui s'y rattache est aujourd'hui trop intéressant pour que nous ne jugions pas à propos d'ajouter, à ce sujet, quelques détails encore peu connus, dont nous pouvons également garantir l'authenticité.

mission qu'il avait reçue de l'empereur de Russie : en même temps, le colonel Duhamel offrit d'aller de son côté, toujours au nom du Sultan, au camp d'Ibrahim. Malgré l'heureux effet que ces deux officiers attribuaient d'avance à l'intervention de leur gouvernement dans la discussion des conditions de la paix, la Porte n'accepta point leurs services et voulut faire elle-même ses affaires. Repoussé dans toutes ses démarches et retiré dans le palais de Russie à Buyuk-déré, M. Mouravieff attendait impatiemment le retour d'Akhmet-Fevzi-Pacha, qui, depuis la bataille de Konieh, n'était pas encore rentré dans la Capitale. Les accidens de la déroute de l'armée impériale, dont la prise du Grand-Vizir lui avait livré le commandement, l'état des chemins, la nécessité de fuir sous un déguisement pour échapper à la vindicte populaire, tout avait retardé Akhmet; et c'était pourtant par le crédit de ce personnage, dévoué à la Russie, qu'il espérait empêcher le départ de Halil. Un temps affreux régnait en ce moment à Constantinople, et les communications entre la ville et Buyuk-déré avaient été interrompues, lorsque, par la première dépêche qui lui parvint, il fut informé que l'ex-Capi-

tan-Pacha avait mis à la voile. Sur-le-champ, il quitte Buyuk-déré, et, le 4 Janvier, il s'embarque pour Poros, afin d'y prendre, dans l'escadre russe, sous les ordres de l'amiral Ricord, un bâtiment qui le transporte rapidement à Alexandrie. Tandis que le général Mouravieff s'élançait sur les traces d'un arrangement à empêcher ou à conclure, M. de Boutenieff, à Constantinople, restait silencieusement à l'affût des circonstances nouvelles.

Tout présageait une prompte pacification. Halil, d'un esprit conciliant, était un négociateur agréable à Méhémed-Ali, qui, précédemment, l'avait choisi pour interprète de ses premières ouvertures auprès de la Porte : fils adoptif du Séraskier, il était dans la ligne des intérêts français. Il emportait l'*Itlak* ou grâce qui révoquait la sentence d'excommunication fulminée contre le Vice-roi ; il était chargé, en outre, du *Khatti-chérif* ou ordre impérial, qui lui concédait le pachalik d'Acre avec les dépendances. Le Divan abandonnait la négociation à l'adresse de son Envoyé et semblait certain que le pachalik de Damas, ajouté à la cession déjà consentie, terminerait heureusement toute discussion. Enfin, la Porte entrait

dans cette voie de négociations où l'avaient poussée, dès le commencement, les conseils du Chargé d'affaires de France. C'est pourquoi le premier drogman de la Porte et M. Étienne Vogoridès, récemment nommé prince de Samos (1), vinrent officiellement trouver M. de Varenne, lui annonçant l'acceptation de la médiation de la France et le refus des secours de la Russie, résultat heureux de ses avis, et le priant d'écrire à Méhémed-Ali et à Ibrahim pour les instruire des dispositions actuelles du Gouvernement.

Au milieu de ces évènemens qui mettaient en jeu la destinée d'un État, la mort d'un Drogman fut aussi un évènement à Constantinople : c'était celle d'Antoine Franchini, drogman de l'ambassade russe. Rouages secondaires de la diplomatie orientale, on sait quelle importance excessive ont usurpée les Drogmans : médiateurs obligés entre l'Ambassadeur et la Porte, chargés, sans contrôle, de la discussion des affaires privées ou générales, ils ont à saisir et à communiquer d'une

(1) M. Vogoridès, Bulgare d'origine, chrétien de religion, ex-lieutenant-gouverneur en Valachie, ex-drogman de la Porte, aujourd'hui prince de Samos, passe pour l'un des hommes supérieurs de l'Empire.

sur les races nouvellement affranchies, de la suprématie et de la mission d'une initiatrice ?

En d'autres termes, l'équilibre européen se reconstituera-t-il par la restauration de l'Empire ottoman sous de meilleurs auspices, ou par l'ajustement des diverses parties de cet Empire aux combinaisons d'un nouvel équilibre ?

Nous n'avons à nous prononcer ni pour ni contre aucune de ces solutions diverses de la question si complexe de l'Orient : une discussion, digne de la gravité et de l'étendue du sujet, nous entraînerait, hors des limites de notre plan, du terrain positif de l'histoire dans le champ des hypothèses et des prophéties. Il nous a seulement paru convenable de bien constater l'état des choses, et de mettre sous les yeux des lecteurs cette question orientale, telle que contribuèrent à la poser plus nettement encore les événemens dont nous avons fait le récit.

Quoi qu'il arrive, aujourd'hui, à n'envisager que les circonstances présentes, l'Empire ottoman rappelle l'époque à laquelle l'Empire romain se partagea en deux empires, l'un d'Orient et l'autre d'Occident ; ici, c'est entre le Sud et le Nord que s'est prononcée la divi-

un précédent favorable à toute la suite de cette affaire.

L'harmonie qui régnait entre le Divan et le Chargé d'affaires de France avait déconcerté, mais non découragé les espérances de la Russie. Depuis le départ du général Mouravieff pour Alexandrie, le colonel Duhamel faisait instances sur instances auprès de la Porte pour obtenir une escorte, afin de se rendre au camp d'Ibrahim : il réussit enfin à l'obtenir et partit de Stamboul le 7 Janvier ; mais, à chaque relais, il éprouva des retards, et son escorte ne voulut le laisser voyager qu'*entre deux soleils*, conformément, sans doute, aux ordres particuliers du Gouvernement, qui, ne pouvant empêcher, voulut du moins retarder une mission dont il suspectait l'utilité. Telle fut la lenteur de la marche du Colonel, qu'il n'arriva à Konieh qu'au moment où le courrier, expédié par le Chargé d'affaires de France et sur lequel il avait trois jours d'avance, sortait de la ville pour retourner à Constantinople.

M. de Varenne, une fois que la médiation française avait été agréée par le Gouvernement, avait envoyé à Ibrahim un courrier porteur de cette lettre :

conséquences de la guerre de Syrie, tantôt en regrettant que Méhémed-Ali ne se fût point assis sur le trône impérial, tantôt en souhaitant, en dépit des faits consommés, le rattachement immédiat des provinces arabes à la domination de Constantinople. Tour à tour on a immolé le Sultan au Vice-roi, Méhémed-Ali à Mahmoud.

Méhémed-Ali, Sultan, aurait-il été le restaurateur de la puissance ottomane, et lui aurait-il rendu la vie au dedans, la vigueur au dehors? Le doute, à ce sujet, n'accuse que les conditions intérieures et extérieures de l'Empire, contre lesquelles le génie le plus énergique ne lutterait que difficilement. D'ailleurs, n'y a-t-il pas, dans toute existence, un enchaînement fatal qui ne saurait être impunément méconnu? Chaque grand homme, par un choix prémédité, plus souvent sous l'impulsion d'une main secrète, trouve ou rencontre le milieu où il doit se mouvoir et rayonner. Depuis trente-deux ans, la destinée du Vice-roi est implantée aux bords du Nil, et lui-même rappelle avec complaisance qu'en lui, pour la troisième fois, la Macédoine a donné un maître à l'Égypte. C'est en Égypte, c'est par elle et avec elle que sa fortune s'est

Sublime-Porte, ils s'empresseraient, conformément aux ordres qui leur ont été adressés, de rester de même dans l'inaction.

» Elle recevra la présente par un courrier qui pourra revenir avec la réponse dont il lui plairait de m'honorer.

» Je profite, très excellent et magnifique Seigneur, de cette précieuse occasion, pour offrir à V. A. l'hommage des sentimens de ma plus haute considération.

» *Le Chargé d'affaires de France près la Sublime-Porte,*

» E. Baron de Varenne. »

Thérapia, Palais de France, 9 Janvier 1833.

Ibrahim, dans sa conduite politique, avait deux partis pris, l'affectation de fidélité au Sultan et une complète obéissance à son père; tel était le cercle dans lequel il se renfermait habilement en poursuivant ses opérations militaires. Il répondit à M. de Varenne que, Général en chef, il n'agissait que d'après les ordres de l'autorité dont il relevait, et que, dès lors, il n'était pas maître de s'arrêter. En même temps, par l'occasion du retour du courrier français, il *engagea* Réchid-Méhémet, son prisonnier,

conséquences de la guerre de Syrie, tantôt en regrettant que Méhémed-Ali ne se fût point assis sur le trône impérial, tantôt en souhaitant, en dépit des faits consommés, le rattachement immédiat des provinces arabes à la domination de Constantinople. Tour à tour on a immolé le Sultan au Vice-roi, Méhémed-Ali à Mahmoud.

Méhémed-Ali, Sultan, aurait-il été le restaurateur de la puissance ottomane, et lui aurait-il rendu la vie au dedans, la vigueur au dehors? Le doute, à ce sujet, n'accuse que les conditions intérieures et extérieures de l'Empire, contre lesquelles le génie le plus énergique ne lutterait que difficilement. D'ailleurs, n'y a-t-il pas, dans toute existence, un enchaînement fatal qui ne saurait être impunément méconnu? Chaque grand homme, par un choix prémédité, plus souvent sous l'impulsion d'une main secrète, trouve ou rencontre le milieu où il doit se mouvoir et rayonner. Depuis trente-deux ans, la destinée du Vice-roi est implantée aux bords du Nil, et lui-même rappelle avec complaisance qu'en lui, pour la troisième fois, la Macédoine a donné un maître à l'Égypte. C'est en Égypte, c'est par elle et avec elle que sa fortune s'est

velles d'Égypte, il éprouve un accès de frayeur et se jette, une seconde fois, dans les propositions de la Russie qui étaient restées tendues autour de lui comme un piége. A l'insu du Divan, il envoie demander à M. de Boutenieff les secours officiellement refusés : l'omnipotence impériale est à la peur et casse un acte du Gouvernement. Autorisé par les circonstances à soupçonner cette récidive du Sultan, M. de Varenne renouvelle, auprès de la Porte, ses représentations sur la portée funeste d'une telle détermination, et s'efforce de lui rendre confiance dans la médiation amicale de la France. La Porte déclare qu'elle ignore si ces secours ont été demandés, s'émeut de la surprise faite à sa prudence, et convoque un grand conseil extraordinaire : Akhmet-Fevzi-Pacha, agent de cette intrigue, convient de la mission dont il a été chargé par le Sultan auprès de la Russie, mais sans avouer la mission dont il avait été chargé par la Russie auprès du Sultan.

Général en chef de la garde impériale, conseiller militaire du Palais, favori de Sa Hautesse, Akhmet-Fevzi-Pacha, il y a six ans à peine, était batelier; sa fortune était née de la ruine des Janissaires. Fort, adroit et brave,

Comment, formé de tant d'élémens hétérogènes et comprimés, cet Empire aurait-il pu échapper à une décomposition incessante? Dans un État, en dehors de la loi commune de la Chrétienté, comment les nations de l'Europe auraient-elles inaltérablement respecté une des bases de leur pacte de famille? Enfin, par quelle exception aux vicissitudes communes la race conquérante eût-elle été exempte de révolutions intérieures, qui devaient, en favorisant les ennemis du dedans et du dehors, fortifier toutes les causes d'ébranlement? Etranges contradictions! D'abord la Chrétienté ne vit qu'un accident dans la puissance turque, et elle bâtit sur l'accident; puis, elle se mit à ruiner ce fondement de son édifice, et elle en proclama l'immobilité. S'il y a péril dans la situation présente de l'Empire ottoman, cette situation et ce péril sont l'œuvre de toute main, chrétienne ou musulmane.

Sans rappeler ici par quelle suite de guerres et de traités la Russie et l'Autriche ont enlevé à la Turquie d'Europe bon nombre de provinces, aujourd'hui, au nord de cette région, la Servie, la Moldavie et la Valachie semblent ne s'être peu à peu affranchies de la domina-

d'une vanité grossière et aux sordides allèchemens de la cupidité. Tel était l'homme propre sans doute à servir d'entremetteur entre le Sultan et les influences de la Russie. Un Drogman grec, dont l'esprit rusé et captieux imposait à Akhmet, Logotheti, qui lui servait d'espion au sérail et était auprès de lui-même l'espion du Séraskier, fut le premier anneau de cette chaîne de corruptions qui devait lier Mahmoud à la Russie. La Russie gagna Logotheti, Logotheti négocia le marché d'Akhmet, Akhmet livra son maître en se persuadant peut-être qu'il le sauvait. S'il est vrai que le Drogman grec ait reçu un million pour déterminer le favori à faire demander les secours de la Russie par le Sultan, on peut juger du prix que cette puissance espérait retirer de son zèle à secourir l'Empire (1).

Après l'aveu d'Akhmet-Fevzi-pacha, le Chargé d'affaires de France avait à redoubler d'efforts contre ce retour du monarque à l'intervention russe : pendant deux jours de suite, les 29 et 30 Janvier, il épuise, dans des conférences de plusieurs heures, toutes les res-

(1) Logotheti, à l'issue de l'affaire Churchill, vient d'être destitué et disgracié : c'est une des victoires que l'influence anglaise se glorifie d'avoir remportées sur l'influence russe.

sources de son habileté auprès de la Porte et au Sérail. La Porte se montre toujours disposée à s'abandonner à la médiation de la France ; mais elle exige du Chargé d'affaires la garantie qu'Ibrahim n'avancera point, ou elle le somme de reconnaître que les secours russes sont indispensables. M. de Varenne croit pouvoir promettre que sur ses représentations, au nom de la France, le général égyptien ne bougera point. Pour la seconde fois, en réveillant chez elle le sentiment de son péril si jamais elle cédait à la Russie un droit de protection, il avait réussi à faire triompher la Porte des résolutions hasardeuses du Sultan et l'influence française de l'influence russe. Le même jour, il écrit encore, dans les termes les plus pressans, à Méhémed-Ali et à Ibrahim, avec l'espoir que cette affaire s'accommodera, sous les auspices de son gouvernement, sans accident qui altère la condition de l'Empire. Ses dépêches sont écrites et partent avant la nuit même. Dans la nuit, il apprend qu'Ibrahim est en marche sur Kutahyeh.

A cette nouvelle, l'effroi du Sultan ne se contient plus : que M. de Boutenieff soit mandé et les secours russes réclamés, tel est son ordre. Le Divan cherche encore un moyen dilatoire;

mais toutes prudentes temporisations et toutes scrupuleuses résistances s'évanouissent devant l'ordre répété du Souverain, qui sacrifie impérieusement à ses terreurs. M. de Boutenieff est appelé; le Reis-effendi lui remet une note par laquelle il sollicite l'envoi immédiat de l'escadre promise avec 5000 hommes de débarquement, et, en outre, un corps auxiliaire de 25 à 30,000 hommes, qui marchera sur la Capitale en passant le Danube; à l'issue même de la conférence, un bâtiment est expédié avec la demande expresse des secours de la Russie.

Rien n'était plus vrai, d'ailleurs, que l'approche d'Ibrahim. Après avoir reçu le renfort de quelques régimens, l'armée égyptienne, le 29-20 Chabann-Janvier, avait quitté Konieh: il n'y était resté qu'un bataillon du 10ᵉ d'infanterie, les blessés, les hôpitaux et quelques Irréguliers pour occuper la ville et Sileh. Ce n'était pas du moins sans avoir pris du Grand-Vizir l'ordre des divers mouvemens qu'il avait résolus, que le général égyptien s'était mis en marche. A la tête d'une colonne composée du régiment de la garde, de deux régimens de cavalerie et de six pièces d'artillerie, il coucha à Sileh; de Sileh à Kitchi-Moussou, à

nêtre cette proie nouvelle ; et cette proie n'est plus destinée à être fécondée par les effroyables et ténébreuses étreintes d'un autre moyen-âge ; l'époque actuelle ne pourrait y verser que la paix et la lumière. Sans nous laisser aller à aucune conjecture sur les rapports futurs de l'Empire, ainsi divisé, avec l'Europe, il importe néanmoins de le remarquer : depuis l'entreprise de Méhémed-Ali, l'opinion des peuples et la vigilance des Gouvernemens sont restées en éveil sur les mouvemens de l'Orient. Tous ont senti, au contre-coup violent des secousses de cette guerre, la solidarité de ce monde et du leur. Plus profondément que jamais, l'Orient est entré dans le système de la politique européenne. Ce fait n'est-il pas exprimé par l'installation de la navigation à vapeur, qui rapproche Vienne, Paris et Londres de Constantinople, de Smyrne et du Caire, et les fait ainsi participer aux priviléges de proximité dont jouissait exclusivement la Russie ? Comme l'imprimerie rapprocha les intelligences, la vapeur rapproche aujourd'hui les lieux.

Chaque jour, la Russie, l'Autriche et l'Angleterre, sous des formes plus ou moins patentes, déploient sur ce terrain une incon-

qu'à Brousse, il parut ne pas vouloir passer outre, et il expliqua ses intentions par un message, en réponse à la seconde lettre que lui avait adressée le Chargé d'affaires de France :

« Honorable, éclairé, affectionné et bienveillant ami, monsieur le baron de Varenne, j'ai reçu la lettre affectueuse que vous m'avez adressée sous la date du 10 de Ramadann 1248 (29 Janvier 1833), et j'ai pris connaissance de son contenu amical.

» J'ai précédemment expliqué en détail, par *intermédiaire*, à la Sublime-Porte, que mon départ de Konieh et mon intention d'aller directement à Brousse n'avaient aucun autre motif que la rareté des vivres et le manque de bois au cœur de l'hiver, et que ce mouvement de ma part provenait de la difficulté que j'éprouvais à pourvoir aux besoins de l'armée. Ma marche en avant a donc été occasionée par cette nécessité. Nous voilà maintenant arrivés à Kutahyeh, dont le séjour offrant plus de facilités sous le rapport tant des vivres que de l'hiver, je m'y arrêterai, conformément aux désirs de mon père et bienfaiteur, jusqu'à ce que je reçoive de sa part un ordre à ce sujet.

» J'en informe la Sublime-Porte et j'espère avoir également rempli ainsi le désir amical de Votre Excellence, dont l'accomplissement est un plaisir pour moi.

» Je profite de cette occasion pour m'informer de l'état de votre précieuse santé.

« (L. S.) Ibrahim. »

Kutahyeh, le 15 Ramadann 1248.

Quoique les explications d'Ibrahim dussent paraître suspectes, sa halte à Kutahyeh attestait qu'il n'y avait point chez lui une résolution décidée de marcher sur Constantinople : il lui était si facile de continuer jusqú'à Scutari sa promenade triomphale ! Dès lors, le Sultan était trop bien convaincu de frayeurs anticipées, pour que le Chargé d'affaires de France n'essayât point d'obtenir la rétractation de la demande de secours. Cédant, une troisième fois, aux conseils de M. de Varenne, la Porte signifia au drogman de Russie qu'elle n'avait plus besoin de l'intervention militaire précédemment réclamée. C'était un jeu continuel de bascule entre le Sultan et la Porte, la Russie et la France, entre le génie de la réforme se fourvoyant vers une nouvelle alliance, et le génie de la vieille nationalité se rattachant à une ancienne amitié. Toutefois, instruit de la signification de la Porte, M. de Boutenieff fit tranquillement observer qu'il fallait du moins que le contre-ordre fût écrit : ce ne fut qu'après la remise officielle du memorandum du Reis-effendi et les retards entraînés par l'accomplissement de cette formalité, qu'un lougre russe mit à la voile pour contremander l'envoi de l'escadre et des troupes. Le départ

de ce bâtiment avait été adroitement retardé ; l'arrivée ne pouvait-elle pas être également différée ? La France et la Porte disaient au vent du Sud de souffler : la Russie disposait du vent du Nord.

II.

Ibrahim, sitôt après sa victoire, avait tourné les yeux vers Constantinople : mais, tout en se préparant à un mouvement avancé, il avait attendu l'ordre de son père. Méhémed-Ali connaissait trop bien les cunctations systématiques du Divan pour ne pas juger nécessaire de lui mettre l'épée dans les reins, s'il voulait lui arracher les fruits de son expédition : en vertu de son ordre, le généralissime avait occupé Kutahyeh où il se trouvait à bonne portée diplomatique et militaire. C'était aux évènemens à décider si cette ville serait la limite de la marche des Égyptiens, ou simplement une étape sur la route de Stamboul.

En Europe, aussi bien qu'en Orient, une notable partie de l'opinion poussait les vainqueurs aux rives du Bosphore : pour le public, toujours avide de coups de théâtre, le renversement de

Mahmoud, l'inauguration d'une dynastie nouvelle, tout le monde musulman remué, semblaient un dénouement digne du spectacle commencé. Peut-être le Vice-roi fut-il fortement tenté de s'abandonner à sa bonne fortune et de paraître dans la capitale de l'Empire ottoman en maître : son projet, dit-on, était de s'embarquer sur sa flotte et d'arriver devant Constantinople en même temps que son fils, à la tête de l'armée, borderait le rivage de Scutari. Qu'il se montrât, et il était proclamé, par les Turcs, le vengeur de la vraie croyance profanée et de la dignité nationale outragée : mais, au sein du succès même, eussent commencé de sérieuses difficultés, invincibles peut-être ; difficultés à l'intérieur et à l'extérieur. La haine des Ottomans une fois satisfaite par l'humiliation et par le détrônement même du Sultan, leur respect pour le sang de leurs princes lui aurait-il permis de ceindre le sabre d'Osman? S'il est vrai qu'Ibrahim eût emmené avec lui, à Kutahyeh, un Derviche appartenant à la famille impériale, sorte d'*en cas* d'usurpateur, il serait prouvé qu'on reconnaissait la nécessité de tourner la question de légitimité. Enfin, de quel œil l'Europe aurait-elle vu l'accomplissement d'un fait pro-

pre à brouiller ses relations internationales et à allumer une conflagration dont tant de cabinets s'étaient attachés à éteindre les premières étincelles? Trop prudent pour céder à de dangereuses séductions, Méhémed-Ali ne crut pas devoir oser tout ce qu'il pouvait; néanmoins, s'il était poussé à bout par les refus obstinés de la Porte, il était résolu à mettre son audace à la mesure de son pouvoir et de son ambition.

Telles étaient les dispositions du Vice-roi au moment où se succédaient à Alexandrie, un mois après la bataille, M. Mouravieff et Halil-Pacha.

Le général russe avait regagné l'avance sur le négociateur turc : maître du terrain, il comptait menacer Méhémed-Ali de tout le courroux de l'empereur Nicolas, obtenir, par la terreur, la soumission absolue de l'Égypte, et enlever de vive force, au nom de la Russie, la conclusion de la paix. En apprenant, à Alexandrie, la déclaration de la faveur populaire en Asie pour les armes d'Ibrahim, il modifia son langage et se borna à exprimer, selon les formes de la politesse diplomatique, combien le Czar désirait la fin d'une lutte funeste à la tranquillité de l'Empire ottoman.

tels les services d'un fonctionnaire chargé d'exécuter ses ordres. Néanmoins la générosité de la Sublime-Porte envers lui ne s'est pas démentie un seul instant.

L'un des faits qui témoignent des plans subversifs de Méhémed-Ali est d'avoir, l'année passée, poussé à l'insurrection Mustapha, pacha de Scodra, et excité le trouble dans l'Albanie et la Romélie. Les lettres écrites par lui à ce Pacha font foi des offres de secours en argent, troupes et munitions qu'il lui adressait par l'entremise de Djelal, bey d'Okhrie, qui s'était rendu en Égypte, et de Khavalali-Mustapha, ex-douanier du tabac. Ces lettres interceptées se trouvent en les mains de la Sublime-Porte, et Mustapha-Pacha confesse le fait de l'instigation, en maudissant le provocateur perfide qui a causé sa perte.

Décidé à n'exercer son influence funeste que pour tromper et égarer, il a fait les mêmes tentatives auprès d'Abdallah-Pacha, gouverneur de Saïda, pour le détourner du droit chemin. Abdallah conserva les sentimens d'un sujet fidèle envers le Gouvernement, son bienfaiteur : sa résistance aux voies infames de l'ex-gouverneur de l'Égypte a allumé la haine implacable que celui-ci lui a vouée. Prenant pour prétexte de ses griefs des démêlés sur quelques intérêts particuliers entre eux, il a osé, sans l'assentiment de la Sublime-Porte, diriger ses troupes par terre et par mer, investir et assaillir la place impériale de Saint-Jean-d'Acre.

Des dépêches lui furent expédiées ; elles l'engageaient à se désister de ses projets hostiles et lui portaient des conseils sur sa conduite. Un commissaire

soupçonna peut-être que la Porte avait encore voulu traîner la partie en longueur, en envoyant à Alexandrie un négociateur aussi réservé : pour lui, il avait joué de façon à l'abréger, en poussant son entreprenant général à Kutahyeh.

Cependant les relations de M. Mouravieff avec le Vice-roi s'étaient renfermées dans un échange insignifiant de complimens, entre-mêlé de vœux pacifiques et de pacifiques protestations. Quant à sa prétendue mission secrète auprès de ce prince, il est impossible de lui assigner une valeur dans les évènemens présens, et peut-être serait-il plus exact de la reléguer parmi ces machinations dont on rend quelquefois la Russie gratuitement responsable, de peur de ne pas la trouver toujours en flagrant délit de machiavélisme. D'un autre côté, on a, avec aussi peu de fondement, attribué à l'influence de cette puissance l'ordre donné par Méhémed-Ali à son fils de ne point dépasser Kutahyeh : si cet ordre a été transmis durant le séjour de M. Mouravieff à Alexandrie, c'est que déjà il était nécessité par l'ouverture des négociations. Cette mission en Égypte, à laquelle l'officier diplomate avait attaché tant de prix, n'avait donc produit qu'un

ché de prendre possession de sa résidence; les armemens dont il dispose ont saisi les navires chargés de vivres que la Sublime-Porte avait expédiés dans ces contrées où la disette se faisait sentir. Enfin, il s'est déclaré ouvertement en révolte contre l'Empire, contre son souverain légitime et son bienfaiteur. Dès lors il a été patent que ses hostilités n'étaient pas dirigées seulement contre le gouverneur de Saïda, mais que sa cupidité visait à agrandir les possessions qui lui étaient confiées; c'est dans ce but qu'il a attaqué le gouverneur de Tripoli et a refusé de lui remettre la place.

Ces preuves nombreuses et irrécusables ont formé la conviction du Gouvernement sur ce fait, que Méhémed-Ali avait conçu l'insolent projet de s'emparer de force de la contrée de Damas et des côtes de Syrie, et de réduire ces pays à la triste condition de passer sous son administration oppressive. Il a été reconnu que, rebelle une première fois pour avoir dépassé, contre la volonté impériale, les limites de l'Égypte, il avait encouru la peine que les lois prononcent contre de pareils actes; que ni l'indulgence de S. H., ni les conseils du Gouvernement, ni la crainte des résultats que devait entraîner sa conduite, n'étaient capables de l'arrêter, que l'opiniâtreté de sa révolte ne laissait plus aucune voie ouverte aux mesures conciliatrices du Gouvernement.

Les lois saintes, par l'organe de leurs interprètes, ont prononcé que la punition de l'ex-gouverneur de l'Égypte et de son fils, l'ingrat Ibrahim-Pacha, était devenue indispensable : le Fetva a été rendu, et

si déjà elle était partie de Sébastopol, et qu'alors l'escadre entrerait dans le golfe de Bourgas, au lieu de continuer sa marche jusqu'au Bosphore.

L'affirmation du général Mouravieff et l'observation de M. de Boutenieff caractérisaient nettement la politique de la Russie : il lui fallait, à toute force, faire la paix, qui se faisait sans elle ; à toute force, il lui fallait secourir le Sultan, qui n'avait pas besoin d'être secouru. Les chances du renouvellement des hostilités avaient disparu et faisaient place à une comédie diplomatique, dont les incidens n'avaient pas de moins graves conséquences que ceux d'une guerre. Pour mieux faire goûter à Mahmoud ces secours salutaires offerts à toute outrance et déjà inévitables peut-être, les grands seigneurs vendus à Saint-Pétersbourg, à leur tête Akhmet-Fevzi-Pacha, le tenaient au régime de la peur ; sans cesse ils lui donnaient à craindre un mouvement populaire dont il serait la victime. Peut-être quelques uns de ces hommes étaient-ils de bonne foi ; poursuivis par l'animadversion publique, ils renvoyaient au maître la terreur dont ils étaient assaillis. Quoi qu'il en fût, l'attitude d'Ibrahim, les espérances des mécontens plus exal-

tées, des symptômes d'hésitation jusque parmi les hauts employés du Gouvernement, enfin l'absence d'un avis officiel que Méhémed-Ali voulut traiter, tout donnait du crédit à leurs paroles d'appréhension. Quand le Sultan avait peur, la Porte devait trembler : elle déclara au Chargé d'affaires de France et au Ministre d'Angleterre que, si Ibrahim ne se retirait pas des environs de Constantinople, elle serait dans la nécessité d'appeler les secours de la Russie; peut-être n'ignorait-elle pas qu'il n'était plus nécessaire de les invoquer.

Le jour même où M. de Varenne recevait cette nouvelle signification, le 27-17 Ramadann-Février, le vice-amiral baron Roussin arriva à Constantinople comme ambassadeur de France. Dès ce moment, les fonctions du Chargé d'affaires, qui occupait ce poste depuis près de deux ans, cessèrent, et l'honorable Ambassadeur, en héritant d'une belle position habilement créée par M. de Varenne, était à la veille d'un évènement qui réclamait l'autorité de son rang et la fermeté de son caractère.

Dès le lendemain de son arrivée, l'amiral Roussin, consultant la gravité des circonstances plus que les usages diplomatiques, fit demander au Reis-effendi une entrevue, avant

d'avoir présenté ses lettres de créance près la Sublime-Porte, et malgré même la solennité du Baïram. L'entrevue lui fut accordée, et, le même jour, des nouvelles d'Égypte annoncèrent à la Porte que les négociations avaient été entamées avec Méhémed-Ali. Fort de l'appui que lui fournissaient si heureusement les dépêches de Halil, il pressa la Porte d'expédier immédiatement à Sébastopol de nouveaux contre-ordres au départ de l'escadre russe, et, pour ne laisser aucun prétexte aux hésitations, il proposa de se charger de la conclusion de la paix entre le Sultan et le Vice-roi. Mais, lorsque toutes les difficultés allaient d'elles-mêmes s'aplanir, le troisième jour de son arrivée, 20 Février, à midi, le pavillon russe flotta dans le Bosphore à bord d'une escadre de quatre vaisseaux, quatre frégates, et deux corvettes, sous le commandement du contre-amiral Lazareff. Soit, comme on l'a prétendu, que le lougre, retardé par des vents contraires, n'eût pu apporter le contre-ordre à temps, soit qu'il eût reçu la recommandation expresse d'être contrarié par les vents dans son trajet de Constantinople à Sébastopol, les secours arrivaient enfin, et juste au moment où les bonnes nouvelles d'Égypte en constataient l'inutilité.

Toutes celles qu'on recevra dorénavant seront, comme celles-ci, successivement publiées à mesure qu'elles arriveront.

II.

Le 14 de la lune de Zil-kadé 1247 (14 avril 1832).

La fuite d'Osman-Pacha devant Tripoli, et l'intention du Général en chef, S. A. Ibrahim-Pacha, de se diriger sur Homs et Hamah, ayant été annoncées dans une des feuilles précédentes, on apprend maintenant, par le *Journal de l'armée de Syrie*, que l'on vient de recevoir, en date du 14 Zil-kadé, les faits qui suivent :

La reddition de la place de Saint-Jean-d'Acre étant notre objet principal, il a fallu détruire les causes qui auraient pu en prolonger le siége ; ainsi, en chassant Osman-Pacha de devant Tripoli et en le forçant de se retirer sur Homs, le Général en chef a obtenu les moyens de parvenir à son but, et d'épargner par là aux assiégés leur perte totale, qu'une plus longue durée du siége aurait rendue inévitable.

L'idée d'allumer la guerre civile, ou de causer les moindres troubles parmi les Musulmans, étant odieuse à ses yeux et contraire aux sentimens religieux qui l'animent, le Général en chef renonça au projet de continuer sa marche jusqu'à Hamah et au delà.

Il forma alors le dessein de retourner sur ses pas, et, sortant de Homs avec les corps qui étaient à sa suite,

Porte disait : les Russes se retireront si la paix se conclut ; mais la France garantit-elle la paix ? Le gouvernement turc, habile à profiter de toutes les circonstances, avait entrevu, dans l'empressement de l'Ambassadeur à éloigner les Russes, le moyen de l'intéresser au maintien des conditions proposées par Halil, en lui promettant la satisfaction exigée au prix d'un arrangement conclu sur cette base. Il n'y avait, de la part de M. Roussin, ni opportunité ni convenance à discuter ces conditions ; il les accepta comme les termes d'un accommodement qu'il répondit de faire agréer par le Vice-roi, et, le 21 Février, il en signa l'engagement. Après quelques jours consacrés à préparer le projet du traité de paix, il adressa de péremptoires significations à Méhémed-Ali par M. Olivier, capitaine de corvette, et à Ibrahim par le capitaine Foltz, officier distingué d'état-major. L'Ambassadeur avait hâte d'étouffer la querelle qui divisait l'Orient et livrait la Porte à la merci de l'alliance russe : il lui tardait de mettre du même coup Ibrahim au delà du Taurus, la Russie hors du Bosphore.

Le 24, la Porte, selon l'engagement qu'elle avait contracté, s'occupa de notifier aux Russes l'inutilité de leur présence : mais il était plus

difficile de les faire partir que de les laisser venir. L'amiral Lazareff voulut voir, dans cette notification, un outrage à la majesté de l'empereur de Russie dont on renvoyait les secours, témoignages de son amitié, après les avoir implorés et appelés. Il ne consentit pas même à recevoir de vive voix cette sommation injurieuse, et exigea qu'elle fût faite, par écrit, dans des termes qu'il indiquerait lui-même. Pendant ces nouvelles discussions, les jours s'écoulèrent et aucune sommation ne lui fut adressée (1). M. Lazareff avait une flotte respectable, et la Porte eût tremblé de changer en ennemi déclaré un redoutable allié; quant à la France, pour toutes forces navales elle avait à l'ancre, dans le Bosphore, une frégate, *la Galatée*, et l'Amiral qu'elle avait apporté.

Chose étrange sans doute que la France et l'Angleterre, les deux premières puissances maritimes de l'Europe, n'eussent ni l'une ni l'autre, en ce moment, une flotte à faire figu-

(1) M. Michel Lazareff, contre-amiral et aide de camp de l'empereur de Russie, a été élevé en Angleterre et a fait son éducation navale dans la marine royale britannique. N'étant encore que capitaine de vaisseau, en 1819, il fut chargé de l'exploration de la Nouvelle-Zemble, s'acquitta avec distinction de sa mission, et rapporta de son voyage autour du monde des observations qui ont recommandé son nom aux savans.

dans la tranchée sous la troisième brèche. Un autre bataillon de ce même régiment fut destiné à transporter des échelles, à une heure environ après minuit, à la tranchée qui se trouvait du côté de la tour nommée Kerim-Bourdjou, avec ordre d'y attendre le moment de l'assaut. Le Général en chef donna en outre, à chaque officier, des instructions particulières.

Durant la nuit du 26 au 27, les batteries firent feu sur la place. Le 27 au matin, peu de momens après le lever du soleil, le Général en chef ordonna l'assaut. Les troupes dirigées sur la brèche de Zavié s'emparèrent aussitôt d'un retranchement et s'y établirent; le détachement qui devait déboucher par la brèche de Kapou-Bourdjou, ayant éprouvé de la résistance de la part des assiégés, montrait de l'hésitation et paraissait lâcher-pied. Le Général en chef s'en aperçut, mit le sabre à la main, et menaçant d'en frapper ceux des soldats qui faisaient mine de reculer, il les poussa en avant et leur fit prendre poste sur la brèche; le corps de renfort accourut, et, tandis qu'une partie des hommes repoussait l'ennemi par la fusillade, une autre élevait un retranchement.

La brèche ouverte vis à vis de Nebi-Salyh fut enlevée par nos soldats qui s'y établirent et qui prirent les canons et les mortiers des bastions.

Tandis qu'on se battait sur les brèches avec les assiégés, qui étaient au nombre de 2,000 environ, ceux-ci se jetèrent trois fois, dans l'intervalle d'une heure et demie, sur le retranchement construit à celle de Kapou-Bourdjou; mais ils furent toujours repoussés. Ils le furent aussi à la brèche de Zavié.

La fusillade et la canonnade continuèrent des deux côtés pendant quelques heures encore. Ce ne fut qu'à peu près à quatre heures après midi que le bataillon du 10e régiment, qui se trouvait sur la brèche de Zavié, s'étant élancé hors de son retranchement, fit sur les assiégés une charge si vigoureuse, que ceux-ci demandèrent à se rendre; alors le feu cessa. Aussitôt une députation composée de quelques chefs canonniers, des muphtis et de l'iman d'Abdallah-Pacha, sortit du lieu où les assiégés s'étaient réfugiés et alla se jeter aux pieds du Général en chef pour implorer sa clémence. Le Général en chef leur fit grâce, il leur garantit leurs personnes et leurs biens, et leur laissa même leurs armes; quant à Abdallah-Pacha, il ne lui accorda que la vie. Il lui envoya, peu après le coucher du soleil, le général de brigade Sélim-Bey. A minuit, Abdallah-Pacha, accompagné de son Kiahya, se rendit auprès du Général en chef, qui le reçut avec les honneurs dus à un Visir et avec beaucoup d'affabilité. A minuit et demi, étant montés tous deux à cheval, et suivis du Kiahya, ils se rendirent au palais, qui est hors de la ville, et y passèrent la nuit.

Celles de nos troupes qui étaient dans la place se livrèrent à quelques désordres inséparables de la prise d'une ville après un assaut; quelques objets furent pillés, mais ils furent rendus le lendemain à leurs propriétaires.

Abdallah-Pacha, ayant manifesté le désir de venir en Égypte, a été envoyé à Kaïfa, accompagné du général de brigade Sélim-Bey, et le 29 de Zil-hidjé (29 Mai), il s'est embarqué sur la goëlette *Chabbaz-*

pêches de l'Ambassadeur. Selon son invariable usage, le Généralissime répondit qu'il obéissait à son père, sans l'ordre duquel il ne pouvait se retirer de Kutahyeh : cette réponse abrégeait toute discussion. Quant à l'affaire de Smyrne, il déclara qu'il était complètement étranger à cette récente hostilité, quoique l'affaire prouvât avec quelle facilité il aurait achevé la conquête de l'Anatolie.

Le 28 Février, un Méhémed-Aga, de concert avec le mollah et quelques ayans de Smyrne, avait obligé le gouverneur à lui céder sa place, sans rencontrer dans le gouverneur, la garnison et les habitans la moindre résistance : il lui avait suffi de se dire l'agent d'Ibrahim. Il n'avait avec lui que quelques cavaliers, et l'unique accident de cette prompte et paisible usurpation avait été un coup de pistolet tiré par un bin-bachi à l'un de ces cavaliers qui le sommait de rendre son poste. Le mutzélim dépossédé se retira de la ville, et l'autorité s'y exerça au nom de Méhémed-Ali. Ce furent les nations européennes qui protestèrent en faveur du pouvoir légitime : d'après les ordres de l'amiral Roussin, le Consul de France amena son pavillon, l'exemple fut imité par les autres consuls, et bientôt même le contre-amiral

Extrait du rapport du Général en chef, S. A. Ibrahim-Pacha, sur l'assaut et la prise de Saint-Jean-d'Acre.

Je disposai les troupes destinées à monter à l'assaut ainsi qu'il suit :

2e régiment. Le premier bataillon de ce régiment, commandé par le chef de bataillon Moucktar-Aga, sous les ordres du général de brigade Akhmet-Bey, en face de la brèche faite du côté de la porte de la place.

Le deuxième bataillon, ayant à sa tête le colonel Ismayl-Bey, tué plus tard dans l'action, devant la brèche Kapou-Bourdjou.

Le troisième bataillon, sous les ordres du général de brigade Osman-Bey, devait attaquer la brèche de Zavié.

Le premier bataillon du 10e régiment eut ordre de se tenir prêt à escalader la tour dite Kérim-Bourdjou.

Le 27 Mai, à quatre heures un quart du matin, une décharge simultanée de trois mortiers donna le signal de l'assaut. A ce signal, je me portai à la batterie placée derrière le détachement qui marchait sur Zavié. J'avais chargé Ibrahim-Pacha *neveu* d'assister à l'attaque des brèches du côté de la porte.

Les deuxièmes bataillons du 5e et du 10e régiment se placèrent en réserve de mon côté. Le quatrième bataillon du 2e régiment servit de réserve au corps commandé par Ibrahim-Pacha *neveu*; cette différence dans la répartition des réserves provenant de ce que, du côté

Il attendait donc les évènemens avec une entière sécurité, et, comme s'il eût voulu en donner une marque publique, non content d'avoir renvoyé au Sultan les canons pris à Konieh, il abrégea la captivité de Réchid-Méhémet. S'il est vrai que, depuis son infortune, ce noble Vizir fut recommandé à la protection divine par les prières chrétiennes des dix mille rayas de la Romélie, pour lesquels il avait combattu contre les Albanais en révolte, quel hommage consolant de reconnaissance ! Mais, le 28-18 Ramadann-Février, Mahmoud avait transféré le grand-vizirat à Emin-Réuf-Pacha, et Réchid-Méhémet, en même temps qu'il fut destitué à Constantinople, perdit le commandement en chef de l'armée arabe, dont l'ironique déférence d'Ibrahim lui avait fidèlement laissé tous les dehors. Devenu inutile, par sa dégradation, à la politique du prince égyptien, l'ex-Grand-Vizir repartit pour la Capitale, le 12-3 Chewel-Mars, et se retira dans sa maison de plaisance sur les rives du Bosphore. Son successeur eut ordre de terminer le licenciement des Albanais, qui étaient restés en Anatolie.

Tandis qu'Ibrahim se maintenait à Kutahyeh, la signification de l'ambassadeur de

les poussais devant moi, ils se débandaient à droite et à gauche et se retiraient de nouveau.

J'ordonnai alors à l'un des tchaouches qui étaient auprès de moi de prendre le drapeau des mains du porte-drapeau et de marcher à l'ennemi. Il revint en disant qu'on avait refusé de le lui remettre. Un second tchaouche éprouva le même refus; mais, cette fois, le porte-drapeau s'étant mis en avant, nos soldats revinrent à la charge avec une telle ardeur, qu'en un instant ils arrivèrent au pied du parapet au delà duquel était l'ennemi, avec lequel ils eurent, pendant une minute, un combat à coups de pierres. Ils franchirent ensuite le parapet et revinrent au point où ils étaient parvenus la première fois. Les assiégés plantèrent alors leur drapeau devant la petite tour qui est entre la tour de Khazné et de Zavié. Ils se rallièrent en cet endroit, chargèrent de nouveau les nôtres et les repoussèrent jusqu'à Zavié. Une partie de ceux-ci se jetèrent dans le fossé et reculèrent jusque de l'autre côté. Les autres se maintinrent sur la brèche en continuant la fusillade.

Alors les officiers, dont aucun n'avait pris part à ce second assaut, défendirent la brèche le sabre à la main, et, les fuyards étant revenus, on repoussa de nouveau l'ennemi.

Enfin les assiégés, après s'être ralliés pour la troisième fois et avoir mis les nôtres en déroute en en culbutant une trentaine dans le fossé, furent encore repoussés par une charge de nos soldats qui arrivèrent à peu de distance de la petite tour. J'envoyai aussitôt à

Omar-Bey l'ordre de construire un retranchement et de s'y maintenir, ce qui fut exécuté.

Akhmet-Bey, colonel du 5e de cavalerie, suivi de trois tchaouches, était monté sur la brèche et encourageait les soldats qui soutinrent vivement la fusillade. Ensuite le feu cessa des deux côtés. Cette suspension dura jusqu'à cinq heures et demie du soir.

Dans cet intervalle, je fis appeler le mineur en chef et lui ordonnai d'aller reconnaître un endroit que j'avais aperçu près de la porte, et que je supposais pouvoir être escaladé. Il revint peu de momens après et me répondit affirmativement.

Je donnai l'ordre au premier chef de bataillon du 10e régiment d'exécuter cette opération avec son corps. Il s'empressa d'obéir, et, quoiqu'il eût bientôt trente morts et soixante blessés, je lui enjoignis de continuer l'escalade. Il réussit enfin avec beaucoup d'adresse, après avoir déployé un grand courage. Il s'empara ensuite d'un Khan où il prit position.

J'avais fait venir cent cavaliers du 5e régiment pour faire transporter sur des chevaux les blessés qui étaient tombés dans le fossé. Une douzaine de ces cavaliers, animés du désir de se distinguer, s'élancèrent à toute bride, le sabre au poing, sur le rempart, et, suivant le rapport d'Akhmet-Bey, une partie d'entre eux rejoignit le bataillon du 10e régiment; l'autre se jeta dans la ville.

Sur ces entrefaites, une députation s'est présentée implorant la clémence du vainqueur.

Voilà tout ce qui s'est passé du côté où je commandais en personne. Ci-après est le rapport d'Ibrahim-Pa

cha *neveu*, sur ce qui a eu lieu aux brèches de Kapou-Bourdjou où il commandait.

Rapport de S. A. Ibrahim-Pacha neveu.

Dimanche, un peu avant le lever du soleil, le deuxième bataillon du 2e régiment, ayant à sa tête son Colonel Ismayl-Bey, monta par la tour qui avait été assaillie dans l'assaut précédent. Le premier bataillon du même régiment, dirigé par le général Akhmet-Bey, monta sur le rempart à droite de la tour de Kapou-Bourdjou. Ces deux corps, après avoir planté leurs drapeaux sur cette tour, furent attaqués si vivement, qu'ils reculèrent jusqu'à moitié de la hauteur de la brèche. Je faisais avancer le quatrième bataillon, lorsque l'ennemi fit jouer trois mines qu'il avait pratiquées sous ladite tour. Nos soldats, qui avaient déjà regagné le terrain perdu, furent repoussés une seconde fois; mais il paraît que S. A. le Général en chef attaquait vigoureusement l'ennemi du côté de Zavié, car ceux que nous avions à combattre se portèrent en gaande partie sur ce point. Les officiers, profitant de cette circonstance, encouragèrent les soldats, qui s'élancèrent avec impétuosité, s'emparèrent d'abord de la tour et de là se dirigèrent sur la droite.

Les sapeurs, avec les gabions et les fascines nécessaires pour former un retranchement, arrivèrent. Un canon avait été pris sur la tour: nos canonniers s'en servirent et dirigèrent son feu vers l'intérieur de la place.

Une heure après que le retranchement eut été terminé, l'ennemi chargea trois fois, mais en vain. C'est là que fut tué le colonel Ismayl-Bey.

victoires; il avait pu commander en maître à Constantinople, et, pour prix de sa modération, on exigeait qu'il se contentât d'un seul pachalik de la Syrie : s'il n'obéissait, il était menacé du pouvoir de la France. Toutefois si la France, par la voix de son Ambassadeur à Constantinople, prescrivait de dures conditions, par la bouche de son Consul général à Alexandrie, elle tempérait, adoucissait, effaçait même l'impérieuse sévérité de ce langage. M. Mimaut, représentant zélé des jeunes traditions de la France en Orient, passionné d'ailleurs pour les destinées de l'Égypte et la gloire du Pacha, couvrait de l'agrément de son gouvernement la demande de toute la Syrie : M. Roussin grondait et menaçait, M. Mimaut souriait et promettait, et c'était toujours le gouvernement français qui parlait. Le Vice-roi crut aux oracles d'Alexandrie plus qu'à ceux de Stamboul. Au moment où, par le déploiement de ses forces, il acquérait de nouveaux titres aux bienveillantes dispositions de la France, il ne se jugea point exposé à les perdre : l'amitié d'un vassal tel que lui pesait de quelque poids à côté de celle d'un Suzerain toujours battu. Aussi bien l'empressement du Sultan à rechercher l'alliance de la

suivi par l'infanterie, que le premier feu d'un bataillon disperse entièrement.

Le gouverneur de Damas, Ali-Pacha, convaincu de l'inutilité d'une plus longue résistance, se met en devoir de quitter la ville avec les principales autorités. Il emmène le Tchorbadji, le Chamadan-Agassi, le Kiler-Emini, qui se trouvaient au camp de Merdza, le Muphti Nakib-effendi, le Yerli-Agassi, Réchid-Aga, le Tergi-man-Aga, Kasi-effendi, et tous ensuite prirent la fuite par Salahieh, suivis d'environ 1,500 cavaliers et de 500 hommes de levées.

Les habitans de Damas, depuis long-temps fatigués des vexations qu'avaient exercées leurs Pachas, firent leur soumission au Général en chef, et le prièrent de prendre possession de leur ville, en réclamant de sa générosité un pardon qui leur fut accordé.

Le lendemain, au lever du soleil, l'Émir-Beschir, à la tête de 5,000 hommes de cavalerie et d'infanterie, se rendit au quartier général, et, après avoir reçu les ordres du Général en chef, il continua sa marche vers la ville, pendant que S. A. Ibrahim-Pacha s'avançait du côté opposé. S. A. ne tarda pas à voir arriver quelques uns des notables de la ville avec l'ex-Topdji-Bachi-Mustapha-Aga, qui venaient présenter l'hommage de leur obéissance.

Avant de faire son entrée dans la ville, S. A. Ibrahim-Pacha se rendit dans une plaine appelée Goch-Meidan, où il fit camper les régimens de cavalerie et la division de l'Émir-Beschir.

Ibrahim-Pacha *neveu* fit entrer dans la ville le 8e régiment de cavalerie et d'artillerie qui y prirent

drait qu'à moi de soulever la Romélie et l'Anatolie. Avec l'assistance de ma nation je puis faire encore davantage. Maître de tant de contrées, victorieux sur tous les points, quand déjà l'opinion publique me promettait la possession de la Syrie tout entière, j'ai retardé la marche de mes troupes, uniquement pour épargner une inutile effusion de sang, et me donner le temps de consulter les dispositions de la politique européenne; et, pour prix de cette modération et des nombreux sacrifices faits par ma nation dont le généreux appui m'a mis en état de remporter tant de victoires signalées, on me demande maintenant d'abandonner le pays que j'occupe en ce moment et de retirer mon armée dans une petite province que vous appelez Pachalik! N'est-ce pas prononcer contre moi une sentence de mort politique?

» Cependant j'ai la confiance que la France et l'Angleterre ne refuseront pas de me rendre justice et de reconnaître mes droits : leur honneur y est intéressé. Mais si malheureusement je suis trompé dans cette espérance, je m'en remettrai alors à la volonté de Dieu, et, préférant une mort glorieuse à l'ignominie, je me dévouerai avec joie à la cause de ma nation, heureux de la servir jusqu'à mon dernier soupir. Telle est ma résolution bien arrêtée, et l'histoire offre plus d'un exemple d'un pareil dévouement.

» Quoiqu'il arrive, j'espère que Votre Excellence reconnaîtra la justice de mes droits et appuiera l'acceptation des dernières propositions faites par moi à Halil-Pacha, par l'intermédiaire de Son Excellence.

» C'est dans cette espérance, monsieur l'ambassa-

deur, que je vous écris cette lettre amicale et que je la remets entre les mains de votre aide de camp.

» *Signé* Méhémed-Ali, pacha d'Egypte. »

Alexandrie, 8 Mars 1833.

En même temps que le Vice-roi répondait à l'ambassadeur de France, il faisait remettre, aux consuls généraux de France et d'Angleterre en Égypte, une note émanée de la même inspiration (1). Cependant M. Olivier re-

(1) Il nous paraît préférable, plutôt que la placer dans le recueil des pièces officielles, de donner immédiatement cette note caractéristique, écrite sous la dictée même du Vice-roi.

« *Avant-propos.* J'ai parfaitement saisi l'esprit de vos instructions et compris toute l'étendue de l'intérêt et de la bienveillance dont l'Empire ottoman est l'objet. Comme moi-même je n'ai d'autre désir ni d'autre pensée que de soustraire cet Empire à la domination des Russes qui y commandent en maîtres, et de délivrer ma malheureuse nation de la honte où elle gémit; ces dispositions bienveillantes des gouvernemens anglais et français se trouvant d'accord avec mes propres sentimens, je crois devoir leur en exprimer toute ma reconnaissance. Néanmoins les moyens de rendre cet Empire fort et puissant étant jugés de diverses manières, je dois, zélé patriote, déclarer ici mes convictions intimes à cet égard, afin que, ces deux Gouvernemens m'écoutant avec la justice et l'impartialité qui les caractérisent, l'intérêt qu'ils professent pour mon pays puisse produire les heureux résultats que l'on est en droit d'espérer.

» 1°. Son Excellence, M. Roussin, ambassadeur de France près la Porte, voulant ôter tout motif aux bâtimens russes arrivés

partit pour Constantinople, avec l'Ametchi Réchid-Bey, que Halil-Pacha renvoyait au-

à Constantinople de s'y arrêter, m'a écrit une lettre pressante pour hâter la conclusion de la paix entre Constantinople et l'Égypte, et me proposer d'accepter seulement les quatre districts formant le gouvernement de Saïda. Le fait est que par cette démarche il a dévié du système de bienveillante protection adopté comme but principal; car cette proposition n'entre que trop dans les vues de la Russie, qui veut l'affaiblissement de l'Empire ottoman.

» 2°. La Russie, à cause de son voisinage de la Turquie et de ses communications actuelles avec Constantinople, connaît très bien l'inertie de la Porte et les progrès continuels de l'Égypte. Lorsqu'elle s'engage à ce que la seule province de Saïda soit réunie à l'Égypte et à ce que les autres provinces occupées par les Égyptiens restent au Grand-Seigneur dans leur ancien dénuement, son but est de conserver la supériorité qu'elle a acquise et de détruire l'Empire ottoman dès qu'elle le voudra. Cette proposition étant donc contraire à la politique de l'Angleterre et de la France, il faut naturellement ne pas l'accepter.

» 3°. Les provinces que l'Égypte a demandées à la Porte par l'entremise de Halil-Pacha l'ont été comme les gouvernemens ordinairement accordés aux autres Vizirs, à titre de nomination révocable et non pas de propriété absolue. Ces provinces si susceptibles de culture et d'améliorations, pouvant être bientôt cultivées et peuplées, témoin la rapide prospérité de l'Égypte, il est évident que le profit en reviendrait à la Porte, et que l'Angleterre, la France et les autres puissances d'Europe, à cause des rapports résultant de leur situation, en recueilleraient toute sorte d'avantages. Dans le cas, au contraire, où ces pays continueraient à rester sous l'autorité de la Porte, son incurie et son imprévoyance les laisseraient éternellement déserts et incultes, et loin d'y puiser des moyens d'affermir sa puissance, elle ne pourrait y trouver aucune force. Qu'on les réunisse donc à l'Égypte, et on les verra bientôt, cultivés et peuplés, fournir toutes les ressources dont ils sont susceptibles. De cette manière, la Porte deviendra forte et puissante, et elle se trouvera naturellement soulagée de l'oppression de la Russie. Si l'intérêt que daignent prendre à la Turquie l'Angleterre et

près de la Porte, et grâce à une rapide traversée de quelques jours, l'amiral Roussin reçut

la France se manifeste par de pareils effets, ce sera vraiment un grand service rendu à l'Empire ottoman, et moi-même aussi je me verrai au comble de mes vœux.

» 4°. Toute ma nation, sans distinction de rang, est persuadée que telles ont été mes seules intentions en me dévouant comme je l'ai fait et en exposant ma fortune, ma famille et mes meilleurs serviteurs. Dans toute l'Arabie, dans l'Anatolie, jusqu'aux bords de la mer Noire, c'est à dire dans le Daghestan et le Lazistan, en Bosnie, en Romélie, à Constantinople même, la plupart des Ministres, des Ulémas et des habitans se sont adressés à moi : ils m'ont successivement envoyé, soit ouvertement, soit en secret, des suppliques et des dépêches portant que toute la nation musulmane, révoltée de la conduite indigne du sultan Mahmoud, le voit avec répugnance, et que n'ayant pu réussir à obtenir de lui, par la douceur, l'organisation de ses États, ils sont forcés de rechercher l'influence d'un personnage puissant ; que, n'en voyant aujourd'hui d'autre que moi sur la scène du monde, ils implorent mon appui et sollicitent mon assistance avec la plus vive ardeur.

» Que les pays qu'en présence de tant de vœux et de suffrages j'ai demandés à mon gouvernement me soient accordés, et bientôt, j'espère, grâces à la bienveillance de l'Angleterre et de la France, je réussirai à augmenter mon revenu, à grossir mon armée, à compléter toutes les parties du service, et, dès qu'il le faudra, on me verra, toujours vassal fidèle de mon gouvernement, aller me mesurer avec les Russes.

» S'ils venaient à manifester leurs perfides desseins contre la Turquie, uni alors à toute la Perse et à tout le Lesguistan, j'irais les attaquer et leur causer tant de pertes que ma malheureuse nation serait enfin délivrée de leur cruelle tyrannie. Ces considérations, faciles à concevoir, échappent encore moins à la Russie qui est limitrophe de la Turquie : aussi fait-elle tous ses efforts pour qu'on ne m'accorde pas le territoire que je demande ; cette concession est trop contraire à sa politique, pour ne pas travailler à l'empêcher. L'Angleterre et la France, leur tour, n'iront pas sans doute favoriser les vœux de la

promptement les dépêches de Méhémed-Ali, et le gouvernement impérial la signification formelle de son refus d'accéder à d'humiliantes propositions. C'était à son honneur qu'on en voulait, disait-il; mais il avait été soldat, et il le redeviendrait pour défendre son honneur; si, dans *cinq* jours après la réception de sa lettre, la Porte n'adhérait point aux conditions qu'il avait posées, Ibrahim avait ordre de marcher sur Constantinople.

A la réception de cet énergique ultimatum,

Russie au détriment de leur politique et contrairement à l'intérêt qu'elles prennent à l'Empire ottoman. Actuellement que ses projets, qui semblent jusqu'ici cachés, ont été découverts, il est de l'honneur et de la dignité de ces deux Gouvernemens de me donner le témoignage de leur bienveillant intérêt.

» 5°. Bref, comme je suis puissant parmi ma nation, conformément à notre code sacré, c'est à dire en vertu des fetvas juridiques que m'ont ouvertement envoyés tous les ulémas de l'Arabie et de l'Anatolie, je suis chargé par la loi de chercher tous les moyens de rendre forts mon gouvernement et ma nation. Or, ces moyens ne pouvant se réaliser qu'en m'accordant les pays que je viens de demander, je suis excusable de persister à les demander jusqu'à ce qu'ils me soient accordés. Jusqu'à présent je n'ai travaillé avec tant d'ardeur que pour laisser après moi quelque renom dans ce monde.

» Lorsque ma nation s'est adressée à moi avec tant de confiance, plutôt que d'encourir le reproche de l'avoir abandonnée pour chercher mon repos, je serai heureux de mourir avec gloire en me dévouant pour elle. C'est animé de ces sentimens, que je prie humblement l'Angleterre et la France de prendre, à mon égard, une décision conforme à la justice, à l'équité et à leur propre intérêt. »

la Porte comprit qu'il fallait mettre un terme à ses temporisations, et conclure. La présence d'une escadre amie et l'arrivée prochaine de nouveaux secours ne la rassuraient point contre les suites terribles de l'apparition d'Ibrahim; l'Égypte l'effrayait jusque sous le bouclier de la Russie, dont l'altière protection lui faisait aussi ombrage. Ce fut à la médiation de la France qu'elle se confia dans son embarras. Mais l'appui que la France lui avait garanti contre les prétentions du Pacha, avait-elle le droit de l'invoquer, lorsque les bâtimens de guerre russes étaient encore à l'ancre dans le Bosphore? L'engagement du 21 Février, signé par l'ambassadeur français, était annulé du fait de la Porte, et, à son tour, l'ambassadeur annulait son premier projet de traité : toujours jaloux d'éloigner de Stamboul l'intervention étrangère par une prompte conciliation des parties, l'amiral Roussin était trop habile pour ne pas préférer alors, comme bases d'un arrangement, les prétentions vigoureusement maintenues du Vice-roi aux propositions repoussées du gouvernement turc. Si l'on avait exigé, pour congédier d'indiscrets auxiliaires, qu'il promît la paix au rabais, en ce moment, pour presser leur

congé, il la fit accepter malgré une surenchère : tel fut le point de départ des nouvelles négociations. La Porte avait demandé que l'ancien Chargé d'affaires, qui leur avait donné tant de preuves de bonne amitié, se rendît au camp d'Ibrahim pour déterminer les conditions définitives de la paix : touché de cette marque de confiance, récompense honorable de ses précédens services, M. de Varenne n'y consentit qu'après avoir obtenu carte blanche et l'autorisation de conclure *pour le mieux*. Le Sultan accordait au pacha d'Égypte les quatre pachaliks de Syrie avec leurs dépendances, et les instructions du négociateur étaient d'obtenir du Généralissime qu'il se contentât de ces concessions. Le 29 Mars, M. de Varenne partit de Constantinople avec l'Ametchi Réchid-Bey, qui avait déjà suivi à Alexandrie la première négociation (1).

A chaque pas, sur leur route, il leur était annoncé qu'Ibrahim avançait : les populations,

(1) L'Ametchi Réchid-Bey, un des premiers employés du ministère des affaires étrangères, possède des connaissances aussi étendues que variées, une vive et judicieuse intelligence, et un caractère élevé. Il passe aujourd'hui pour le diplomate le plus distingué de l'Empire ottoman, et, après avoir rempli les fonctions d'ambassadeur auprès du Roi des Français, il vient d'être envoyé à l'ambassade de Londres.

dans les rêves ardens de l'attente, entendaient à chaque instant le bruit de sa marche. Arrivés à Brousse, ils eurent la certitude qu'il n'avait point bougé, et, à deux journées de Kutahyeh, ils rencontrèrent une escorte qu'il leur avait envoyée sous les ordres de Kany-Bey, l'un de ses aides de camp. A Kutahyeh, ils ne virent qu'un faible corps d'armée; du reste, point d'avant-garde, et rien qui ressemblât à la guerre, sauf des traces de dévastation. On eût même dit que la ville reconnaissait encore l'autorité du Sultan; et l'officier de la Porte, qui accompagnait les deux négociateurs, y entra sans que l'occupation égyptienne eût rendu nécessaire aucune formalité nouvelle. Enfin, M. de Varenne arriva au palais et fut accueilli par Ibrahim avec une distinction marquée, après avoir été salué par *la Marseillaise*, cet air qui semble aujourd'hui déporté en Orient et qui, là, innocent de tout esprit révolutionnaire, charme impunément, par son rhythme militaire, les oreilles des peuples, des potentats et des diplomates.

Ibrahim habitait une grande maison en bois, résidence habituelle du Mutzélim. Tout indiquait la profonde sécurité de son séjour au milieu des populations. Devant la porte du

palais, quelques pièces de canon, sans un homme à les garder, ne semblaient qu'une sorte d'enseigne du quartier-général. Dans le palais, sur les escaliers et dans les appartemens, personne à veiller sur les approches du Prince : seulement, dans le vestibule précédant son divan, un khawass. L'intérieur n'offrait aucune des apparences d'un intérieur turc : on n'y voyait point les officiers accroupis sur les divans, suivant l'usage des casernes même de Stamboul, et comptant la succession oiseuse des instans de la journée par les bouffées de la pipe ou du narghilé régulièrement exhalées. Le Général en chef ne fumait point; et aucun de ceux qui approchaient sa personne ne se permettait ce plaisir, qui devient une des occupations de la vie d'Orient. Dans l'une des pièces était une grande table, chargée de cartes et de plans, autour de laquelle travaillaient assidument les aides de camp et les officiers de l'état-major : c'étaient Baki-Bey, fils d'un bey maniote et frère de Sami-Bey, khasnadar du Vice-roi, lui-même conseiller intime du Prince; Soliman-Bey; Mouktar-Bey, qui avait complété son éducation en France et venait de faire la campagne d'Asie-Mineure; Akhmet-Bey, qui avait également visité Paris; Kany-

feu bien nourri, les batteries ennemies furent démontées une heure après, à l'exception d'une seule pièce qui continua de faire feu. Pendant que l'aile gauche de l'ennemi était foudroyée par notre artillerie, le 8e régiment d'infanterie et celui de la garde eurent ordre d'aller en avant. Ces braves atteignirent en un instant les hauteurs à la gauche de l'ennemi, qu'ils attaquèrent avec une vigueur prodigieuse. Ce dernier dut céder à leur impétuosité; et, abandonnant artillerie, bagages et munitions, vers le coucher du soleil, il prit la fuite en se dirigeant sur Adana. Après l'action, notre armée passa la nuit sur le champ de bataille.

Le 3,?o Juillet, à la pointe du jour, tous nos régimens de cavalerie furent envoyés à la poursuite de l'ennemi, et le reste de l'armée alla camper à Beylan, où Arif-Bey, colonel du 10e régiment ennemi, passa dans nos rangs. Il fut nommé par notre Général en chef colonel du 20e régiment d'infanterie.

D'après le témoignage d'Arif-Bey, son régiment, à son départ de Konieh, était composé de 3,268 hommes qui, par la désertion, les maladies et la mort, se trouvaient réduits, à la journée d'hier, à 1888.

Avant la fuite d'Alich-Pacha de Latakieh, 60 cavaliers et 600 fantassins de son corps sont passés à Alexandrette, en se livrant à la merci de notre Général en chef, qui les a laissés en pleine liberté ou de s'en retourner chez eux, ou de se rendre en Égypte, ou de rester dans ce pays. Il ordonna qu'on leur fournît ce qui serait nécessaire pour leur voyage. Ces fuyards rapportaient qu'Alich-Pacha avait fait embar-

constituait un empiètement sur les côtes de la Caramanie, les frontières méridionales de l'Anatolie et le cours moyen de l'Euphrate. Du reste, son armée, disait-il, était forte de 60,000 hommes, dont 33,000 de Réguliers et 27,000 d'Irréguliers, et il se croyait le droit d'être exigeant. Les dispositions de ses soldats étaient excellentes et avaient été exaltées par une proclamation, lue le 9-29 Zil-kadé-Mars, renfermant des félicitations pour les troupes victorieuses. Quant aux Russes, il ne les craignait point sur un terrain dont il avait pour lui les habitans : aussi débattait-il avantageusement les conditions du traité, et la discussion dura quatre jours.

Lorsqu'à travers ces pourparlers, Ibrahim déposait son rôle de négociateur armé, le laisser-aller de sa conversation brusque et diverse le montrait sous quelques traits caractéristiques. Musulman, il avait un pied dans la tolérance, et déjà l'autre dans l'indifférence : l'homme, que les zélés enfans du Prophète érigeaient en vengeur de l'orthodoxie, faisait justice, par ses railleries, de la distance d'un vrai Croyant à un Giaour. Prince, il avait l'orgueil de son rang, et, selon lui, le Sultan, ramassant, parmi les bateliers et les garçons de

Homs, 36,000 hommes de troupes réglées, dont à peine 5,000 restèrent auprès d'Husseïn-Pacha.

Dans l'affaire de Beylan, nous avons perdu, en blessés et morts, 20 hommes.

Lettre écrite à S. A. Ibrahim-Pacha, par Seid-Mohammed-Effendi, muphti de Beylan; Akhmed-Effendi, et El-Hadji-Ismayl-Aga, frère de Mohammed-Pacha-Beylanli.

« Altesse! c'est à vos pieds que nous déposons nos hommages; la joie que votre présence fait naître dans nos cœurs est si générale et si vive, que nous oublions presque les maux endurés par notre ville pendant le séjour que les troupes ennemies y ont fait. Ces troupes n'ont rien respecté : nos maisons, nos champs, nos biens, tout a été pillé. Nous nous sommes réfugiés dans ces montagnes pour mettre nos personnes en sûreté, et c'est de là que nous adressons des vœux au ciel pour la prospérité de vos armes et le succès d'une entreprise dont le but est la délivrance de notre malheureuse patrie.

» Permettez, Altesse, que nous venions personnellement vous renouveler l'assurance d'amour et de reconnaissance que vous avez su depuis long-temps nous inspirer. »

Lettre de Khalil-Bey, gouverneur de Beylan, et de Mustapha-Pacha, son frère.

« Altesse! il y a vingt ans que nous désirions entrer

Kutahyeh, repartit pour Constantinople, où il apporta au Divan la nouvelle de la conclusion de la paix et de la retraite d'Ibrahim. Le jour de son retour, une troisième division russe, sous les ordres du contre-amiral Hersaffski, avec de nouvelles troupes de débarquement, mouilla à Buyuk-Déré. On eût dit que, par la triple coïncidence de l'arrivée des secours de la Russie et des progrès de la négociation, ces secours devaient être manifestement convaincus d'inutilité.

Ces trois divisions de la flotte russe de la mer Noire, et les 13,000 hommes débarqués à Buyuk-Déré et à Unkiar-Skelessi, avaient été mis à l'entière disposition du Sultan par l'empereur Nicolas, de même, à peu près, que le commandement de l'armée égyptienne avait été remis par Ibrahim au Grand-Visir prisonnier. Mahmoud voulut passer la revue des troupes russes, et se transporta à Unkiar-Skelessi, accompagné des principaux dignitaires de l'Empire. Au moment où il débarquait, le général Mouravieff lui remit un rapport écrit sur l'effectif des forces présentes sous les armes, et dit en turc : « Il y a ici, sous les yeux de Votre Majesté, onze bataillons d'infanterie, huit escadrons de cavalerie et trente-six pièces

cédés par la cavalerie des délis, et suivis par celle d'Akhmed-Bey-Melmendji-Zadé et par les cavaliers bédouins qui se trouvaient en dernière ligne. Le défilé par où nous devions passer est très étroit; nous fîmes une petite halte à Takhta-Kupru. Dans cet intervalle, cinq à six hommes envoyés à la découverte nous aperçurent et coururent en donner avis.

L'ennemi avait fortifié de toute part Tchifté-Khan. Après avoir laissé à Takhta-Kupru et sur d'autres points exposés des troupes suffisantes, nous marchâmes dans l'ordre ci-dessus indiqué vers l'ennemi qui se trouvait dans le défilé : plus de mille cavaliers descendirent dans le vallon et se postèrent devant nous; cinq cents autres cavaliers se rangèrent en bataille avec l'infanterie au dessus de Tchifté-Khan. Un autre corps prit position le long du mont qui est vis à vis. Après avoir observé pendant une demi-heure les mouvemens de l'ennemi, nous nous mîmes, de notre côté, en mesure de lui répondre. L'affaire s'engagea par une fusillade, pendant laquelle les chefs ennemis, Sadik-Pacha et Melmendji-Oglou-Habid-Bey, parcouraient, le sabre à la main, les rangs des fantassins postés autour de leurs retranchemens, pour tâcher d'y conserver l'ordre. Dix minutes après, l'ex-Tchokadar Ibrahim-Aga, à la tête de ses fantassins, qui étaient sur la gauche de notre corps d'infanterie, marcha, suivi d'un détachement de cavalerie, sur les retranchemens ennemis, et Sélim-Bey s'avança du centre avec les cavaliers bédouins sur la tente d'Alich-Pacha. Nos délis allèrent rejoindre Ibrahim-Aga. Le choc fut si vigoureux, que l'ennemi se vit forcé d'a-

gypte, et l'attention générale appartenait aux mouvemens de la Russie.

Si l'on fait un retour impartial sur les évènemens, on ne pourra se dissimuler que l'attitude de la Russie en faveur de l'Empire ottoman ait concouru à modérer l'agression égyptienne. Sans doute Méhémed-Ali, en ouvrant la campagne, ne s'était point proposé la Capitale et le trône pour but de ses armes; mais l'entraînement du succès, l'irritation des lenteurs obstinées du Divan, l'appel de la race ottomane l'excitaient au delà des bornes qu'il s'était fixées. Aucun des Gouvernemens intéressés à la conservation de la Porte et de l'équilibre de l'Europe n'était en mesure de prévenir un pas d'Ibrahim, et, au bout de ce pas, un bouleversement. Seule, en ce moment, la Russie imposa à l'audace des vainqueurs, en dressant, derrière la faiblesse et la prostration des vaincus, une énergique volonté de secours. D'ailleurs, rien qu'en faisant mine d'intervenir dans la querelle de la Porte, elle révéla plus nettement aux autres puissances la nécessité d'une prompte pacification. Toutefois, cette haute et généreuse police, profitable aux intérêts généraux de l'Orient et de l'Europe, ne suffisait pas à ses vues parti-

culières : il lui fallait, sous prétexte de l'invasion arabe, mettre garnison dans l'Empire. Par quelle habile exploitation de toutes les circonstances et grâce à quelle supercherie elle introduisit ses secours, on l'a vu : à quoi servirent ses secours, à rien, on l'a pareillement vu, si ce n'est à apaiser la terreur panique du Sultan et à baser un accroissement de prépondérance. Ce ne fut point, en effet, devant les Russes, mais devant les négociations déjà nouées, et bientôt conclues par l'intermédiaire de la France, qu'Ibrahim fit halte et consentit à reculer. Il y a donc équité à reconnaître tout à la fois que la Russie, par sa simple attitude, fut d'abord un contre-poids aux brusques mouvemens de l'Égypte, et qu'ensuite sa présence, inutile au salut de l'Empire, commença même à devenir pour lui un inquiétant fardeau. Ce n'était pas sans doute, pour les Russes eux-mêmes, un médiocre sujet d'étonnement que de se trouver, sous leurs tentes vertes, paisiblement campés aux portes de Stamboul, à titre de protecteurs de la Capitale et de gardes du corps du Sultan, tandis que leurs ingénieurs levaient le plan du Bosphore et des Dardanelles. Pour eux, sur les bords enchantés du canal, en face de toutes les séductions d'une

terre riante, sous un ciel magnifique, le rêve d'Orient, ce rêve de leur patrie, semblait revêtir une forme plus palpable et de plus vives couleurs. Cependant l'Europe se demandait ce qu'oserait la Russie, quitter Constantinople ou y rester : lâcher ou garder une proie si long-temps convoitée semblait d'une égale témérité. Une seconde fois, l'usurpation planait, non plus en orage du Sud, mais comme une tempête du Nord, sur le trône de Mahmoud, et l'horizon s'obscurcissait de présages sinistres.

Les Turcs, attachés aux traditions religieuses et nationales, gémissaient d'une humiliante déception : Ibrahim ne s'était pas montré, et les Russes étaient là, nouvel opprobre ajouté à toutes leurs hontes. Malgré la conclusion de la paix, ils se promettaient obstinément l'arrivée d'Ibrahim comme le signal de leur vengeance. C'en était fait : le peuple ottoman, pour donner cours à sa longue indignation, avait attendu un sauveur ; pour se présenter, le sauveur avait peut-être attendu une manifestation populaire, et, durant cette réciprocité d'attente, le héros invoqué s'était éloigné sans retour. Ce n'était plus ce peuple qui savait autrefois se faire jus-

tice par ses mains, et il ne devait plus trouver de bras pour le délivrer de son abaissement : il ne lui restait qu'à murmurer sourdement contre le Sultan et ses amis. Néanmoins, lorsqu'au mépris de tout ménagement on tenta un essai de fusion entre les troupes turques et les troupes russes qu'on voulut faire manœuvrer ensemble, des signes de mécontentement de la part des Mansouriés obligèrent de renoncer à cette fraternisation prématurée. D'un autre côté, parmi les Rayas, les Grecs triomphaient de la présence des Russes, leurs coreligionnaires, et du morne abattement de leurs maîtres : jamais peut-être, depuis leur servitude, la Pâque, tombant cette année le 14 Avril, n'avait été célébrée avec un plus joyeux enthousiasme. Au milieu de ces agitations diverses, Mahmoud, à peine tranquillisé par ses auxiliaires, était toujours sous l'impression de la terreur de l'Égypte, dont il redoutait encore, sinon les armes, du moins les intrigues dans sa Capitale désaffectionnée : partout ses ministres et ses courtisans croyaient en rencontrer les traces, et quelques Saint-Simoniens, passant en ce moment à Constantinople, furent d'abord soupçonnés d'être des militaires français, agens déguisés de Méhémed-Ali.

Du reste, soit que l'aveuglement de sa reconnaissance, égal à celui de ses terreurs, lui dissimulât les risques de l'assistance de la Russie, soit qu'une affectation de sécurité fût un maintien nécessaire à sa dignité, il sembla porter légèrement le joug qu'il s'était imposé : sa courtoisie impériale honorait de fréquentes visites la flotte et le camp de ses alliés; il semblait prendre plus de plaisir à la vue des troupes russes bien exercées qu'à celle de ses propres soldats, et peu soucieux de ménager leur amour-propre, il disait avec dépit en inspectant sa garde revenue de Konieh : « J'ai mal au cœur en voyant ma garde; il n'y a pas un de mes soldats qui ait une blessure à montrer. » Peut-être aussi, le monarque, qui avait tremblé devant son peuple, et qu'au nom de son peuple menaçant on avait détourné d'accepter des secours étrangers, s'enorgueillissait-il de leur installation aux rives du Bosphore comme d'une victoire remportée sur des sujets indociles et séditieux. Enfin, lorsque les gouvernemens de l'Europe ne lui avaient témoigné que de vagues sympathies, le zèle du cabinet de Saint-Pétersbourg l'avait touché; et si les assurances d'une harmonie imprévue entre l'empire des Czars et

la puissance ottomane avaient plu à son esprit curieux de nouveautés, des relations directes d'amitié entre l'empereur Nicolas et sa personne avaient chatouillé sa vanité et fasciné sa vue.

Il tardait aux puissances européennes d'abréger la durée de l'intervention russe à Constantinople. Dès le mois d'Avril, une escadre française, commandée par le contre-amiral Hugon, et une escadre anglaise, sous le pavillon de sir Malcolm, stationnèrent à la rade de Vourla, dans le golfe de Smyrne, prêtes à toute destination. Ce déploiement de forces maritimes, postérieur à l'occupation du Bosphore par la flotte de Sébastopol, était propre sans doute à en faire opérer l'évacuation; mais que pouvait-il contre de sourdes menées durant l'occupation? En même temps, leur diplomatie, en Orient, reçut de nouveaux renforts. A la fin d'Avril, le baron de Bois-le-Comte arriva à Alexandrie, et déjà le colonel Prokesch-Ostein y avait été expédié par l'Autriche (1). Dans les premiers jours de Mai,

(1) Ce fut vers la même époque que le baron de Sturmer, commissaire de l'Autriche à Sainte-Hélène, en 1815, remplaça l'internonce baron d'Ottenfels qui avait pris son audience de congé au mois de Mars.

lord Ponsomby, ambassadeur d'Angleterre près la Sublime-Porte, rejoignit son poste, que le séjour de Naples semblait lui avoir fait oublier. De son côté, la Russie, comme si elle ne se croyait pas assez forte à Constantinople, y envoya le comte Alexis Orloff, lieutenant-général et aide de camp de l'Empereur, dont l'arrivée suivit de près celle de l'ambassadeur d'Angleterre.

La paix avait été signée dans le traité de Kutahyeh, dont M. de Varenne avait si heureusement scellé les bases; mais un point restait encore en litige entre la Porte et Méhémed-Ali, c'était Adana. Désormais, cette discussion était l'unique prétexte du séjour des Russes : c'était donc à la terminer que s'appliquaient tous les efforts de la diplomatie européenne.

L'obstacle était difficile à aplanir; l'importance de ce point n'échappa ni à l'une ni à l'autre des deux parties. Le Sultan croyait avoir assez fait de concessions pour être dispensé de cette dernière, et la présence de ses alliés le fortifiait dans un refus qu'encourageaient leurs habiles insinuations. Quant à Méhémed-Ali, après avoir tant obtenu, il ne se lassait point de demander. C'était avec une

orgueilleuse satisfaction qu'il avait reçu la nouvelle des arrangemens arrêtés à Kutahyeh, nouvelle qu'avait été chargé de lui apporter Sélim-Bey-Monasterli, qui déserta au lieu de remplir son message (1) : sa nomination à tous les pachaliks de la Syrie, et au rang d'*Émir-hadgi*, ou de conducteur des caravanes de la Mekke, comblait les vœux qu'il avait formés à l'ouverture de la campagne. Les réjouissances de ce glorieux évènement se confondirent, à Alexandrie, avec la célébration de la grande solennité religieuse de l'Islamisme, du Courban-Baïram, qui tomba, cette année, le 29 Avril : le pavoisement de la flotte pendant le jour, l'illumination des vaisseaux et des mosquées durant la nuit, les salves répétées du canon marquèrent avec éclat cette double fête. Néanmoins, arrivé ce jour même en Égypte, M. de Bois-le-Comte avait sujet de craindre que l'opiniâtreté des prétentions du Vice-roi sur Adana ne compromît cette heureuse inauguration de la tranquillité générale. De son côté, Ibrahim arrêta tout à coup le mou-

(1) C'est ce même Sélim-Bey Monasterli qui, à la bataille de Konieh, commandait la 1re ligne du corps de bataille, et s'amusa, si maladroitement ou si perfidement, à parlementer avec les 1,600 cavaliers qui attaquèrent le centre de l'armée arabe.

vement de retraite de ses troupes. Il avait chargé l'Ametchi d'offrir l'hommage de sa soumission et de son dévouement au Sultan, comme à son légitime souverain, khalife du Prophète, et de demander en même temps que le gouvernement d'Adana, avec droit de perception pour compte de la Sublime-Porte, lui fût conféré, comme un honneur particulier et un témoignage de la bienveillance personnelle de sa Hautesse. Impatient du retard de la réponse, il écrivit, le 2 Mai, à la Porte, qu'elle eût à s'expliquer définitivement sur Adana, et il ajoutait : « Je ne bougerai pas d'où je suis que je n'en aie reçu l'ordre de mon père. »

De graves difficultés pouvaient naître de cette détermination du Généralissime ; mais elles furent efficacement prévenues dans les pourparlers du Vice-roi et de l'envoyé extraordinaire de France. Flatté de l'envoi d'un négociateur d'un rang élevé auprès de sa personne, Méhémed-Ali comprit, au langage du négociateur, tout le prix qu'attachait la France à un prompt et complet rétablissement de la paix. Il déclara donc à M. de Bois-le-Comte que, par gracieuseté pour la France, il consentait à faire retirer ses troupes en deçà du

Taurus, jusqu'à ce que l'affaire d'Adana fût achevée. En conséquence, le 7 Mai, il fit officiellement signifier à MM. de Bois-le-Comte, Campbell, Consul général d'Angleterre, et Prokesch, Envoyé d'Autriche, la retraite des troupes égyptiennes. La veille, Halil-Pacha, dont la mission était finie, repartit pour Constantinople avec de riches présens : par cette occasion, le Vice-roi écrivit à la Porte qu'il avait donné à son fils l'ordre de la retraite; mais il persista à demander Adana.

Adana restait toujours, dans la voie de pacification, une pierre d'achoppement : la France, avec un concert de vues qu'elle aurait dû montrer un peu plus tôt, entreprit de la soulever des deux côtés et de l'en écarter. A Constantinople, l'amiral Roussin, aidé de l'ambassadeur d'Angleterre, travailla à décider la Porte à l'abandon de ce point : à Alexandrie, M. de Bois-le-Comte, secondé par M. Mimaut, s'efforça d'y faire renoncer Méhémed-Ali. L'influence française et l'habileté des négociateurs, à Alexandrie comme à Constantinople, remportèrent un triomphe commun, et les deux parties firent presque en même temps le sacrifice d'Adana à la paix. Le 18-8 Zil-hidjé-Mai, la Porte, inquiète

d'ailleurs de nouveaux soulèvemens en Bosnie, des mouvemens de Miloch en Servie, et des résultats d'un séjour prolongé des Russes, consentit à la cession du point litigieux ; le 24-14 du mois, Méhémed-Ali se désista de ses prétentions. En faisant cet acte de désistement, le Vice-roi demanda que du moins la France voulût bien lui garantir la possession tranquille de ses nouvelles provinces ; mais il lui fut répondu que la France n'avait aucun droit à imposer des conditions à un souverain envers son sujet. Le gouvernement français tenait prudemment à ce que les graves innovations amenées par la guerre dans l'Empire restassent couvertes des apparences de l'ordre antique.

Tout était donc terminé à la moitié de Mai et à la fin de Zil-hidjé : Adana cédée à Méhémed-Ali, par une ordonnance de la Porte, qui investit Ibrahim de l'administration de ce district avec le titre de *Mohassilik* ou fermier général ; les Égyptiens en retraite ; les firmans d'amnistie, qu'avait réclamés le Généralissime, expédiés dans l'Anatolie(1); l'effervescence populaire assoupie ; Mahmoud raffermi sur son

(1) Voir le Recueil des pièces officielles.

ARTICLE VI.

Le présent traité d'alliance définitive sera ratifié par les deux hautes parties contractantes, et les ratifications en seront échangées à Constantinople, dans le terme de deux mois, ou plus tôt, si faire se peut.

Le présent instrument, contenant six articles, et auquel il sera mis la dernière main par l'échange des ratifications respectives, ayant été arrêté entre nous, nous l'avons signé et scellé de nos sceaux, en vertu de nos pleins-pouvoirs, et délivré, en échange contre un autre pareil, entre les mains des plénipotentiaires de la Sublime-Porte ottomane.

Fait à Constantinople, le 26 Juin, l'an 1833 (le 20 de la Lune de Sefer, l'an 1249 de l'Hégire).

Signé Comte ALEXIS ORLOFF. (L. S.)
Signé A. BOUTENIEFF. (L. S.)

Article séparé et secret du précédent traité d'alliance.

En vertu d'une des clauses de l'article 1er du traité patent d'alliance définitive entre la Sublime-Porte et la cour impériale de Russie, les deux parties contractantes sont tenues de se prêter mutuellement des secours matériels et l'assistance la plus efficace pour la sûreté de leurs États respectifs. Néanmoins, comme

été conférés : il remplaçait M. de Boutenieff comme ambassadeur général, M. Mouravieff comme commandant de l'armée, et il exerçait en même temps l'autorité militaire suprême dans les provinces méridionales de l'Empire. Aucune circonstance ne nécessitait un déploiement de pouvoirs aussi extraordinaire, puisque les arrangemens étaient presque entièrement réglés avant son départ même d'Odessa. Lui-même, à ce qu'on raconte, débarqué à Constantinople, disait qu'il était arrivé *comme la moutarde après dîner :* appliqué à tous les secours de la Russie, le mot aurait été d'une égale vérité, s'ils n'avaient eu d'autre but que le salut de la Sublime-Porte. Néanmoins, on prétend que, durant le trajet d'Odessa à Stamboul, il s'était montré impatienté du moindre retard, au point d'infliger de ses mains une punition corporelle au capitaine de la frégate, qui, par erreur de calcul, perdit quelques heures dans sa route. Évidemment la campagne diplomatique de la Russie n'était point achevée, et le comte Orloff n'avait été revêtu de pouvoirs aussi étendus qu'avec la mission de la terminer par une insigne victoire.

La fin de Mai et le mois de Juin s'écoulèrent dans une attente inquiète de la part de l'Europe,

NOTES.

Abdallah naquit à Acre. (Chap. Ier, page.....)

Abdallah était fils d'Ali, Circassien et mamlouk de Djezzar. Après l'attentat célèbre des mamlouks de ce Vizir sur ses femmes, les moins coupables furent exilés, et Ali fut du nombre. Retiré à Djebail, près Latakieh, il épousa la fille d'un riche habitant du pays, et à la mort de Djezzar, il revint à Acre, auprès de Soliman. Nommé pacha de Tripoli, il ne quitta point Acre, et y mourut. Soliman reporta alors sur le fils toute l'affection qu'il avait eue pour le père.

M. Blacque, rédacteur du *Moniteur ottoman*. (Chapitre v, page 363.)

Alexandre Blacque, d'abord rédacteur du *Courrier de Smyrne*, s'était fait remarquer du gouvernement de Constantinople par la couleur de sa feuille lors de la révolution grecque. Quelle qu'eût été pour lui l'impossibilité d'opter librement entre les Hellènes et les Turcs, le zèle avec lequel il servit ces derniers parut sincère. On doit aujourd'hui le reconnaître; cette cause, abandonnée par presque tous les jour-

terre et de mer. Le 12, l'escadre mit à la voile par un vent favorable et remporta toutes les troupes. Le comte Orloff partit le dernier, chargé pour son souverain d'une lettre autographe du Sultan.

L'Europe avait cru quelque temps que la Russie convertirait en prise de possession l'occupation de Constantinople, et que Nicolas tiendrait à réaliser, en cette occasion, le rêve de Catherine II : le cabinet de Saint-Pétersbourg calcula avec plus de sagesse et de profondeur. La longue et coûteuse campagne du Balkan n'avait abouti qu'à Andrinople : c'était beaucoup qu'à la faveur des évènemens l'aigle noir aux deux têtes se fût paisiblement déployé aux portes mêmes de Stamboul. La Russie avait eu la fortune de se présenter à l'Empire ottoman à titre d'amie ; le séjour de ses troupes et leur respect discipliné pour les mœurs et le culte du pays occupé avaient à la longue apprivoisé les sombres regards des Turcs et émoussé peut-être l'âpreté de leurs vieilles antipathies. Pour elle, c'était un acheminement à l'exécution de ses projets, et ce premier pas s'accomplissait sous les dehors du désintéressement, de la modération, de la magnanimité. Les résultats ostensiblement obtenus pou-

vaient donc répondre à ses vues, et sa présence seule avait mûri le fruit qu'il n'était pas temps de cueillir.

Cependant là ne s'était point bornée son ambition : il lui fallait un prix plus positif de ses inutiles secours, et, placée entre l'abandon imprévoyant de sa proie et une indigne usurpation, elle voulut sortir avantageusement du dilemme où elle semblait enfermée. Bientôt l'Europe apprit que le 8 Juillet, veille de l'anniversaire de la naissance de l'empereur Nicolas, un traité avait été signé à Unkiar-Skelessi entre la Russie et la Porte : par ce traité, la Russie avait traduit en un véritable vasselage la gratitude de la Sublime-Porte, et, autant qu'il était en elle, elle s'était inféodé l'Empire ottoman, en mettant le passage des Dardanelles sous la garde et la responsabilité même du Sultan. *Cette clef de sa maison*, si elle ne la tenait pas encore, elle avait du moins garrotté par les clauses d'un pacte le monarque qui en était le dépositaire. Telles avaient donc été, pour elle, les conséquences de l'expédition de Méhémed-Ali et de l'obstination de la Porte : avec autant d'habileté qu'elle avait exploité la révolution de la Grèce, elle parvint à faire pénétrer, par la brèche

que le Vice-roi d'Égypte faisait aux vieux remparts de l'Empire, ses secours, gage merveilleux de l'inviolabilité de Stamboul ; mais elle avait renouvelé la fable du cheval de Troie, et, sous les dehors d'une protection amicale, livré la ville à sa diplomatie. Le vassal devint plus indépendant du suzerain, et le suzerain, à son tour, devint le vassal de l'étranger.

Était-ce une inévitable fatalité que, tôt ou tard, la Russie consacrât sa prépondérance sur l'Empire ottoman? La longue lutte de ces deux Etats voisins devait-elle enfin se terminer par un réglement hiérarchique de leurs relations? Quoi qu'il en soit, il eût dépendu de la France d'ajourner pour long-temps la consommation de ce fait : en possession d'une antique alliance avec la Porte, patrone respectée de l'Égypte, il lui était donné de s'investir, en cette occasion, du rôle d'arbitre en Orient ; mais elle laissa à la Russie l'avantage d'un moment, et ce moment ne fut point perdu par cette puissance qui, seule, au milieu de toutes les hésitations orientales et européennes, n'hésita point. La France, quoique prévenue, prit à temps, du moins, l'initiative du rétablissement de la tranquillité; et, si elle ne put em-

pêcher l'intervention russe, ce fut uniquement par sa médiation, et sous ses auspices, que la paix fut ménagée et conclue. Comme par une sorte d'émulation des deux grandes influences rivales, chaque progrès de la négociation dont l'une de ces puissances était l'âme et chaque invasion des secours de l'autre puissance se répondirent avec une remarquable simultanéité. Dans cette lutte, la part de la France était encore la plus belle, et l'on vit ce qu'elle pouvait en Orient, alors même qu'elle n'avait que son nom pour remédier à son imprévoyance. Mais la Russie prit en secret sa revanche : elle laissa à la France l'honneur de la pacification générale, pour se réserver le profit d'un traité particulier; et, réduite à lui envier la manifestation d'un ascendant moral incontestable, elle s'en consola par la conquête ténébreuse d'un large ascendant matériel sur la Porte.

On sait à quelles récriminations diplomatiques et populaires a donné lieu le traité d'Unkiar-Skelessi (1), et nous n'avons point à les

(1) Ou mieux, suivant l'étymologie persane du premier mot, Khounkiar-Skelessi ; littéralement, échelle du dispensateur du sang, l'un des titres du Sultan, et non du *buveur de sang*, ainsi que l'ont traduit quelques journaux.

rappeler. Qu'il nous suffise de le remarquer : depuis ce traité et les prétentions dont il a témoigné, la question européenne, avec la diversité de ses principes et de ses intérêts, comprend invinciblement tout l'Orient. Constantinople de 1833 a répondu à Paris de 1830, et désormais, tel est l'un des résultats de cette suite d'évènemens, l'Orient et l'Europe sont des termes indissolublement liés d'un immense problème.

Tandis que la Russie emportait de Constantinople ce traité, écrit à la pointe de l'épée qui avait dû protéger Mahmoud contre Ibrahim, elle voulut laisser, sur le lieu même où ses tentes avaient été dressées, un souvenir toujours présent de son zèle pour l'Empire ottoman. Par ses soins, une pierre fut placée à Unkiar-Skelessi, et une inscription en turc composée par Pertew-effendi, ministre de l'intérieur, y fut solennellement gravée :

Cette plaine a donné une courte hospitalité a l'armée russe. Que cette pierre monumentale en perpétue le souvenir ! Puisse l'alliance des deux cours demeurer aussi ferme et aussi solide ! Puisse cet évènement être a jamais célèbre dans les annales de l'amitié !

CHAPITRE SIXIÈME.

CONCLUSION.

Résultats de l'expédition. — Réunion des provinces arabes sous le Vice-roi. — Départ d'Abdallah-Pacha pour Constantinople. — Troubles de Syrie ; blocus de Jérusalem ; l'Émir-Beschir ; Abou-Gosch ; désarmement des Druses.—Affermissement de la réforme ; affaiblissement de l'Empire ottoman ; triomphe du Sultan. — Mahmoud et Méhémed-Ali. — Equilibre de l'Europe. — Position de la question d'Orient.

Lorsqu'Ibrahim assiégeait Acre, on lui demanda jusqu'où la prise de cette place lui permettrait d'étendre ses conquêtes : « Aussi loin, répondit-il, que je pourrai me faire

comprendre en parlant l'arabe. » Par ce seul mot, Ibrahim, à son insu peut-être, exprimait l'un des secrets de sa force et en posait convenablement la limite. L'évènement justifia sa réponse. La Syrie fut annexée à l'Égypte, et 1833 vit l'accomplissement d'un projet qui datait de 1822; onze années de persévérance et d'efforts reçurent leur récompense.

La paix une fois conclue, le premier ennemi sur qui était tombée l'agression égyptienne, et qu'avait fait oublier l'importance des affaires postérieures, Abdallah-Pacha, fut délivré de sa triste captivité de Roudah; à la fin de 1833 (1), il fut renvoyé, avec son harem, sur les vaisseaux turcs capturés durant la guerre. Débarqué aux Dardanelles, et se rendant, par terre, à Stamboul, il reçut, en route, l'ordre de suspendre sa marche. Effrayé de ce présage d'une disgrace, l'écolier fantasque de la civilisation européenne manqua de la résignation du Musulman, et s'écria : « Si, dans vingt-quatre heures, l'ordre n'est pas révoqué, je me brûle la cervelle. » La révocation de l'ordre dispensa Abdallah de montrer jusqu'à quel point il s'était civi-

(1) 22 Décembre, sept jours après la perte du vaisseau français, *le Superbe*, à Paros.

BATAILLE DE BEYLAN.

DISPOSITIONS DES ÉGYPTIENS.

AB. Armée égyptienne, au pied du défilé de Beylan dans la plaine à gauche de la route de Killis à Antioche.

CD. La Garde et le 8ᵉ de ligne massés derrière une hauteur.

EF. 2ᵉ brigade de cavalerie, en colonne serrée, dans le vallon à gauche de la route.

G. Artillerie de réserve derrière la cavalerie.

H. 2 batteries, en colonne par section, sur la route, à droite de la cavalerie et en arrière de la Garde.

I. 13ᵉ régiment d'infanterie, qui longe la route d'Antioche, par le pied de quelques hauteurs, pour venir occuper le point K, sur la route de Khan-Karamout à Beylan.

&. 5 régimens de cavalerie suivant le mouvement.

ses Vizirs, laissait plus entière la suprématie impériale, plus dépendante la domination du Vice-roi. Mais la Porte ne voulut point accorder ce qu'elle ne pouvait plus retenir, et à l'instant même où elle signait, dans l'indépendance de la Grèce, la leçon sévère de son opiniâtreté, elle s'exposa, avec un incorrigible entêtement, à signer, deux ans plus tard, un nouveau déchirement de sa puissance. Les pouvoirs établis ne croient jamais qu'à l'opportunité des concessions arrachées. L'orgueil de la conquête l'empêcha d'apprécier à une juste valeur cette population arabe qui faisait la force de son adversaire, et la communauté de religion lui dissimula peut-être l'hostilité de cet élément dont, par son imprévoyance, l'un de ses Pachas allait, sans le vouloir même, armer les antipathies. La question de la race conquérante et de la race conquise compliqua la question du suzerain et du vassal. L'explosion des mécontentemens amassés en Syrie contre le régime turc, la lutte des soldats de l'Égypte contre les soldats de la Romélie et de l'Anatolie, la victoire reparlant l'arabe qu'elle avait oublié, tout changea en scission flagrante une cession tardive, lui imprima le caractère d'une abdication, et constitua un anté-

cédent moins facilement révocable qu'elle ne s'en flatte.

L'Égypte grandit dans sa lutte contre la Porte; en lui enlevant la riche et belle Syrie (1), elle s'en sépara plus nettement elle-même et acheva d'acquérir une importance propre. Combien il y avait loin d'une contrée, autrefois courbée sous un ramas de dominateurs étrangers, tenant une place dans la géographie et n'en occupant aucune dans l'histoire, à cette Égypte qui se recommençait de glorieuses annales! Long-temps oublié, quel peuple s'était soudain montré sur sa terre rajeunie! Peuple doux, patient, débonnaire, ami de la paix et faisant la guerre avec bravoure, supportant gaîment le travail, le péril, la misère, adroit à toute industrie, apte aux études de la science, peuple, en un mot, éminemment éducable. Antipathique au rigide fanatisme des sectaires de l'Arabie et à la factieuse indépendance des habitans de la Syrie, l'Égypte, par l'admirable souplesse d'organisation de ses enfans, avait

(1) La population sédentaire de la Syrie est évaluée à 1,156,000 ames, ainsi réparties : *Liban*, 210,000, dont 150,000 Maronites, 50,000 Druses, 10,000 Grecs; *Antioche*, 6,000; *pachaliks* d'*Acre*, 150,000; de *Tripoli*, 170,000; de *Damas*; 300,000; d'*Alep*, 200,000; gouvernemens d'*Aïntab* et de *Killis*, 120,000.

été prête à entrer dans les voies où la pousserait Allah; sa docilité et sa résignation portèrent d'heureux fruits pour elle. Elle se laissa façonner par Méhémed-Ali en instrument de gloire, de puissance, de richesses, et peu à peu elle se fit nation, ayant flotte, armée, écoles, ateliers, arsenaux. Elle plia sous un maître, et fut affranchie du joug de la conquête; car Méhémed-Ali, en concentrant l'autorité dans ses mains, mit un terme au despotisme du gouvernement de Constantinople et au despotisme individuel des Turcs dans la vallée du Nil. Enfin, elle combattit pour la cause de son souverain, et, en délivrant, au prix de son sang, les Arabes de Syrie du régime de la Porte, elle rehaussa, par ses victoires, la race conquise tout entière à la taille de la race conquérante.

Qu'on ne prête point à Méhémed-Ali de vives sympathies pour les Arabes d'Égypte. Ils étaient sous sa main, et il dut s'appuyer sur eux en leur donnant de sa force; s'il les affranchit, ce fut pour les faire siens; mais, en les rattachant à lui, il fit d'une race un peuple. Ce ne fut même pas sans supputer avec inquiétude la proportion numérique des populations turque et arabe de l'Égypte qu'il se défendit de réaliser la promesse d'avancement

l'ennemi en P'''. La batterie de réserve Q a mis trois pièces en batterie en Q', qui ont pris de flanc la cavalerie turque chargée par P'''. La cavalerie turque culbutée, en se retirant, a essuyé le feu du 1er bataillon de la Garde P' et une charge en ligne de P''. P''' a poursuivi l'ennemi jusqu'en P IV dans le marais W.

3e mouvement de la réserve. — La Garde a fait un changement de direction à gauche jusqu'en R et s'est portée en avant en R'. La première brigade de cavalerie a fait un changement de direction par le flanc droit et s'est porté en avant jusqu'en S, où le 1er régiment s'est déployé pour couvrir le flanc gauche de la Garde.

Le 2e régiment de la 2e brigade P'' a suivi le mouvement de la Garde et est venu s'établir en T, pour couvrir le flanc droit de la Garde.

En R', le 4e bataillon de la Garde R'' s'est déployé, a pris en flanc le régiment turc *e' f'*, qui a mis bas les armes.

La batterie Q s'est portée en Q''. Au même instant, le Grand-Visir, qui était accouru pour rallier sa gauche, fut pris (au point U) par quelques Bédouins qui étaient à l'escorte du Général en chef.

Le Général en chef était de sa personne au point V, à la droite de la batterie Q''.

4e mouvement de la réserve. — Le 4e bataillon de la Garde est resté en position en R''; les trois autres bataillons, par un mouvement de flanc, sont venus en X, se sont déployés et portés en X'.

supériorité, sur le champ de bataille, dépendait du général, et le Nizam du Caire avait pour chef Ibrahim. Victorieuse, l'Égypte prit son rang à la tête de la race arabe, rompit avec la suzeraineté de la Porte dont elle avait presque heurté la capitale, et donna même son nom aux mouvemens dont elle était l'exécutrice; elle devint un centre de puissance et de civilisation, évidemment séparé du centre de Constantinople.

Toutefois, la réunion à l'Égypte et la domination de Méhémed-Ali n'ont point jusqu'à ce jour satisfait la Syrie : Ibrahim a été obligé d'y recommencer une campagne contre de nombreux soulèvemens qu'ont suscités les fautes graves du pouvoir, des mesures d'une sévérité nécessaire et les dispositions remuantes des habitans. La Syrie avait rêvé, sous le Vice-roi, la réalisation de tous les vœux qu'elle formait sous le régime de la Porte : mais il n'est donné à aucun gouvernement de répondre complétement aux espérances que fait naître un changement d'autorité, et toujours le fait accompli est suivi d'une réaction; on accuse le présent, on regrette le passé, rien n'est plus difficile que la succession d'une odieuse administration. Placé dans cette condition défavo-

l'ennemi en P'''. La batterie de réserve Q a mis trois pièces en batterie en Q', qui ont pris de flanc la cavalerie turque chargée par P'''. La cavalerie turque culbutée, en se retirant, a essuyé le feu du 1er bataillon de la Garde P' et une charge en ligne de P''. P''' a poursuivi l'ennemi jusqu'en P IV dans le marais W.

3e mouvement de la réserve. — La Garde a fait un changement de direction à gauche jusqu'en R et s'est portée en avant en R'. La première brigade de cavalerie a fait un changement de direction par le flanc droit et s'est porté en avant jusqu'en S, où le 1er régiment s'est déployé pour couvrir le flanc gauche de la Garde.

Le 2e régiment de la 2e brigade P'' a suivi le mouvement dela Garde et est venu s'établir en T, pour couvrir le flanc droit de la Garde.

En R', le 4e bataillon de la Garde R'' s'est déployé, a pris en flanc le régiment turc *e' f'*, qui a mis bas les armes.

La batterie Q s'est portée en Q''. Au même instant, le Grand-Visir, qui était accouru pour rallier sa gauche, fut pris (au point U) par quelques Bédouins qui étaient à l'escorte du Général en chef.

Le Général en chef était de sa personne au point V, à la droite de la batterie Q''.

4e mouvement de la réserve. — Le 4e bataillon de la Garde est resté en position en R''; les trois autres bataillons, par un mouvement de flanc, sont venus en X, se sont déployés et portés en X'.

la révolte se compliquait des réactions du fanatisme religieux ; à Safad, les Musulmans se portèrent contre les Juifs aux dernières extrémités. L'Émir-Beschir, en cette occasion, rendit de nouveaux services à la cause de l'Égypte : il rétablit la paix à Safad et favorisa la délivrance du Généralissime. Tout pourtant n'était pas terminé, et Méhémed-Ali, venant en personne au secours de son fils, parut sur les côtes de Syrie : de Jérusalem, Ibrahim chercha à rejoindre son père, et ce ne fut pas sans courir de nouveaux dangers. A la tête de deux à trois mille hommes harassés de fatigue et harcelés par les Arabes, il passait dans une gorge que domine le village de Saint-Jérémie ; sur la hauteur étaient postés 17,000 hommes, commandés par le fils d'Abou-Gosch. Abou-Gosch, cheïkh de ce village, avait fait métier, depuis plusieurs années, de rançonner les pélerins de la Ville Sainte : il était l'épouvantail de la Palestine. Pour couper court aux brigandages du Cheïkh qui renonçait difficilement à son industrie, pour prévenir, de sa part, toute tentative de soulèvement, Ibrahim l'avait fait arrêter : plusieurs membres de la même famille étaient aux fers à Acre ; mais le fils était resté libre, et, en ce moment, à la

l. 1 régiment de cavalerie, déployé en arrière de la cavalerie de gauche de la 1[re] ligne.

m. Artillerie turque, disséminée sur le front des lignes, à 2 pièces par bataillon, et 4 par régiment de cavalerie.

Lorsque l'armée turque commença à se déployer sur les hauteurs qui terminent la plaine au nord de Konieh sur la route de Ladik, la cavalerie *j* se liait, par sa droite, avec la gauche de la 1[re] ligne *b*. Le Général en chef de l'armée égyptienne, qui était au puits, s'aperçut que la cavalerie *j* avait appuyé à gauche et laissé une ouverture considérable de *b* en *j*. Par conséquent, le flanc des masses turques était à découvert : il prit aussitôt sa réserve et exécuta, en personne, les mouvemens désignés ci-dessus.

Le régiment *e f* vint s'établir en *e' f'*, en suivant la direction *e" f"*, voulut se déployer sous le feu de R", fut mis en désordre et se rendit.

Le régiment *g h*, arrivé en *g' h'*, se trouvant sous le feu de flanc X', forma son bataillon de gauche en carré; mais, pris de revers par la batterie Q''' et chargé par P v, il rendit les armes.

Pendant que ce mouvement se passait à la droite de l'armée égyptienne, la 1[re] ligne turque *a b* vint s'établir en ligne brisée pour prendre la gauche égyptienne de front et de flanc en *a' b'*, *a" b"*, *a''' b'''*.

La 2[e] ligne *c d*, toujours en masse, suivit le mouvement et vint s'établir en *c' d'*.

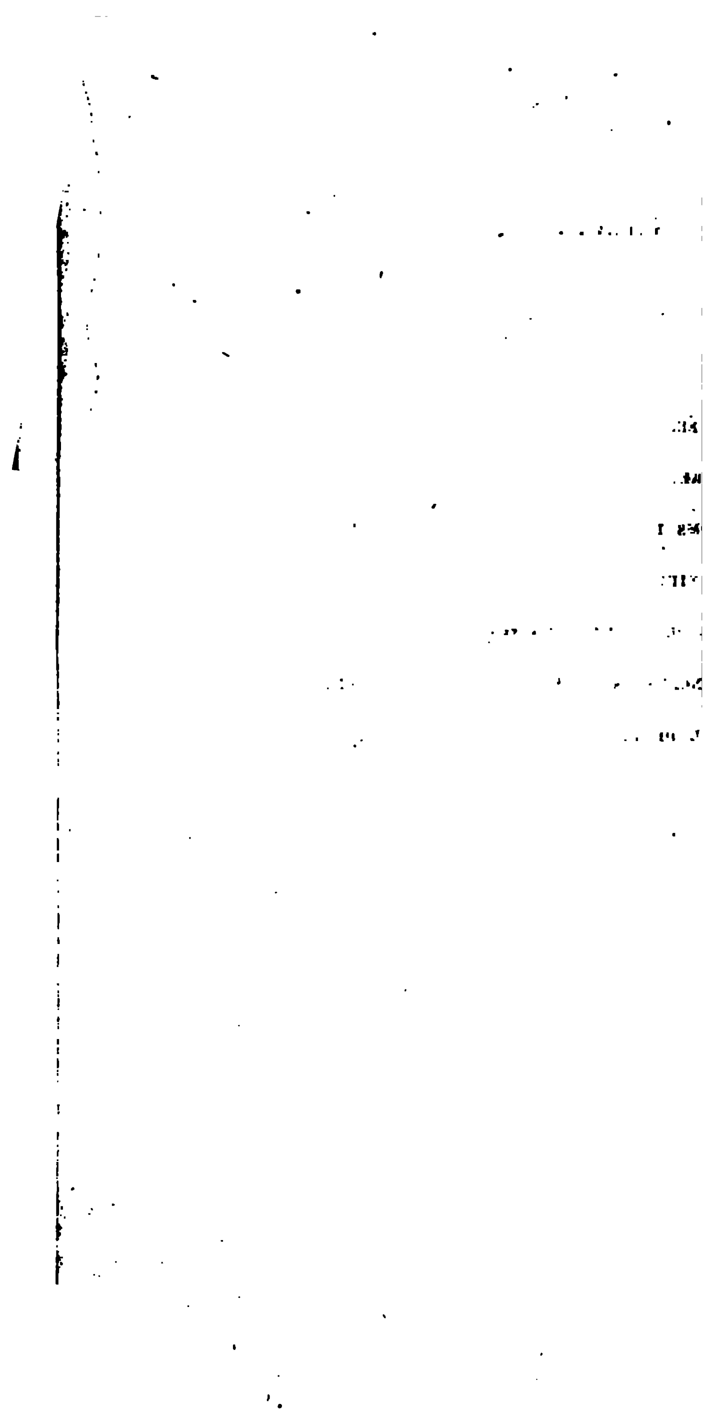
La cavalerie *i* et *k* se forma en colonne et vint se déployer à la droite de l'infanterie turque *a' b'*, en *i'* et *k'*.

A l'instant où l'ennemi entourait la gauche de l'ar-

calculés, la population de la Syrie, et de nouer entre cette province et l'Égypte de meilleures relations : mais on doit impartialement reconnaître qu'à travers des séditions violentes et de violentes répressions ce gouvernement y a poursuivi de zone en zone, avec son énergie accoutumée, l'établissement de l'ordre, de la police et de l'unité de pouvoir. Parmi les mesures qui tendent à ce but, la plus importante sans contredit est le désarmement des Druses. Ce n'est pas sans les déplorables accidens de la mitraille et des supplices que s'en est opéré l'accomplissement. L'émir Khalil (l'*Épée de la Foi*) n'a assisté qu'avec rage à cette déchéance de sa race, qu'il avait tristement prévue dès le commencement de l'occupation égyptienne : l'Émir-Beschir gémit en secret de n'être récompensé de sa fidélité que par l'abaissement de sa puissance ; mais, par cette mesure, se trouve complétée la série de toutes celles qu'avait prises l'Émir lui-même pour faire cesser les discordes perpétuelles du Liban, et mettre un terme à une turbulente indépendance ; ce qu'il avait commencé, une main plus forte que la sienne l'achève. En un mot, si l'on pouvait détourner ses regards des douloureuses circonstances de l'exécution, il y aurait à se féliciter des heu-

TABLE.

FIN DE LA TABLE.



BATAILLE DE HOMS.

que le Vice-roi d'Égypte faisait aux vieux remparts de l'Empire, ses secours, gage merveilleux de l'inviolabilité de Stamboul ; mais elle avait renouvelé la fable du cheval de Troie, et, sous les dehors d'une protection amicale, livré la ville à sa diplomatie. Le vassal devint plus indépendant du suzerain, et le suzerain, à son tour, devint le vassal de l'étranger.

Était-ce une inévitable fatalité que, tôt ou tard, la Russie consacrât sa prépondérance sur l'Empire ottoman? La longue lutte de ces deux Etats voisins devait-elle enfin se terminer par un réglement hiérarchique de leurs relations? Quoi qu'il en soit, il eût dépendu de la France d'ajourner pour long-temps la consommation de ce fait : en possession d'une antique alliance avec la Porte, patrone respectée de l'Égypte, il lui était donné de s'investir, en cette occasion, du rôle d'arbitre en Orient ; mais elle laissa à la Russie l'avantage d'un moment, et ce moment ne fut point perdu par cette puissance qui, seule, au milieu de toutes les hésitations orientales et européennes, n'hésita point. La France, quoique prévenue, prit à temps, du moins, l'initiative du rétablissement de la tranquillité ; et, si elle ne put em-

pêcher l'intervention russe, ce fut uniquement par sa médiation, et sous ses auspices, que la paix fut ménagée et conclue. Comme par une sorte d'émulation des deux grandes influences rivales, chaque progrès de la négociation dont l'une de ces puissances était l'ame et chaque invasion des secours de l'autre puissance se répondirent avec une remarquable simultanéité. Dans cette lutte, la part de la France était encore la plus belle, et l'on vit ce qu'elle pouvait en Orient, alors même qu'elle n'avait que son nom pour remédier à son imprévoyance. Mais la Russie prit en secret sa revanche : elle laissa à la France l'honneur de la pacification générale, pour se réserver le profit d'un traité particulier; et, réduite à lui envier la manifestation d'un ascendant moral incontestable, elle s'en consola par la conquête ténébreuse d'un large ascendant matériel sur la Porte.

On sait à quelles récriminations diplomatiques et populaires a donné lieu le traité d'Unkiar-Skelessi (1), et nous n'avons point à les

(1) Ou mieux, suivant l'étymologie persane du premier mot, Khounkiar-Skelessi ; littéralement, échelle du dispensateur du sang, l'un des titres du Sultan, et non du *buveur de sang*, ainsi que l'ont traduit quelques journaux.



